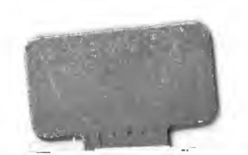




NOUVELLES

FRANÇOISES

DU XIVe SIÈCLE

Paris, imprimé par GUIRAUDET et JOUAUST, 338, rue S.-Honoré,
avec les caractères elzeviriens de P. JANNET.

NOUVELLES
FRANÇOISES

EN PROSE

DU XIVe SIÈCLE

publiées d'après les manuscrits

AVEC

UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

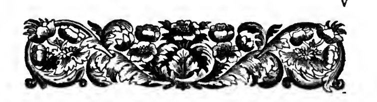
PAR

MM. L. MOLAND ET C. D'HÉRICAULT



A PARIS
Chez P. JANNET, Libraire

MDCCCLVIII



INTRODUCTION.

Le treizième siècle, au point de vue de l'art et de la littérature, avoit été une de ces époques de force et de splendeur qui se rencontrent à de longs intervalles dans les fastes de l'humanité, et qui s'appellent le siècle de Périclès, le siècle d'Auguste, le siècle de saint Louis et le siècle de Louis XIV. La société du Moyen Age étoit arrivée à son point culminant d'unité et d'harmonie; l'imagination, dans ce milieu libre et sain, avoit déployé un énergique et brillant essor. On avoit vu éclater, dans notre littérature, toutes les traditions, fables et contes amassés dans le Nord et dans le Midi, chez les Celtes et les Orientaux, chez les Scandinaves et les Arabes. Les fictions symboliques de l'Inde, œuvres antiques des langues-mères de l'Asie, les créations philosophiques de la Grèce, surtout de la Grèce Alexandrine et Byzantine, les légendes fécondes et mystérieuses des Bretons, tout cela s'étoit ajouté au fond déjà riche de notre histoire héroïque et de notre poésie nationale; tout cela

étoit venu se fondre et se renouveler dans cet idiome roman que parloient la France et l'Angleterre et qui étoit déjà la première langue européenne; tout cela s'étoit reproduit avec une vie et une physionomie originales dans les compositions des trouvères, et avoit formé un vaste ensemble d'œuvres que l'érudition moderne a peine encore à embrasser, mais qui, tel qu'il nous apparoît dès à présent, suffit à faire du treizième siècle un siècle illustre, glorieux pour notre patrie et pour l'esprit humain.

Le quatorzième siècle est loin de se maintenir à une semblable hauteur. La désorganisation commence pour la société du Moyen Age. L'ordre théocratique et féodal est battu en brèche. Les villes grandissent et s'émancipent; l'industrie et le commerce, en multipliant le numéraire, créent une nouvelle propriété, une nouvelle représentation de la richesse et de la puissance. Les idées de la civilisation romaine, qui s'étoient toujours vaguement perpétuées dans les centres populeux, commencent à prévaloir. La royauté se fait monarchie; le roi, entouré de ses légistes, s'efforce de concentrer le pouvoir, de créer l'administration, de ruiner la féodalité et de fonder un état nouveau, où les éléments hétérogènes et contradictoires de la nation soient en équilibre. Il y a donc, au quatorzième siècle, deux ordres de faits distincts : une décadence et un travail d'organisation, la décadence de la société du treizième siècle et les principes de la transformation qui s'accomplit. Il en est de même de la littérature de cette époque : elle présente deux courants principaux; elle est la continuation

de la littérature du siècle précédent, ou elle exprime et indique les tendances nouvelles.

Elle est, pour la plus grande partie, la continuation de la littérature du siècle précédent, et une continuation appauvrie et médiocre. C'est le quatorzième siècle qui a ajouté aux cycles des Chansons de geste ces dernières branches parasites, puériles ou grotesques, qui tranchent si malheureusement avec les branches antiques. C'est lui qui inaugure les paraphrases en prose des poëmes du passé. Il entasse dans des compilations indigestes les traditions les plus opposées; il y mêle les pairs de Charlemagne aux chevaliers du roi Artur; il y donne l'histoire du saint Graal pour complément aux apologues des Sept sages de Rome; il enfante les dernières rapsodies de la Table ronde, interminables séries d'aventures insipides et monotones, qui révèlent une remarquable absence d'intelligence et de pensée. Toute cette littérature est le plus flagrant symptôme de la décadence morale, qui devance la décadence politique du monde féodal. Elle explique cet esprit gravement frivole, tout occupé de tournois, de solennels combats en champ clos, « d'emprises et de prouesses », et de toutes ces parades d'une galanterie plus maniérée que naïve. Elle est un irrécusable témoignage de cette sénilité chevaleresque, qui, dans l'ordre des faits, a pour conséquence Crécy, Poitiers, Nicopolis et Azincourt.

En dehors de ces fastidieux romans, un monument typique, une œuvre originale, peindra admirablement l'ancienne société, fastueuse, élégante, décrépite : c'est la chronique de Frois-

sart. Villehardoin et Froissart représentent le Moyen Age à ses deux extrémités : le premier, le Moyen Age féodal dans sa jeunesse, dans sa foi, dans son enthousiasme pratique; le second, le Moyen Age féodal à son déclin, dans sa corruption et son scepticisme, dans ses grâces affadies et son impuissance caduque; de l'un à l'autre, on peut mesurer la distance parcourue. Aussi, Froissart a-t-il pour successeurs immédiats les âpres et haineux chroniqueurs du quinzième siècle; aussi, cette chevaleresque histoire, qu'il a recueillie de château en château, « pour que tous nobles et vaillants hommes y prennent plaisance et exemple de bien faire », s'achève-t elle dans l'effroyable mêlée des Armagnacs et des Bourguignons.

Dans cette partie de la littérature du quatorzième siècle qui se rattache plus ou moins directement au passé se rangent un grand nombre de productions de genres différents, que nous ne distinguerons et n'énumérerons pas. Il convient seulement d'établir une catégorie à part pour les prolixes et fastidieuses allégories qui fleurissent aussi à cette époque, et qui procèdent du Roman de la Rose; elles représentent l'invasion de la scolastique dans la poésie vulgaire.

Une autre partie de la littérature du quatorzième siècle indique, avons-nous dit, un travail particulier et des tendances que développera l'avenir. En France, ce mouvement est surtout scientifique. Il se révèle principalement par les traductions des auteurs grecs et latins, qui se multiplient dans la seconde moitié du siècle. La traduction devient alors l'œuvre par excellence

et celle qui assure aux écrivains le plus de considération et d'honneur. La phalange des traducteurs s'offre à nous avec un caractère plus respectable et plus imposant qu'à aucune autre époque de l'histoire : les Laurent de Premierfait, les Jean Golain, les Jean de Vignay, les Pierre Berceure, les Raoul de Presles, les Nicolas Oresme, etc., sont tout à fait de grands hommes. Ils ont, en effet, quelque chose du prestige des initiateurs; ce sont eux véritablement qui commencent et préparent cette révolution littéraire, que poursuivra le quinzième siècle et qui aboutira à ce qu'on a appelé la Renaissance. Dans la même ligne que les in-folios des traducteurs, on doit placer les ouvrages inspirés par l'esprit polémique, les traités ou les pamphlets qu'enfante la lutte du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, beaucoup de livres didactiques, hardis souvent par la pensée, pédantesques par la forme, presque aussi illisibles que les romans chevaleresques du même temps, mais pour d'autres raisons. Dans cette direction, on ne peut signaler encore ni conte, ni roman, ni poëme : l'imagination tout entière reste fidèle au passé. Il faut attendre au siècle suivant pour qu'il se forme chez nous une école littéraire qui essaye d'appliquer une rhétorique en harmonie avec les doctes études dans lesquelles s'embarrasse l'esprit françois. Mais déjà chez une nation voisine, mieux disposée par son éducation et son génie à ressentir les influences nouvelles, cette école existoit et florissoit. L'Italie accomplissoit sa renaissance bien longtemps avant nous : le Giotto avoit succédé à Cimabuë, Pétrarque et Boccace étoient

venus après le Dante. Or, les relations entre la France et l'Italie étoient fréquentes en ce moment, les points de contact nombreux. L'Université de Paris, d'abord, étoit un centre d'attraction, un foyer intellectuel, avec lequel les grands hommes de tous les pays étoient en communication. Puis, les François étoient encore à Naples : la famille des ducs d'Anjou, comtes de Provence, régnoit sur le trône des Deux-Siciles. Il y avoit de l'un à l'autre pays un courant actif qui sera interrompu avant que le siècle s'achève. Les œuvres de l'ecole italienne pénétrèrent donc promptement chez nous; et ce sont elles qui, imitées ou traduites, représentent, dans notre littérature, l'impulsion novatrice qui doit se propager plus tard, le mouvement qui ramènera les lettres comme les arts vers l'antiquité gréco-latine.

C'est ainsi que, dans la stérilité de notre littérature du quatorzième siècle, deux inspirations distinctes se font pourtant sentir; deux arts sont en présence, deux civilisations. L'inspiration ancienne, tout épuisée qu'elle est, occupe encore toute la poésie, et, grâce aux richesses acquises, fournit le grand fond de notre littérature nationale. Une autre tendance se manifeste par le goût et le respect de l'antiquité, par le travail des traducteurs, par la science qui devient à la mode. Des modèles d'un art nouveau arrivent d'Italie et tentent le goût public. Leur influence ne tarde pas à modifier le caractère général des compositions littéraires. Autrefois, la tradition étoit la créatrice universelle; la personnalité s'effaçoit; les poëtes marchoient par colonnes dans de vas-

tes sillons tracés d'avance; la forme n'ayant qu'une importance secondaire, l'écrivain étoit à peine compté dans l'œuvre collective. Maintenant c'est l'individu qui domine; il a pour but principal de faire admirer son savoir-faire, son imagination, son éloquence; il cisèle curieusement sa prose et ses vers. Autrefois, l'action étoit tout; maintenant, c'est la parole; l'important, c'est moins ce que dira l'auteur que la manière dont il le dira. D'autres caractères, plus superficiels, font reconnoître encore l'œuvre dans laquelle apparoît déjà l'esprit de la Renaissance. Une mythologie assez mal comprise s'y déploie d'ordinaire. Le sujet est presque toujours emprunté à l'antiquité. Les vieux usages sont dédaignés; le novateur n'accepte plus l'entrée en matière habituelle au Moyen Age, la description du printemps : Au temps qu'Avril et Mai, etc. Cela ne lui suffit plus : il invoque Apollon et les Muses. Le siècle ne finira pas avant qu'en France même, l'italienne Christine de Pisan, donnant bravement l'exemple, risque son invocation à Minerve, « déesse d'armes et de chevalerie »; nouvelle coutume, moins raisonnable certainement que l'ancienne, et qui n'en est pas moins appelée à fleurir pendant des siècles; détail peu important, si l'on veut, mais symptôme significatif d'une révolution qui exercera une influence décisive sur les destinées de l'esprit françois.

Pour reproduire, ainsi que nous nous le proposions, la physionomie littéraire du quatorzième siècle dans le volume que nous publions, il falloit

représenter les deux tendances que nous venons de distinguer, il falloit autant que possible les mettre en contraste dans des documents caractéristiques. Telle est la pensée qui a présidé à la composition de ce recueil. Les deux principaux morceaux qui y figurent : l'Histoire de Foulques Fitz Warin et le Roman de Troïlus, indépendamment de l'intérêt qu'ils ont par eux-mêmes, offrent précisément la différence et l'opposition qu'il étoit utile de faire ressortir.

L'un, l'Histoire de Foulques Fitz Warin, relève directement du treizième siècle, auquel il remonte probablement dans sa rédaction première; il est la plus exacte expression de la tradition antérieure telle qu'elle se maintenoit à notre époque, vivante encore de sa vie originelle, mais affoiblie, égayée, et sujette à tomber dans ces aventures merveilleuses et absurdes que le quatorzième siècle introduisoit partout. Document précieux, toutefois, parce que, le poëme qui a précédé la paraphrase en prose n'existant plus, notre texte a tout l'intérêt de l'œuvre primitive.

L'autre, le Roman de Troïlus, est la traduction d'un poëme de Boccace, le *Filostrato*, traduction qui a, à sa date, un sens particulier, et qui, d'ailleurs, n'est pas assez servile pour n'avoir pas une valeur propre dans notre langue. Ce texte est, de son côté, un spécimen remarquable de l'art et de l'esprit nouveaux : ils s'y révèlent en traits d'autant plus visibles qu'ils s'exercent sur un sujet que le Moyen Age a mis périodiquement en œuvre, sur une fiction qui a été un

des thèmes favoris de la poésie et du conte, du douzième au treizième siècle, de Benoist de Saint-Maur à Shakespeare.

Ces documents sont venus en France des deux points opposés de l'horizon : de la féodale Angleterre, et de l'Italie, d'où commençoit à rayonner la rhétorique nouvelle. Ils sont aussi séparés par l'intervalle du siècle presque entier, l'un datant des premières années, l'autre devant se placer sur l'extrême limite. Ils forment donc entre eux, sous tous les rapports, l'antithèse la plus parfaite. Il n'étoit pas facile d'obtenir ce résultat dans les conditions qui nous étoient imposées, c'est-à-dire avec des productions de peu d'étendue qui ne fussent pas indignes d'être placées sous les yeux du public. Ceux qui ont pénétré dans ces steppes arides du quatorzième siècle savent ce qu'ils ont rencontré de puéril et d'insignifiant d'une part, de lourd et d'informe d'autre part. Dans toute collection des anciens monuments de la langue françoise, le quatorzième siècle, justement déshérité, est toujours représenté par quelques rares volumes : Froissart, La Tour-Landry, et deux ou trois autres; tandis que, pour le treizième siècle et le quinzième, les volumes se multiplient et s'accumulent indéfiniment. Il nous a paru d'autant plus important de caractériser et définir cette époque, au moyen de la collection de Nouvelles en prose que nous avons entreprise, afin qu'il n'y eût point de lacune dans cette *Bibliothèque*, qui est destinée à devenir la grande et unique histoire littéraire de la France.

Une objection auroit pu être faite, toutefois,

au volume ainsi constitué : c'est que, par le fait même de leur origine, ni l'un ni l'autre des deux textes que nous avions choisis ne représentoit le correct langage de la France centrale pendant cette période. L'un appartient au dialecte anglo-normand, qui restoit la langue de l'aristocratie britannique, mais qui se ressentoit du voisinage et du contact de l'idiome anglois, qui tendoit à prévaloir. L'autre texte trahit trop souvent l'influence de la langue italienne, surtout dans la construction de la phrase et la syntaxe. Afin donc que l'intérêt linguistique que nous avons cherché à donner à ce recueil ne fût pas négligé, il étoit nécessaire d'insérer dans ce volume quelques pages offrant un modèle irréprochable de la langue françoise du milieu du quatorzième siècle. Telle a été notre principale intention en reproduisant ici la courte légende d'Asseneth, qui est, d'ailleurs, par elle-même, un morceau littéraire curieux. Elle est du style d'un de ces infatigables traducteurs qui étoient, comme nous l'avons dit, les véritables ouvriers et de l'intelligence et de la langue de l'époque. Transcrite sur un excellent manuscrit daté de l'année 1333, elle marquera exactement la transition du langage du siècle précédent au langage si remarquablement modifié de Froissart et des prosateurs de la fin du quatorzième siècle et du commencement du quinzième. C'est principalement à ce titre que cette légende ouvre le volume.

I

Cette histoire d'Asseneth, femme du patriarche Joseph, est vraisemblablement l'œuvre des Juifs chrétiens des premiers siècles, qui sont les auteurs d'un si grand nombre de nos légendes. Elle a la richesse d'imagination qui brille dans ces légendes, dans les évangiles apocryphes, et dans la plupart des créations des rabbins convertis; elle en a aussi le caractère symbolique. Joseph a été dans l'Ancien Testament la figure du Messie. De l'épouse de Joseph on s'est plu à faire la figure de la Vierge : l'Annonciation angélique qui arrache la jeune Egyptienne au culte des idoles et la consacre pour sa haute destinée peut être considérée comme un présage de l'Annonciation de l'archange Gabriel. Cette fiction, qui rappelle à la fois la Bible et les *Mille et une Nuits*, a une incontestable valeur poétique, que M. Saint-Marc Girardin a fait ressortir dans l'analyse étendue qu'il en a donnée.

Ce conte légendaire, « ce petit roman chrétien », comme l'appelle l'éminent professeur de la Sorbonne, fut recueilli, au treizième siècle, dans la vaste compilation du frère prêcheur Vincent de Beauvais, connue sous le nom de *Speculum historiale*. Le *Speculum historiale* fut traduit par Jean de Vignay entre les années 1317 et 1327, à la requête de Jeanne de Bourgogne, reine de France, femme de Philippe de Valois. Ce Jean

de Vignay étoit un religieux hospitalier de l'hôtel et ordre de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, à Paris; il a traduit, outre l'immense *Miroir historial*, la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, la *Moralité du jeu des échecs* de Gilles de Rome, les *Epîtres et Evangiles* pour tous les jours de l'année, etc.

C'est ainsi que l'Histoire d'Asseneth passa pour la première fois, et, croyons-nous, pour la seule fois, dans la langue françoise. On pourra consulter, relativement à ce document : d'abord le texte latin publié par *Fabricius*, dans le *Codex pseudepigraphus Veteris Testamenti*, vol. 1.; l'analyse et les observations de M. Saint-Marc Girardin, dans les *Essais de littérature et de morale*, édit. Charpentier, 1853, t. II, p. 110-121, et la notice de M. G. Brunet, dans les *Evangiles apocryphes*, Paris, Franck, 1849, p. 536.

Notre texte reproduit fidèlement le beau manuscrit inscrit sous le nº 6938 du fonds françois de la Bibliothèque impériale.

II

L'Histoire de Foulques Fitz Warin est ce que nous appellerions aujourd'hui un roman historique; elle raconte des faits réels, elle décrit l'existence hors la loi d'un baron anglo-normand du temps du roi Jean Sans-Terre : pour le fond, c'est une chronique; par la forme et le libre développement des aventures, c'est un roman.



Elle fut composée avec des traditions de famille, moins de cent ans après les événements qu'elle rapporte. Elle fut primitivement rédigée en vers, dans la seconde moitié du treizième siècle. Le célèbre antiquaire Leland possédoit une leçon de ce poëme, « an olde french historie *yn rime* of the actes of the Guarines[1] », qui paroît aujourd'hui irréparablement perdu. Le quatorzième siècle mit ce poëme en prose, suivant son usage, et c'est le texte que nous possédons et que nous éditons. Enfin, comme la langue angloise commençoit à l'emporter sur la langue françoise, il se fit, probablement vers la même époque, une sorte de traduction en vers anglois; John Leland nous a conservé l'abrégé d'un vieux livre anglois en vers, « an olde englisch boke yn rime », abrégé qui est parfaitement conforme à notre récit. Trois versions existoient donc encore de ce récit au seizième siècle, dont une seule nous reste, celle en prose françoise que nous plaçons aujourd'hui sous les yeux du lecteur. Les aventures de Foulques Fitz Warin paroissent avoir joui au Moyen Age d'une certaine popularité. Le vieux poëte anglois Robert de Brune, racontant comment Robert Bruce fut réduit, après la défaite de Methven, à se réfugier dans les retraites les plus sauvages de l'Ecosse, compare l'existence qu'il y mena à celle de *Dan Warin* et renvoie au livre qui a été composé sur ce dernier :

Thus of dan Waryn in his boke men rede [2].

1. Johannis Lelandi antiquarii de rebus Britannicis collectanea, ed. Thoma Hearnio, Oxinii, e theatro Sheldoniano, MDCCXV, vol. 1, p. 230, seqq.

2. Hearne's edit., p. 335.

L'histoire de Foulques Fitz Warin est sans doute l'œuvre d'un de ces trouvères que les seigneurs attachoient à leur service. L'auteur vivoit, ainsi qu'il est permis de le conjecturer à l'exactitude particulière des indications topographiques, dans le château des barons anglo-normands dont il racontoit les exploits : c'est à leurs descendants immédiats, aux fils des héros, que le poëte chantoit ou déclamoit son récit, que le prosateur lisoit sa paraphrase; c'étoit là sans doute une distraction des soirées oisives, un des amusements les plus goûtés des fêtes et des réunions de famille. Pour plaire à un tel auditoire, le conteur ne devoit pas se faire scrupule d'embellir et d'orner la réalité; parfois même, pour réveiller l'attention plus exigeante, pour réchauffer les imaginations qui se blasoient, de transformer les vaillants ancêtres en paladins à la mode du jour. Les fils des barons écoutoient sans doute ces amplifications flatteuses avec un sourire bienveillant; le peuple les adoptoit avec crédulité. Mais les souvenirs étoient trop peu éloignés pour qu'il fût possible de les défigurer entièrement; des témoins devoient exister encore; les lieux qui avoient été le théâtre des événements étoient sous les regards de l'écrivain; les actes étoient dans les archives du château. La vérité s'imposoit donc, dans de certaines limites, au conteur; et il est facile, en effet, de distinguer un fonds réel sous les fables qui s'y sont mêlées. Il suffit de contrôler son récit avec les actes officiels et les indications des historiens pour qu'il en sorte un véritable tableau d'histoire, qui nous révèle et nous représente avec de vives couleurs la situa-

tion intérieure de l'Angleterre sous les Plantagenets. Quoique notre but principal ait été de produire un monument littéraire, notre intention n'est pas cependant de négliger l'intérêt historique de ce document, et nous mettrons le lecteur à même d'apprécier sa valeur sous ce rapport en lui fournissant ici les renseignements et les témoignages recueillis d'autre part qui confirment ou corrigent notre conteur.

La famille des Fitz Warin (fils de Guarin) s'établit en Angleterre à la suite de la conquête des Normands. Il ne paroît pas, toutefois, que son fondateur, Guarin de Metz, ait été l'un des compagnons de Guillaume le Bâtard; il dut plus vraisemblablement sa fortune à Henri Ier: c'est l'avis qu'exprime M. Eyton, l'auteur des *Antiquités du Shropshire*, à qui ses recherches spéciales ont donné en cette matière une particulière autorité. Cette famille reçut des possessions importantes sur la frontière du pays de Galles, dans ce *border*, comme disent les Anglois, qui étoit le poste le plus périlleux et le coin le plus turbulent de l'Angleterre. Les successeurs de Guarin de Metz portèrent pendant quatre générations le nom de Foulques, auquel ils ajoutoient la désignation générique de Fitz Warin, suivant une coutume dont notre texte offrira un grand nombre d'autres exemples. Le premier Foulques mourut vers 1171, sous le règne de Henri II; notre récit n'en tient aucun compte. Son fils et son héritier, Foulques II, mourut vers 1197, sous le règne de Richard Cœur-de-Lion. Foulques III lui succéda: c'est le personnage principal de notre histoire, l'*outlaw* dont les exploits furent célèbres comme

ceux de Robin Hood, le baron dont les historiens ont constaté les rébellions et les luttes contre le pouvoir royal.

Foulques Fitz Warin, ses frères et quelques parents, alliés ou amis, entrèrent en pleine révolte aussitôt après l'avénement au trône du roi Jean Sans-Terre en 1200. Quelle étoit la cause de cette révolte? Les chartes et les lettres patentes du règne de ce prince ne s'en expliquent pas. Notre conteur nous donne à ce sujet les détails suivants :

Joce de Dinan, beau-père de Foulques II Fitz Warin, étoit maître du château de Dinan, aujourd'hui Ludlow, sur la frontière du pays de Galles. A la suite d'une de ces guerres entre voisins qui étoient l'état normal de la société d'alors, Walter de Lacy et Arnaud de Lyls, faits prisonniers, furent détenus au château de Dinan. Une chambrière, comme on disoit en ce temps-là, mais nous dirions plus noblement une demoiselle d'honneur de la dame du château, s'éprit du jeune Arnaud; et ce dernier, au moyen d'une promesse de mariage, la détermina à favoriser l'évasion des prisonniers. Le projet réussit. La guerre se ranima avec une nouvelle ardeur, puis une paix intervint. Pendant que sire Joce et sa famille étoient allés visiter un autre de leurs domaines, Marion de La Bruyère, c'est le nom de la demoiselle, avoit feint une maladie pour rester au château. Elle n'oublioit pas Arnaud de Lyls, ni les promesses de mariage qu'il lui avoit faites. Elle lui donna, par un message, un rendez-vous; elle lui envoyoit un fil de soie qui mesuroit la distance du sol à la fenêtre de la

tour qu'elle devoit lui ouvrir. Arnaud de Lyls n'eut garde de refuser; mais c'étoit un faux et perfide chevalier : il persuada à Walter de Lacy de profiter de l'occasion pour se venger et pour s'emparer du château de Dinan. Arnaud va au rendez-vous par une nuit obscure : il se fait suivre d'une troupe nombreuse, qui s'embusque dans les jardins. Il applique l'échelle de cuir qu'il a fait fabriquer à la muraille de la tour, et parvient à la fenêtre, où Marion l'attend. Il prend la jeune fille dans ses bras, l'embrasse et l'entraîne joyeusement vers la chambre où elle lui a préparé à souper. Pendant qu'ils sont tout entiers au plaisir de se revoir, les hommes d'armes montent silencieusement à l'échelle, qui est restée en place. Le château est envahi ; les sentinelles sont surprises, la garnison est massacrée. Les deux amants étoient couchés, l'un laissant ses soldats accomplir leur œuvre d'extermination, l'autre uniquement occupée de sa tendresse et ne soupçonnant rien de ce qui se passoit. Tout à coup Marion entend les cris des chevaliers qu'on égorge ; elle court à une fenêtre, et aperçoit les cuirasses blanches et les heaumes reluisants des hommes d'armes dont le château est plein. Elle comprend qu'elle est trahie et qu'elle a trahi son seigneur. Dans un mouvement de colère, elle saisit l'épée que messire Arnaud a déposée près du lit, et frappe le chevalier au milieu du corps, si violemment qu'il meurt sur le coup. Alors la pauvre Marion, éperdue de douleur, folle d'effroi, se jette du haut de la tour et se brise au fond d'un précipice. Après ces événements, la

guerre éclata, plus acharnée que jamais, entre Joce de Dinan, aidé par les Fitz-Warin, et Walter de Lacy, secouru par Roger de Powis, prince de North-Wales. Les Fitz Warin sont dépossédés, dans cette lutte, de leur fief de Blanche-Ville (en anglois Whittington). Le roi d'Angleterre s'efforce de pacifier ces intraitables barons du *border;* mais il ne peut obtenir du prince gallois la restitution de Blanche-Ville. Il offre aux Fitz Warin des compensations qui sont acceptées; toutefois, ceux-ci gardent toujours l'intention de revendiquer leurs droits et de reprendre les biens qui leur ont été enlevés. Lorsque le roi Jean monte sur le trône, Foulques III Fitz-Warin, qui est alors le chef de la famille, demande que son différend avec le fils de Roger de Powis soit jugé et tranché par la cour des pairs. Jean Sans-Terre refuse. Alors les Fitz Warin déclarent renoncer à toute soumission envers lui et le défient.

Est-ce bien là l'origine de la querelle ? On ne sauroit ni l'affirmer positivement, ni le contester. Il paroîtroit certain, toutefois, que l'échec de leurs prétentions sur le domaine de Whittington fut au moins une des causes de la révolte des Fitz Warin. On sait, effectivement, qu'ils s'efforcèrent d'abord, ainsi que notre récit le rapportera, de gagner le roi Jean en lui offrant cent livres, tandis que Meurich de Powis, de son côté, lui avoit payé, pour qu'il confirmât sa possession, cinquante ou soixante marcs d'argent, et que le fils de Meurich, Wrenoch, acheta la protection du monarque par de nouvelles som-

mes. Quelque défiance que l'on ait pour la partie romanesque de notre récit, il y a donc dans les indications qu'il contient un fonds de vérité.

Ce qui est hors de doute, c'est que, vers la fin de l'année 1200, les barons anglo-normands, déclarés rebelles, furent proscrits, *utlagati*, ainsi qu'on disoit dans le langage juridique de l'époque; leurs manoirs furent saisis et confisqués. Les Fitz Warin menèrent en nobles chevaliers la vie libre et héroïque des *outlaws*, s'efforçant de rendre au roi et à ses officiers tout le dommage qu'ils leur faisoient, et bravant la puissance royale. Foulques Fitz Warin devint le chef d'une bande de révoltés : on verra plus loin la liste de ceux qui s'associèrent à sa fortune, et celle d'autres chevaliers qui, mis hors la loi pour des actes personnels, vinrent se joindre à la troupe que commandoit l'illustre baron. Il n'y a pas moins, ainsi qu'on le verra, de cinquante-deux noms cités. Pour mieux s'expliquer encore leur résistance, on se rappellera que les rebelles avoient des parents, des alliés, des amis, à la cour et dans les conseils du roi; que les grands seigneurs d'Angleterre les favorisoient en dessous main, et que beaucoup de châteaux leur offroient un asile. Ils avoient même probablement un appui dans l'opinion populaire, car ils représentoient cette lutte contre l'oppression royale dans laquelle se trouva réunie à cette époque toute la nation angloise.

Notre récit a pour objet de raconter cette existence hors la loi, *outlawry*, des Fitz Warin. Il nous transmet les souvenirs que ces années de proscription avoient laissés dans la famille et

dans le pays. Il nous montre les chevaliers déshérités et fugitifs, parcourant le royaume de forêt en forêt, voyageant la nuit, dormant le jour, changeant continuellement de retraite, traqués par des troupes nombreuses; il raconte les stratagèmes auxquels ils avoient recours, les coups de main hardis qu'ils exécutèrent, les bons tours qu'ils jouèrent à leurs ennemis, les dangers et les attraits d'une existence, somme toute, assez joyeuse, si nous devons en croire notre conteur.

Le principal personnage de ce drame féodal, c'est naturellement le chef de famille Foulques. Il n'a pas seulement un indomptable orgueil, une audace et une force extraordinaires, comme les héros épiques du XIIe siècle; il ne brille pas moins par les ressources de l'esprit que par la vigueur du corps. Foulques est rusé, sagace, fertile en expédients, habile à dérouter l'ennemi par des transformations singulières et inattendues. Qu'on nous permette de citer quelques traits:

Un jour, les Outlaws, poursuivis par une armée entière, se jettent dans une abbaye. Foulques fait aussitôt fermer la porte; il dépouille un moine de sa robe et de son capuce et s'en revêt; il prend une béquille, s'en va tout courbé, clochant d'un pied et s'appuyant sur sa béquille, à la rencontre de la troupe qui accourt. Ceux-ci arrivent au galop: « Vieillard moine, dit l'un d'eux, avez-vous vu des chevaliers armés passer par ce chemin?— Oui, sire; Dieu leur rende ce qu'ils m'ont fait! — Que vous ont-ils donc fait? — Je suis vieux et je marche avec peine; mais ils n'ont eu aucun

égard pour mon grand âge, et, comme je ne me retirois pas assez vite de leur route, ils ont poussé leurs chevaux contre moi et ont failli me renverser. C'est un grand péché qu'ils ont commis. — Soyez tranquille, vous serez bien vengé. » Toute la troupe s'éloigne rapidement. Foulques redresse alors sa taille pour les suivre des yeux. Dix chevaliers, qui étoient demeurés en arrière, surviennent en ce moment. Leur chef s'écrie : « Voici un moine gros et grand ! son ventre est bien assez large pour contenir deux galons ! » Il n'a pas achevé cette plaisanterie irrespectueuse que Foulques lui assène un tel coup de sa béquille qu'il l'abat de cheval. Les frères de Foulques s'élancent de l'abbaye, prennent et garrottent les dix chevaliers et s'enfuient sur leurs chevaux.

Une autre fois, les Outlaws étoient dans la forêt de Windsor, tout près du château royal. Ils entendent les fanfares des cors et les aboiements des meutes qui leur annoncent que le roi est en chasse. Foulques aposte ses compagnons dans un épais fourré, et lui-même s'en va en quête d'aventures. Il rencontre un vieux charbonnier, tout de noir vêtu, comme sont les charbonniers ; il lui achète ses habits, s'en recouvre, et, prenant une longue fourche de fer, il s'assied près du foyer, attisant le feu et dressant les charbons comme s'il n'avoit fait d'autre métier toute sa vie. Le roi vient à passer ; emporté par l'ardeur de la chasse, il n'a plus que quelques chevaliers avec lui. Le faux charbonnier s'agenouille humblement, à deux genoux, pour saluer son souverain. « Vilain, dit le roi, as-tu vu cerf ou biche par ici ? — Oui, monseigneur, j'ai aperçu tout à

l'heure une bête aux longues cornes. — Où est-elle? — Sire, monseigneur, je vous mènerai bien où elle est. — En avant, vilain, et nous te suivons. — Sire, prendrai-je ma fourche en main, car ce seroit une grande perte si on me la déroboit. — Oui, vilain, si tu veux. » Foulques conduit le roi vers l'endroit où ses frères sont en embuscade: « Sire, mon seigneur, dit-il, s'il vous plaît, j'entrerai dans le taillis et je rabattrai la bête de votre côté. — C'est bien », dit le roi. Foulques court avertir ses amis. Ils sortent de leur retraite et font prisonnier le roi Jean et ses chevaliers.

Un cousin du roi, que le conteur nomme sire James de Normandie, déploie un grand zèle contre les rebelles; il les poursuit à la tête de quinze chevaliers. Les Fitz Warin acceptent hardiment le combat. Sire James est fait prisonnier, et ses quinze compagnons sont tués ou blessés à mort. Foulques revêt l'armure de sire James, ses frères endossent également les dépouilles des Normands vaincus. Ils bâillonnent le prisonnier et ils lui revêtent les armes de Foulques Fitz Warin, sans oublier, bien entendu, le heaume et la visière baissée. Ils le placent au milieu d'eux, et les Outlaws s'en vont sous ce costume au palais du roi. Leur apparition produit des sensations différentes: de la douleur chez les parents et amis de Foulques, qui le croient perdu, et une grande joie chez le roi et ses Normands, qui s'imaginent être délivrés de l'intrépide rebelle. Le faux sire James remet le prisonnier aux mains des officiers royaux, puis, prétextant qu'il leur reste encore à poursuivre les frères

du traître, il prend congé du roi Jean. Celui-ci lui fait présent de son propre cheval, pour le récompenser de l'ardeur qu'il témoigne à le venger de ses ennemis. Aussitôt après leur départ, le monarque, joyeux, ordonne de pendre Foulques Fitz Warin. Un Gascon, parent de sir James, se charge d'exécuter cet ordre : il emmène le prisonnier, lui fait ôter son heaume et reconnoît le malheureux courtisan. On devine la colère du roi Jean lorsqu'il apprend la manière dont les Outlaws se sont moqués de lui.

Ce sont là, comme on voit, d'évidentes forfanteries ; elles n'ont plus rien, toutefois, ainsi que nous l'avons fait remarquer, du caractère héroïque des temps primitifs.

Le rôle le plus important après celui de Foulques est celui de Jean de Rampagne. Jean de Rampagne est un gentilhomme instruit dans la science des ménestrels, musicien, chanteur, un peu médecin et chirurgien, un peu prestidigitateur et faiseur de tours de passe-passe, réunissant enfin les talents variés qui composoient l'art du trouvère et du jongleur vagabond. S'il faut pénétrer dans le camp des ennemis pour découvrir les piéges qui sont tendus aux Outlaws, s'il faut délivrer quelque compagnon tombé aux mains des officiers royaux, c'est Jean de Rampagne qui se charge de ces missions délicates et périlleuses. Adolphe de Bracy, cousin des Fitz Warin, avoit été fait prisonnier et amené à Schrewsbury; condamné à être pendu, il devoit mourir le lendemain. Grande affliction parmi ses amis, rassemblés dans la forêt voisine. Jean de Rampagne ne désespère pas : il se teint le corps

tout en noir, ses dents brillent seules par leur blancheur sur l'ébène de son visage; il ressemble parfaitement à un nègre. Il se revêt de riches habits, il suspend à son cou un beau tambourin, monte sur un palefroi et se rend à Shrewsbury. Il entre dans la ville, où cette apparition bizarre produit une grande émotion. On l'amène devant le monarque, qui l'interroge: « Sire, répond Jean de Rampagne, je suis un ménestrel éthiopien, qui vient de l'Ethiopie. — Tous les gens de votre terre sont-ils de votre couleur? — Oui, monseigneur, hommes et femmes. » Cette idée réjouit beaucoup la cour. « Que dit-on de moi, reprend le roi, dans les royaumes étrangers? — Sire, vous êtes le monarque le plus renommé de toute la chrétienté, et c'est pourquoi je suis venu vous voir. » Jean de Rampagne, observe le conteur, n'entendoit pas mentir en parlant ainsi, car en effet le roi Jean avoit partout la plus méchante réputation du monde. Mais celui-ci le comprenoit autrement. Il accueille fort bien le noir représentant de la gaye science, et se divertit de ses contes et de ses jeux. Lorsque le roi s'est retiré, le sénéchal de l'armée, Henri d'Audley, fait venir à son tour, pour s'égayer, le musicien d'Ethiopie. On soupe joyeusement. Au milieu du souper, le sénéchal est de si belle humeur qu'il lui vient une pensée d'humanité: « Va chercher messire Adolphe de Bracy, qui doit périr demain, dit-il à un de ses serviteurs; je veux qu'il passe au moins une bonne nuit avant sa mort. » On exécute l'ordre du sénéchal. De Bracy est placé à table, entre deux chevaliers chargés spécialement de veiller sur lui. Puis on

boit et l'on se divertit. Le faux Ethiopien chante la chanson favorite de son ami prisonnier. Celuici, qui jusqu'alors, fort peu disposé à se réjouir, a tenu la tête basse, relève les yeux, regarde attentivement le musicien et découvre les traits de son ami. Cependant messire Henri demande de plus en plus bruyamment à boire. Jean de Rampagne, en Ethiopien bien appris, se précipite pour remplir la coupe et laisse tomber une poudre dans la boisson. Les convives s'endorment tous, excepté le jongleur et de Bracy. Ceux-ci attachent le fou du roi entre les deux gardiens, qui sont assoupis comme les autres; ils font une corde avec les nappes et les serviettes, descendent par une fenêtre et s'échappent du château, de sorte qu'au matin, quand Foulques, plein d'inquiétude, regarde sur la route de Shrewsbury, il aperçoit les deux compagnons, l'un blanc, l'autre noir, s'en revenant bras-dessus bras-dessous et faisant grande joie. Plusieurs expéditions de ce hardi et jovial Jean de Rampagne sont ainsi très heureusement racontées.

Une autre figure intéressante, mais qui est seulement indiquée par notre conteur, c'est madame Mahaud ou Mathilde de Caus, que Foulques Fitz Warin épouse au milieu des circonstances les plus difficiles. Madame Mathilde, veuve de Thibaut Walter, grand bouteiller d'Irlande, est menacée et poursuivie par le roi Jean, dont sa remarquable beauté a excité les passions effrénées. Son beau-frère, Hubert Walter, archevêque de Canterbury, n'imagine rien de mieux, pour la soustraire aux persécutions royales, que de la marier à Foulques Fitz Warin. Foulques,

déguisé en marchand, pénètre dans la ville de Canterbury. L'archevêque l'unit à la dame. Foulques passe deux jours dans le palais archiépiscopal : courte lune de miel dérobée à la vie errante et sans repos. Puis il reprend son déguisement et rejoint ses compagnons. Les Outlaws célèbrent, à l'ombre de la forêt, les noces de leur chef; ils se livrent à la joie et plaisantent gaiement le nouvel époux. « *Husband*, lui disent-ils en se servant par raillerie du mot saxon qui est resté dans la langue angloise, où conduiras-tu ta belle épousée, au château ou au bois? » Là étoit, en effet, la question. Outlaw à son tour, Mathilde est obligée de fuir la colère du roi. Il faut enlever la dame, la conduire de château en château, chez des alliés ou des parents. Devenue enceinte, elle reste cachée dans la ville de Shrewsbury; mais les espions du roi la découvrent. Trop proche du terme de sa grossesse pour pouvoir se mettre en route, elle n'a d'autre ressource que de se réfugier dans l'église de Notre-Dame, et elle y fit ses couches sous la protection du droit d'asile. Une autre fois, madame Mathilde accouche sur une montagne du pays de Galles, au bord d'une fontaine qui se nommoit la fontaine des Fées, et dont l'eau servit à baptiser l'enfant.

Ce sont là, du moins, les détails que nous trouvons dans notre document. Il faut toujours se souvenir qu'ils ne peuvent être considérés comme parfaitement authentiques. Ce qui est certain, c'est que Foulques III Fitz Warin épousa Mahaud ou Mathilde, fille d'un baron du Yorkshire nommé Robert Vavasseur, et veuve, en effet, de Thibaut Walter, grand bouteiller. Mais

que ce mariage ait eu lieu précisément à l'époque où le place notre récit, et surtout qu'il ait été accompli dans ces circonstances romanesques, c'est ce qui demeure historiquement contestable, malgré le témoignage de notre conteur. On peut admettre que la tradition s'étoit plu aussi à orner de quelques fables l'histoire de l'aïeule. Cette restriction faite, revenons à nos Outlaws.

Il est un point sur lequel notre conteur appuie avec une insistance particulière, avec d'autant plus d'insistance peut-être que tous les souvenirs n'étoient sans doute pas bien d'accord avec lui sur ce point délicat : c'est la scrupuleuse probité de ses héros, le soin qu'ils prennent de ne causer aucun dommage à personne, de ne nuire qu'au roi leur adversaire et à ses officiers. Leur apologiste leur prête à ce sujet les plus louables sentiments. Les Outlaws arrêtent sur la grand-route une compagnie de marchands qui conduisaient au roi et à la reine des étoffes, des fourrures, des aromates, enfin toute sorte d'objets précieux. Foulques demande d'abord aux marchands : « Si vous perdiez toutes ces marchandises, sur qui retomberoit la perte ? — Si nous les perdions par notre faute ou notre mauvaise garde, répondent les marchands, nous en supporterions le dommage; mais si c'étoit par péril de mer ou autre cas de force majeure, la perte seroit pour le roi. » La conscience de Foulques se rassure : le cas étoit évidemment de force majeure, et il distribue tout le butin à ses amis.

Par malheur, les nobles chevaliers n'étoient pas seuls à vivre hors la loi, sous la protection de la nuit et de la forêt ; bien d'autres s'en mê-

lent et n'ont pas les mêmes scrupules. De jeunes gentilshommes dissolus, des coquins de toute condition, déshonorent les bois qui leur servent de repaire. Ils pillent indistinctement le roi et ses plus inoffensifs sujets. La honte et le blâme de ces brigandages rejaillissent sur les barons innocents, accusés bien à tort des excès commis par des bandits vulgaires. Un jour, ou plutôt une nuit, Foulques se rendoit, pendant les ténèbres, au château d'un seigneur de la frontière écossoise qui lui avoit plus d'une fois donné l'hospitalité, ainsi qu'à ses compagnons. Foulques étoit attristé et irrité; il avoit appris que le chef d'une troupe de scélérats s'étoit avisé de prendre son nom, à lui Foulques, et de lui faire attribuer de la sorte, par l'opinion publique, ses pillages et ses cruautés. Les chevaliers outlaws approchent, vers le milieu de la nuit, du château de messire Robert Fitz Sampson leur hôte. Ils sont surpris d'apercevoir les fenêtres du château brillamment éclairées à une heure aussi indue. Foulques fait arrêter ses frères à la porte extérieure et pénètre seul dans la cour. Il entend des voix prononcer son nom à plusieurs reprises. Il se glisse dans l'ombre jusqu'à l'entrée de la grande salle; et là, il a peine à contenir son indignation au spectacle qui frappe ses yeux. Le vieux sire Robert, sa femme et ses gens, étoitement garrottés, gisent entassés dans un coin; au milieu, la table est dressée et servie, et des hommes dont le visage est masqué se livrent à une orgie bruyante. L'un d'eux occupe la place d'honneur, et c'est lui que les autres brigands, avec des marques de profond respect, appellent leur sei-

gneur Foulques. Pendant que le Fitz Warin contemple ce tableau, la pauvre dame, qui est étendue aux pieds de son mari, s'écrie d'une voix plaintive : « Ah ! sire Foulques, ayez pitié de nous ! Pourquoi nous traitez-vous ainsi, nous qui vous avons toujours aimé et servi de tout notre pouvoir ? » En entendant le reproche de la bonne dame, qui, en vérité, lui avoit fait tant de bien, le Fitz Warin ne peut maîtriser plus long-temps sa colère ; il s'avance, l'épée nue à la main, et dit d'une voix terrible : « Faites silence ! que pas un de vous ne bouge, ou il est mort ! » Tous ceux qui étoient assis à la table sont frappés d'étonnement et de crainte, et demeurent immobiles. « Maintenant, reprend le Fitz Warin, qui de vous se fait appeler Foulques ? — Sire, répond l'homme placé au haut de la table, je suis chevalier et je me nomme Foulques. — De par Dieu ! sire Foulques, levez-vous, détachez les cordes dont vous avez garrotté le seigneur et les gens de céans, et liez bien et solidement tous vos compagnons. » Le chef des bandits obéit en tremblant ; ses compagnons, qui se croient cernés et pris au piége, n'opposent pas de résistance. Quand il a fini, le Fitz Warin lui commande de les décapiter l'un après l'autre ; puis : « A ton tour, scélérat, dit-il, je vais t'apprendre à te faire appeler Foulques et à rejeter sur moi tes forfaits. » Et il lui fait voler la tête d'un coup d'épée.

Ce sont de telles aventures que nous présente la curieuse hégire des barons révoltés contre le roi, et, tout en tenant compte du caractère de

ce récit, on ne peut méconnoitre que de semblables tableaux ne forment une assez vive peinture de l'état de l'Angleterre deux siècles après la conquête. L'histoire de Foulques Fitz Warin est une sorte de pendant aux ballades de Robin Hood et de Little John. Elle nous montre, comme elles, cette société extra-légale, en dehors de la société régulière, qui paroît avoir existé à cette époque; elle nous révèle surtout un fait curieux, c'est que les seigneurs anglo-normands, aussi bien que les serfs saxons, se réfugioient dans les forêts, qui leur servoient de commun asile, que les vainqueurs et les vaincus se trouvoient réunis dans une même résistance comme dans une même proscription, et qu'on ne sauroit donner par conséquent, comme on l'a fait, à la vie libre des Outlaws le caractère d'un antagonisme de race, d'une lutte nationale se prolongeant sous forme de brigandage. Ce qui en ressort surtout, c'est l'étrange anarchie dont ce temps nous offre le spectacle, l'indépendance de l'individu, le règne absolu de la force et de l'audace, et un état social qui est presque incompréhensible pour nous qui sommes placés sous la tutelle d'une civilisation à son apogée.

Selon notre récit, Foulques Fitz Warin, à la fin de son *outlawry*, auroit été obligé de quitter l'Angleterre et de se réfugier à la cour du roi de France Philippe-Auguste. C'est là une indication qui paroît plausible et vraisemblable. On voit, en 1202, quelques-uns de ses compagnons abandonner Foulques; un d'eux, Eustache de Kivilly, obtient sa grâce par un acte du roi Jean,

dressé en la ville du Pont-de-l'Arche, en Normandie, et daté du 30 avril 1202 [1].

La réconciliation de Foulques lui-même exigea de longues négociations. Trois saufs-conduits successifs furent accordés au Fitz-Warin et à ses compagnons pendant l'année 1203 [2]. Enfin,

1. « Rex, etc., justiciariis, vicecomitibus, et omnibus ballivis et fidelibus suis Angliæ, etc. Sciatis nos, quantum ad nos pertinet, perdonasse Eustacio de Kivilly fugam quam fecit et utlagariam in eum promulgatam occasione Fulconis filii Guarini, cujus socius fuit; et concessimus ei quod in terram nostram Angliæ redeat et pacem nostram sibi habeat. Ita tamen quod pacem faciat cum illis quibus malum intulit et propter quos fugam illam fecit, vel stet recto si quis erga ipsum loqui voluerit, vel libere et sine impedimento terram nostram Angliæ egrediatur, si hoc facere noluerit. Teste H. Cantuariensi archiepiscopo, cancellario nostro, apud Pontem Archarum, xxx. die Aprilis. » (*Rotul. litterarum patentium in Turri Londinensi asservati. Accurante Thomas Duffus Hardy...* Vol. 1, pars 1, Londini, MDCCCXXXV, in-fol.)

2. Le premier est du 20 août 1203, et donné à Verneuil, en Normandie : « Rex, etc., omnibus, etc. Sciatis quod præstamus Fulconi filio Guarini et sociis suis salvum et securum conductum in veniendo ad nos et redeundo, a die Jovis, die scilicet Decollacionis sancti Johannis Baptistæ, anno etc., usque in xv. dies sequentes. Et ideo vobis firmiter prohibemus ne eos interim super hoc impediatis, aut quicquam molestiæ inferratis. Teste me ipso apud, etc. » (*Rotul. litter. patent. Anno quinto Johannis.*)

Le second est du 12 septembre, et donné à Herbetot : « Rex, etc., omnibus fidelibus suis, etc. Sciatis quod concessimus Fulconi filio Guarini et Baldewino de Hodenet et hiis quos secum ducent salvum et securum conductum veniendi ad nos et redeundi, a Dominica proxima post Nativitatem beatæ Mariæ in viij^o. dies. Et in hujus rei, etc. Teste me ipso apud Herbetot, xij. die septembris. » (*Ibidem.*)

Le troisième est du 2 octobre, et donné à Montfort : « Rex, etc., omnibus, etc. Sciatis quod concessimus Fulconi filio Guarini et hiis quos secum ducet salvum conduc-

le 15 du mois de novembre, Foulques Fitz Warin fut reçu en grâce par le roi Jean, qui étoit alors à Caen, à la prière de l'évêque de Norwich et du comte de Salisbury[1]. Le 11 du même mois, Vivien de Prestecotes, qui avoit été mis hors la loi pour quelque acte de violence commis contre Jorvet de Halton, et qui s'étoit associé à Foulques dans son *outlawry*, avoit également obtenu son pardon du roi, alors à Rouen[2]. Les mêmes documents reproduisent les noms des compagnons de Foulques qui reçurent leur grâce en même temps que lui; ils les rangent en deux catégories : l'une, de ceux qui participèrent dès l'origine à la rebellion des Fitz Warin; l'autre, de ceux qui, ayant été proscrits pour d'autres causes, avoient été ensuite se joindre à eux[3]. Bientôt après, le

tum veniendo ad nos et redeundo. Durabit conductus ille a die sancti Dionisii in xv. dies, anno etc. » (*Ibidem.*)

1. « Rex, etc., justiciariis, vicecomitibus, etc. Sciatis quod nos recipimus in gratiam et benivolentiam nostram Fulconem filium Guarini, ad petitionem venerabilis patris nostri J. Norwicensis episcopi, et comitis W. Sarisberiensis, fratris nostri, remittentes ei excessus quos fecit, eique perdonantes fugam et utlagariam in eum promulgatam. Et ideo vobis mandamus et firmiter præcipimus quod in firmam pacem nostram habeat ubicumque venerit. Teste, etc. » (*Ibidem.*)

2. « Rex, etc., justiciaris, vicecomitibus, etc. Sciatis quod nos, ad petitionem venerabilis patris nostri J. Norwicensis episcopi, et comitis W. Sarresberiensis, fratris nostri, quantum ad nos pertinet, perdonavimus Viviano de Prestecotes fugam et utlagariam in eum promulgatam pro roberia et pace nostra infracta, unde Jorvet de Haltonia eum appellavit, et pro consortio Fulconis filii Guarini. Et ideo vobis mandamus et firmiter præcipimus quod in firmam pacem nostram habeat. Teste meipso, apud Rothomagum, xj. die novembris. » (*Ibidem.*)

3. « [Isti fuer]unt utlagati [pro consor]tio Fulconis filii

château de Whittington ou Blanche-Ville, qui

[Guarini], et inlagati sunt [per petition]em domini J. [Norwicensis episcopi], et comitis [W. Sarresberiensis], fratris domini regis :

Badwinus de Hodenet. Willelmus filius Fulconis. Johannes de Tracy. Rogerus de Prestona. Philippus filius Guarini. Ivo filius Guarini. Radulfus Gras. Stephanus de Hodenet. Henricus de Pontesbiria. Herbertus Branche. Henricus le Norreis. Willelmus Malveissin. Radulfus filius Willelmi. Abraham Passavant. Matheus de Dulvustiria. Hugo Ruffus. Willelmus Gernun. Walterus de Alwestana. Johannes de Prestona. Ricardus de Prestona. Philippus de Hanewuda. Hamo de Wikefelda. Arfin Marnur. Adam de Creckefergus. Walter le Sumter. Gilbertus de Dovre. Willelmus de Eggremundia. Johannes de Lamborna. Henricus Walenger. Johannes Descunsit. Willelmus Fet. Willelmus Cocus. Gaufredus filius ejus. Philippus de Wemma. Ricardus Scott. Thomas de Lidetuna. Henricus Gloc'.	Pro servitio Fulconis filii Guarini.

Isti fuerunt utlagati pro excessibus suis, et postea ve-

avoit été l'objet principal de cette grande querelle, fut restitué à Foulques [1], de sorte que le sujet triomphoit, en définitive, du souverain. En 1207, le roi Jean rendit à madame Mathilde sa dot et le douaire que lui avoit laissé son premier mari [2]. La faveur de Foulques continua

nerunt ad ipsum Fulconem, et inlagati sunt ad petitionem domini Norwicensis episcopi, et comitis W. Sarresberiensis, fratris domini regis :

Hugo Fressellus.
Orun'. de Prestecotes.
Rogerus de Waletona.
Reinerus filius Reineri.
Willelmus filius Willelmi.
Willelmus filius Ricardi de Bertona.
Ricardus de Wakefelda.
Henricus filius Roberti le Kinge de Uffinton.
Johannes filius Toke.
Henricus le Franceis.
Walterus Godric.
Thomas frater ejus.
Rogerus de Onderoude.
Rogerus de la Hande.
Willelmus filius Johannis.

(*Rotuli litter. patent.*, anno 5o Johannis. Tom. 1, pars. 1.)

Le mot *utlagatus* exprime le fait d'être proscrit, d'être mis hors la loi; le mot *inlagatus*, le fait d'être réintégré dans la jouissance de ses droits de citoyen, comme on diroit aujourd'hui.

1. « Rex, etc., vicecomiti Salopesbirie, etc. Scias quod reddidimus Fulconi filio Gwarini castellum de Wuitintona cum omnibus pertinenciis suis, sicut jus et hereditatem. Et ideo, etc. Et in hujus rei, etc. » (*Rotuli litter. patent.*, anno quinto Johannis, A. D. 1203-1204. Tom. 1, pars. 1, p. 36.)

2. « Rex Willelmo de Breosa, etc. Mandamus vobis quod sine dilatione faciatis habere Fulconi filio Warini, et Matildæ quæ fuit uxor Theobaldi Walteri, vel certo nuncio suo, rationabilem dotem ipsius Matildæ quæ eam contingit, scilicet tertiam partem de liberis tenementis quæ ipse Th.

pendant les années qui suivirent et est attestée par des actes nombreux. L'un ordonne de délivrer à Foulques un prisonnier qui avoit été saisi sur le territoire de Whittington[1]. Un autre l'autorise à couper dans la forêt de Leicester les bois dont il a besoin pour son manoir de Norburg[2]. Nous le voyons accompagner le monarque dans ses voyages, figurer comme témoin dans des chartes de donation, le 1er septembre 1212[3]; le 3 du même mois[4]. L'année suivante, le roi donne à Foulques Fitz Warin une galère et l'armature d'une autre[5]. Foulques est encore témoin dans une charte du roi Jean du 27 juin

Walterus de nobis tenuit in Hibernia; quia reddidimus prædictis Fulconi et Matildæ maritagium et dotem ipsius Matildæ integra sicut ea concesseramus prius Roberto Vavasur, patri ipsius Matildæ. Teste G. filio Petri, apud Wintoniam, j. die Octobris. Sub eadem forma scribitur Waltero de Lascy. Sub eadem forma scribitur comiti W. Marescallo. Idem Fulco habet litteras ad justiciarium Hiberniæ, sub eadem forma quam habuit Theobaldus Walteri ad eundem justiciarium. Idem Fulco et Matilda habent litteras ad vicecomitem Lancastriæ, sub tali forma quam Theobaldus Walteri ad eundem vicecomitem.

« Rex vicecomiti Norfolcensi, etc. Præcipimus tibi quod de omnibus terris quæ fuerunt Theobaldo Walteri in balliva tua, facias habere Fulconi filio Warini et Matildæ uxori ejus, quæ fuit uxor Theobaldi Walteri, suum tertium sine dilatione. Teste G. filio Petri, apud Wintoniam, j. die Octobris. » (*Rotuli litterarum clausarum in turri Londinensi asservati*, accurante Thomas Duffus Hardy, vol. 1, in-fol., anno 9o Johannis, A. D. 1207.)

1. *Rotuli litt. claus.* Anno 14o Joh. A. D. 1212.

2. *Ibidem.*

3. *Rotuli chartarum in Turri Londinens asservati. Accurante Thoma Duffus Hardy.* Vol. 1, pars. 1, p. 187.

4. *Ibid.*, p. 188.

5. *Rotul. litt. claus.* A. 15o Joh. A. D. 1213.

1213[1], dans une autre du 2 juillet de l'année suivante[2]. A cette époque encore, le roi confie à son ancien ennemi la garde d'une meute, et lui permet de tuer cinq biches dans la forêt de Leicester[3].

Foulques possédoit des fiefs non-seulement en Angleterre, mais aussi sur le continent, puisqu'on lit son nom, ainsi que ceux de Walter de Lacy et de Jean Lestrange, qui sont des personnages de notre récit, parmi les *scutagia pictav.*, c'est-à-dire les possesseurs de fiefs devant *escuage* dans le Poitou[4].

Les relations amicales entre le roi et Foulques Fitz Warin durèrent jusqu'en 1215. Au commencement de cette année, nous voyons encore le roi faire à Foulques et à Mathilde sa femme une restitution sur les biens de Thibaut Walter[5], Mais c'est ici le terme de la concorde entre le monarque et son turbulent vassal. A cette époque, toute la féodalité angloise étoit en révolte contre le roi Jean, qui s'étoit rendu aussi odieux par sa lâcheté que par ses exactions et sa tyrannie. Les barons se confédérèrent pour faire reconnoître et confirmer leurs droits. Foulques entra dans cette ligue : il est cité, par Matthieu Paris, comme l'un des principaux seigneurs qui se réunirent en armes à Stamford, en 1215, pour re-

1. *Rot. chart.* V. 1, pars 1, p. 193.
2. *Ibid.*, p. 199.
3. *Rot. lit. claus.* A. D. 1204. V. 1, pars. 1, p. 161, 182. Voy. aussi p. 157, col. 2.
4. *Rot. litt. claus.* A. 16o Joh. A. D. 1214. — Le *scutagium* ou *escuage* étoit un service militaire, évalué quelquefois en argent.
5. *Rotuli litt. claus.* Ann. 17o Johannis. P. 1, p. 223.

vendiquer les libertés du royaume d'Angleterre[1]. Cette fois, ce n'étoit plus une rebellion partielle ou isolée, c'étoit une insurrection de la nation entière. Les barons forcèrent le roi Jean à signer l'acte célèbre connu sous le nom de la *Grande Charte*. Jean-sans-Terre, aussitôt qu'il ne fut plus entouré par l'armée des seigneurs, chercha à révoquer ses concessions et obtint du pape Innocent III qu'il condamnât la coalition et cassât la Grande Charte. Les barons offrirent la couronne d'Angleterre à Louis, fils de Philippe-Auguste, roi de France. Le roi essaya de punir les seigneurs rebelles, et notamment Foulques Fitz Warin. Un acte du 30 juin 1216 donne à Philippe d'Aubigny le fief d'Alveston, qui appartenoit aux Fitz Warin[2]. Foulques est cité nominativement dans l'excommunication que le pape lança contre les ennemis du roi Jean[3]. Le roi Jean, abandonné de tout le monde, fugitif dans son propre royaume, et réduit à vivre de piraterie et de pillage, *outlaw* à son tour, mourut de fureur et de désespoir. Après sa mort, la discorde se mit dans le parti des barons; la plupart, se séparant de Louis, qu'ils avoient appelé, reconnurent Henri III, fils de Jean, enfant d'une dizaine d'années. Foulques Fitz Warin paroît avoir été l'un des derniers à rentrer dans l'obéissance. Pendant les premières années, ses biens furent confisqués et distribués aux adhérents du nouveau monarque[4].

1. Grande chronique de Matthieu Paris. Paris, Paulin, 1840, t. 2, p. 530.
2. *Rot. litter. claus.* Ann. 18° Joh. A. D. 1216.
3. Matthieu Paris, t. 3, p. 93.
4. *Rott. litt. claus.* Ann. 10 Henrici, A. D. 1217. « Ful-

Ce ne fut que la quatrième année du règne d'Henri que Foulques Fitz Warin se réconcilia avec le roi et obtint la restitution des domaines qui lui avoient été enlevés. A la fin de ses jours, Foulques se retira du monde, comme nous l'apprend notre récit, et chercha un asile dans l'abbaye d'Alberbury, que son père avoit fondée. On ignore la date exacte de sa mort. On peut présumer qu'il vivoit encore en 1256 et qu'il mourut peu après cette époque [1].

Son fils, Foulques IV Fitz Warin, est également un personnage historique. Matthieu Paris rapporte, sous l'année 1245, comment il fit fuir de l'Angleterre maître Martin, que le pape y avoit envoyé pour lever des contributions [2]. Dans l'insurrection des barons anglois en 1258, Foulques IV adopta un autre parti que celui qu'avoit autrefois suivi son père : il combattit dans les rangs de l'armée royale. Il périt en 1264, à la bataille de Lewes, noyé dans la rivière de l'Ouse [3].

M. Th. Wrigth est disposé à croire que le poëme qui a été le thème primitif de notre histoire fut composé avant cette dernière catastrophe ; il lui paroît probable que le trouvère, s'il eût écrit plus tard, n'eût pas manqué de faire mention d'un événement d'une telle importance. C'est là peut-être une conclusion exagérée. Le sujet de notre récit est l'*outlawry* de Foulques :

co filius Warini qui manifestus inimicus noster est », dit un acte qui donne le manoir de Norburg au comte de Warwick.

1. Voy. ci-après, p. 114, note 2.
2. Matthieu Paris, t. 6, p. 149.
3. Matthieu Paris, t. 9, p. 112.

il se termine avec elle ; il ne dit pas un mot de la guerre baroniale de 1215, ni d'aucun des faits, pourtant très graves, qui eurent lieu à cette époque. Il se borne à constater, en forme d'épilogue et suivant la coutume des conteurs du temps, la pénitence finale et la pieuse mort de son héros. Nous croyons qu'il ne faut pas chercher une précision impossible, et qu'on doit se borner à dire, jusqu'à ce qu'on obtienne de nouveaux renseignements, que ce poëme perdu étoit l'œuvre de la seconde moitié du treizième siècle.

Notre rédaction en prose appartient au commencement du quatorzième siècle. Le manuscrit du *British Museum* (ms. reg. 12, CXII) d'où ce texte est extrait est d'une écriture particulière au temps du roi Edouard II, 1307-1327. Le langage, aux formes orthographiques bizarres, auroit, si l'on en jugeoit par cette sorte de barbarie, une apparence de vétusté. Mais cet aspect un peu rude tient, non pas au temps, mais au dialecte ; notre texte nous présente ce dialecte anglo-normand, qui avoit été au douzième siècle le plus pur et le plus élégant peut-être de la langue romane d'oïl, tel qu'il se maintenoit un siècle plus tard à côté de l'anglo-saxon, qui l'emportoit ; on y distingue très visiblement les traces de corruption qu'y introduisoient les tendances et les habitudes de l'idiome rival. On pourra remarquer, par exemple, l'oubli des genres, l'emploi indifférent du masculin ou du féminin pour le participe ou l'adjectif : « Fouke est desheritée ; les douce chauntz ; un molt orgoilouse franceys. » On notera encore la constante sonorité

de l'*n* indiquée par l'*u* qui le précède toujours : oun, aunt, ounce; Bretoun, mounde, bounté, Normaundie. On pourra signaler enfin un certain nombre de mots anglois : traviler (*travel*), mores (*moors*), sorement (*sorely*), gounes (*gowns*), etc. A ce titre, comme spécimen de la langue françoise telle qu'elle demeuroit en usage au quatorzième siècle parmi l'aristocratie britannique, notre texte offre au point de vue philologique un spécial intérêt.

L'histoire de Foulques Fitz-Warin a été imprimée deux fois : une première fois par M. F. Michel, à Paris, chez Silvestre, libraire, rue des Bons-Enfants, 1840, petit in-4 de 112 pages; cette édition, pour une cause qui nous est inconnue, n'a eu presque aucune publicité, et il ne s'en est divulgué et répandu qu'un nombre d'exemplaires extrêmement restreint. M. Thomas Wright en a donné une seconde édition sous ce titre : *The history of Fulk Fitz Warine, an outlawed baron in the reign of king John, with an english translation and explanatory and illustrative notes. London, printed for the Warton club*, 1855, petit in-8 de 232 pages. Cette édition, faite avec tout le zèle et tout le savoir de l'éminent érudit anglois, nous a réservé peu de travail. Nous n'avons pu apporter au texte, établi avec une intelligence et une exactitude parfaites, que de bien légères corrections; la préface et les notes nous ont fourni la plupart des renseignements qui nous ont servi à déterminer la valeur historique de ce récit. Mais l'édition angloise est demeurée presque tout entière de l'autre côté du détroit, et, en réalité,

l'histoire de Foulques Fitz-Warin que nous offrons au lecteur est pour la France un texte inédit.

III.

Tous nos lecteurs ont lu sans doute le drame de Shakspeare connu sous le titre de Troïlle et Cressida ; le roman de Troïlus que nous publions est emprunté aux mêmes sources. Il avoit échappé jusqu'ici à la connoissance de presque tous les commentateurs du vieux poëte anglois, et cette circonstance, jointe à la valeur réelle de ce roman, nous a décidés à le tirer de l'oubli.

L'histoire poétique de Troïlus, comme tout ce qui se rapporte aux origines de Shakspeare, a fréquemment attiré l'attention des poëtes et des érudits de l'Angleterre et de l'Allemagne. Les études que nous avons dû faire nous ont prouvé qu'elle avoit été jusqu'ici exposée par quelques uns avec une ignorance inexplicable, par les autres avec négligence et insuffisance. Nous pensons pourtant que cette donnée est une des plus curieuses, des plus piquantes et des plus instructives que la philosophie de l'histoire littéraire ait jamais offertes.

Nous avons donc cru qu'il y auroit intérêt à rassembler tout ce que nous avons pu découvrir sur une fable qui tient d'une part à Homère, de l'autre à Dryden, et qui arrive jusqu'à nous après s'être développée progressivement pendant

des milliers d'années, après avoir passé par les mains de cent rhéteurs, historiens ou conteurs, qui la mettoient, à chaque période, sous la protection de quelque illustre poëte, comme Sophocle, Virgile, Benoît de Saint-Maur, Boccace, Chaucer et Shakspeare. Nous n'avons voulu épargner aucun soin pour retrouver tous les incidents de cette histoire, depuis l'Iliade, où nous voyons le souvenir de Troïlus invoqué pour la première fois, jusqu'à la fin du XVII[e] siècle, où le jeune héros troyen n'échappe qu'à grand'peine à la tragédie classique.

Nos lecteurs verront d'ailleurs que cette fable, en dehors même de l'étrangeté de son développement historique et de l'illustration que répandirent sur elle les plus grands noms de la littérature, peut revendiquer aussi un grand intérêt par sa valeur propre, par les types qu'elle créa, rencontra ou perfectionna dans sa route.

Ces types, au XVIIe siècle, sont au nombre de quatre, tous nettement et vigoureusement accusés. Troïlus représente l'amour dévoué, tendre, passionné et sacrifié; Briseïda (Brixeïda, Grisaïda, Brisaïda, Criseïde, Cresseïde, Cressida) est le type de la femme ardente et inconstante; Dyomèdes est l'amoureux léger, rempli de fatuité, impertinent et vainqueur; Pandarus ou Pandaro, c'est l'ami, dévoué jusqu'à la complaisance la moins qualifiable. Nous avons là le triple développement du sentiment dans l'homme : l'amour, l'*amourette*, l'amitié, et le développement unique de la passion chez la femme : la coquetterie sensuelle et variable. A côté de ces quatre physionomies, nous voyons apparoître un personnage à peu près

muet, Calcas, et une foule de comparses, grandioses d'ailleurs, et dont les noms parlent merveilleusement à l'imagination : Priam, Hector, Agamemnon, Achilles, etc L'action se passe durant le siége de Troie. Tout le drame consiste, d'abord dans l'amour réciproque de Troïlus et de Briseïda, puis dans l'infidélité de celle-ci.

Comment tous ces personnages, éloignés les uns des autres dans les premières traditions de l'antiquité, ont-ils pu se rencontrer? Par quelle série de modifications successives ont-ils pu changer de position, de caractère, de patrie? Comment sont-ils sortis de cette enveloppe vague, froide et solennelle où les maintient à nos yeux leur qualité de héros classiques, pour devenir des personnages pleins de vie, d'une vie ardente, originale, nouvelle et grandement caractérisée? Nous l'avons cherché avec un soin minutieux. Nous devions à Shakspeare, qui est pour nous moins un poete anglois que le représentant sublime de la poësie du Moyen Age, nous lui devions ce travail, qui permettra d'étudier plus mûrement quelques-uns des ressorts de son haut génie, et qui fera mieux comprendre ce qu'il a emprunté à la tradition et ce qu'il ne doit qu'à lui-même. Nous espérons que cette étude servira tout à la fois à la gloire de Shakspeare et à la gloire du Moyen Age, en montrant d'une part avec quelle puissance et quelle sympathie le poëte adoptoit la poésie du passé, en indiquant d'autre part combien étoit déjà riche ce fond que le Moyen Age livroit au génie du dernier et du plus sublime des trouvères. Nous avons déjà dit que les prédécesseurs du poëte anglois, ceux qui

pendant tant de siècles ont travaillé à son drame, n'ont été ni sans mérite, ni sans illustration; nous leur devions, à eux aussi, de rechercher la part qu'ils ont prise dans la lente construction de ce curieux monument.

A la suite de quels accidents bizarres de gestation littéraire Troïlus, qui meurt, à peine adulte, à la fin de l'Iliade, nous arrive-t-il, plus de deux mille ans après, homme fait, amoureux malmené par l'amour, père de famille et fondateur d'un peuple puissant? C'est là ce qui nous a préoccupé et ce que nous avons dû rechercher tout d'abord.

« Malheureux que je suis, dit Priam au 24e chant de l'Iliade, d'avoir donné la vie, dans Troie la grande, à des fils vaillants dont pas un seul, je puis le dire, ne m'est resté! Le pieux Mestor, *et Troïlus qui aimoit les chevaux*, et Hector qui étoit un dieu parmi les hommes, Mars me les a enlevés. »

C'est de cette façon touchante et un peu vague que Troïlus fait son entrée dans l'histoire littéraire. Il paroît cependant qu'il avoit déjà attiré l'attention des poëtes qui, avant Homère, avoient parlé de la guerre de Troie. Proclus nous assure que le poëte connu chez les rhéteurs du Bas-Empire sous le nom de l'Auteur des vers cypriotes fait allusion à la mort de Troïlus. Cette allusion est brève d'ailleurs, et elle ne donne pas grand renseignement sur lui.

Ce vague qui entoure la mort du jeune fils de Priam excita la curiosité des commentateurs d'Homère: ils découvrirent d'anciennes traditions annonçant que le destin de Troïlus et le destin de Troie étoient liés l'un à l'autre, en ce

sens que la ville devoit être prise si l'enfant mouroit avant sa vingtième année. Quelques autres assurèrent que Troïlus avoit été tué par Achille, dans le temple d'Apollon Thymbrée. D'autres encore discutèrent longuement la question de savoir si cette mort avoit eu lieu avant ou après le moment où commence l'Iliade. Enfin, le plus célèbre de tous, celui qui est connu sous le nom de le Scholiaste, résume les débats en disant : « Les modernes prétendent que Troilus fut tué alors qu'il étoit sur son cheval; c'est pour cela que Sophocle, dans sa tragédie de Troïlus, admet qu'il fut percé par la lance d'Achille, alors qu'il promenoit ses chevaux sur le Thymbrée. »

La tragédie à laquelle le Scholiaste fait allusion est malheureusement perdue. Quelques-uns pensent que c'étoit une tragédie dans le genre de celles qu'on appeloit satiriques, et qu'elle étoit basée sur l'amour d'Achille pour Troïlus [1]. Cette hypothèse n'est pas généralement admise. On suppose plus communément que la scène se passe

1. Il n'appartient pas à de pauvres hellénistes comme nous de rechercher, à l'aide de la philologie, l'origine de cette fable de l'amour d'Achilles pour Troïlus, fable que nous allons voir bientôt sérieusement admise. Nous avancerons cependant, fort humblement à la vérité, qu'elle nous semble basée sur un mot mal lu dans ce passage du Scholiaste que nous avons cité plus haut. Le mot que nous avons traduit par *percé de la lance*, prend, avec l'adjonction d'un λ, un sens obscène, et il paroît que ce λ, rejeté par les érudits modernes, se trouve bien réellement dans les plus anciens textes du Scholiaste. C'est de là, selon nous, qu'est venue la tradition de cet amour du héros grec pour l'enfant troyen.

dans le temple d'Apollon Thymbrée, et que les lamentations sur la mort de l'enfant, son ensevelissement et les plaintes sur le sort de Troie composent une part importante de l'œuvre. On pense que Priam, Hecube, Achilles, y jouent un rôle, et aussi Hector, qu'un bas-relief antique nous montre tenant dans ses bras le corps du jeune Troïlus percé de la lance. Le chœur se composoit ou des prêtres, ou des compagnons de Troïlus. La tragédie paroît commencer par une conversation entre celui-ci et son précepteur, qui lui raconte sa vie, et l'engage à ne pas sortir du lieu fortifié où il se trouve, en lui rappelant qu'il est désarmé et poursuivi par Achilles. Troïlus n'écoute pas ses conseils, il sort; un messager vient bientôt annoncer les détails de sa mort: plaintes du pédagogue. Le cadavre de l'enfant est apporté: lamentations du chœur. Bientôt Hecube paroît: malédictions contre Achilles. Il reste de cette tragédie quatre vers: un premier, par lequel le précepteur indique la mutilation que lui a fait subir Hecube avant de lui confier l'enfant; deux autres qui donnent un lambeau de la malédiction de Priam contre le mariage de Thétis, mère d'Achilles; un quatrième, qui finit la tragédie et que prononce le chœur, pour indiquer qu'il va laver le corps à la fontaine voisine.

Nous pouvons conclure de ces premières données que, quels qu'aient été le temps, le lieu et l'espèce de sa mort, Troïlus étoit constamment, aux yeux des Grecs, un adolescent, lorsque Mars le ravit à Priam.

C'est ainsi encore que les Latins le représen-

tent. Horace l'appelle *impuber*, et Virgile lui consacre ces vers :

Parte aliâ fugiens, amissis Troïlus armis,
Infelix puer atque impar congressus Achilli,
Fertur equis, curru hæret resupinus inani,
Lora tenens tamen; huic cervix, comæque trahuntur
Per terram, et versâ pulvis inscribitur hastâ.

C'est en ce sens encore qu'en parlent Ausone, dans ses Epitaphes, et Sénèque, dans l'Agamemnon et les Troades.

Ces poëtes, sauf le dernier peut-être, tenoient à honneur de rattacher leurs inspirations à celles d'Homère; mais les notions sur l'histoire de Troie ne leur avoient pas été transmises uniquement par lui. Elles leur sont venues, ainsi qu'à nous, de deux sources : l'une qui se compose des traditions que les peuples de la Troade, les colonies fondées par les Troyens fugitifs et les Grecs errants après la prise d'Ilion, ont répandues dans le monde; l'autre, moitié traditionnelle aussi, mais moitié historique, c'est-à-dire moins fabuleuse, et plus certainement arrêtée dans la mémoire à l'aide de la poësie, peu de temps après la victoire des Grecs. C'est à cette dernière source qu'avoient puisé Homère et tous ceux qui voulurent l'imiter, ou qui, enviant sa gloire, pensèrent qu'il y avoit là, même après lui, de nouveaux documents à mettre en œuvre.

Pour nous, nous avons dû interroger soigneusement les représentants de toutes ces traditions, et, parmi les plus importants, les plus auda-

cieux; nous avons bientôt vu qu'il falloit ranger les grammairiens de l'école d'Alexandrie, comme Hégesianox, Apollodore, Lycophron.

Apollodore, dans sa Bibliothèque (deux siècles avant Jésus-Christ), cite Troïlus parmi les fils d'Hecube, en ajoutant : « Celui-ci par Apollon est dit avoir été engendré. »

Lycophron, dans sa Cassandre (troisième siècle après Jésus-Christ), répète ce renseignement, et il met dans la bouche de Cassandre ces paroles, qui sont la prophétie du sort de Troïlus :

« Hélas! hélas! je pleure aussi ta grâce enfantine, nos doux embrassements fraternels, jeune lion, qui, ayant atteint des traits enflammés de l'amour le farouche serpent, l'ayant saisi presqu'à l'instant dans d'inextricables filets, lui épris et non aimé, seras égorgé par lui vaincu, toi-même non blessé, et ensanglanteras l'autel de ton père. (Trad. Dehèque.)

« *Etiam te heros et frater, o Troile, gemo, qui quum Achillem tuâ formâ in amorem tui pellexeris neque tamen eum vicissim amaveris, ab eo ad aram Apollinis Thymbræi, qui verus pater est, interficieris.* (Commentaire Dehèque.)

Athénée fait allusion à Troïlus en citant un vers de Phrynicus, qui parle des joues du jeune Troyen encore couvertes de la rougeur de l'adolescence, et sur lesquelles on voit briller le flambeau de l'amour.

Après ces rhéteurs nous trouvons, parmi les plus célèbres de ceux qui se préoccupèrent de Troie, Coluthus, Tryphiodore, Quintus de Smyrne.

Ce dernier (vers le IVe siècle après J. C.) nous

montre Thétis donnant à Teucer les armes du noble et bon Troïlus. Dans les murs sacrés de Troie, Hécube l'avoit mis au monde, mais il ne lui fit pas un long honneur, car la lance et la vaillance du rude Achille l'avoient privé de la vie.

« Parfois, dans un jardin fleuri, sur le bord d'un ruisseau, la faulx aiguë vient chercher l'épi vert ou le pavot; elle les tranche avant qu'ils aient porté leur fruit, elle ne les laisse pas venir jusqu'à leur douce maturité ni durer jusqu'à la moisson prochaine; le fer brillant lui a enlevé l'espoir de ces rejetons que la rosée humide avoit promis à sa maturité. Ainsi Achille avoit tué le fils de Priam, comparable aux dieux, quand il étoit adolescent, ignorant des charmes d'une épouse et se livrant encore aux jeux de l'enfance; ainsi la Parque l'avoit enlevé au moment où il montoit vers les années de la joyeuse puberté, au moment où le corps devient fort et l'homme audacieux. »

Tryphiodore (cinquième siècle) ne fait pas allusion à Troïlus.

Après ceux-là, l'amour des traditions troyennes donna naissance à cette classe d'écrivains qui inventa de fausses chroniques en se cachant sous le nom d'auteurs anciens, comme Helena, Musæ Filia, Syagrius, Dictys de Crète, Darès le Phrygien.

Ce Dictys et ce Darès paroissent avoir existé réellement et avoir laissé sur la guerre de Troie, à laquelle ils prirent part, des documents dont Homère tira parti. Leur œuvre avoit disparu depuis longtemps lorsque, vers le cinquième siècle de l'ère chrétienne, des compilateurs, dont le

vrai nom est resté inconnu, prétendirent que ces anciens documents de la littérature grecque avoient été retrouvés et traduits en latin, sous le titre de De Bello Trojano, par Cornelius Nepos. Cette assertion, à laquelle les historiens modernes n'ont jamais ajouté grande foi, fut acceptée comme une vérité incontestable par tout le Moyen Age ; la compilation à laquelle le pseudo-Dictys et le pseudo-Darès attachèrent leur nom représenta toute la vérité historique sur le siége de Troie, et elle joua un fort grand rôle. Nous la voyons, sous le titre de Historia Homeri, parmi les 256 volumes que possédoit l'abbaye de Saint-Ricquier en 831, et Eberhardus, poète né à Béthune à la fin du douzième siècle, dit, dans le troisième traité de son Labyrinthus :

Dat Dares Phrygius, veraci limite, causas
Exitii Trojæ...

Dictys de Crète fait allusion à Troïlus (liv. IV, chap. IX) : « Lycaon, dit-il, fut pris, ainsi que Troïlus, fils de Priam ; Achille, furieux de n'avoir pas encore reçu la réponse qu'il attendoit de Priam, les fit étrangler. A cette nouvelle, les Troyens, songeant à la grande jeunesse de Troïlus, poussent des gémissements et célèbrent sa mort avec des pleurs et des clameurs lugubres ; car l'enfant, à peine adolescent, étoit aimé de tous pour la grâce et la beauté de son corps, pour sa modestie et la droiture de son cœur. »

Darès le Phrygien affirme que Troïlus est « grand, très beau, courageux, digne d'estime malgré son âge, et amoureux des choses de la

guerre. » Il ajoute, au chap. 30 : « *Dyomedes et Ulisses dicere cœperunt Troïlum non minus fortem virum esse quam Hectorem.* »

On voit que notre héros commence à grandir, et ce n'est déjà plus l'enfant que nous avons vu jusqu'ici.

Dans l'Occident, la littérature latine s'empare des inventions de Darès. L'Histoire littéraire de la France (tome VI) mentionne un poëme composé vers 1050 sur la ruine de Troie; nous ne l'avons pas lu, mais nous avons parcouru celui qui est attribué à Hildebert, poëte latin du commencement du douzième siècle, puis la pièce De Excidio Trojæ (Bibliot. imp., n° 4126, imprimée par M. E. du Méril dans ses poésies populaires latines), enfin le long poëme de Joseph Iscanus, De Excidio Trojæ. Nulle part, là, la personnalité de Troïlus n'apparoît d'une façon tranchée.

Mais elle a fait quelques pas en Orient, chez les chroniqueurs qui, derniers et déplorables disciples d'Homère, rassemblèrent des fables sur Troie, et surtout chez Tzetzès, le roi des rhéteurs du douzième siècle.

Malala, dans sa Chronographie (vers le huitième siècle), nous montre Troïlus grand de corps, aux cheveux doux et longs; son nez est bien fait, ses yeux sont brillants, mais sa barbe est épaisse et sa peau brune; guerrier robuste d'ailleurs, et léger à la course. Plus loin Malala nous montre Pirrhus, fils d'Achille, soupant avec Teucer et le priant de lui raconter les exploits de son père; là encore il est fait allusion à notre héros : « *Troylus et Lycaon Achillis manu ceciderunt. Ingens autem Trojanis Troyli ob casum luctus incessit, ut*

qui juvenis, modum magni animi fuit et formæ eximiæ. »

Cedrenus, dans son Compendium historiarum (onzième siècle), est plus bref que Malala : « Il repoussa les Troyens, dit-il en parlant d'Achille, après avoir tué Lycaon et Troylus. »

Tzetzès, lui, revient souvent sur notre héros, et il nous le montre constamment parvenu à la force de la jeunesse. Dans son Commentaire sur Lycophron, il prend à tâche de combattre l'opinion que celui-ci avoit émise sur l'amour d'Achille pour le jeune Troyen. Il dit : « *Juvenis enim erat Troïlus et formosus, niger vero et crassam barbam habens et Achillis amoribus indignus. Porro post cædem Memnonis, egressus Troiâ, cum Achille conflixit, à quo occisus est, cujus mortem non minus deflevit civitas quam Hectoris.* » (Trad. de Bernardus Bertrandus, 1558.)

Dans ses *Homerica* il nous le montre fuyant devant Ajax (vers 448). Le surnom qu'il arrive à lui donner est celui de *magnifique*. Dans ses Post-Homerica il nous parle de sa mort (vers 858 et suivants).

« Parca veri sustulit Troilum qui luctum sicut et pro morte Hectoris dedit Trojanis, fortitudine et pulchritudine atque etiam flore juventutis. » Quelques vers plus loin, il nous donne son portrait : « Troilus verè magnus, celer erat nigro colore et facie gratiosus, spessa barba, longa coma. Hunc vero Achilles occidit prope Scamandri fluenta. Postquam vero martialem sustulit Parca Troilum prope erat mors Pelidæ Achilli. » (Trad. Pillon.)

Nous avons montré la suite des transformations

que notre héros a subies, depuis Homère jusqu'au douzième siècle; à cette date, notre héroïne Briseïde nous arrive après avoir perdu beaucoup moins de sa physionomie antique.

Briseïs, dans l'Iliade, est, on se le rappelle, cette esclave d'Achille qu'Agamemnon enlève à ce dernier pour remplacer Chryseïde, qui doit être rendue à son père par ordre d'Apollon. Les classiques Ovide, Sénèque, Athénée, laissent Briseïs dans la position où Homère l'a mise. Dans Quintus Calaber elle est constamment l'esclave, l'épouse d'Achille : « Tu étois ma fête et ma lumière, s'écrie-t-elle en présence du cadavre de ce dernier, l'espoir de tout mon bonheur et ma consolation! Tu étois plus desiré par moi que toute splendeur, que ma propre famille; toi seul tu étois tout pour moi! Quoique je fusse ton esclave, tu me traitois comme ton épouse, en me tenant quitte des offices serviles. Maintenant dans ses vaisseaux quelque Grec me mènera; il me conduira dans la fertile Sparte, etc. » Darès nous donne son portrait :

« Briseïde est belle et blanche; ses cheveux sont doux et blonds, ses sourcils rapprochés, ses yeux gracieux; sa taille est haute, son corps bien proportionné; elle est avenante, affable, modeste, respectueuse et simple de cœur. » Ce portrait est répété par tous ceux qui s'occuperont à l'avenir de Briseïde. Malalas dit : « Hippodamie ou Briseïs, fille de Brisès, étoit femme de Menès, roi de la ville de Legopolis, laquelle ville fut prise avant le siége de Troie. » Ce renseignement est adopté par Cedrenus. Tzetzès parle d'elle en ces termes: « Hippodamia, filia

Brisæ, longa erat, alba, nigris capillis, integra coma, pulchris mammis, et bene vestita, pulchro nazo, pulchris genis, hilariter subsidens; arrogans vero videbatur omnino. » Joseph Iscanus, en son poëme, parle de Briseïs dans le même sens que Darès, et Samuel Drezemius, parmi les notes qu'il a jointes à ce poëme, fait cette remarque galante: « Briseis, Solinus ait, sermone nostro sonat quasi virginem dulcem. »

Calcas reste toujours le Calcas homérique, un prêtre grec né à Mégare ou dans l'ile d'Eubée. Darès seul en fait un Phrygien qui a abandonné Troie pour se rallier aux Grecs. Voici son portrait, d'après Tzetzès: « Calchas parvus erat, tenuis, albus, spissa coma, ferens caput albescens, atque etiam barbam omnino albam.» Quant à Dyomèdes, notre quatrième personnage, il reste, jusqu'au douzième siècle, uniquement et constamment classique.

Nous pouvons donc dire, pour résumer les détails précédents, qu'à cette date aucun de nos héros n'a subi depuis Homère de transformation radicale: Calcas seul, en changeant de patrie, s'est placé sous un nouveau jour; Briseïs et Diomèdes n'ont guère varié; pour Troïlus, il a grandi sans doute, d'enfant il est devenu homme, mais sa mort seule a préoccupé jusqu'ici tous les écrivains. Il n'est pas autrement entré dans le drame de l'histoire littéraire. De son existence intime nul ne cherche à parler; il n'est pas encore un personnage vivant: c'est un héros mourant. Les quelques détails de sa prouesse qui nous parviennent ont pour arrière-pensée cette mort touchante ou glorieuse et ne veulent évidemment

rien autre que rendre cette fin plus intéressante, plus émouvante et plus signalée.

Tout d'un coup, sans aucune transition, presque tous ces personnages changent de physionomie. C'est la vie, non plus la mort de Troïlus, qui devient importante; c'est elle dont le drame s'empare. Il est changé en héros amoureux. Ce que les classiques ont dit de lui est oublié: il ressuscite pour ainsi dire sous une apparence nouvelle, particulière, originale, avec des caractères de grandeur et de beauté littéraires qui en font un type frappant, inaltérable, et que l'oubli n'atteindra plus. Tout d'un coup encore disparoît la Briseïs d'Homère, celle qui est restée constamment l'esclave d'Achille. Elle devient, elle aussi, un type moderne; on lui donne une autre patrie, un autre père, une autre vie; elle prend un caractère nettement formulé, puissamment inventé; elle vit d'une vie nuancée, passionnée, dramatique; elle est exposée comme un exemple, et elle durera toujours, ainsi qu'on va le lui faire dire, comme un objet de honte pour les nobles filles et les damoiselles.

Cette spontanéité d'invention, en dehors de toutes les traditions reçues, nous avoit frappés comme un fait rare au Moyen Age; et l'endroit même où ce drame nouveau nous apparoît pour la première fois, la composition de la fable, et l'auteur lui-même, tout avoit contribué à rendre à nos yeux cette invention plus étrange et plus mystérieuse encore.

Benoît de Saint-Maur, trouvère normand, compose, au douzième siècle, un poëme, sous le titre de : Roman de Troie. Son but, comme

il l'annonce, est de raconter tous les détails de cette guerre fameuse, et c'est au milieu des accidents de cette lutte que l'histoire des amours de Troïlus et de Briseïda vient trouver sa place, non point à titre d'épisode, mais comme un des événements du siége, événement lié aux diverses péripéties et suivant son cours au milieu des combats, des négociations, des trèves et des morts illustres. Il nous sembloit voir que cette fable étoit tout à la fois trop simplement amenée et pas assez finie pour qu'on pût croire qu'elle en étoit à sa première apparition. Cette brusque entrée en matière nous faisoit supposer qu'elle se référoit à une donnée déjà connue, et dont, par conséquent, il suffit de rappeler les principaux traits pour être compris de tous et pour que le reste soit facilement deviné. Cette supposition étoit encore fortifiée quand nous remarquions combien brusquement cette histoire d'amour paroissoit sortir de l'esprit du conteur et disparoître de ses préoccupations. Il l'eût amenée avec plus de précautions, pensions-nous, si c'eût été une aventure inconnue jusqu'alors, et l'eût fait durer plus longtemps s'il en eût été l'inventeur. D'ailleurs nous n'étions pas bien sûrs que Benoît de Saint-Maur fût capable d'avoir créé de tels types, renversé si magistralement des personnages classiques et inventé un drame dont il n'eût pas trouvé le germe quelque part. Nous l'avions toujours cru, en effet, un de ces esprits de second ordre qui sont nés pour développer les idées d'autrui, qui apportent à une telle tâche une grande facilité, une couleur vive, un art élégant, çà et là quelques élans

énergiques, un grand talent d'assimilation, mais qui n'ont rien de créateur, d'original, et dont le génie ne va jamais au-delà de l'ingénieux. Il nous parut qu'il y avoit là plus que cette dernière qualité, et nous avouons que nous n'avons épargné aucune recherche pour enlever à Benoît de Saint-Maur la gloire d'avoir inventé Troïlus et Briseïde.

Nous avons dû commencer par interroger le poëte lui-même. Il dit, au début de son poème, qu'Homère a écrit l'histoire de la destruction de Troie, mais qu'il ne s'y faut pas fier, quoique ce fût un bon clerc, car il n'étoit pas au siége: et la preuve de son peu de sincérité, c'est cette étrange habitude qu'il a de faire combattre les hommes avec les dieux, ce qui est absurde et impossible. Mais voilà la vérité: Au temps de Salluste, le sage, le vaillant, il y avoit à Athènes un homme fort savant qui tenoit une école: il s'appeloit Cornelius et étoit neveu de ce même Salluste. En fouillant un jour dans une armoire il trouva un vieux livre écrit en grec, et il découvrit que c'étoit une histoire du siége de Troie, relatée jour par jour par Daire ou Darès:

Cil Daire, dont vous ci oés,
Fu de Troie noris et nés
Dedens estoit, ainc n'en issi
Desi que l'os s'en departi;
Mainte proèce i fist de soi,
Et à asaut et à tornoi.

Cornelius traduisit en latin ce journal du siége de Troie, et Benoît le translate en roman au mieux qu'il sait.

Un compilateur inédit du quinzième siècle développe et éclaircit cette annonce de Benoît : « Il est assavoir que Daires Frygius, qui fut auteur des hystoires de Troye, fut ung chevalier bon et seur de la partie des Troyens, homme de très grande prudence; et futà toutes les batailles. Et dès le commancement mist bien en sa memoire les chouses et les grans affaires qui avenoient en la cité. En l'oust avoit ung aultre très saige homme, nommé Diptis, auquel Dairès s'acointa dès le commancement du siége, et promisdrent l'ung à l'autre que ce qu'il aviendroit dedans et dehors chascun le feroit savoir à son compaignon, et ces deux misdrent tout par escript, chescun pour sa partie. Ceste hystoire fut premièrement trouvée à Athènes, long temps après la mort de Daires Frigus, par ung nommé Cornelius, noble et suffisant clerc, qui premier la translata de grec en latin. »

C'étoit donc bien à Darès que Benoît s'en référoit absolument; nous n'avions rien trouvé dans l'ouvrage du Phrygien, ni dans celui de Dictys, qui eût pu livrer au trouvère le germe de sa fable amoureuse; nous pensâmes que peut-être notre poète avoit consulté des versions différentes de celles qui nous étoient tombées sous les yeux, un texte amplifié, remanié, indiquant, ne fût-ce que par un membre de phrase, le principe de quelque tradition sur les amours de Troïlus. Nous consultâmes donc non seulement les manuscrits de Darès les plus anciens que nous pûmes trouver, et particulièrement l'un d'entre eux, antérieur de deux siècles à Benoist (Bib. imp., 7906, f. latin), mais aussi un grand

nombre des éditions qui furent imprimées en France, en Hollande, en Allemagne et en Italie; nous trouvâmes partout le même texte, sauf quelques variantes de nulle importance pour nous. Les traductions françoise (Paris, in-16, 1533), latine (Basileæ, fol., 1583), italienne (Venezia, 4°, 1570), vinrent nous confirmer dans l'opinion que le texte de Darès avoit été uniforme, bien arrêté, constant dans tous les temps, chez tous les peuples.

Les recherches dont nous avons offert le résumé au lecteur nous avoient démontré que ni les classiques, ni les Grecs du Bas-Empire, n'avoient pu fournir au trouvère normand l'idée de son drame. Tzetzès nous le prouvoit surabondamment; et lui qui dans ses Chiliades vient résumer le côté anecdotique de la poésie antique, qui expose tous les commérages, pour ainsi dire, de l'histoire, il n'eût pas manqué de nous parler des amours de Troïlus, et de joindre à tous ces détails qu'il nous donne sur Diomèdes le récit de ses relations avec Briseis. Nous voulûmes cependant interroger la plupart des commentateurs d'Homère et quelques-uns des travaux que les Allemands ont faits depuis cent ans sur les héros de la guerre troyenne. Là encore nous ne rencontrâmes point trace de traditions qui eussent pu renseigner Benoît de Saint-Maur.

Nous n'avons pas encore cependant reconnu son droit de paternité, que laissoient intact les poëtes ses prédécesseurs, soit en Orient, soit en Occident. Nous avons interrogé les chroniqueurs. Les historiens de la fin du Moyen Age annon-

cent volontiers que les plus illustres peuples du monde moderne ont une origine troyenne, et pour eux les rois de France descendent de Francus ou Francio, fils d'Hector, comme aussi les Turcs tirent leur nom de Turcus, fils de Troïlus. Nous avons espéré rencontrer quelques renseignements sur ce Turcus, et par lui sur Troïlus, sur son mariage et ses amours, renseignements dans lesquels Benoît de Saint-Maur avoit pu trouver la donnée première de son récit. Il falloit donc passer attentivement en revue toute la série des historiens qui ont cru devoir rechercher les origines de la race françoise, et qui avoient pu être amenés ainsi à parler des Turcs et du fondateur de leur nation.

Frédégaire (VII[e] siècle) est le premier qui indique cette théorie historique dans son *Historia Francorum Epitomata*. Il dit qu'après la prise de Troie, ceux qui quittèrent la ville se divisèrent en deux troupes : l'une, sous la conduite de Francion, s'avança jusqu'aux bords du Rhin, et, du nom de leur chef, ceux qui la composoient s'appelèrent Franci ; l'autre resta sur les bords du Danube, et ceux-là, du nom de leur chef Torchot, furent appelés Torchi. Frédégaire, dans d'autres ouvrages, répète cette assertion, qu'il assure avoir été tirée d'Eusèbe. La chronique intitulée : *Gesta regum Francorum* (VIII[e] siècle), la Chronique de Moissac (*id.*), celle d'Adon (IX[e] siècle), Sigebert (XI[e] siècle), Hugues de Fleury (XII[e]), Albéric des Trois-Fontaines (XIII[e] siècle), négligent de rappeler l'opinion de Frédégaire sur l'origine des Turcs. Cette opinion n'avoit pas été abandonnée pourtant : la Chronique de Roric

(XIe siècle), et celle d'Aimoin (XIIe siècle), la répètent; mais jusqu'ici nous n'avons pas vu mentionner le nom de Troïlus. Les Grandes Chroniques de France le signalent pour la première fois: « Turcus et Francio, disent-elles, étoient cousins germains, car Francio étoit fils d'Hector, et Turcus fils de Troïlus. » Quel document avoit pu engager les moines de Saint-Denis à donner à Troïlus une telle et si nouvelle illustration? Ce n'est pas ici le lieu de le rechercher; nous n'avons pas non plus à discuter la question de l'ancienneté de ces Chroniques. Il est certain qu'à partir du XIIe siècle Troïlus est regardé comme le père des Turcs. Hugues de Saint-Victor l'indique dans sa Chronique universelle; Vincent de Beauvais le répète; enfin, Raoul de Presles, dans sa traduction de la Cité de Dieu, de saint Augustin, résume (XIVe siècle) toutes les anecdotes antérieures: « Hugues de Saint-Victor, dit il, en sa Cronicque, et celluy qui fist les Cronicques de France en son livre qui s'appelle: *In Exordiis rerum*, raconte de la naissance des François en ceste manière... Francion, filz de Hector, qui fut filz Prian, et Turcus, qui fut filz de Troylus, qui semblablement fut filz de Prian, roy de Troye, après la destruction d'icelle ville de Troye, s'enfuysrent et eschappèrent cautement et soubtillement à très grant multitude de gens d'armes... Turcus vint en Scite, et demoura et habita; et pource sont-ilz encores dis Turs, de Turcus. Et fut ou temps de David. » Enfin Eneas Sylvius, que nous avions cru devoir nous fournir beaucoup d'anciennes légendes sur les Turcs, Eneas Sylvius, dans sa Cosmographie, se contente de

réfuter l'erreur de ceux qui « gentem Trojanam Turcos esse affirmant ac Teucros vocant. »

Les chroniques, pas plus que les poëtes, ne nous avoient donc fourni aucun renseignement sur la fable des amours de Troïlus; elles nous avoient présenté son nom, nous avoient assuré qu'il avoit un fils, rien de plus. Nous n'entretiendrons pas le lecteur de quelques autres recherches qui n'aboutiroient pas plus que les précédentes à enlever à Benoît de Saint-Maur l'idée première de cette fable. Nous avons exposé naïvement la marche des plus importantes de ces recherches, et, quoique nous persistions à douter, il faut reconnoître que les plus persévérants efforts n'ont pu nous fournir l'ombre d'un fait en faveur de notre opinion. Si quelque document n'a pas échappé à notre étude, il faut supposer qu'une tradition, perdue pour nous, ou non formulée jusqu'alors, lui a apporté l'ébauche de son œuvre, ou que le hasard, comme il en arrive parfois, lui a fourni un croquis qu'il a dessiné sans en bien comprendre la naïve grandeur.

Peut-être enfin sommes-nous injustes pour le vieux poëte, et peut-être a-t-il trouvé dans son art les ressources d'invention et d'exposition que nous refusons à son génie. Il aura cru utile de jeter un peu de vie au milieu de ce cadre nu, de ce journal si froid, de ces annales roides et compendieuses que lui livroit Darès. Il aura senti le besoin de quelques nuances, d'un drame, d'un lien, d'une activité différente et intéressante jetée au milieu de ces récits de bataille, au milieu de tous ces héros qui n'agissoient qu'à titre de machines

de guerre. Il aura voulu montrer l'homme complet, l'homme de tous les jours, et chercher un elément d'intérêt qui s'adressât, non plus seulement à la curiosité, au sens guerrier de ses auditeurs, mais aussi à leur cœur, à leur passion amoureuse. De telles idées lui étoient facilement imposées par l'art du Moyen Age. Cet art plein de vie, de variété, de flexibilité, aimoit les détails de la vie vulgaire; il savoit merveilleusement, au contraire de l'art classique, montrer l'homme sous le héros, le bourgeois, pour ainsi dire, sous le personnage; il préféroit donner à ses types la désinvolture plutôt que la grandeur, et il sacrifioit volontiers les grandes lignes majestueuses et mornes aux nuances variées, colorées et miroitantes sous le souffle de la passion. Notre trouvère se sentit donc entraîné, par son instinct de poëte du Moyen Age, à faire descendre ces héros de leur piédestal de statue, à s'efforcer de montrer la vie ordinaire de ces personnages immobilisés par l'éloignement, et il arriva à chercher de la tendresse là où on n'avoit encore vu que des épées : car c'étoit l'amour qui étoit, après le récit des batailles, le lien le plus puissant, l'élément de drame le plus émouvant, la cause d'intérêt la plus facilement perceptible et la plus entraînante, pour les auditeurs du douzième siècle. C'étoit l'amour aussi, j'entends dans ses détails, qui manquoit le plus au milieu de ces documents historiques fournis au poëte normand. Il songea peut-être aussi qu'il y avoit quelque chose d'ingénieux à montrer la contrepartie de l'histoire d'Hélène, c'est-à-dire une Troyenne séduite par un Grec et enlevée à son amant comme Hé-

lène l'avoit été à son mari. Darès ne lui nommoit, parmi les Grecs, qu'une seule femme, Briseïs; il la prit, sans se demander si l'histoire, si Homère, ne lui avoient pas déjà donné, à cette femme, un personnage à remplir. Il lui suffisoit qu'elle fût à un moment donné dans le camp des Grecs; mais il falloit qu'elle n'y eût pas toujours été, qu'elle eût un amant dans la cité de Troie, qu'elle eût été amenée au milieu des assiégeants en conséquence de quelque accident de la guerre, à la suite d'un transfuge, par exemple. Le seul transfuge connu étoit Calchas; Briséis fut donc la fille de Calcas, rappelée par son père, échangée par lui durant les événements du siége. Le trouvère sentoit bien, en effet, que c'étoit là seulement un incident qui devoit offrir à l'esprit des auditeurs un instant de repos, un moment de distraction au milieu de ces grands coups d'épée, mais sans leur faire oublier le but principal, qui étoit toujours la lutte entre les Grecs et les Troyens. La moindre digression ne lui étoit donc pas permise. Les amours de Briseïde devoient se rattacher à une partie de l'action, en sortir naturellement, brusquement, occuper les loisirs d'un moment de trève, au lieu d'une conversation entre deux armuriers troyens ou entre deux bouffons grecs, faire passer un instant sur le théâtre ne fût-ce que l'ombre d'une femme, pour rappeler à tous les spectateurs que ces héros étoient bien vivants, puisqu'ils aimoient, qu'ils se plaignoient et qu'ils pleuroient. Pourquoi Benoît de Saint-Maur a-t-il choisi Troïlus de préférence à Deïphobus, à Menon, à tout autre personnage *libre*, non marié ou non *compromis* déjà par un autre amour. Peut-être faut-il

l'attribuer uniquement à l'attention que les chroniqueurs avoient soulevée en faveur de ce Troyen en le faisant le chef de la race turque et le cousin de Francus, tête de la race françoise.

Nous allons d'ailleurs mettre sous les yeux du lecteur les passages du Roman de Troie qui intéressent nos personnages [1].

Voici d'abord le portrait de Troylus tel que nous le donne Benoît de Saint-Maur, d'après Darès, dit-il :

Troïlus fu biax à merveille,
Chière ot riant, face vermeille,
Cler vis apert, le front plenier;
Moult i avoit biau chevalier.
Cheveus ot blons et reluisans,
Et sis nez iert moult avenans;
Oeux ot vairs, plain de gaieté.
Ains rien ne fu de sa biauté
Tant com il fu de bon talent;
Par esgardoit si doucement
Que delis iert de lui véoir;
Mès une riens vous di pour voir,
Qu'il estoit vers ses anemis
D'autre semblant et d'autre avis.
Barbe ot bien faite et beles denz

1. Nous nous sommes servi, pour notre analyse et nos citations, de quatre manuscrits de la Bibliothèque impériale : deux du XIIIe siècle (mss. 6987 et 75355), les deux autres du XIVe siècle, qui nous ont permis de constater quelques changements (67373 et 7189). M. Guessard, professeur à l'école des Chartes, a bien voulu nous communiquer un relevé des manuscrits de ce roman : la Bibliothèque impériale de Paris en possède quinze, dont deux datés ; la bibliothèque de l'Arsenal trois ; les bibliothèques de Montpellier, de Vienne, de Venise, de Londres, de Midlehill, chacune un.

Plus blans qu'ivoire ne argenz,
Menton carré, lonc col et droit,
Tel com as armes convenoit;
Les espaules ot bien seans,
Aval traictices descendans;
Le pié fourni desous les las,
Bien faites les mains et les bras;
Bien fu tailliez par la ceinture,
Moult li fist bien sa vestéure;
En droit les hanches fu pleniers.
Merveilles fu biax chevaliers
Et ot moult large enfourchéure,
Si fu de moult bèle estature.
Grans iert, et bien li convenoit
A la fourme que il avoit.
D'armes et de chevalerie
Après Hector ot seingneurie;
Car trop avoit hardi corage.
Moult convoitoit pris et barnage.
N'estoit mie trop outrageus,
Mès liez et gais et amoureux.
Bien fut amez et bien ama,
Et maint faiz d'amours endura.

(Texte du XIVe siècle.)

La partie du roman qui s'occupe plus spécialement des amours de Troïlus et de Briseïda débute ainsi dans le texte du XIIIe siècle, que nous allons suivre :

« *Caucas li saives, li cortois,*
Une fille ot molt renommée,
Briseïda fu apelée.»

Ce Calcas va trouver Agamemnon, et le prie

d'envoyer demander sa fille, qui est restée à Troye ; il ne veut pas qu'elle coure la chance d'être tuée avec les Troyens lors de la prise. Sa requête paroît juste. Les Troyens sont furieux contre lui, le vieil chien ; ils eussent à cause de lui brûlé sa fille, si elle n'étoit si débonnaire et sage et belle ; pourtant Priam ne veut pas que chose qui appartient au vieux traître reste en la cité ; que Briseïda s'en aille donc.

Troïlus en apprenant cette décision entre en fureur, car la jeune fille

... bien faisoit ses volentés
Et de son cors et de s'amor.

Briseïda, de son côté,

Des els plore, del cueur sospire.

« Pourquoi me faut-il quitter la ville où je suis née, pour aller dans ce camp où je ne connois ni roi, ni duc ni comte ? Maintenant les larmes vont mouiller ma face chacun des jours de ma vie. Ah ! Troïlus, quelle foi j'ai mise en vous, mon doux ami ! Jamais tant que vous vivrez personne ne vous aimera plus que moi. »

La nuit arrivée, Troïlus vient la trouver. Tous deux soupirent et pleurent ; ils ne cherchent pas à se consoler, car ils savent que demain ils doivent se séparer. Ils s'embassent pourtant,

Mais la dolor qui cueur lor toce
Lor fait venir par mi la boce
Les lermes qui chieent des ex.

Ah ! Dieu doit bien punir ceux qui séparent



deux amants! Les Grecs le firent alors; mais Troïlus ne l'oubliera pas et il le leur fera payer cher.

Le lendemain la pucelle s'habille de ses plus riches atours. Description minutieuse et poétique de sa toilette. Son manteau surtout est une merveille.

« En Inde la supérieure, les enchanteurs en en ont fait le drap avec toute la science que leur art pouvoit fournir; la rose n'est pas si vermeille, ni si blanche la fleur de lys; elle divise en cinq ou six reflets chacune des sept couleurs du jour; il n'y a sous le ciel bête ni fleur dont elle ne montre les figures; toujours ce drap est frais et toujours beau: c'est un sage poëte indien qui l'a donné à Calcas, avec lequel il avoit longtemps étudié. »

La jeune fille va prendre congé de la reine, et Helène et toutes les femmes troyennes pleurent son départ. Les seigneurs de la ville forment un cortége pour lui faire honneur. Troïlus prend son palefroi par la bride. La pucelle est bien triste, mais elle ne tardera pas à oublier sa douleur, et son cœur va bientôt changer. Longue dissertation sur la foiblesse et l'inconstance des femmes; bienheureux celui qui rencontre la femme fidèle!

La jeune fille pense mourir quand elle se voit près de quitter celui qu'elle aime par-dessus tout; elle ne cesse de le prier de lui garder son amour. « Belle, dit-il, mon amour jamais ne décroîtra, vous posséderez toujours mon cœur. » Mais il y avoit déjà longtemps qu'il la conduisoit, le temps étoit venu de se séparer et de la

remettre entre les mains de Dyomèdes et des autres rois et chevaliers qui étoient venus pour la quérir.

La jeune fille pleure bien fort, et Troïlus s'en retourne bien triste, car il se passera long-temps avant qu'il puisse l'embrasser encore.

Dyomèdes, le fils de Tydeus, s'approche de Briseïda : « Bienheureux celui qui possède votre cœur et votre amour ! lui dit-il ; si je ne savois qu'il est encore trop tôt, je voudrois être tout à vous. Je crains bien que vous ne nous haïssiez et que votre cœur ne soit tout entier resté auprès de ceux qui vous ont nourrie ; je ne saurois vous en blâmer ; mais j'ai entendu parler de gens qui se sont bien aimés sans avoir eu auparavant grandes relations. Je n'ai jamais eu d'amie, vous êtes la première que je prie et vous serez la dernière. Je ne désire d'autre joie que d'avoir votre amour et de pouvoir vous tenir entre mes bras pour embrasser votre visage et votre bouche. Ne prenez pas à déplaisir ni à honte ce que je vous dis ; tous vous offriront leur amour, mais, je vous en prie, prenez-moi pour chevalier et loyal ami. Je mettrai mon corps en grande peine pour faire disparoître ces gros soupirs et ces larmes nombreuses qui m'affligent en vous. »

Briseïda, sage et habile, répondit en peu de mots : « Je vous ai bien entendu, mais vous me mépriseriez si je vous donnois si tôt mon amour. D'ailleurs

Trop est griès cose à esgarder
Où on se doit d'amours fier;
Pour un qui rit en plorent VI.

J'ai laissé là-bas mon doux ami, je prise dorenavant ma vie bien peu de chose. Puis je suis ici seule, sans autre dame, je ne veux pas faire chose que l'on puisse tourner à mal. Je sais que vous méritez tout amour, et je crois que nulle femme, si riche, si estimée, si belle qu'elle soit, ne devroit vous refuser, excepté celle qui ne veut pas aimer. Je ne vous refuse pas pour autre cause. Mais je n'ai ni désir ni volonté d'aimer, sans quoi personne ne me seroit plus cher que vous.

Mais n'en ai pensé ne voloir
Ne jà Dex nel me laist avoir !

Dyomèdes étoit sage : « Bele, dit il, je mettrai en vous mon amour, et j'attendrai votre volonté : nul ne sera heureux comme je le serai le jour où je baiserai votre bouche. »

On approchoit des tentes des Grecs, il ne peut plus lui parler ; mais avant de la quitter il lui a crié cent fois merci, cent fois l'a priée de le prendre pour ami ; pendant ce temps il baisoit un de ses gans, et remarquoit avec une joie profonde qu'elle n'en étoit pas bien fâchée.

Briseïda est remise à Calcas ; elle lui reproche sa trahison envers Troie ; excuses de Calcas. La jeune fille est conduite dans un pavillon merveilleux qui avoit appartenu au riche Pharaon,

Cil qui noia en la mer Roge.

Brève description dudit pavillon. La fille de Calcas y reçoit la visite des plus hauts princes

de l'armée des Grecs; elle répond sagement à tous; on lui fait grand honneur.

Or li va mius qe ne qidot,
Car sovent voit ce qi li plot;
Ançois que voie le qart soir
N'ara corage ne voloir
De retourner en la cité.

Les combats recommencent bientôt. Exploits de Troïlus. Dans l'un des combats qui suivent, Dyomèdes est blessé : on l'emporte du champ de bataille; et Troïlus lui crie :

Or sejornés od vo moillier,
Avec la fille dan Calcas,
Qui ne vous het, ce dient, pas.

« Pour l'amour d'elle je vous eusse emmené, mais je ne pense plus à elle. Je la remercie d'avoir porté auprès de vous sa courte foi, sa fausseté et ses honteux mensonges: elle vous a fait présent de tout cela et vous a prodigué le cadeau de son déshonneur. Je lui fais savoir par vous que nous sommes déjà deux qui l'avons possédée, et si vous êtes là où je fus, il y en aura beaucoup qui seront courtoisement accueillis par elle avant que le siége soit fini; il vous faudra bien faire le guet si vous voulez l'avoir à vous seul. Puisque le métier lui agrée, elle n'a pas encore arrêté son choix, soyez-en sûr : car, pour peu qu'ils parviennent à lui plaire, les gardes du camp pourront s'en saoûler. »

Ces menaces furent entendues de toutes parts

par les Troyens et par les Grecs, et en cent lieux on les répéta.

Quand la fille de Calcas apprit la blessure de Dyomèdes, elle ne put parvenir à cacher ses larmes et ses soupirs; elle avoit jusque là celé son amour, mais cela ne lui fut pas plus longtemps possible. Elle méprisa tout ce que l'on pourroit dire et l'alla voir bien souvent, montrant par là que son cœur, sa pensée, son amour, étoient complétement changés. Elle sait bien qu'elle commet un grand crime en abandonnant Troïlus, qui est digne de tout son amour,

Car molt est biax, rices et prous.

« J'ai été bien méchante, quand j'ai abandonné mon ami; il n'avoit pas mérité un tel traitement, et mon cœur eut dû rester entièrement à lui. Ah! jeune fille qui veut loyalement se garder à son ami ne doit jamais écouter les paroles d'autrui, car les paroles sont bien trompeuses. Ils auront bien à parler de moi désormais, ceux qui me haïssent; c'est sur moi que roulera la conversation des dames Troyennes; je suis la honte des damoiselles et des nobles filles, et ma fausseté et ma faute leur seront éternellement reprochées. Oui, j'ai le cœur déloyal et changeant, car j'avois le plus digne de tous ceux à qui jeune fille ait jamais donné son cœur; ceux qu'il aimoit je devois les aimer, et je devois fuir et haïr ceux qui cherchoient à lui nuire.

Or pert il bien com jo sui sage,
Quant à celui qu'il plus haoit,

Contre raison et contre droit,
Ai ma fine amor ottroié.

« Je serai méprisée par tout le monde. Mais à quoi bon m'en repentir ? il n'y a nul moyen de revenir là-dessus. Je serai donc loyale à celui que j'aime maintenant; il est bon, vaillant et beau; je n'ai pas à regretter de lui avoir donné mon amour.

« Tout cela ne seroit pas arrivé si j'étois restée en la cité de Troye; jamais là mon cœur n'auroit changé; mais ici j'étois seule, sans ami, sans un bon conseil. Je ne pouvois attendre ainsi : je me fusse trouvée trop désolée, trop à plaindre et triste jusqu'à la mort en ne recevant aucune consolation de Troylus; j'en fusse morte, je crois, si je n'avois cherché à m'en consoler. Si je puis oublier ma honte, il est certain que j'ai le meilleur rôle de la pièce, car je suis maintenant joyeuse, tandis que mon cœur fût resté en tristesse. Tel pourra mal parler de moi qui seroit venu bien tard me consoler. Et que m'importe, à moi, que tout le monde soit joyeux, si je suis désespérée ? Pourtant, mon cœur saigne à la pensée du mal que j'ait fait, car nul être en ce monde n'abandonne ce qu'il aime. Et quel est celui qui peut être heureux quand son cœur se plaint, quand il est troublé, pensif et repentant ? Ainsi je passe ma vie. Souvent je me console, souvent je me désespère : ceci me plaît, cela je le veux; et mes yeux restent remplis de larmes. Oui, c'est bien là ma vie. Je ne sais plus qu'en dire. Que Dieu bénisse Troylus, puisque je ne puis plus être à lui ni lui à moi; à Dyomèdes je m'aban-

donne complétement. Ah! que je voudrois avoir le don de pouvoir oublier les choses du passé! car ce passé me trouble tout le cœur, ma conscience me reprend sans cesse et me torture; mais il faut que j'accorde tout mon amour, toutes mes pensées, à ce Grec; il ne me reste que cela à faire, d'ailleurs. Que Dyomèdes soit donc lié fortement à moi, qu'il trouve en moi son bonheur, que je trouve le mien en lui. Dorénavant il ne rencontrera plus en moi d'orgueil; mon cœur est prêt à faire tout ce qui lui plaira. Je m'abandonnerai à sa volonté, à ses désirs, à son plaisir. Dieu veuille que j'y trouve joie et bonheur! »

Briseïda disparoît de la scène avec ces bonnes dispositions.

En la bataille suivante, Troylus est tué traîtreusement par Achille; ses compagnons le regrettent, ils

Braient, pleurent, crient et plaignent.

Des pensées de Brisaïda, il n'est pas fait mention. Elle est sans doute occupée à achever de guérir la blessure de Dyomèdes, et les caresses de son nouvel amant l'ont empêchée d'apprendre la mort de l'ancien.

Voilà donc le premier germe de notre roman. Troïlus n'y apparoît pas encore avec des traits bien frappants: c'est un amoureux fort ordinaire; on le trahit, il se venge par des coups d'épée et des railleries. Il ne manque pourtant pas de verve, et son mépris pour celle qui l'a abandonné s'exprime avec la vigueur d'un sentiment réel et énergique. Nous reconnoissons bien en lui le che-

valier des premiers temps du Moyen Age, à qui la femme n'a pas encore dit ses plus douces paroles, et qui n'est pas encore énervé par la ruse de ses coquetteries et par la langueur de ses molles caresses. Il a conservé quelque chose du sang-froid, de la fermeté et des nerfs inflexibles de la race franque. Il voit qu'il est trompé; il ne s'en étonne guère et il est vite consolé, comme un homme qui connoissoit d'avance sur quelle fragile nature il appuyoit sa foi. Il sait d'ailleurs qu'il a dans cette foiblesse féminine une vengeance plus sûre que toutes celles qu'il pourroit chercher lui-même, et il l'indique à son heureux rival, en lui disant que d'autres succéderont à Dyomèdes comme Dyomèdes a succédé à Troïlus, d'autres dont Dyomèdes auroit à rougir, si de tromperie de femme on pouvoit être humilié.

Le caractère de ce dernier est un peu plus fouillé : il représente, à l'état actif, ce mépris de la femme dont Troïlus est le modèle dédaigneux. Dyomèdes est le fat du Moyen Age, hardi, impertinent, facilement vainqueur, allant droit au fait et vivement récompensé par le fait. Point hypocrite, du reste; il ne songe même pas qu'il peut y avoir quelques précautions oratoires à déployer pour donner à la femme la facilité d'une transition, pour lui permettre de passer sans trop de brusquerie de la corruption intérieure à la mise en scène de cette corruption. Dyomèdes est donc le fat avant la découverte de la coquetterie, le Lovelace du temps de l'âge d'or, le don Juan d'avant les académies, l'amoureux non transi à qui l'odeur des fleurs de rhétorique n'a pas encore monté au cerveau.



Pour Brisaïda, elle est dessinée de main de maître. Les grands poëtes qui vont venir la mettre de nouveau en scène trouveront quelques nuances à jeter sur son portrait, mais ils ne toucheront point au fond de son caractère. Ils ne sauront inventer rien de plus vigoureux, de plus énergiquement et de plus simplement marqué, pour peindre l'inconstance et la sensualité féminines. Cette femme se présente tout d'une pièce, avec une vérité et une naïveté de caractère, avec une fermeté et une fleibilité de dessin, qui en font un type indestructible. Son monologue ne nous semble pas indigne de Shakspeare, et c'est à elle évidemment que notre fable doit d'avoir attiré l'attention de tant de puissants génies.

Cent ans environ après le Roman de Troie, nous trouvons notre fable en Italie. Guido delle Columne, médecin sicilien, compose, à l'extrême fin du treizième siècle (1287), une *Historia Trojana*, c'est-à-dire une amplification de l'ouvrage de Darès, amplification non méprisable, mais aux mérites de laquelle Benoît de Saint-Maur n'a pas peu contribué. Cet ouvrage de Guy des Colonnes jouit d'une grande faveur au Moyen Age. Nous le trouvons reproduit trois fois au quinzième siècle, en 1477, en 1494, enfin dans une autre édition sans date, mais que, contre l'avis des bibliographes, nous croyons antérieure à celle de 1494. Nous avons consulté ces diverses éditions pour citer ce qui, dans l'*Historia Trojana*, regarde nos personnages.

Troïlus entre en scène par un discours vigoureux qu'il prononce en présence de son père et de ses frères, afin de décider Priam à envoyer

Pâris en Grèce pour venger l'affront fait à Hésione, sœur dudit Priam. Il se montre en ce discours esprit hardi et esprit fort, raillant superbement Helenus de sa prétention à la connoissance de l'avenir.

Quelques pages plus loin nous voyons le portrait de nos héros : « Dyomèdes estoit fort, grant et estendu [1], ayant large poictrine, fortes espaulles et robustes, cruel de regard, trompeur en ses promesses, vaillant en armes, convoiteux de victoires, et craint de plusieurs, car il estoit fort vertueux et si estoit impacient à ses serviteurs, fort luxurieux, et qui souffrit moult de douleur pour la ferveur de sa luxure.

« Briseïs, fille de Calcas, estoit moult de grant beaulté, ne trop longue, ne trop courte, ne trop gresle semblablement, blanche comme laict, ayant les deux joues du visaige rouges et les cheveux jaunes comme fil d'or ; mais elle avoit les sourcilz joinctz l'un à l'aultre, lesquelz la joincture, à cause qu'elle estoit fort vellue, ne luy séoit pas trop mal, et si avoit beaulx yeulx clers et luysans [2]. Elle resplendissoit en beaulté de langaige et si estoit fort piteuse à traiter ; elle tira à elle plusieurs amoureux par sa beaulté et plusieurs ayma, car point ne leur gardoit vraie constance de couraige.

1. Nous donnons ces premiers extraits d'après une traduction faite par Jehan Samxon, au commencement du XVIe siècle, sous le titre de : « Les Iliades de Homère, poëte grec et grant hystoriographe, avec les premisses de Guyon de Coulonne, souverain hystoriographe, etc. » Jehan Petit, 1530, in-4.

2. Aucune des éditions latines de Guy de Colonnes ne parle des yeux de Briseïda. La traduction de Samxon, qui ne manque ni d'élégance ni d'intelligence, se donne d'assez nombreuses libertés vis-à-vis du texte original.

« Troylus, neantmoins qu'il fust grant de corps, toutesfois encore estoit il plus grant de courage, grandement courageux et animé; mais il estoit bien attrempé en sa hardiesse, fort aymé des dames et pucelles, pour ce qu'il se delectoit avec elles en gardant aucune modesteté et louable manière. Quant est de sa prouesse, virilité et force de batailler, ou il estoit un aultre Hector ou un second et semblable de luy : en tout le royaulme de Troye auchun n'estoit si puissant ne tant glorieux en son audace. »

Calcas, *Testoris filius*, est envoyé par Priam pour interroger Apollon dans son temple en l'île de Delos ; le dieu lui ordonne de se joindre aux Grecs [1].

Ceux-ci arrivent devant Troye ; lutte entre les Grecs et les Troyens. Après la sixième bataille une trève est conclue. Calcas prie Agamemnon de redemander sa fille Briseïda. Priam fait quelques difficultés et consent. Troïlus aimoit Briseïda avec toute l'ardeur d'un jeune homme ; quand il apprit qu'elle devoit être rendue aux Grecs, la chaleur de son amour, la violence de ses désirs et l'ardeur de sa volonté le jettent dans une douleur profonde ; il fond en larmes, et, au milieu de son anxiété, qui se trahit par des soupirs et des lamentations, il ne veut accepter aucune consolation de ses plus chers amis. Briseïda, qui sembloit partager cet ardent amour, témoignoit, elle aussi, de sa douleur par ses plaintes, et elle laissoit jaillir de ses yeux une pluie de larmes ;

1. Le lecteur devra se contenter de notre analyse, Jehan Samxon n'ayant point poussé sa traduction plus loin.

elle répandit sur ses vêtements une si grande abondance de pleurs qu'on eût pu, en tordant sa robe, en faire couler une masse considérable d'eau. Elle déchiroit de ses ongles sa bouche charmante, séparoit de sa peau blanche ses cheveux dorés épars sur ses épaules, et tandis qu'avec ses ongles cruels elle déchire encore ses joues, déjà teintes de sang, on eût cru voir des lys déchirés mêlés avec des roses en lambeaux... La nuit survient : Troïlus se rend auprès d'elle pour la consoler ; mais bien souvent, tandis qu'il travaille à lui rendre courage, il la voit tomber à demi morte entre ses bras, et c'est à peine si ses plus doux baisers, mouillés de larmes amères, peuvent la ramener à la vie. Le jour se montre : Troïlus quitte Briseïda ; il la laisse au milieu de l'anxiété et des douleurs, et se hâte de rejoindre son palais.

Pauvre Troïlus ! combien est juvénile cette crédulité qui te fait croire aux larmes trompeuses et aux caresses de Briseïda ! A toutes femmes la nature a imposé l'inconstance ; quand l'un de leurs yeux pleure, l'autre rit. Leur amour du changement les pousse sans cesse à tromper les hommes, et, au moment même où elles montrent à l'un le plus grand amour, à peine sont-elles sollicitées par un autre, qu'elles succombent. Si par hasard personne ne les sollicite, elles ont hâte de chercher des amants, elles les quêtent par leurs regards furtifs aux fenêtres quand elles se promènent, dans les rues quand elles se tiennent chez elles. Aucun espoir n'est fragile comme celui qui repose sur une femme ; aussi peut-on regarder comme fol le jeune hom-

me, et surtout l'homme mûr, qui ajoute foi aux caresses des femmes et se confie en leurs démonstrations trompeuses.

Briseïda, sur l'ordre de Priam, se rendit en grande pompe à l'endroit où la conduisirent Troïlus et une grande troupe de nobles Troyens ; les Grecs vinrent jusque-là au-devant d'elle. Parmi eux se trouvoit Dyomèdes, qui, à son aspect, se sentit enflammer d'une grande ardeur d'amour. Il se mit à chevaucher à côté d'elle, et, incapable de se modérer longtemps, il ne tarda pas à lui révéler la force de ses désirs et à chercher à la gagner par des paroles caressantes et des promesses magnifiques. Briseïda, obéissant à l'instinct de la femme, commença par refuser cet amour; mais, après de nouvelles paroles de Dyomèdes, ne voulant pas lui enlever tout espoir, elle lui dit doucement : « L'offre de votre amour, pour le moment, je ne l'accepte ni ne la repousse, mon cœur n'est pas encore en état de vous répondre. » Ces paroles réjouirent le nouvel amant, qui comprit que toute espérance ne lui étoit pas enlevée. Quand ils furent arrivés au camp des Grecs, il se précipita pour aider Briseïda à descendre de cheval, et lui enleva furtivement un des gants qu'elle portoit; comme elle étoit la seule qui s'en fût aperçue, elle dissimula ce doux larcin de son amant.

Briseïda accable son père de reproches sur sa trahison. Cependant, les chefs des Grecs, avertis de son arrivée, viennent la visiter, l'interrogent sur la position des Troyens. La jeune fille leur répond avec sagesse. Tous lui promettent affection paternelle et protection ; et ce jour n'étoit

pas encore arrivé aux heures du soir que Briseïda avoit changé de volonté. L'amour du noble Troïlus commençoit déjà à disparoître de son cœur. Qui viendra maintenant parler de la constance des femmes, dont le propre est de voir leurs desseins détruits par la fragilité, et changés en peu d'heures par la plus rapide inconstance ? Il n'est pas possible à l'homme de décrire leurs ruses et leurs changements, car tout ce qu'il pourra dire de plus fort sera toujours inférieur à leur méchante volubilité !

La lutte continue. Dans l'un des combats, Diomèdes et Troïlus se rencontrent : celui-ci est renversé de son cheval, qui est pris et envoyé par Diomèdes à Briseïda. Paroles gracieuses de Briseïda à l'envoyé : « Dis à ton maître que je ne puis haïr un homme qui m'aime avec une si grande sincérité de cœur. »

Nouveau combat de Troïlus et de Diomèdes ; ils sont séparés par Ménélas.

Dans une troisième rencontre, Troïlus blesse dangereusement Diomèdes, qui est emporté dans sa tente tandis que son vainqueur le raille et lui reproche de lui avoir enlevé l'amour de Briseïda. Celle-ci va faire de fréquentes visites au blessé, et elle se promet de s'abandonner à lui aussitôt sa guérison.

Troïlus, après des exploits supérieurs peut-être à ceux d'Hector, est tué traîtreusement par Achilles.

Injures de l'auteur contre Achilles, et contre Homère, qui l'a loué si effrontément.

Il y a, comme on le voit, dans cette version, peu d'originalité, mais beaucoup de réflexions ;

la narration n'est pas mauvaise d'ailleurs. Guy des Colonnes a respecté complétement les caractères qui lui ont été livrés par Benoît de Saint-Maur ; il a remplacé la vigueur du style par une gravité imperturbable, la finesse de la poésie et l'énergie des traits de caractère par une mauvaise volonté infatigable contre les femmes ; il a enfin mis en dissertation ce que le trouvère normand avoit mis en action. Le catalogue de la Bibliothèque du Louvre, fait en 1373 par Gilles Mallet, indique une traduction de l'*Historia Trojana*. L'Histoire littéraire de la France attribue cette traduction à un Simon de Boulogne qui vivoit à la fin du XII siècle, c'est-à-dire cent ans avant Guy des Colonnes. Il y a là quelque confusion.

Après le médecin sicilien, Bocace arrive. Il refait, scus le titre de *Il Filostrato*, l'histoire des amours de Troïlus, et il y met le cachet de son génie italien, avec une élévation de talent qui pose cet ouvrage, sinon comme style, du moins comme étude du cœur humain, au-dessus du Décaméron. Le Filostrato fait entrer notre fable dans une nouvelle phase : elle perd ce qu'elle pouvoit avoir encore de prétentions historiques, pour devenir un poëme plein de passion, de tendresse et de langueur, un de ces poëmes d'amour dont le génie françois ne connoissoit pas encore les accents caressants et la grâce énervante. C'est ici surtout, et en comparant l'œuvre du trouvère normand avec celle de l'écrivain italien, que l'on peut deviner l'espèce d'influence que la poésie italienne va exercer sur la littérature françoise.

Le style, les pensées, les caractères, l'art, tout diffère jusque-là dans le génie des deux peuples. Dans la poésie françoise, le style est clair, net, allant droit au but, procédant plutôt par l'analyse des faits que par l'analyse des impressions; la phrase est peu variée, sobrement colorée, rude, heurtée, sans grande science de transition, sonore et sèche; la pensée est spontanée, large, hardie, lancée brusquement, se présentant en bloc plutôt que par facettes, procédant par traits plutôt que par une série de nuances; l'art est primesautier, original, mais borné, travaillant souvent dans le même cercle, dédaigneux de délicatesse et aimant à jeter quelque large lueur, bientôt éteinte, plutôt qu'habile à répandre partout une lumière fine, continue et savamment entretenue. La littérature italienne en dehors de Dante a les défauts et les qualités presque absolument contraires. La finesse, la grâce, l'harmonie, la recherche, y dominent; l'art y est plein de ressources, la pensée variée, étendue et déduite jusque dans ses plus délicates nuances; la phrase s'y montre flexible, lente, abondante et contournée; le style tout entier est riche, ardent, mais sans brusquerie, parlant au cœur par une série de minutieuses émotions, remuant l'intelligence à la longue et saisissant l'âme par une succession de petites étreintes.

C'est dans les caractères surtout que la différence se montre, et là, sans conteste, à l'avantage de la poésie du Nord. La mâle vigueur, la fermeté inflexible, la décision brusque, l'amour du plus court chemin, la rectitude des instincts, la simplicité, le naturel, l'obstination des vo-

lontés, tout cela est inconnu dans la littérature méridionale. L'homme y est devenu femme, et la femme y montre toute la ruse, la fausseté habile, la corruption hypocrite de l'esclave mal soumise au joug. Celles même de ces femmes que la poésie du Nord lui livre déjà corrompues, le génie italien nous les rendra irrémédiablement perdues. La fille des trouvères est foible; elle tombe aisément, mais elle se relève sans une souillure indélébile; elle s'abandonne simplement, naïvement, grossièrement, si l'on veut, mais elle n'a donné que son corps à la faute; son cœur n'est pas corrompu, et elle est capable de revenir à une vie meilleure. Il semble, tant elle est de nature inférieure, qu'elle ne puisse faire autrement que de cheoir, jusqu'au moment où elle sera soutenue par un devoir précis, par la vigueur morale de l'homme; et l'on peut prévoir que cette grossière sensualité cache un cœur capable des dévouements de l'épouse et de la gravité de l'amour maternel. La femme des chanteurs italiens a plus de pudeur; elle se défend plus longuement et elle sait filer sa défaite, mais c'est son corps seul qu'elle défend. Il y a longtemps qu'elle a réfléchi aux bénéfices de son libertinage, et elle a là-dessus des théories indulgentes. Elle tombe plus lentement, mais elle reste à terre; elle n'a pas été séduite, elle s'est séduite elle-même. Elle aidera le hasard à lui amener de nouveaux vainqueurs; les regrets qu'elle aura seront uniquement le produit de quelque crise nerveuse, et dans l'avenir elle ne respectera rien, car elle a été à sa première honte les yeux ouverts, en en mesurant toutes

les conséquences, en en acceptant tous les résultats. Il y a dans le spectacle de cette femme voluptueuse, attrayante d'ailleurs, déduisant habilement les raisons de sa foiblesse, quelque chose de plus dépravateur que dans le portrait de cette femme grossièrement facile, à la merci de tout accident, mais sans impudence, sans coquetterie, sans apprêt de galanterie. Aussi les poëtes du Nord méprisent-ils la femme sans la maudire, et leurs héros montrent le dédain par des faits plutôt que par des paroles. Ils sont parfois aussi irrités de l'infidélité de leur amante qu'ils le seroient d'un coup de pied de leur cheval, mais ils n'en sont guère plus étonnés; ils ne pleurent pas, et ne vont pas chercher les flèches du dieu Amour pour s'en percer le flanc. Les Ménélas du Midi, au contraire, se livrent à des soupirs ardents et à une phraséologie désespérée; ils tirent sans cesse leur épée du fourreau; je sais bien qu'un ami vient toujours leur arrêter le bras au moment utile, mais en attendant cet ami ils s'abandonnent à une désolation qui nous a toujours paru fort honorable pour l'infidèle et beaucoup moins morale que le froid dédain des chevaliers Francs.

Toutes ces idées ressortiront clairement à la lecture du Filostrato, et l'on y sera surtout frappé de ce quelque chose d'efféminé, de langoureux, de tentateur, pour ainsi dire, qu'on ne rencontre pas encore à cette date dans nos romans de chevalerie.

Bocace montre dans ce poëme une connoissance profonde du cœur humain, la finesse et l'étendue de l'analyse, l'énergie de la passion et

la variété de l'émotion, toutes les qualités, en un mot, qui constituent à la fois le grand poëte et le profond penseur. Ce luxe d'idées, cette profusion d'images, cette flexibilité de développement, cette harmonie de style et cette puissance d'entraînement durent paroître merveilleux à la poésie grandiose et roide des trouvères françois; nous pouvons comprendre comment ils oublièrent bientôt tout ce qu'il y avoit là de mollesse et de pauvreté morale, pour ne plus songer qu'à l'apparence coquette, brillante, luxueuse et variée de cette littérature étrangère.

Troylus, dans ce poëme, est devenu le personnage important; c'est sur lui que Bocace a concentré presque tout l'intérêt, et, nous l'avouons, cet intérêt est réel, émouvant, habilement cherché et finement trouvé. Nous voyons bien cependant dans le héros troyen le portrait de ces lâches amoureux qui arrivent dans notre littérature à la suite de l'invasion étrangère, qui y poussent des gémissements sans fin, pendant ces instants où notre génie malade vit d'imitation, et jusqu'au temps où ils sont chassés par des amants plus énergiques, plus virils et plus fiers. C'est presque absolument un amoureux du XIXe siècle; il en a toutes les fièvres, toutes les misères morales. Troylus méprisoit l'amour; il étoit brave, fier, noble et hardi; l'amour lui a montré des yeux doux et brillants à demi cachés sous un voile de veuve, et le cœur de *lyon* est devenu le cœur d'*aignel*. Il a tout oublié. Il reste brave et généreux, parce qu'Amour le veut; quand Amour le voudra, il méprisera toute vertu. Il ne songera plus à la noble cité de Troie, ni

à ses frères, ni à ses compagnons d'armes, qui combattent pour lui et pour la patrie, ni au vieux roi Priam, son père, qui lutte depuis tant d'années contre la Grèce entière. Il maudira tout cela quand il y trouvera quelque obstacle à sa passion; il oubliera tout cela si sa maîtresse l'encourage par un sourire. Il n'a plus de force que dans sa foiblesse, plus de loyauté que pour être fidèle à une amante indigne, plus de générosité que pour se sacrifier à la réputation de sa dame, plus de dévouement que pour obéir aux désirs de celle qui va le trahir. Il a perdu toute sagesse, toute raison; il ne sait plus ni agir ni penser par lui-même. Ses yeux sont changés en sources de larmes, les soupirs deviennent toute son activité, et les gémissements sont le seul langage qu'il n'ait pas désappris à parler. Dans tout ce qui n'est pas sa passion il semble hébété, ridicule et fou; mais là il est vraiment grand, noble et touchant. Il est si dévoué, si sincère, si loyal amant, son cœur est si doux, ses pensées si gracieuses, qu'il nous met du parti de ces larmes ridicules et qu'il nous réconcilie avec ces monotones gémissements. Il sait effrayer par l'aspect de son infortune tous ceux qui aiment et qui sont heureux; il sait réveiller cruellement les souvenirs de ceux qui ont aimé et qui ont souffert; et les âmes les plus sévères, tout en raillant sa foiblesse et en blâmant sa lâcheté, sont tentées de pleurer avec lui et de l'applaudir. C'est là sans doute le crime de Bocace aux yeux des moralistes chrétiens, et c'est là sa gloire aux yeux des artistes.

Nous avons peu à parler de Briseïda; elle est

bien cette héroïne italienne que nous avons essayé d'esquisser plus haut, moins grossière, moins abandonnée que la femme de Benoît de Saint-Maur, plus coquette, plus gracieuse et plus persuadée de la valeur de sa personne, mais plus réellement corrompue et corruptrice. Elle lutte plus longtemps, mais dès les premiers mots elle avoue qu'elle voudroit être dans les bras de son amant. Quand elle se donne, elle a depuis longtemps déjà prouvé à tous les auditeurs que c'est sottise de ne pas profiter de sa jeunesse, car la vertu n'est que la bonne renommée, et le seul devoir d'une femme honnête, c'est de chercher un amant discret.

Dyomèdes est médiocrement traité; Bocace a compris qu'il n'avoit pas besoin de se mettre en grands frais de personnage pour corrompre Briseïda. Par compensation, nous voyons apparoître un nouveau personnage vivement et originalement peint.

D'où vient ce Pandarus? Nous en trouvons deux dans Homère, un dans Virgile. Proclus (*Lucubratio de dictis adversus Homerum in Republicâ Platonis*) dit de lui dans le courant de sa discussion sur la justice des dieux d'Homère: « *Pandarus, vir ambitiosus, avarus, impius.* » Dans Bocace il est l'entremetteur. Mais que l'on n'aille pas croire que notre poëte lui ait donné quelque apparence odieuse, non; Bocace étoit un trop fidèle esclave de l'amour pour que tout ce qui touchoit à l'amour, tout ce qui procuroit l'amour, ne fût pas sacré, presque vénérable. Pandaro est un fort beau personnage, et un très illustre entremetteur; il est fort habilement posé

et il extorque presque l'admiration. D'ailleurs, pour ceux qui ne croient pas à la vertu des femmes et qui ne voient pas grand mal à corrompre en fait ce qui est déjà corrompu en pensée, Pandaro, le *moyenneur,* est de beaucoup le plus noble caractère du poëme. Cela est étrange, mais fort vrai. Il représente en effet l'amitié, l'amitié dévouée. Il voit son ami souffrir; il sait qu'il est bon, généreux, digne de tout amour : il ne veut pas qu'il meure; il est prêt à lui donner, pour le sauver, sa sœur, sa femme même, et sans hésitation il aidera à corrompre sa cousine. Il est désintéressé; sincèrement attaché à Troylus; c'est lui qui représente la sagesse mondaine, le bon sens, le bon conseil, l'absence complète d'égoïsme. C'est un souvenir italianisé de cette fraternité d'armes, de cette camaraderie indestructible qui poussoit les Francs à donner leur vie pour leur ami, qui engageoit Amiles à donner le sang de ses enfans à Amis, et qui s'occupe, au XIV[e] siècle, à porter des billets doux pour sauver la vie à un compagnon trop sensible.

Bocace n'indique pas l'origine de son poëme Il ne parle ni du trouvère normand, ni du médecin sicilien; il dit simplement qu'il a voulu composer cette histoire pour se consoler de l'absence de sa dame.

Peu après ce poëme, les aventures de Troylus attirent l'attention du plus célèbre de tous les poëtes anglois du Moyen Age. Chaucer, à une époque que l'on ne peut préciser, mais vraisemblablement vers 1360, composa un poëme sous

ce titre : *Here foloveth the Boke of Troïlus and Creseide.*

In this excellent Boke is shewed the fervent love of Troïlus to Creseïde, whom he enjoyed for a time; and her grete untrulthe to him againe, in givinge herself to Diomedes, who in the end did so cast her off, that she come to grete misery. In which discourse Chawcer liberally treieth of the Divine Purveiaunce. (*Œuv. Comp. de Chaucer*, 1721. *in fol.*)

Cet excellent *Boke* est divisé en cinq livres; le premier débute ainsi :

The doúble sorrow of Troïlus to telle
That was the king Priamus sonne, of Troy,
In loving, how his aventuris felle
From who to wele and aftir out of joy,
My purpose is.

Le poëte nous présente ensuite Troïlus méprisant les femmes, l'amour, raillant les amoureux, et uniquement préoccupé de la défense de la ville. Au milieu d'une cérémonie religieuse il rencontre un soir Cresseïde, fille de Calcas, augure troyen qui a trahi sa patrie et s'est rendu dans le camp des Grecs, en abandonnant sa fille. Troïlus devient éperdument amoureux de Cresseïde. Son embarras pour lui faire connoître sa passion. Survient un de ses amis, Pandarus, oncle de Cresseïde. Railleries de ce dernier contre l'amoureux; il apprend que c'est à sa nièce que s'adresse cette passion; il promet à Troïlus de la servir, et lui donne de l'espoir.

Dans le second livre, Pandaro va trouver Cresseïde; il lui parle en faveur de Troïlus, et par un

discours ingénieux la dispose favorablement. Entrevue à distance. Cresseïde, assise sur un balcon, voit Troïlus revenant d'une escarmouche; elle l'admire et lui envoie une lettre par Pandaro. Celui-ci songe à procurer un rendez-vous moins public. Il prend prétexte d'un certain Polyphète, qui tourmente Cresseïde.

To which some men would done oppressioun
And wrongfully gave her possessioun.

Il s'agit de trouver un champion contre Polyphète; pour cela Deiphobus, circonvenu par Pandaro, réunit dans un dîner toute la famille du roi Priam et celle de Pandaro.

Livre troisième. Au moment où tous les convives vont se retirer, une pluie survient. Troïlus a feint d'être malade. Cresseïde, qui a offert ses remerciemens à tous ceux qui ont pris sa défense, est pressée par Pandaro de se rendre auprès de Troïlus pour le remercier lui aussi. Long débat, où la pudeur de Cresseïde est vaincue par l'éloquence de Pandaro. Elle se rend dans la chambre de son amant, lutte encore quelque temps contre la tendrese de ce dernier. Pandaro, *with a full gode entent*, s'esquive, etc.

Livre quatrième. Sur la prière de Calcas, les Grecs offrent de rendre Anthénor contre Cresseïde; l'offre est acceptée. Lamentations des amoureux, promesses, sermens, désespoir. Pandaro essaye de consoler Troïlus; Cresseïde reviendra; il y a d'ailleurs d'autres belles dames à Troye. Indignation de Troïlus.

Livre cinquième. Cresseïde oublie bientôt Troïlus; elle se donne à Dyomèdes et lui fait présent

des souvenirs de son ancien amant. Continuation du désespoir de Troïlus; il écrit une lettre touchante à Cresseïde, qui lui répond brièvement et séchement. Désespoir final et mort de Troïlus.

Toute l'exposition de ce poëme de Chaucer paroît copiée sur le Filostrato; mais à partir du second livre, le poëte anglois se débarrasse de beaucoup des liens de l'imitation. Il conserve sans doute la marche générale de l'action et le fond des caractères; mais les ressorts du drame sont un peu changés, les incidents sont différents, et à chaque caractère il a ajouté de nouvelles nuances, des mobiles, des instincts et des sentiments nouveaux. De même que Bocace avoit enlevé à ses personnages leur tournure françoise pour les déguiser en Italiens, de même Chaucer leur ôte à son tour ce vêtement méridional pour les peindre à la mode de la vieille Angleterre. Il est moins gracieux sans doute, moins touchant et moins harmonieux, l'analyse des sentiments n'est pas aussi développée ni aussi profonde; mais le ton est plus varié, le drame plus actif, les personnages sont plus réels, plus fermes, plus bruyants et plus bourgeois. Les proverbes abondent, et on peut saisir dans toute l'œuvre une sorte de brusquerie, d'humour et une arrière-pensée de moquerie, qui ont chassé cette monotonie à laquelle Bocace, avec tout son talent, n'avoit pu échapper. Troïlus est toujours l'amant dévoué, mais il se remue davantage. Cresseïde est plus sincèrement vertueuse et moins sensuelle; elle combat tout d'abord de fort bonne foi pour son honneur, et elle succombe moins à sa foi-

blesse qu'à l'adresse de Pandaro. Elle étoit encore un peu serve dans Benoît de Saint-Maur; Bocace en avoit fait une courtisane; Chaucer lui donne quelque ressemblance avec une Lady, mais avec une Lady qui a d'assez vilains devoirs de famille à remplir, et qui a gardé dans ses veines un peu de ce sang qu'elle tient de Grisaïda, sa mère, et de Briseïda, son aïeule. Pandaro est traité fort originalement : il est devenu oncle, et il n'a pas plus de respect pour la vertu de sa nièce que Pandaro n'en avoit pour la vertu de sa cousine; il tourne visiblement à la coquinerie. Il essaye bien encore de parler de son amitié dévouée, mais on voit qu'il n'est pas bien sérieux, et que Chaucer n'a pas la moindre confiance dans ses protestations. Il l'a dépouillé, en effet, de cette tendresse touchante et de cette abnégation chevaleresque que Bocace lui avoit données : la prudence britannique ne permettoit pas qu'on traitât doucement un homme qui fait si peu de cas de la vertu féminine. En résumé, Chaucer a esquissé ce portrait, que Shakespeare achèvera avec une si rare énergie, et qui restera un type odieux et risible, grotesque et railleur tout à la fois.

Le poëme de Troïlus et Cresseïde demeura longtemps en possession de l'admiration générale en Angleterre, non-seulement comme un des premiers poëmes écrits en anglois, mais aussi comme une œuvre excellente en soi et originale. L'éditeur de 1721 représente bien l'opinion de tous quand il dit : « C'est un des plus beaux poëmes dans ce genre de poésie amoureuse. L'amour y est décrit avec intérêt et naturel dans toutes ses

transformations, dans ses espérances et ses craintes, dans ses réalités, ses jouissances, son désespoir et ses désappointements.» Sir Philipp Sydney, dans sa *Defense of poesie* (1598), avoit déjà affirmé que « Chaucer *indoubtedly did excellently well in his Troylus et Creseïd... I marvell that he in that mystic time could see so clearly* ». Pour sir Francis Kynaston, qui donne un commentaire de ce poëme en 1796, il ne craint pas d'assurer qu'il est complétement original : « ses inventions lui appartiennent; il a créé un remarquable et immuable poëme épique; il a fait de Troïlus un type de parfait chevalier, soit à la guerre, soit dans les cours; il est l'amoureux fidèle et constant. Creseïde est une dame très belle et modeste (!), qui, après avoir été une fois séduite, se laisse aller à toute la foiblesse de son sexe. »

Tous, on le voit, ignorent le Filostrato; tous sont d'accord pour voir dans le poëme de Chaucer une œuvre originale. Celui-ci cependant, tout en s'en référant aux auteurs admis par le Moyen Age comme représentant la science historique sur la guerre de Troie, assure qu'il a emprunté plus particulièrement son œuvre à celle d'un nommé Lollius : *as write our auctor callid Lollius,* dit-il quelques vers avant cette chanson qu'il emprunte à Pétrarque. Lydgate, son disciple et son ami, dans le prologue de sa traduction de Bocace (Fall of Princes), dit à propos de l'œuvre de son compatriote :

In youthe he made a translacioun
Of a boke which called is Trophe
In Lumbard tongue, as men may rede and se;

And in our vulgare.....
Gave it the name of Troylus and Cresseïde.

L'éditeur de 1721 n'est pas moins affirmatif : « Ce poëme est traduit de Lollius, historiographe d'Urbin, en Italie; il est appelé *Trophe* en langue lombarde.» Tous ceux qui ont eu à s'occuper de Chaucer ou du drame de Shakspeare répètent le nom de Lollius, et, ce qui est plus grave, un savant sérieux du siècle dernier, Heyne, l'illustre commentateur de Virgile et d'Homère, assure que « Lollius *Urbinas* et Guido de Colonne ont composé une fable sur Troylus, à l'aide de laquelle Chaucer a écrit son Troylus et Cresseïde ».

Quel est ce Lollius, cet auteur Lombard, cet historiographe d'Urbin, que chacun cite, dont tout le monde affirme l'existence, et que personne ne paroît prendre assez au sérieux pour constituer à son profit un peu de la gloire de Chaucer? On comprend que cette question a été une des plus importantes de notre travail, et nous sommes forcés d'avouer que nous ne croyons pas à l'existence de Lollius. Nul n'en fait mention, sinon après et d'après Chaucer. Nous avons fouillé tous les dictionnaires biographiques, interrogé Fabricius, Leisserius, Tiraboschi, Crescimbeni; nous avons lu tout ce que nous avons pu rencontrer sur l'histoire d'Urbin, et nous n'avons pas trouvé le moindre vestige de Lollius et de son *Trophe*.

Nous ne voulons pas accuser la bonne foi du poëte anglois; nous savons qu'il a passé une partie de sa jeunesse à voyager en France : il y aura

trouvé quelque manuscrit du Filostrato avec un faux titre ou un faux nom d'auteur; il aura cru d'ailleurs qu'il suffisoit à sa bonne foi d'indiquer vaguement qu'il n'étoit pas le premier auteur de cette narration, et aura jeté dans le monde ce Lollius que le monde adopta avec bienveillance. En nous rappelant que la paternité du Filostrato n'étoit pas donnée à Bocace, même à la fin du XIVe siècle, et que notre traducteur françois, à cette date encore, l'attribue à Pétrarque, nous pouvons supposer que Chaucer a été poussé par cette ignorance générale à lui donner un auteur fictif. Quand, d'une part, nous avons la certitude que le poëte anglois a connu le Filostrato; quand, d'autre part, les plus consciencieuses recherches n'ont pu donner la moindre probabilité d'existence en faveur de Lollius, nous sommes tentés d'affirmer que c'est Bocace que Chaucer a caché sous ce nom, et que c'est le Filostrato que les commentateurs de Shakspeare ont décoré du titre de *Trophe*[1].

Sous le règne de Henry VIII, Robert Henderson, *Chief Schoolmaster of Dumferlin*, trouva que le poëme de Troïlus n'étoit pas suffisamment moral; il y ajouta une suite sous ce titre : *Here foloweth the piteful and doloreus testament of faire Creseïde*. M. Henderson a ajouté cette pièce, qui pourroit passer pour le sixième livre du poëme, « afin de montrer la punition que mérite une fausse et inconstante coquette, dont la misère est

1. Indiquons que *trophe* représente assez bien le vieux mot trufe, truphe (bourde, tromperie), italianisé. Chaucer a-t-il *truphé* Lydgate, ou Lydgate le public ?

la fin ordinaire ». A la fin de ce Testament, vient une complainte de 200 vers sur Creseïde.

Enfin, le poëme anglois eut l'honneur d'être mis en vers latins en 1635; puis, comme nous l'avons déjà indiqué, d'être commenté avec enthousiasme par sir Francis Kynaston.

Lydgate, encouragé par l'exemple de son maître, s'occupa aussi de Troie : il écrivit l'histoire de cette guerre; elle parut en 1555. Il nous a été impossible de nous la procurer, et nous ne savons quel rôle y joue Troïlus.

Heyne, le savant allemand dont nous parlions plus haut, nous apprend qu'il existoit à la bibliothèque de Wolfenbuttel un manuscrit d'un poëme élégiaque où l'on parle des amours de Troïlus. Ce poëme auroit été composé par Albert de Stade, écrivain allemand du XIVe siècle. Nous ne pouvons là-dessus encore donner d'autres renseignements.

Nous voici arrivés à l'époque où fut composée la traduction du Filostrato que nous publions aujourd'hui sous le titre de Roman de Troïlus. Le traducteur se nomme au commencement de son travail : « Ce petit livret fut translaté par moy, Beauvau, seneschal d'Anjou. » Quelques lignes plus haut il avoit déjà parlé du roi de Sicile, son maître, dans le cabinet duquel il avoit trouvé « ce petit livret en langue italienne, que l'on appelle Filostrato; lequel, jadis, fut composé par un poethe florentin nommé Petrarque. » Le style et les manuscrits nous indiquoient clairement qu'il falloit placer cet ouvrage à l'extrême fin du XIVe siècle ou dans les premières années du XVe; il nous fut facile de reconnoître dans ce Beauvau,

Pierre, premier du nom, seigneur de Beauvau, de la Roche-sur-Yon et de Champigny, gouverneur d'Anjou et du Maine, seneschal d'Anjou et de Provence. Voici ce qu'en dit l'Histoire généalogique de la maison de Beauvau, par Scevole et Louis de Sainte Marthe, Paris, 1626 : « Il estoit fils aisné de Jean, IIe du nom (qui mourut à Naples en 1391, et qui étoit capitaine du château et cité de Tarente au royaume de Naples), et de Jeanne de Tigny, sa femme.

« Il rendit de grands services aux roys de France en la guerre qu'ils eurent contre les Anglois. L'autheur de l'Histoire du roy Charles VII, cy-devant publiée soubs le nom d'Alain Chartier, nomme ce Pierre de Beauvau entre les chefs de l'armée des François laquelle, en l'an 1416, estoit en Normandie, près Honnefleur, avec le vicomte de Narbonne, le sire de Montenay et le Bastard de Bourbon.

«Et Jean Juvénal des Ursins, en l'Histoire du roi Charles VI, remarque, soubs l'an 1418, que ce seigneur de Beauvau estoit gouverneur des provinces d'Anjou et du Maine.

«Quelques années après, l'an 1424, peu avant la bataille donnée à Verneuil, il accompagna Jean II d'Alençon, lorsque, étant assisté de Jean de Harcourt, d'Ambroise de Loré et d'autres seigneurs, il deffia les Anglois et prit le sire de le Poule, leur capitaine, près le Boissonnière sur les marches du Maine de Normandie, comme il se void en l'Histoire d'Alençon.

«Et aux annales d'Anjou, publiées par Jean de Bourdigné, se void aussi qu'entre les seigneurs Angevins qui deffirent les Anglois près la ville de

Beaumont, au pays du Maine, en l'an 1429, estoit le même seigneur de Beauvau, qui est nommé l'un des exécuteurs du testament que le roy de Sicile et duc d'Anjou, Louis II, fit l'an 1417, où ce seigneur est qualifié l'un des chevaliers et chambellans du mesme roy, comme rapporte Nostradamus en son Histoire de Provence, en laquelle on remarque aussi que le roi Louis III, fils du précédent, fit tant d'honneur à ce seigneur que de le choisir, en l'an 1431, pour traicter son mariage avec Marguerite de Savoye, fille du duc Amé. Pierre de Beauvau avoit esté conjoinct par mariage avec Jeanne de Craon, fille de Pierre de Craon, seigneur de la Suse, de Chantocé et d'Ingrande, et de Catherine de Machecou, sa femme. Son décès advint en l'an 1421.

« Ils eurent pour enfants Louis, seigneur de Beauvau, et Jean III. Louis succéda aux titres de son père. »

Jean Chartier [1] nous montre encore, en 1431, notre Pierre de Beauvau envoyé par le duc d'Alençon et Charles d'Anjou, en compagnie d'Ambroise de Loré et de plusieurs autres, pour forcer Willoughby, le bâtard de Salisbury, et Mathieu Gough, à lever le siège de Saint-Celerin.

Ces graves écrivains ne nous disent rien de sa vie intime; mais il nous apprend lui-même qu'il étoit tout entier adonné au service des dames, et qu'il avoit mis son cœur, sa pensée, sa volonté, à acquérir leur grâce. Il parle du joyeux temps passé,

1. V. Chroniq. de J. Chartier, édit. elzevirienne, t. 1, pag. 134-140.

où son cœur heureux et son amour récompensé lui mettoient aux lèvres de plaisantes paroles, et lui dictoient de gracieuses chansonnettes. C'étoit à de telles et joyeuses distractions que le portoit sa facile nature. Mais il trouva bientôt que, « si les femmes sont gracieuses et aimables, gentes et mignotes, elles n'ont ne sens ne fermeté, mais sont muables comme la feuille au vent; elles se mirent trop en leur beauté et elles se tiennent fières et orgueilleuses entre leurs amans pour la vaine gloire de leur jeunesse ». « Jeunes gens, dit-il encore, qui, selon l'usage, allez suivant l'amoureux desir, je vous prie que vous restraignez les pas legers de voustre appetit voluntaire. Fuyez telles femmes et les desprisez. » Il n'avoit pas toujours suivi ces sages conseils. Il s'étoit laissé séduire par la beauté d'une dame, « la non pareille sobz les cieulx »; et si nous en croyons quelques traits qui lui échappent, ce devoit être une illustre femme, non point de la première jeunesse, mais orgueilleuse pour le haut lieu dont elle étoit descendue. Il espéra trouver, par doulce mercy, pitié de son martyre; les paroles de la dame, les semblans qu'elle faisoit, le bercèrent quelque temps de cette illusion; mais ces paroles étoient ambiguës: il ne tarda pas à connoître que le cœur incertain de son amante avoit changé, et qu'un autre étoit plus aimé que lui. « Depuis, conclut-il, depuis n'eus joie, depuis n'eus plaisir, depuis n'eus bien, ne plaisir »; et nulle chose en ce monde ne pouvoit reconforter son cœur. Il s'en alloit donc séchant sur pied, éperdu, triste et pensif, fuyant toute distraction, toute joyeuseté, tout ébat et tout jeu;

c'est alors que ce livre, le *Filostrato*, lui tomba sous la main. Il trouva qu'il racontoit une douleur semblable à la sienne : il le traduisit pour se consoler de sa souffrance en analysant la souffrance d'autrui, pour enseigner ce qu'on endure par amour, et montrer à tous la *bestialité*, le peu de sens et de constance qui est aux femmes. Son travail fut récompensé, et la translation de ce très piteux livre le consola un peu. Le ton de son épilogue est moins langoureux que celui de la préface ; il aime toujours cette cruelle dame qui lui a fait endurer le martyre d'amours, mais il commence à penser avec plaisir au temps où il étoit vif et joyeux, il n'est pas bien loin de guérison ; il est aussi un peu plus amer, et la colère qui succède à l'abattement, c'est le premier pas dans la voie de l'indifférence.

On comprend qu'une traduction entreprise dans de telles pensées ne doit rien avoir de banal. Le chevalier amoureux y a mis en effet tout son cœur ; il a traduit souvent littéralement sans doute, mais avec autant d'ardeur et de passion que s'il avoit fait l'œuvre. Il a pris soin d'élaguer tout ce qui, dans le Filostrato, étoit trop personnel à Bocace, et il a réussi fort bien à rendre le côté tendre, ardent, mélancolique ou douloureux, qui distingue à un si haut point l'œuvre italienne. On voit qu'il a pris toutes les pensées à son compte ; il parvient parfois même sans doute à se persuader qu'il retrouve son bien, qu'il compose une œuvre originale, ou tout au moins qu'il traduit son propre poëme.

Quoiqu'il y ait dans cette prose du sénéchal d'Anjou des qualités réelles de richesse et d'ex-

pression, nous ne l'avons pas donnée comme un modèle, mais comme une preuve et un exemple de ce qu'alloit produire dans la langue et les idées françoises l'influence de l'Italie. Cette traduction étoit destinée, en effet, à avoir un grand succès, et elle l'obtint, comme le prouve le grand nombre des manuscrits qui la renferment. Elle exerça une influence, latente peut-être, mais réelle, sur la littérature du XVe siècle, et l'on peut supposer qu'elle fut pour beaucoup dans ce torrent de larmes poétiques que les poëtes de cour commencèrent à verser aux pieds de leurs maîtresses. Mais elle ne parvint pas à détrôner la vieille gloire de Benoît de Saint-Maur et de Guy des Colonnes. Ces deux derniers restèrent les représentants de la vérité historique sur Troye et sur Troïlus, qui occupèrent fréquemment d'ailleurs l'imagination des écrivains du XVe siècle. Un plus grand amour des connoissances classiques et historiques, une plus grande diffusion de la langue grecque, les derniers efforts de l'empire byzantin, attirèrent l'attention des esprits graves sur la guerre troyenne; d'autre part, le mépris de la nature féminine et la rhétorique amoureuse qui se développoient alors concurremment dans la littérature contribuèrent à fixer plus particulièrement sur ces personnages les réflexions des poëtes. Ainsi, les savants bénissoient le ciel de trouver un prétexte assez bien accueilli du public pour parler de Priam, d'Hector, d'Achilles et d'Agamemnon; les historiens avoient le plus sincère respect pour un héros qui se trouvoit en même temps l'oncle de Francion, fondateur de

la royauté françoise, et le père de Turcus, premier roi de ces Turcs dont les conquêtes inquiétoient tous les esprits. Puis, là où les derniers Trouvères rencontroient dans Briseïda un modèle de cette corruption, de cette foiblesse, de cette inconstante sottise qu'ils railloirent sans cesse, les poëtes de cour trouvoient dans Troïlus le type de cet amour tendre, dévoué et verbeux, dont ils cherchoient toutes les nuances à travers mille allégories.

Le roman de Troie et son épisode amoureux virent donc croître leurs succès à la fin du Moyen Age, et bien des traducteurs mirent leur plume au service du vieux trouvère normand et du médecin sicilien. Ces versions ne nous apportent guère de détails nouveaux sur la fable qui nous occupe. L'une d'elles pourtant (mss. de la B. I. 7189 ³, fonds Colbert) paroît avoir été animée de quelque bienveillance pour Briseïda. On se rappelle que Troïlus rencontre Dyomèdes sur le champ de bataille; qu'il est vaincu par lui, jeté à bas de son cheval; que Dyomèdes appelle son escuyer, lui remet le cheval de son ennemi, et lui commande d'aller le mener à la fille de Calcas. Celle-ci, dans notre version, prend le cheval par la rêne et dit: « Va à ton seigneur et lui dy que mauvaise amour me porte quant il ait ceulx qui m'aiment »; mais Troïlus ne tardera pas à prendre vengeance, « car il n'est pas home qui grandement tarde dans sa honte. »

Ce traducteur, on le voit, semble vouloir nous donner meilleure opinion de notre héroïne,

et sa vertu se défend un peu plus longtemps que dans les textes du XIII[e] siècle [1].

Le manuscrit 88 fonds Saint-Germain françois nous offre une meilleure narration que le manuscrit précédent. Au milieu d'une compilation historique qui raconte l'histoire de Troye comme une préface à l'histoire des François petits-fils d'Hector, nous voyons apparoître nos acteurs ordinaires.

« *Comment les treves furent données et la fille Calcas delivrée aux Grès*, ainsi commence la partie de ce manuscrit qui nous concerne.

Ulisse et Dyomèdes sont nommés pour débattre avec les Troyens les conditions d'une trève. Calcas arrive; il dit aux deux ambassadeurs que les dieux promettent la destruction de Troye, qu'il ne veut pas laisser jusqu'à ce moment dans la ville sa fille, qui y est restée. Ceux-ci lui promettent de faire leurs efforts pour la faire revenir. Ils arrivent devant Priam; l'un débat les conditions de la trève, Ulisse présente la requête de Calcas; Priam veut bien y accéder.

Du dueil que demenoit Troïlus pour le departement de la fille Calcas.

Troïlus, en apprenant cette décision, va trouver Brisaïda, lui tient un discours plein de sentiments doux, sincères et touchants. Brisaïda lui

1. Je crois cependant que cette variante a été fournie à notre traducteur plutôt par son ignorance que par sa générosité chevaleresque, et je soupçonne qu'il a tout simplement mal compris le latin de Guy des Colonnes.

promet fidélité. L'auteur ajoute ici : « De ce dit Ovide que nature fist euvre moult perilleuse pour les aimans de donner foible ceur à plaisante figure ; et peult estre le dit pour Brisaïda, qui tant estoit belle, qui si toust eust son couraige mué; pource, dit Ovide en ses traictés, par manière de complainte, que le ceur muable a douleur et tentoust joie ; douleur ne peult guères demeurer en ceur de femme, car à l'ung des yeulx ploure et à l'autre rit. »

Les Grecs font leurs préparatifs pour emmener les richesses de Brisaïda; celle-ci se désespère. Adieux touchants faits aux dames et aux damoyselles. Les seigneurs troyens l'accompagnent hors de la ville, puis lui disent adieu. Dyomèdes, voyant ses larmes, essaie de la consoler en lui disant que, si elle a perdu son amy, elle peut en retrouver un en lui. La pucelle lui répond simplement qu'il n'estoit pas temps de parler de cela. Elle arrive aux tentes des Grecs, où les princes l'accueillent avec honneur, et Calcas avec tendresse.

Comment la fille Calcas blasme son père.

Elle lui reproche en effet sa trahison. Il se contente de répondre qu'il a obéi aux conseils des dieux.

Les incidents du siége continuent. Querelle d'Achille et d'Hector. Exploits de Troïlus. Songe d'Andromaque. Mort d'Hector. Querelles intestines des Grecs. Palamèdes est mis à la tête des Grecs en place d'Agamemnon. Amour d'Achille pour Polixène, fille de Priam. Exploits d'Ajax,

fils de Telamon. Mort de Palamède. Agamemnon reprend le commandement. Troïlus repousse les Grecs jusque derrière leurs retranchements. Les Grecs sont sur le point de faire la paix, quand Calcas les en détourne. Troïlus, par son courage et ses conseils, devient le plus important des Troyens.

« En ceste bataille fist Troïlus cognoistre sa force et sa grant prouesse, car tant y occist de Grès que y lui faisoient voye; nul, tant fust hardy, ne demouroit davant luy. Pluisieurs foys se print à Dyomèdes, qui moult estoit preu et hardy ; car il avoit en ceur plus que nul aultre, pour la fille Calcas, dont il avoit les druriers, et se pregnoit plus voulentiers à luy, et le navra pluisieurs foys. Tant fist Troïlus par sa prouesse que il fist les Grès tourner en fuyte pour les mettre à garant vers les tentes. »

Achilles veut s'opposer aux succès de Troïlus, mais il est blessé par lui ; et l'auteur dit : « Je croy, ce dit *Daires*, que oncques n'en avoit esté la paraille de deux chevaliers. » Troïlus est tué par Achilles dans une seconde mêlée, au grand dommage des Troyens, « car en lui avoient toute leur esperance de victoire. »

Au milieu du XVe siècle, Troïlus sort pour un instant de l'histoire pour rentrer dans la poésie, et René d'Anjou nous donne une preuve à la fois singulière et illustre du haut rang que notre héros tenoit parmi les plus célèbres amoureux. En 1457, le roi René achevoit un roman allégorique en prose et en vers, qu'il dédioit à son très cher cousin et neveu Jean de Bourbon, époux de Jeanne, fille de Charles VII et de Marie d'Anjou,

sœur de René. Ce poëme, sous le titre de roman de Tresdoulce Mercy, raconte les pérégrinations de *Cueur* à la recherche de *Mercy*. Après maintes aventures, Desir, Cueur et Largesse arrivent à l'Isle d'Amour, conduits par deux mariniers, Fiance et Attente ; ils se dirigent vers l'ospital d'Amours. Dame Courtoisie, l'infirmière de céans, les reçoit benignement et les mène devant dame Pitié, la prieure, qu'ils rencontrent visitant et medicinant les malades. Celle-ci les accueille benignement, les fait souper et leur promet de leur donner de bons conseils le lendemain après la messe. Cueur va cependant prier dame Courtoisie de lui montrer la sepulture de maistre Alain et le grand cimetière d'Amours.

Le lendemain, en effet, elle les mena derrière l'eglise ; ils traversèrent divers jardins et « arrivèrent devant le portal du cymetière, lequel portal estoit hault, grant et large à merveilles, ou quel devant avoit une voulte ancienne faicte de pierre d'alebastre moult blanc, de la largeur de cent piez à peu prez de long et vingt de large, soubz laquelle estoient contre le mur clouez blazons assez riches, grans et beaulx, et les devises de pluseurs de ceux là à qui estoient les dessusdiz blazons, avec les noms, tiltres et seigneuries, et la cause pourquoi ilz estoient là passez et venuz en voyage. »

Parmi ces blasons se trouvoit celui de Troïlus. « De l'autre bande avoit ung près que pareil escu (celui de Paris) non pas ainsi figuré, mais de telle grandeur, lequel estoit d'argent à ung lyon de gueulles, assis en une chière d'azur, et estoit ledit lyon danté, langué et onglé

d'or, soubz lequel escu estoient les vers cy dessoubz escripz :

Troylle suis nommé, qui ay eu en même temps
Assez force et beauté et fuz homme puissant,
Maintes vaillances fit dont on scet à parler,
Et de faiz d'armes maint qui moult font à louer.
Mais neantmoins tout ce que j'ay esté combatu
D'amours, et assailly à oultrance et vaincu
Par Grisaïde, dont j'eu le cueur si esprins
Que fu entre ses lyens fort enserré et prins,
Parquoy le Dieu d'Amours veult que je m'entremecte
A venir ou portal et mon blazon y mecte;
Si luy ay apporté, en faisant mon devoir
Et l'ay ycy posé, où chacun le peut veoir.

A côté de ce blason nous trouvons, par une rencontre assez curieuse, celui de Louis de Beauvau, fils de notre traducteur, et rangé comme Troylus au nombre des parfaits amants:

« A part, seulet, près des autres blazons, en ung lieu un peu plus obscur que les autres, trouvay blazon de riche estoffe fait bien et bel et riche, c'est assavoir, escartelé de Beauvau et de Craon; de Beauvau : d'argent à quatre lyons rampans de gueulles; et de Craon: à lozenges d'or et de gueulles; du quel escu estoit le tableau environné de quatre crocz en crochez à l'un l'autre, et y avoit escript emprès une grosse lectre de forme d'or et d'azur faicte bien richement sans departir, et soubz ledit blazon avoit en vers de lectre de court, bastarde et bien formée, escript ce qui s'ensuit :

De Beauvau Loys sans doubtance

Ay nom, seneschal de Prouvance,
Qui en amours tousdis m'avance
Des dames querir l'aliance,
En promectant à tout oultrance
D'estre loyal, sans variance,
Et jurant par ma consciance
Que tel suy, mais pas ne le pance,
Congnoissant estre leur plaisance
Si muant que n'y ay fiance;
Neanmoins mets sans deléance
Mon blazon cy en ordonnance.

A peu près vers la même époque, maistre Jacques Milet achevoit son fameux mystère sous le titre de: *Istoire de la destruction de Troye la Grant, translatée de latin en françois et mise par personnaiges, par maistre Jacques Milet, estudiant ès loix en la ville d'Orleans, l'an mil quatre cens cinquante.*

Au milieu de la seconde journée de ce drame, Calcas s'approche d'Agamemnon et lui dit:

Sire, je vous vueil bien prier
Que ma fille soit demandée,
Laquelle à Troye est demeurée;
Et que vous diciez à Hector
Que s'il veut avoir Anthenor
Qu'il me face ma fille rendre,
Que j'ayme d'amour si très tendre,
Que je ne puis vivre sans elle;
Et Briseïda on l'appelle,
Si l'ayez pour recommandée.

Agamemnon y consent, la réclame à Hector, qui est venu demander une trève de deux mois.

Ce dernier retourne à Troye, et porte à son père la demande des Grecs. Priam interroge les princes troyens : Doit-on rendre Briseïda,

Qui est plaisante, jeune, gente et jolye ?

Quant à lui, il regretteroit de faire ce plaisir à Calças, qu'il hait pour sa trahison. Du reste, il en passera par le conseil de ses barons, il le leur jure par sa chevalerie.

Le roi Merion n'est pas d'avis qu'on récompense la trahison de Calcas en lui rendant sa fille. Le roi Liconius trouve que Merion parle saigement, car

Qui pardonne en legiereté
Aux mauvais accroist hardement.

Amphorbius est d'accord avec les précédents sur la mauvaiseté de Calcas, mais il faut penser pourtant à délivrer le vieux roi Anthenor. Le roi Huppon trouve qu'on ne perdra pas grand'-chose à échanger une fille comme Briseïda, qui est de bas lieu venue, contre un homme très puissant comme est Anthenor :

Quant il fault perdre, vous savez
Que le moins perdre est le meilleur.

Le roy Merion se rallie à cet avis, car Anthenor pourroit se plaindre, et d'ailleurs il courroit publiquement de mauvais bruits sur le roy Priam et ses fils s'il gardoit Briseïda, car

Quant aulcun tient une pucelle
La façon en est trop blasmée.

C'est l'opinion d'Amphenéas, d'Epistrophus, du roy Pillon, qui dit sagement

Que pour vengence
Avoir d'un mortel ennemy
On ne peult pas faire grevance
Ne desplaisance
A son bon et loyal amy.

Le roy Boettes approuve un tel conseil, et Theséus approuve le roy Boettes. Le roy Priam est tout melancolieux du conseil de ses barons, il lui ennuie de plaire à ce Calcas; mais il ne veut pas résister, et charge Polydamas avec Enée de delivrer Briseïda. On envoie Macabrun en avant pour avertir Agamemnon.

Lors Macabrun se partira, dit le texte; *et se fera pause de menestrelz, et puis dit Troïllus* : . .

. . . .
Briseïda, Briseïda,
Quant vous aimé premièrement,
Certes mon cueur pas ne cuida
Vous perdre si hastivement.

Il va ensuite la trouver et lui raconte ce qui vient d'être décidé. Celle-ci gémit; Troïlus essaye de la consoler à l'aide de quelque rhétorique:

Si demourra mon povre corps
Tout seul, et vous aurez le cueur.

Mais la jeune fille se trouve si malheureuse qu'elle est forcée de quitter la place. Troïlus la suit. La scène est transportée au camp des Grecs

où Agamemnon charge Diomèdes et Ulisse d'aller au devant des Troyens; pendant ce temps Déiphebus et Troïlus vont chercher Briseïda. Troïlus lui dit quelques douces paroles. Ha! bel amy, répond-elle,

Vueillez moy baiser doulcement.

Déiphebus essaye de lui prouver qu'elle doit fort se réjouir d'aller retrouver son père. Départ; les ambassadeurs grecs et troyens se rencontrent; menus propos; Troïlus et Briseïda échangent quelques douceurs. Mais Dyomèdes coupe court à cette scène touchante en disant tout naïvement:

Taisez vous, belle, taisez vous;
Vous trouverez ung aultre amy
Qui vous plaira autant que luy.

Briseïda naturellement assure qu'il n'en sera rien; les envoyés se retirent chacun de leur côté. Diomèdes s'approche de la fille de Calcas et lui offre ses services; elle refuse, l'autre insiste; la jeune fille s'adoucit, elle le conjure de ne plus lui parler d'aymer,

A tout le moins pour le present.

Elle avoue d'ailleurs que, si elle ne peut ravoir celui qu'elle aime, elle est prête à aimer Diomèdes,

Mais non pas si hastivement,

car il lui faut donner un peu cours à sa tris-

tesse. On arrive devant Agamemnon, et l'on remet Briseïda entre les mains de Calcas.

La guerre recommence, Enée rencontre Diomèdes sur le champ de bataille et le frappe de son épée en lui disant :

Tenez ce coup et le portez
A Briseïda, vostre amye.

Diomèdes à son tour frappe Troïlus si fortement, qu'il lui fait tomber l'épée de la main; Diomèdes la ramasse et l'envoie porter à Briseïda par son seneschal; celle-ci reconnoît l'arme pour avoir appartenu à celui que tant elle aimoit. Elle dit au seneschal de répondre à Dyomèdes qu'elle lui a donné son amour et qu'elle le servira dorénavant de cueur et de pensée. Le seneschal va faire la commission :

Briseida au gent corsage
Vous remercie humblement,
Et que très debonnairement
Vous aime de tout son courage,
Quant par vostre grant vasselage
Vous la honnorez si haultement.

La bataille continue avec violence. Dans une des rencontres postérieures, Troïlus joint Diomèdes et lui dit :

Roy Diomèdes, dictes moy
Comment Briseïda se porte,
Et me contez de son arroy
Et qui c'est qui la reconforte.
Je voudrois qu'elle feust morte!

Il le défie; Diomèdes, en homme délicat, blâme son ennemi de vitupérer publiquement une si noble dame. Ils se portent en son nom des coups vigoureux. Diomèdes succombe, mais Palamédes le secourt; il est enlevé du champ de bataille. Briseïda va le visiter, et elle raconte qu'elle l'a élu pour son amy, parce qu'elle savoit qu'elle ne pourroit plus revoir son ancien amant. Elle cherche à le reconforter, et lui démontre le mal qu'il y a à se tourmenter.

Si vueillez boire et menger,
Humblement je vous en supplie.

Troïlus, qui a rêvé bataille, veut faire une sortie sur les ennemis; Helenus, son frère, essaye de le retenir par de sombres prédictions. Troïlus résiste. Diomèdes, de son côté, se fait armer; il est complétement guéri, mais il n'arrive pas à temps. Troïlus, après beaucoup d'efforts, est attaqué et tué par Achille, qui lui coupe la tête pour la traîner attachée à la queue de son cheval.

Après le drame, l'histoire reprend possession de notre héros, qui occupe une très honorable place dans un livre fort célèbre à la fin du XVe siècle :

Le Recueil des Hystoires troyennes, composé par venerable homme Raoul le Febvre, prestre, chappellain de mon très redoubté seigneur Mgr le Duc Philippe de Bourgoingne, en 1464. A la fin : Imprimé à Lyon le 10 d'octobre 1490.

Ce recueil est divisé en trois livres, qui contiennent :

Le 1er, Genealogie de Saturne et Jupiter, son fils, avecques leurs faitz et gestes;

Le 2e, Faitz et gestes du vaillant Hercules, comment il destruisit Troye deux foys;

Le 3e, Generale destruction et totale ruyne d'icelle Troye.

C'est dans ce dernier, comme on le suppose bien, que nous voyons apparoître nos personnages.

« Hector, qui avoit la cure de tous ceux de la cité, ordonna bien ses batailles.... La troiziesme bailla à son frère Troïlus, pour conduire avecques trois mille chevaliers preux et hardis, et dist au departir : « Mon treschier frère, la léesse de ton cueur, ton grant courage et ton grant hardiement me met en grant doubtance de toy; si te prie que tu te gouvernes saigement en la bataille et que tu n'emprendes chose que tu ne puisses achever, et que tu ne mettes ton corps en dangier de mort par oultrecuidance, par quoy tu donneroyes joye à tes ennemis et dueil aux nostres. Va-t'en, au nom des dieux, qui te conduisent et gardent de peril et d'encombrier! — Ha, sire frère, respondit Troïlus, il ne vous convient doubter de moy, car je feray endroit tout ce que vous me commanderez. » Et lors s'en alla avec sa compaignie après les autres, et portoit en son escuz trois lyons dorez. »

Il profite mal des prudentes observations de son frère : car on le voit dans une des images du texte se démener contre Ménélas avec un bouclier qui ressemble parfaitement à l'armet de Mambrin, et un immense sabre, plus grand que celui qui le porte. Il est fait prisonnier, malgré la largeur de

ce sabre, par Menestéus, quand heureusement Misères de Troye crie à la rescousse; le roy Alcanus se précipite à son aide, le délivre et le remet à cheval avec le secours du roy Sampitus. Nous le retrouvons, un instant après, navrant Ulisses et renavré par lui. Le lendemain, il combat Dyomèdes, lui tue son cheval, ses gens le remontent, et Troïlus manque de nouveau d'être fait prisonnier, quand les Troyens viennent le rescourre. Le surlendemain, il assiste au conseil du roy Priant, son père, et après le conseil va reconforter Helaine, en lui promettant de bien défendre la cité.

Les Grecs viennent demander une trève et un échange de prisonniers. « Calcas, qui, au commandement de Appolin, avoit laissié les Troyens, avoit une moult belle fille et saige nommée Briseïda, pour laquelle avoir pria au roy Agamenon et aux autres princes qu'ilz requissent au roy Priant qu'il voulsist envoyer Briseïda, sa fille. Ceulx en prièrent assez au roy Priant qu'il voulsist envoyer Briseïda, sa fille ». Les Troyens accordent, en appelant Calcas mauvais traytre. Troïlus et Briseïda sont fort dolents de cette nouvelle, « et finalement Briseyda fut emmenée devers les Grégois, qui la receurent honnorablement. Entr'eulx estoit Dyomèdes, qui tost fut enflambé de l'amour de Briseyda, quant il la veyt tant belle, et en chevauchant d'encoste elle il luy revela tout son courage et luy fist moult de promesses, mais qu'elle lui donnast son amour. Et lorsqu'elle congneut le courage de Dyomèdes, elle se excusa, disant qu'elle le refusoit à cette heure, et que son cueur n'estoit point disposé de

lors y respondre autrement. De celle response eut Dyomèdes grant joye, pour ce qu'il ne fut point refusé du tout, et accompaigna Briseyda jusques à la tente de son père, et la mist habillement jus de son cheval, et luy print ung de ses gans qu'elle tenoit entre ses mains; elle le souffrit doulcement. »

Reproches de Briseyda à Calcas.

« La venue de Briseyda pleut moult à tous les Gregois, et la vindrent veoir et festoyer, et lui demandèrent des nouvelles de Troïlus, du roy Priant et de ceux de la cité. Et elle leur en dist ce qu'elle en savoit moult doulcement et courtoisement. Lors luy promirent tous les plus grans qu'ilz la tiendroient chère comme leur fille; et puis s'en allèrent chascun en leurs tentes, et n'y eust celluy qui ne luy donnast aucun joyau au departir. Si luy pleut assez de demeurer avec les Gregois après qu'elle eut ung petit esté en leur compaignie et qu'elle eut prins congnoissance; et mist tantost on oubli la noble cité de Troyes et les amours du noble Troylus, qui tant l'amoit. O comme propos de femme et voulenté est tost changée et muée! certes plus tost est changé vouloir de femme que homme ne sauroit dire ne penser; or n'a gaires que Briseyda avoit blasmé en la presence de son père le vice et trahison que elle mesmes exerça en oubliant son pays et son loyal ami Troylus. »

A la bataille suivante, Dyomèdes jette Troïlus à bas de son cheval, prend ledit cheval et l'envoie à Briseïda avec de grandes promesses d'amour. « De ces nouvelles Briseyda eult moult grande joye et dist au vaillant et noble chevalier qu'elle

ne povoit hayr celuy qui de si bon cueur l'amoit, et quant le noble chevalier Dyomèdes entendit les paroles de Briseyda, si en eut grant joye. » Un instant après Dyomèdes est abattu à son tour par Polydamas, qui lui prend son cheval et le donne à Troïlus. Les trèves arrivent, et Dyomèdes souffroit grande peine à cause de Briseïda, qui lui respondoit « moult sagement en luy donnant espoir sans l'esconduire de tous points, par quoy Dyomèdes s'enflemboit de tous points en son amour ».

Il rencontre plusieurs fois encore Troïlus sur le champ de bataille. Exploits de ce dernier; Ulysse et Nestor le regardent comme un second Hector; il blesse grièvement Dyomèdes et lui reproche son amour pour Briseïda. « Entre ces choses, Briseyda, contre la voulonté de son père, ala veoir Dyomèdes, qui gisoit navré en sa tente, et celle savoit bien que Troylus, qui fut pieça son amy, l'avoit ainsi navré. Si retourna en son couraige plusieurs propos, et enfin regarda qu'elle ne povoit jamais retourner à Troylus, et que si tost que Dyomèdes seroit guéri elle luy donneroit son amour sans le plus faire attendre. » Pendant ce temps Troïlus éclipsoit presque la gloire d'Hector : « il ne cessoit de grever les Mirmidoines, et n'y avoit si puissant ne si fort qui durast contre luy, et fist tant qu'il remist les Gregois à la fuite et en print cent nobles hommes qu'il envoya prisonniers en la cité de Troyes ». Le lendemain il fait un nouveau carnage de ces Mirmidoines. Achille, furieux, attaque Troïlus, qui le blesse; la nuit vint interrompre le combat; le fils de Thétis donne l'ordre à ses soldats d'entourer Troïlus le

lendemain; ainsi firent-ils, et Achille lui trancha le chief, print le corps et l'attacha à la queue de son cheval. » Certes, se noblesse eust esté en Achilles il n'eust point fait ceste vilennie. »

Un abrégé de cet ouvrage, qui parut à Lyon chez Denis de Harsy, en 1544, néglige presque complétement les amours de Briseïda; elle n'avoit plus rien de sérieux aux yeux des historiens, plus rien de gracieux aux yeux des poëtes de la Renaissance. Mais en 1471, époque à laquelle Caxton donna sa traduction angloise du Recueil des Histoires de Troyes, notre belle inconstante étoit encore en grande faveur; Caxton s'en occupe galamment. Il donne même quelques variantes des versions que nous connoissons.

Ainsi ces amours y commencent plus tard que dans la plupart des textes françois; ainsi encore le combat de Troylus et Dyomèdes a lieu avant leur rivalité:

« *Than cam Dyomedes to the bataylle and Troïllus on that other syde, whiche smote eche other to the erthe, but Dyomedes remounted fyrste, and assayllyd Troylus that was on foote, that deffended hym vayllyantly, and slewe the hors of Dyomedes. But theyr men remounted them bothe*, etc.

Caxton en vient bientôt au récit des amours:

Calcas, that by the comandement of Appolyn had lefte the Troian, had a passing fair doughter and wyse, named Breseyda,—Chaucer in his booke that he made of Troylus, named her Creseyda, — for whiche doughter he prayd to kynge Agamenon et to the other prynces that they wolde requyre the kynge

Pryant to sende Breseyda to hym....... the kynge Pryant sente Breseyda to her fader.

Quand Troylus connut que Breseyda devoit être renvoyée à son père, il fut fort attristé, parce qu'elle étoit *his soverain lady of love*; et Breseyda elle aussi pleuroit Troylus, et elle poussoit les plus grandes plaintes du monde, parce qu'elle devoit abandonner *her soverain lord of love*. Jamais on n'avoit vu deux amoureux montrer tant de tristesse en se séparant. Que celui qui voudroit connoître entièrement le récit de leurs amours lise le livre de Troylus que Chaucer a fait, il y trouvera toute l'histoire, qui seroit trop longue à raconter ici.

Caxton, après cette déclaration, se contente de résumer tous les détails consacrés par la tradition antérieure, ou plutôt par la version de Guy des Colonnes..... *And forgate*, conclut-il, *the noble cyte of Troye and the love of the noble Troyllus. O! how sone is the purpos of a woman chaungid and torned, certes more sonner than a man can saie or thinke. Now late had Breseyda blamed her fader of the vyce of trayson whiche she her self excersised in forgotyng her contre and her trew frend Troyllus.* »

Enfin, en l'an 1512, Le Maire de Belges, dans son second livre des Illustrations des Gaules, consacre à Troylus le dernier alinéa du chap. 19; ce fut la dernière fois, je pense, que notre héros eut l'honneur d'attirer sur lui l'attention sérieuse des historiens et des chroniqueurs. Les François oublièrent cet oncle illustre de Francus, et les Anglois s'en emparèrent presque exclusivement.

C'est à peu près vers cette date que le chief

Schoolmaster, M. Henderson, comprit sagement que la morale attendoit un vengeur depuis Chaucer, et qu'il étoit temps de punir cruellement l'infidélité de Briseïda. D'autres imitations de divers genres de ce poëme de Chaucer contribuèrent à empêcher le nom de Troylus de tomber dans l'oubli pendant le XVIe siècle; il paroît même qu'un drame avoit été composé sur lui en 1595[1].

Est-ce avant ou après ce drame que fut composé celui de Shakspeare? Il est difficile de le dire. Les commentateurs ne sont pas d'accord sur la date de cette composition; quelques critiques même ont supposé que cette pièce devoit être attribuée à un autre écrivain. Cette dernière thèse nous paroît insoutenable; ce drame est bien à chaque scène signé du nom de l'illustre poëte, et les caractères de Pandarus, de Thersite, d'Ulisse et de Cressida, le rendent aussi authentique qu'un manuscrit tout entier écrit de la main de Shakspeare. Selon nous aussi, cette pièce seroit une œuvre de la jeunesse du poëte. On croit deviner qu'il l'a composée quand son génie sommeilloit encore et avant que son âme eût été touchée

1. Nous devons ce renseignement à M. Gustave Masson, professeur au collége de Harrow on the Hill. Nous lui offrons bien cordialement nos remerciements pour l'obligeance avec laquelle il nous a aidé dans ce travail. Voici ce qu'il nous écrit au sujet du drame en question : « Avant la publication de la pièce de Shakspeare, on a la certitude qu'un drame traitant la légende de Troïlus avoit été représenté, car, en 1595, une somme d'argent fut avancée aux auteurs sur les recettes probables de leur ouvrage. Cette tragédie, due à la collaboration de Decker et de Chettle, étoit d'abord intitulée : *Troyelles and Cressida;* à la représentation ce titre fut changé en celui d'*Agamemnon*. »

par quelque grande et noble passion. Il n'avoit encore vu dans l'amour que le caprice ; il se sentoit aiguillonné par la coquetterie féminine, mais non dompté par la tendresse ; la source des larmes, des dévouements sublimes, des gracieuses et des généreuses pensées n'avoit pas encore été ouverte. Peut-être venoit-il de souffrir dans sa vanité à la suite de quelque misérable amourette ; il nous montre le seul type d'amante indigne qu'il nous montrera jamais, et il nous dessine sans doute le portrait de quelque fille vagabonde qui vient de le quitter pour son camarade le jeune premier du Faust de Marlowe. Il le dessine en adolescent qui venge son orgueil blessé ; il arrange une espièglerie ; il ne jette pas un cri de passion et de douleur. Il a été plus irrité qu'abattu et désespéré ; aussi laisse-t-il voir moins de sentiments que de phrases, et de phrases recherchées, presque didactiques. Il n'est pas encore lui-même ; il ne montre que quelques lueurs de son génie futur ; et de toute son intelligence, il ne fait paroître que la partie la moins élevée, c'est-à-dire son esprit et sa verve.

Nous reconnoissons bien, on le voit, que « Troïlus et Cressida » est le moins bon des drames de Shakspeare ; nous ne voulons cependant pas qu'on puisse exagérer la portée de notre critique. Sans doute il y a chez tous ces personnages du pédantisme, une manie d'argumentation qui donne à chacun d'eux un faux air de *scholar ;* Cressida elle-même n'est pas exempte de cette foiblesse, mais les pensées qui jaillissent de ces duels de paroles ne sont ni sans finesse ni sans grâce. On rencontre çà et là quel-

ques-uns de ces traits touchants qui nous annoncent l'arrivée de Juliette, de Miranda, de Desdemone, quelques-unes de ces idées délicates, à demi voilées et comme rougissant de paroître au grand jour, tant elles sont pures, timides et fraîches. Ce quelque chose de railleur, de fantaisiste et de narquois, qui plane sur tout le drame, lui donne parfois un ton faux et touche par endroits à la bouffonnerie, mais il imprime aussi à l'œuvre un caractère saisissant et jette sur tous les portraits une de ces couleurs que le temps ne fait point pâlir. Je veux bien qu'on y reconnoisse plus souvent qu'ailleurs cette vulgarité, cette trivialité même, que Shakspeare ne perdra jamais complétement; tous ces héros, toutes ces héroïnes, ont peut-être un peu de *gin* dans le cerveau; ils ont visité la taverne en compagnie de leur impresario; mais cette fièvre leur sied, elle a mis quelques gouttes de sang vermeil sur leur visage de momie, et quelques lueurs de passion dans leurs yeux depuis si longtemps éteints. Elle a enlevé cette fadeur classique, cette froideur de marbre, cette monotonie, cette rigidité, que nos préjugés donnent aux hommes de l'antiquité. Les personnages ne vivent peut-être pas de la vie que l'histoire leur attribue; leur existence est devenue plus humaine. On retrouve d'ailleurs dans ce drame, comme nous le disions plus haut, une partie des grandes qualités de Shakspeare, la richesse des pensées, le luxe du style, le développement extrême de l'imagination, cette puissance et cette désinvolture magistrale avec lesquelles il domine son sujet, à l'aide desquelles il éblouit en faisant oublier les

invraisemblances et les anachronismes. Rien n'est plat, banal ou somnolent, et l'on saute sans trop de reflexion par-dessus les endroits foibles, entraîné que l'on est par cette humour, cet imprévu de l'idée, par l'originalité des vues, par cette vie turbulente surtout. Ici, comme dans ses meilleurs drames[1], tout s'agite, tout se mêle, toutes ses scènes nous parlent, nous transportent dans leur milieu, et l'on peut constater que le poëte a déjà quelque chose de cette puissance de résurrection qui est le caractère admirable de son génie.

Nous sommes maintenant à l'aise pour reconnoître que sa Cressida et son Troïlus sont inférieurs à la Briseïda de Benoît de Saint-Maur et au Troylus de Boccace.

Ce dernier n'a plus ce cœur aimant, sensible à l'excès, délicat et tendre, que le poëte italien lui avoit attribué. Il n'est plus cet homme vaincu et abattu par l'amour, il n'est pas profondément touché et il n'est pas touchant. Il a gagné d'ailleurs en vigueur morale, et derrière le masque que porte l'amoureux on aperçoit quelques-uns des traits de l'homme, et du chevalier normand.

Cressida, elle aussi, a pris une nouvelle physionomie; elle a perdu cette apparence de sage réserve que Chaucer avoit tenté de lui imposer; elle est aussi coquette que la Grisaïda de Boccace, mais bien plus effrontément; non pas qu'elle soit foncièrement corrompue, elle a même repris un peu de cette simplicité grossière qui caractérisoit la Briseïda de Benoît Saint-Maur; elle est moins excusable pourtant, car on comprend qu'elle doit savoir, au XVII[e] siècle, ce que c'est que la pu-

deur. Elle le sait, en effet, mais en théorie, et, si elle n'en montre pas, c'est uniquement parce qu'elle ne se trouve pas aux occasions où on lui a appris qu'il est utile d'en faire exhibition. Shakspeare est le premier qui lui ait donné cette pointe d'esprit, cette coquetterie maligne, libre et piquante, de la jeune fille destinée à devenir la femme galante et intrigante. Le sage Ulisse l'a bien jugée : « Ces femmes qui ont la langue si bien pendue et qui ouvrent le livre de leurs pensées au premier regard frivole qui y veut lire, croyez-moi, ces créatures-là mettent leur chasteté au service de l'occasion. » Shakspeare, d'ailleurs, paroît avoir voulu dessiner le portrait rude et satirique, mais parfois vrai pourtant, de la jeune fille angloise se livrant à l'amour. Il nous montre Cressida, non passionnée, mais sensuelle, point voluptueuse, mais abandonnée, dissimulant son manque de pudeur naturelle par la raillerie de l'amoureux, et cachant la lourdeur de son désir sous une coquetterie agaçante et pleine de paroles moqueuses. Elle remplace ainsi le sens moral par le manége de la modestie pudibonde, appelant les amants tout à la fois avec effronterie et pruderie; puis, quand ils sont venus, les taquinant pour leur faire oublier qu'elle les a appelés, et se défendant légèrement pour irriter leur froideur naturelle. Elle versera peut-être une larme pour donner quelque valeur idéale à cet amour qui vient de la réflexion, qui n'a pas de relation avec le cœur et qui ne parle qu'aux sens et à l'imagination. Après tout ce manége, elle s'abandonnera grossièrement, mais en laissant tomber un voile sur sa figure impassible. C'est

bien là, selon nous, la physionomie que le poëte a donnée à Cressida, et l'on voit qu'elle n'est pas sans originalité.

Son Dyomèdes court les grands chemins de toute littérature, il est de toutes les sociétés corrompues : il se montre franchement audacieux, insolent et tyrannique.

C'est à Pandarus que Shakspeare a réservé tout l'effort de son génie, et, à notre jugement, il a créé en lui un de ses types bourgeois les plus parfaits. On est tenté de croire qu'il a voulu, en mettant Troïlus en présence de Pandarus, faire une caricature des deux races normande et saxonne qui forment la race angloise; et encore ce dernier n'est-il pas seulement Saxon, il a du sang juif dans les veines. Nous le voyons grossier, grotesque, cynique, mais de plus rusé, malicieux, dépourvu de tout sens moral, paroissant ignorer jusqu'à l'existence de la délicatesse et de la générosité. Grave en paroles, candide en apparence, au fond dépravé et ne consultant que son égoïsme, il poursuit son but honteux avec une persévérance tranquille et froide, avec un calme imperturbable et sans remords. C'est un homme tout d'une pièce d'ailleurs, les nuances sont bien fondues; il est excellent de naturel. Il se montre tout à la fois grossier et rusé, avonsnous dit, et c'est cette grossièreté dans la ruse, comme aussi son manque complet de délicatesse et l'absence absolue de remords, qui arrivent à former ce trait saillant et étrange de son caractère, sa bonhomie. Cette gravité d'alderman qu'il porte partout, cette abondance de sages proverbes qu'il amène à l'appui de ses honteuses tentatives,



ses rhumatismes qui le tourmentent, cette fluxion qui s'est portée sur son œil, tout contribue à en faire une sorte de chef de corporation, le chef de la corporation des entremetteurs, honnête bourgeois, exerçant aussi dignement que possible un digne métier pour l'exploitation duquel il a patente, privilége, lettres de maîtrise, protection des constables, et toutes les facilités désirables. La confiance, la naïveté, la conviction aussi simple qu'inébranlable avec laquelle il travaille, lui donnent à chaque instant quelque chose d'inattendu et en font le modèle achevé de ce qu'on pourroit appeler la candeur de la coquinerie. Sa dépravation prend des airs de foyer domestique, il se démène pour faire de sa nièce la maîtresse de son voisin avec cette activité sereine qui est l'attribut des cœurs purs, avec la même joie que le père de famille peut en goûter en menant sa fille à l'autel. Il la pousse dans les bras de son amant en levant les yeux au ciel pour attirer sur eux toute félicité; il leur sourit, leur souhaite une longue postérité, il va bientôt verser de douces larmes. Il a eu mille peines pour leur procurer une chambre et un lit, il s'en vante modestement et ses rhumatismes le font bien souffrir, mais il se console en pensant au bien qu'il a fait. Il va regagner son logis patriarcal, et, quand il aura fait son livre de caisse, il s'endormira le sourire de la vertu sur les lèvres, en songeant que sa respectable race va avoir des continuateurs dignes de lui et de toutes les attentions du lord-maire. Ce personnage, nous l'avouons, est navrant, mais c'est en même temps un des plus fi

nement et des plus puissamment inventés que l'on puisse trouver dans la littérature comique de l'Angleterre.

Shakspeare, nous l'avons dit, a trouvé le germe de ce caractère dans Chaucer, qui lui a aussi fourni le squelette des autres héros; l'idée première, la marche générale et le but important de son drame, Shakspeare l'a cherché ailleurs. Il est certain pour nous qu'il a travaillé, plus qu'on ne le reconnoît généralement, à faire de Troïlus et Cressida, non pas un drame bouffon, mais un drame historique; et c'est à Benoît de Saint-Maur qu'il doit cette partie de son œuvre. Il ne la lui a pas empruntée directement sans doute, et nous avons montré que c'est par l'entremise des compilateurs du XVe siècle, de Caxton, de Raoul le Fèvre et de Guy des Colonnes, que le trouvère normand a fait parvenir au grand poëte anglois les éléments auxquels ce dernier a imprimé le cachet de son génie.

Nous pouvons nous arrêter ici. Nous renvoyons les lecteurs à Pope, à Dryden, aux éditeurs de Shakspeare, à Steevens, à Collier, à Singer, à Halliwell; on trouvera là le résumé des études qui avoient été faites avant nous sur Troylus et Cressida. Il ne nous appartient pas d'établir une comparaison entre notre travail et celui de nos devanciers. Nous n'avons pas, d'ailleurs, la prétention d'avoir dit le dernier mot sur les questions diverses que soulève une étude aussi longue et aussi variée. Tout en élargissant le plus possible les bornes de cette Introduction, nous avons été cependant forcés de nous imposer une certaine

réserve sur bien des considérations accessoires; nous avons, entre autres, laissé de côté bien des Grecs du Moyen Age qui s'étoient occupés du siége de Troye; nous avons dû négliger l'analyse des pièces angloises du XVIe siècle qui parloient de Troylus. Nous laissons à autrui le soin de signaler les autres imperfections de notre thèse; mais on se rappelle que deux questions importantes ne sont pas encore définitivement résolues à nos yeux : nous voulons parler de l'existence de Lollius et de la possibilité d'une tradition, italienne peut-être, plus développée que le journal de Darès, et antérieure à Benoît de Saint-Maur. C'est là-dessus que nous appelons principalement l'attention de nos successeurs.

Pour nous, à côté de notre travail d'érudition, nous aurions voulu nous appesantir sur la partie plus particulièrement philosophique de la vie littéraire de Troylus; nous avons indiqué cette préoccupation en recherchant les instincts, les mobiles, les nuances de mœurs et de caractères que les différents peuples avoient imposés suivant les époques à chacun de nos personnages. Il y a là encore, nous le savons, bien des considérations à développer. Nous espérons avoir mieux réussi dans le but que nous nous étions proposé, et qui étoit de glorifier le Moyen Age à l'aide de Shakspeare : nous pensons qu'il sera plus que jamais difficile de méconnoître avec quelle sympathique attraction, avec quel amour filial, avec quelle respectueuse et docile intelligence, ce Moyen Age a été recherché, adopté et mis à

profit par le plus grand génie poétique que Dieu ait jusqu'ici envoyé en ce monde.

Nous avons trouvé à la Bibliothèque impériale, à Paris, six manuscrits du roman du Troylus. L'un, 112, fonds La Vallière, porte en tête les armes de Valentine de Milan, avec le chantepleure et la devise « Riens ne m'est plus », qu'elle avoit adoptée après la mort de Louis d'Orléans, son mari. Ces attributs placent la date de ce manuscrit entre les années 1407 et 1409. Les quatre autres (nos 7546, 7549, 7564, 7566 et 276 *bis*, fonds Nostre Dame) ne portent aucune date; l'examen de l'écriture prouve qu'ils appartiennent tous au XVe siècle. Nous n'avons pas cru devoir adopter pour corps de texte la version contenue dans le manuscrit de Valentine de Milan. Cette version nous a paru travaillée, francisée; elle diffère du texte des autres manuscrits; le retranchement des deux mots *sans départir*, devise de la famille de Beauvau, que le sénéchal avoit pris soin de mettre au commencement et à la fin de sa traduction, ce retranchement indiquoit clairement d'ailleurs une seconde copie et une copie remaniée. Parmi les cinq autres manuscrits, nous avons choisi le 7546, quoiqu'il fût incomplet en maint endroit, et quoiqu'il ne fût pas évidemment le plus ancien comme écriture; mais il nous a semblé le plus ancien comme texte, le plus vraisemblablement rapproché du manuscrit princeps. Il nous

a paru avoir gardé plus de traces du dialecte angevin; il est le seul qui ait conservé à nos personnages les noms traditionnels de Troylus et Briseïda, quand les autres les ont déjà modernisés en Troyle et Creseïde. Cette dernière considération, toute minutieuse qu'elle paroisse, a influé beaucoup sur notre décision. Tous les manuscrits présentent d'ailleurs des incorrections, des passages mutilés ou enlevés. Nous n'avons pas besoin de dire que nous avons revu notre texte sur les six manuscrits. On nous a signalé un manuscrit provenant de l'abbaye de Marmoutiers et rangé à la bibliothèque de Tours sous le n° 223. Nous ne l'avons pas consulté; sa date (extrême fin du XVe siècle) et l'extrait qu'on nous en a communiqué nous ont persuadé que nous n'y aurions trouvé aucune variante utile.

IV

De la fin du treizième siècle à la fin du quatorzième, du règne de Philippe le Bel au règne de Charles le Sage, de Joinville à Froissart, une visible transformation s'opère dans la langue, comme dans les idées, comme dans les coutumes, comme dans les institutions et dans les lois. Le mouvement linguistique correspond, en effet, exactement et nécessairement, au mouvement social: les révolutions de l'esprit humain se reflètent d'abord dans la syntaxe et la grammaire. Informe et barbare aux époques d'abaissement, de

dissolution et de ruine, le langage se dessine plus correctement à mesure que l'état social se développe. Toute période d'organisation puissante et vigoureuse présente un langage net, solide, régulier : tel est ce ferme et logique langage du treizième siècle, qui montre une vigoureuse discipline malgré la diversité de ses dialectes, et qui est en si parfaite harmonie avec le système et l'aspect général du temps. Au quatorzième siècle, les lignes se brisent, les règles s'altèrent, de même que le grand cadre féodal se détraque et que la société entre dans une nouvelle phase transitoire. C'est alors tout un régime qui se détruit. Le langage continuera à suivre une marche absolument identique aux progrès ou aux revers de la civilisation. Dans la première moitié du quinzième siècle, décousu et sans ressort, confus et débraillé, il offrira une véritable image d'anarchie. Il sortira pourtant de cette crise plus vivace, plus nerveux et plus hardi. Il participera à l'effervescence du seizième siècle : extravagant, fantaisiste, bariolé et coloré avec Rabelais et Ronsard, jusqu'à ce qu'il s'élève à cette ampleur classique, à cette grandeur gourmée du siècle de Louis XIV. La grammaire est le premier document de l'histoire, et l'histoire la plus lumineuse explication de la grammaire.

Au quatorzième siècle, la transformation qui s'accomplit dans le langage se caractérise, de même que la situation historique et littéraire, par un travail de décomposition et de désorganisation, et par quelques qualités et propriétés nouvelles, germes d'un progrès dont le dernier terme

ne sera pas atteint de longtemps. Le langage commence par se soustraire aux règles de la période précédente : les anciens usages orthographiques s'effacent ; cette grammaire dont nous avons tracé, dans notre Introduction aux Nouvelles du XIII siècle, les traits principaux, tombe en désuétude. Les désinences varient encore, mais le plus souvent au hasard. Les principes d'autrefois demeurent bien dans les souvenirs, mais il est évident que chaque jour on les comprend moins et on y attache moins d'importance. En examinant le texte d'Asseneth, que nous avons présenté comme un exact spécimen de la langue du quatorzième siècle, on remarquera l'observation accidentelle des règles et leur plus ordinaire négligence : « Diex te gart, qui es beneoit de Dieu le haut », dira notre manuscrit, nous offrant dans la même ligne l'exemple du respect et de l'oubli des lois antiques. Le treizième siècle auroit dit : « Diex te gart, qui es beneoiz de Dieu le haut. » Le quinzième siècle dira : « Dieu te gart, qui es benoit de Dieu le hault. » (Conf. le manuscrit du *Miroir historial*, n° 6930 du f. fr. de la Bibliothèque impériale, qui est daté 1455.) Le quatorzième siècle est ainsi constamment fidèle et infidèle au passé. Nous n'insisterons pas et ne chercherons pas à définir ce qui est indéfinissable, c'est-à dire l'incertitude et l'arbitraire. En résumé, ce qui subsiste des anciennes formes grammaticales n'est plus qu'une ruine.

Dans sa physionomie générale, ce langage, comparé aux documents du treizième siècle, est d'apparence déjà plus moderne. Un grand nom-

bre de termes et d'expressions destinés à périr ont disparu ou disparaissent de jour en jour, et la plupart des mots se rapprochent de la forme qu'ils ont définitivement conservée. Le lecteur qui n'est pas familiarisé avec la vieille langue françoise ne rencontrera plus autant de difficultés que dans les pages d'*Amis et Amile*, par exemple, ou d'*Aucassin et Nicolette*. La différence est même si considérable, que nous n'avons pas cru devoir adopter pour ce volume le système de notes multipliées qui nous avoit paru nécessaires dans le recueil précédent, et dont l'utilité n'auroit plus été suffisamment justifiée. Il faut constater, toutefois, que ce langage, tout en s'éloignant du treizième siècle, n'est pas encore arrivé à l'orthographe facile et redondante du quinzième. On écrit encore : « S'esvanoï de ses iex », et non : « S'esvanouy de ses yeulx »; « furent norries avec moi », et non « furent nourries avecques moy »; « apeler », et non « appeller ». Les diphthongues et les consonnes ne se sont pas encore multipliées, comme cela aura lieu pendant la période suivante; de sorte que le langage du quatorzième siècle est souvent plus près de la forme actuelle que le langage du quinzième.

On remarquera aussi l'apparition de quelques mots calqués sur le mot latin : vout, forgé de *vultus*, curre de *currus*. Ces mots tendront à se multiplier jusqu'à produire le baragoin du poëte Blaise d'Auriol ou de l'écolier limousin de Rabelais. Ces deux mots de notre texte de 1333 sont un redoutable symptôme : ils contiennent la menace d'une irruption de termes docte-

ment barbares, sous laquelle notre pauvre langue françoise manqua de rester étouffée.

Les deux autres morceaux que nous publions, l'Histoire de Foulques Fitz Warin et le Roman de Troïlus, offrent, sous le rapport linguistique, le contraste extrême que nous avons, à d'autres points de vue, signalé entre eux. Le premier, malgré la barbarie du dialecte, est d'un style net, sobre, brièvement et carrément coupé, qui sent son treizième siècle. Le second, aux phrases diffuses et entortillées, représente, avec quelque exagération sans doute, ce moment où la langue françoise est jetée en désarroi par des influences multiples et compliquées, par les études nouvelles, par les importations étrangères, surtout par le trouble que les révolutions politiques et religieuses portent dans les âmes; elle a perdu en ce moment de la limpidité et de la clarté qui avoient été dès l'origine ses qualités essentielles, mais elle gagne de la flexibilité et de la souplesse; elle se fait apte à exprimer une variété plus grande d'idées et de sensations; ce n'est plus la parole d'une grande époque à son déclin; on y reconnoît aussitôt l'ère moderne qui commence. Ce volume reproduit donc, dans sa forme comme dans sa pensée, la double face de ce siècle, qui regarde à la fois le passé et l'avenir.



ASSENETH



DE L'YSTOIRE

ASSENETH

El temps du premier des sept ans de la plenté de blez, envoia Pharaon Joseph pour assembler le fourment. Et Joseph vint en la contrée de Elyopoleos [1], où Puthiphar [2] estoit, qui estoit prestre et mestre conseillier de Pharaon, qui avoit Asseneth, sa fille, belle sur toutes les vierges de terre, et sembloit as filles des Juis en toutes choses. Mais elle estoit orguilleuse et hautaine et despisant tout homme. Et nul homme ne l'avoit oncques veue; car elle estoit en une tour jointe à la maison Puthiphar, grant et lée et haute. Et desus cele tour avoit un estre [3] où il avoit x. chambres. Et la première estoit bele

1. Héliopolis. — 2 Ce Putiphar seroit, bien entendu, un autre personnage que celui dont Joseph avoit été l'esclave. — 3. Un étage, *atrium*. Mot d'une signification étendue, qui tout à l'heure désignera une cour, une enceinte habitée.

et grant, faite de pierres de marbre de couleurs; et les parois estoient de pierres precieuses assises en laz d'or, et la couverture dorée. Et là estoient les diex des Egyptiens, d'or et d'argent, lesquiex Asseneth aouroit et leur sacrefioit chascun jour.

En la seconde chambre demoroit Asseneth, et là estoient aornemens d'or et d'argent et de pierres précieuses et de dras precieux. En la tierce chambre avoit de touz les biens de terre; et là estoient les celiers Asseneth. Et les autres VII. chambres estoient à VII. vierges qui servoient Asseneth, et estoient très beles, et homme n'avoit oncques parlé à elles ne enfant masle. En la chambre Asseneth estoient trois fenestres : la premiere très grant par devers Orient, la seconde devers Midi, la tierce devers Aquilon. Et en celle chambre estoit un lit doré couvert de dras de pourpre tissus à or et à jacintes. Et là dormoit Asseneth seule, ne onques homme n'avoit sis sus cel lit. Et entour cele maison avoit un grant estre [1] clos de très haut mur, et en cel estre avoit quatre portes de fer; et à chascune porte garder avoit XVIII. hommes très fors et josnes et bien armez; et en la destre partie de cel estre estoit une fontaine vive, et après la fontaine une citerne qui recevoit l'yaue et arousoit touz les arbres plantez en l'estre, qui estoient biaus et portans fruit. Et Asseneth estoit grant comme Sare, gracieuse comme Rebeca, et bele comme Rachel.

1. Enceinte. C'est l'acception plus large que nous avons annoncée à la page précédente.

Comment Joseph reprist Asseneth de aourer les ydoles.

Joseph envoya un message à Putiphar qu'il voloit aler en sa maison. Et il en ot grant joie, et dist à sa fille : « Joseph, fort de Dieu, doit venir ci. Je te veul donner à li pour fame. » Et elle en ot despit, et dist : « Je ne veul pas estre fame d'un chaitif, mès de filz de roy. » Et si comme ilz parloient, un message vint qui dist : « Vez-ci Joseph. » Et Asseneth s'enfoui en sa tour haut. Et Joseph vint séant en un char qui fu de Pharaon, qui estoit doré ; et le traioient IIII. chevaus touz blans comme noif, en frainz et en hernois dorez. Et Joseph estoit vestu d'une cote blanche très resplendissant et un mantel de pourpre tyssu d'or ; et avoit une couronne dorée sus son chief, et en celle couronne estoient XII. très fines pierres esleues ; et, sus ces pierres, avoit XII. estoiles d'or ; et tenoit en sa main verge royal et un rain d'olive très plain de fruit.

Et Putiphar et sa fame vindrent à l'encontre et l'aourerent. Et entra Joseph en l'estre, et les huis furent clos. Et quant Asseneth le vit de sa tour, si fu trop courouciée de la parole que elle avoit dite de li, et dist « : Vez ci le soleil qui est venu à nous en son char ! Je ne savoie pas que Joseph fust filz de Dieu. Qui pot engendrer si grant biauté d'omme, et quel ventre de fame pot porter tel lumière ? »

Et Joseph entra en la maison Putiphar, et eulz li laverent les piez. Et il demanda quel fame estoit cele qui estoit à la fenestre de la tour: voise s'en hors de ceste maison! Car il cremoit jà qu'ele n'eust couvoitise de li comme pluseurs autres qui li avoient envoié leur messages et dons de diverses manières, que il avoit refusées o grant indignacion. Et Putiphar dit : « Sire, c'est ma fille, qui est vierge et het tout homme, et ne vit onques homme que moi et toi au jour d'ui. Si tu veulz, elle vendra saluer toi. » Et il se pourpensa : « Se elle het tout homme, elle ne sera pas couvoiteuse de moi. » Et dit à son père : « Se vostre fille est vierge, je l'aime comme ma suer. »

Et sa mere l'ala querre et l'amena devant Joseph. Et son pere li dist : « Salue ton frere, qui het toutes les fames estranges aussi comme tu hez les hommes. »

Et dont dist Asseneth : « Diex te gart, qui es beneoit de Dieu le haut! »

Et Joseph dist : « Beneisse toi Diex qui toute chose vivifie ! » Et dont commanda Putiphar que elle besast Joseph. Et elle le voult faire ; mès Joseph mist sa main contre la poitrine Asseneth, et dist : « Il n'apartient pas à homme qui aoure Dieu vif et mengue pain de vie et boit en calice sans corrupcion, besier fame estrange qui aoure ydoles sourdes et mues, et baise de sa bouche et mengue à leur table pain de guervier et boit calice de leur esponges, et se oint d'uille non enquerable[1]. »

1. Oleo inscrutabili.

De la penitance Asseneth et de la consolacion de l'angre; comment il vint des ciex en la chambre Asseneth et parla à li et la conforta moult doucement.



Quant Asseneth ot oy les paroles de Joseph, si fu trop correciée et pleura; et Joseph ot pitié de li, et li mist la main sus la teste, et la benéy. Et Asseneth s'esjoï de la benéiçon, et se mist sus son lit, et fu malade de paour et de joie, et renonça as Diex qu'elle aouroit et fist penitance. Et Joseph but et menga, et, quant il s'en dut aler, Putiphar le volt retenir un jour; et il ne put; mès il s'en ala et promist à revenir dedenz VIII. jours.

Et Asseneth se vesti de cote noire qu'elle vesti quant son frere le mendre fu mort, et c'estoit vestement de tristresce; et clost l'uis de sa chambre sus li et pleura, et geta hors toutes ses ydoles par la fenestre devers aquilon, et toute sa viande roial donna as chiens, et mist cendre sus son chief et sus le pavement, et pleura amerement par VII. jours.

Et à l'uitiesme jour, quant le coc chanta et les chiens abaièrent au matin, elle regarda par la fenestre devers orient, et vit une estoile clere près de li, et le ciel ouvri, et apparut grant lumière; et Asseneth chaï à terre encline sus la cendre, et un homme descendi du ciel, et s'esta sus le chief Asseneth et l'apela par son nom. Et elle n'osa respondre de paour. Si l'apela seconde foiz : « Asseneth, Asseneth ! » Et elle re-

spondi : « Vez me ci, sire, di-moi qui tu es. » Et il li dist : « Je sui prince de la maison de Dieu et de son ost; lieve toi sus tes piez, et je parlerai à toi. »

Et Asseneth leva son chief et vit un home qui sembloit à Joseph en toutes choses, et avoit estole et verge roial et couronne; et le vout[1] de li estoit comme foudre, et ses iex comme rai de soleil, et les cheveus du chief comme flambe de feu. Et quant elle le vit, elle ot paour et chaï encline. Et l'angre la releva et la conforta, et li dist : « Oste ce vestement noir que tu as vestu et ce ceint[2] de tristresce et ce sac de tes jambes et cele cendre de ta teste, et leve ta face et tes mains de vive yaue, et t'aorne de tes vestemens, et je parlerai à toi. »

Et elle s'aourna hastivement et retorna à l'angre, et l'angre li dist : « Asseneth, oste cel aornement[3] de ta teste, car tu es vierge; esjoïs toi et conforte, car ton nom de vierge Asseneth est escript el livre des vivans et n'en sera jamais esfacié; et tu es renouvelée au jour d'ui et vivifiée, et mengeras pain de benéiçon et bevras boivre sans corrupcion, car tu seras ointe de cresme saint; et je t'ai hui donnée espouse à Joseph, et ton nom ne sera plus Asseneth, mès nom de grant refuge, car ta penitance a prié pour toi le haut roy de qui elle est[4] fille; et vierge [doit estre] touzjours riant et attrempée. »

Et elle demanda à l'angre son nom; et il re-

1. Le visage, *vultus*. — 2. Cette ceinture. — 3. L'ange désigne ainsi le théristre, *theristrum*, dont Asseneth s'étoit parée. — 4. Elle, la Pénitence.

spondi : « Mon nom est escript du doi de Dieu el livre du treshaut roi ; et tout ce qui est escript en cel livre n'est pas à dire ne il n'apartient oïr à nul homme mortel. »

De la table et du miel que Asseneth mist à l'angre, et comment l'angre benéi Asseneth.

Et dist Asseneth, qui tenoit le mantel de l'angre par dessus : « Se je ay trouvé grace en tes iex, sié toi un petit sus ce lit, sus lequel onques homme n'assist, et je t'apareillerai la table. »

Et l'angre dist : « Fai tost. » Et elle mist le pain douz et souef flerant et nape neuve. Et l'angre dist : « Donne-moy une rée de miel. » Et si elle fu courouciée pour ce que elle n'en avoit point. Et l'angre li dist : « Entre en ton celier, et tu en trouveras sus ta table. » Et elle y ala et trouva miel tresblanc comme noif et trespur et de soueve oudeur. Lors elle dist à l'angre : « Sire, je n'avoie point de miel, et tu le deis de ta bouche sainte, et il est fet, et l'oudeur de lui sent comme l'alaine de ta bouche. »

Et l'angre si rist pour l'entendibleté [1] Asseneth, et mist sa main sus son chief, et dist : « Tu es beneoite, pour ce que tu delessas les ydoles et creus en nostre Seigneur vif. Et ceulx sont beneois qui viennent à li par penitance : car il mengeront de cestui miel, que les mousches de

1. L'intelligence.

paradis firent de la rousée des roses de paradis. Et ceulz qui en mengeront ne mourront jà en pardurableté. »

Et puis prist l'angre le miel et en rompi une petite partie, et en menja un pou, et mist l'autre en la bouche Asseneth, et dist : « Tu as mengié en ce jour pain de vie, et es ointe de cresme saint, et tes chars sont renouvelées et tes os sont sanez, et ta vertu sera sans defaillir ne ta janesce ne vieilllra jà, et jà ta beauté ne faudra; et tu seras cité souveraine de tous les afuians au non de nostre Seigneur omnipotent roy des siecles [1]. »

Et puis atoucha l'angre la rée de miel, et elle devint entiere comme devant; et puis estendi sa main et toucha de son mestre doi le miel en croiz, et là où son doit toucha fut fet en sanc; et dist à Asseneth : « Resgarde ce mieil. » Et, quant elle le resgarda, elle vist mousches issir hors du miel, blanches comme noif et aucunes vermeilles comme jacintes, et avironnerent toutes Asseneth, et fesoient le miel en sa paume; et mengièrent li et l'angre de celui miel; et l'angre dist as mousches : « Allez vous en en vostre lieu. » Et elles s'en alerent vers orient en paradis. « Aussi seront toutes les paroles vraies que je t'ai hui dites. » Et encore estandi l'angre sa main tierce foiz et toucha le miel, et le feu sailli sus la table et usa le miel sanz faire à la table mal, et l'oudeur qui yssi du miel et du feu fu tresdoulce.

1. Et eris sicut metropolis ædificata omnium confugientium ad nomen Domini.

De la benéiçon des VII. *vierges et du mariage Asseneth selonc l'ystoire.*

sseneth dist à l'angre : « Sire, j'ai avecques moi .VII. vierges qui furent norries avec moi dès enfance, et fumes toutes nées et engendrées en une nuit. Je les apelerai, et tu les beneiras comme moi. »

Et il les fist apeler, et les beného et dist : « Benéisse vous Diex nostre Seigneur très haut, et soiés aussi comme VII. coulompnes de la cité de refuge. » Et donc commanda Asseneth oster la table. Et quant elle l'ot ostée, et elle aloit mettre la en son lieu, l'angre s'esvanoï de ses iex. Et quant elle retorna, elle vit aussi comme un curre [1] à quatre chevaus alant vers orient el ciel. Et Asseneth commence à prier Dieu qu'il lui pardonnast ce que elle avoit parlé si hardiement à li.

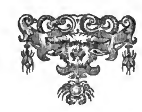
Et vezcy tantost un message qui nonça à Putiphar que Joseph, ami de Dieu, venoit, et son message est jà à la porte. Et Asseneth se hasta d'aler encontre, et s'aresta devant les estables de la maison. Et quant Joseph entra en l'estre, elle le salua et dist les paroles que l'angre li avoit dictes, et li lava les piez. Et lendemain, Joseph pria Pharaon que il li donnast Asseneth à fame ; et il li donna, et leur mist couronnes d'or les milleurs que il avoit, et les fist entrebesier l'un et l'autre, leur fist grans noces et grans disners qui durerent VII. jours, et commanda que nulz ne feist euvre les noces durantes,

1. Un char, *currum*.

et apela Joseph Filz de Dieu et Asseneth Fille du très grant roy haut.

Comestor [1]. Et avant que le temps de la famine venist, elle ot deulx filz; et le premier fu apelé Manassès, qui est à dire oubliance, et dist [2] : « Diex me fist oublier mes labours et la maison de mon père. » Et l'autre fu apelé Effraym, qui est à dire fructefiement, et dist : « Diex me fist croistre en la terre de ma povreté [3]. »

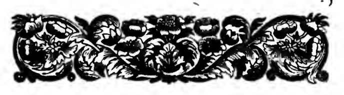
1. C'est-à-dire que ce qui suit a été ajouté par Pierre *Comestor*, ou le Mangeur, l'auteur célèbre de l'*Histoire scolastique*. — 2. Et elle dit : c'est ainsi qu'elle interprétoit le nom de son fils. — 3. Le livre apocryphe de la *Petite Genèse* donne une suite à l'histoire d'Asseneth. Après l'arrivée de Jacob et de ses fils en Egypte, la seconde année de la famine, le fils de Pharaon aperçut Asseneth et s'éprit d'elle. Il persuada à Dan et à Gad, qui étoient fils des servantes de Jacob, de tuer Joseph, en leur disant que celui-ci avoit déclaré qu'à la mort de Jacob il les empêcheroit de prendre part à l'héritage avec leurs frères. Une embuscade fut dressée à Joseph et à Asseneth. Dans la lutte qui s'ensuivit, Benjamin, qui accompagnoit Joseph, frappa d'un coup de pierre le fils de Pharaon et le renversa de cheval. Ses complices s'enfuirent. Rapporté au palais de son père, le fils de Pharaon mourut de ses blessures le troisième jour, de sorte que le bonheur de Joseph ni la vertu d'Asseneth ne coururent plus aucun péril.



HISTOIRE

DE

FOULQUES FITZ WARIN



HISTOIRE
DE
FOULQUES FITZ WARIN

En le temps de Averil e May, quant les prées e les herbes reverdissent, et chescune chose vivaunte recovre vertue, beauté e force, les mountz e les valeys retentissent des douce chauntz des oseylouns, e les cuers de chescune gent, pur la beauté du temps e la sesone, mountent en haut e s'enjolyvent, donqe deit home remenbrer des aventures e pruesses nos auncestres, qe se penerent pur honour en leauté quere, e de teles choses parler qe à plusours purra valer.

Seygnours, vus avez oy, eynz ces houres, qe Willam Bastard, duc de Normaundie, vynt ou grant gent e pueple santz nounbre en Engleterre, e conquist à force tote la terre, e ocist le roy Heraud [1], e se fist coroner à Loundres, e si es-

1. Harold.

tably pées e leys à sa volenté, e dona terres à diverse gentz qe ou ly vyndrent. En ycel temps Yweyn Goynez[1] fust prince de Gales, e si fust vailaunt e bon guerreour, e le roy le dota mout le plus. Cesty Yweyn out guasté tote la marche, e tote fust voyde de Cestre tanqe al mont Gylebert[2]. Le roy se apparilla mout richement, e vint ou grant ost en le countée de Saloburs[3], e trova tote les villes arses de Cestre desqe à Salobure: quar le prince clama tote la marche pur la sue e aportenaunte à Powys. Le prince se retret, quar yl ne osa atendre le roy. Le roy fust mout sages, e pensa qu'il dorreit les terres de la marche as plus vaylauntz chevalers de tut le ost, pur ce qu'il devereynt[4] defendre la marche de le prince à lur profit e al honour lur seignur le roy. Ly roy apela Rogier de Belehealme[5], si li dona tote la counté de Salobure mout franchement, e si fust

1. Owen Gwinned ou Gwineth régna de 1137 à 1169. L'expédition de Guillaume le Bâtard contre les Gallois auroit eu lieu, suivant la chronique saxonne, en 1081. Notre auteur commet donc un anachronisme de 56 ans au moins. Ces sortes d'erreurs se représenteront fréquemment dans la première partie du récit : ainsi nous verronsqu'il attribue presque toujours au règne de Guillaume Ier ce qui appartient au règne de Henri Ier. La méprise n'est pas inexplicable, du reste : Guarin de Metz n'étoit arrivé en Angleterre que sous le règne de Henri; mais la famille croyoit ou vouloit croire que son ancêtre étoit débarqué avec le conquérant. De là cette confusion chronologique dans ses archives et ses traditions. — —2. Depuis Chester jusqu'au Mont-Gilbert. Le Mont-Gilbert, c'est le nom anglo-normand du Vrekin. — 3. Shrewsbury. —4. A la condition qu'ils devroient... — 5. Ce Roger à qui le conquérant donna le Shropshire ne se nommoit pas Roger de Belesme, mais Roger de Montgomery. Le titre de Belesme appartenoit à sa première femme, et, après la mort de celle-ci, passa à son fils aîné Robert.

apellée counté palays [1]. Rogier funda dehors la vylle de Salobure une abbeye de Seynt-Piere, e la feffa mout richement; e tint le counté à tote sa vie. Si comença un chastiel à Brugge [2], et un autre chastel comença en Dynan [3]; mès yl ne les parfist poynt. Après que Roger fust devyé, Robert, son fitz, avoit tote la countée de Salobure; e Ernaud [4], son puysné fitz, avoit Penebrok. Ceux furent gentz trop demesurées e trop culvers [5], e grantment mespristrent countre lur seignour le roy Henré, fitz Willam Bastard, frere roy Willam le Rous; e parfirent le chastel de Brugge contre la defense le roy Henré; dont le roy Henré les desheryta e fist exiler pur tous jours, et dona lur terres as ces chevalers. Le chastel de Dynan e tut le pays entour devers la ryvere de Corve, ou tut l'onour [6], dona à monsire Joce, sun chevaler; e d'enaprès retint [7] le surnoun de Dynan, et fust apelé par tut Joce de Dynan. Cely Joce parfist le chastiel qe Roger de Belehealme en son temps avoit comencé, et si fust fort et vaylaunt chevaler. E si fust la ville bien longement apellé Dynan, qe or est apellée Ludelawe. Cesti Joce fist fere, desouth la ville de Dynan, un pount de pere e chaus, outre la ry-

1. Comté palatin, comté auquel étoit attaché un office du palais. — 2. Bridgnorth. — 3. Ludlow. Un quartier de cette ville se nomme encore *Dinham* et une porte *Dinhamgate*. — 4. Arnoulf ou Arnaud de Montgomery, cinquième et dernier fils de Roger, eut la garde du château de Pembrock.— 5. Les désordres et les violences de ces deux frères sont rapportés par Orderic Vital. Le récit de leur dernière rébellion se trouve au chapitre 3 du livre XI de cet historien. — 6. Avec tout l'honneur, c'est-à-dire avec tous les droits et priviléges féodaux. — 7. Et depuis lors celui-ci retint...

vere de Temede [1], en le haut chemyn qe va parmy la marche e de Cestre desqe Brustut [2]. Joce fist son chastiel de Dynan de tres baylles [3], et le envyrona de double fossée, une dedens e une dehors.

Le roy Willam Bastard aprocha les mountz e les vals de Gales, s'i vist une ville mout large, close jadys de hautz murs, qe tote fust arse e gastée; e pardesouth la ville, en une pleyne, fist tendre ces pavylons, e là demorreit, ce dit, cele nuyt. Lors enquist le roy de un Bretoun coment la ville avoit à noun e coment fust ensi gaste. « Sire, fet le Bretoun, je vus dirroy : Le chastiel fust jadys apellée chastiel Bran; mès ore est apelée la Vele Marche. Jadys vindrent en ceste pays Brutus [4], un chevaler mout vaylaunt, e Coryneus, de qy Cornewayle [5] ad uncore le noun, e plusours autres estretz du lignage Troyene, e nul n'y habita ces parties, estre [6] trelede gentz, grantz geans, dount lur roy fust apelée Geomagog. Cyl oyèrent de la venue Brutus, e se mistrent en la voye à l'encountre; e al dreyn furent tous le geantz occys, estre Geomagog, qe fust mervilous grant. Coryneus le vaylant dist que

1. Teme. — 2. Bristol. — 3. Trois bailles. On appeloit ainsi les enceintes successives formées par les fortifications d'un château fort. Le château de Ludlow, tel qu'il subsiste, répond exactement à ces indications. — 4. On aperçoit, dès ces premières pages, le mélange de faits historiques et de traditions fabuleuses que présentera tout ce récit. Le conteur, jusqu'ici, a été presque historien; nous entrons, avec l'épisode qui suit, en pleine fable. Brutus ou Brut, Corineus et son combat avec Geomagog ou Gogmagog, sont célèbres dans les légendes bretonnes. — 5. *Cornwall*, le pays de Cornouailles. — 6. Excepté, hormis, *extra*.

volenters luttreyt ou Geomagog, pur esprover la force Geomagog. Le geant à la premere venue enbraça Coryneus si estroitement qu'il debrusa ces trois costées [1]. Coryneus se coroça, si fery Geomagog, del pée qu'il chay de un grant roche en la mer; e si fust Geomagog neyé. E un espirit del deble meyntenant entra le cors Geomagog, e vynt en ces parties, e defendy le pays longement, qe unqe Bretoun n'osa habiter. E longement après, le roy Bran, fitz Donwal, fist refere la cité, redresser les murs, e afermer les grantz fossés; e fesoit Burgh e Grant Marche; e le deble vint de nuyt, e oost [2] quanqe leynz fust; e pus en sà unqe nul n'y habita. »

Le roy s'en mervyla mout; e Payn Peverel [3], le fier e hardy chevaler, cosyn le roy, ad tot escoté, e dit qu'il essayereit cele nuyt la merveille. Payn Peverel se arma mout richement, e prist son escu lusant d'or ou une croys de asur endentée [4], e xv. chevalers, e autres sergauntz; et s'en ala en le plus halt paloys, et se herberga yleqe. E quant fust anuyetée, le temps devynt si lede, neir, obscur, e tiele tempeste de foudre e tonayre, qe tous iceux que là furent devyndrent si enpourys [5] qu'il ne purreint, pur pour [6], mover pié ne meyn, eynz cocherent à la terre come mortz. Payn le fer [7] fust mout poury; mès s'en

1. Qu'il lui brisa trois côtes. — 2. Ota, enleva, emporta. — 3. Payn Peverel, à qui notre conteur attribue cette merveilleuse aventure, ne vécut pas sous Guillaume-le-Conquérant, mais sous Henri Ier, qui lui donna le fief de Brunne, dans le Cambridgeshire. — 4. D'or à la croix d'azur endentée. — 5. Effrayés. — 6. Pour peur, à cause de l'effroi. — 7. Fer, *ferus*, c'est plus expressif que fier, qui en est dérivé.

fia en Dieu, de qy yl porta le signe de la croys, e vist qe nul aye n'avereit si de Dieu noun. Se cocha à la terre, e ou bone devocioun pria Dieu e sa mere Marie que ly defendreynt cele nuyt del poer de deble. A peyne out fyny sa preere, vynt le malfée [1] en semblance Geomagog; e si porta un grant masue en sa mayn, e de sa bouche geta fu e fumée dont la ville fust tot enluminée. Payn avoit bon espeir en Dieu, e se seigna de la croys, e hardiement asayly le malfée. Le malfée hauça sa mace, si vodra feryr Payn, mès yl guenchy le coup. Le deble, par vertu de la croys, fust tut enpoury e perdy force; quar yl ne poeit adeser la croys [2]. Payn le pursywy, qu'il ly fery de l'espée qu'il comença crier, et chey tut plat à terre, e se rendy mat. « Chevaler, fet-yl, vus m'avez vencu, ne mie par force de vus meismes, eynz avez par vertue de la croys qe vus portez. — Dy moy, fet Payn, vus, lede creature, quy vus estes e quey fetes en ceste ville; je te conjur en le noun Dieu et de seynte croys. » Le malfée comença counter, de mot en autre, come le Bretoun out eynz dit; e si dit qe, quant Geomagog fust mort, meintenaunt il rendy l'alme à Belzebub lur prince; e si entra le cors Geomagog, e vynt en semblance de ly en ces parties, pur garder le grant tresor qe Geomagog aveit amassé e mys en une mesone qe yl avoit fet desouth la terre en cele ville. Payn ly demaunda quele creature yl fust; e il ly dist qe jadys fust aungle, mès or est par son forfet espirit de deble. « Quel tresour,

1. Le démon, le mauvais esprit. — 2. Atteindre, toucher la croix qui étoit sur l'écu de Péverel.

fet Payn, avoit Geomagog? — Buefs, vaches, cygnes, poons, chevals, e totes autres bestes, tregettés de fyn or [1]; e si avoit un tor d'or, qe parmy moy fust son devyn [2], e en ly fust tote sa creance; e il ly dist ces aventures qe furent à venir. E deus foyth par an soleynt les geantz honorer lur dieu, ce fust le tor d'or, dont tant or est amassée q'a merveille. E pus avynt qe tote ceste countré fust apellée la Blaunche Launde [3]: e moy e mes compaignons enclosames la launde de haut mur e profounde fossé, yssi qe nul entré fust, si noun par my ceste ville qe pleyne fust de mavoys espiritz; e en la lande feymes jostes e tornoyementz; e plusours vindrent pur vere les merveilles, mès unqe nul n'eschapa. A taunt vynt un disciple Jhesu qe apelé fust Augustyn, e par sa predicatioun nus toly plusors des nos, e baptiza gent, e fist une chapele en son noun; dount grant encombrer nus avynt. — Ore me dirrez, fet Payn, où est le tresour dont avez dit? — Vassal, fait-il, ne parlés mès de ce; quar yl [est] destyné as autres; mès vus serrez seignour de tut cet honour, e ceux qe vendrount après vus le tendrount ou grant estrif e guere :

E de ta maunche issera [4]
Ly loup qe merveilles fra,

1. Fabriqués d'or fin. — 2. Un taureau d'or qui par mon moyen étoit son devin. — 3. Le pays que le conteur désigne sous ce nom de Blanche lande est le district qui environne Whittington, village considérable situé à deux milles N. N.-E. d'Oswestry, dans le Shropshire. — 4. Cette prophétie, à laquelle le conteur conserve la forme rimée, annonce figurément les événements qui vont suivre : le loup (Foulques Fitzwarin) chassant le sanglier (Moris de Powis, qui por-

Q'avera les dentz agu
Et de tous serra conuz[1]
Et serra si fort e fer
Qu'il enchacera le sengler
Hors de la Blaunche Launde;
Tant avera vertue graunde.
Ly leopard le loup sywera,
E de sa cowe le manacera.
Ly loup lerra boys e montz,
En ewe meindra ou peschons,
E tresvoera la mer,
Environera cet ydle enter.
Au dreyn veyndra[2] le leopart
Par son engyn e par son art;
Pus en ceste lande vendra,
En ewe son recet tendra. »

Qant l'espirit ou dit ce, s'en issit du corps ; e tiel puour avynt, dont Payn quida devyer. E quant passé fust, la nuyt enclarsyst e le temps enbely; e les chevaliers e les autres, qu'enpourys furent, s'enveylerent[3], e mout s'en mervelerent de l'aventure qe lur aveit avenu. Lendemeyn fust la chose mostré al roy e à tot l'ost. E le roy fis porter le corps Geomagog e gittre en un parfond put dehors la ville ; e fist garder la mace, et la mostra longement à plusours, pur la merveille q'ele fust si graunde.

toit deux sangliers en ses armes), poursuivi par le léopard (le roi Jean), traversant la mer pour se réfugier en France, ravageant les côtes d'Angleterre, s'emparant de la personne du roi, triomphant enfin et achevant ses jours dans son château fermé de marais.

1. Allusion aux dents de l'écusson de Foulques. Cette même allusion est formellement exprimée dans l'interprétation de la prophétie de Merlin qu'on lira à la fin de cette histoire. — 2. Vaincra. — 3. Se réveillèrent, reprirent l'usage de leurs sens.

Le roy s'en vet de yleqe, et vent en une countré joygnant à la Blanche Launde, qe jadys fust à un Bretoun, Meredus fitz Beledyns [1]; e delées si est un chastelet q'est apellée Arbre Oswald [2]; mès or est apelée Osewaldestre [3]. Ly roy apela un chevaler, Aleyn fitz Flaeu, e ly dona le chastelet ou tut l'onour qe apent; e de cely Aleyn vindrent tous les grantz seignurs d'Engletere qe ount le sournoun de Fitz Aleyn. Pus cesti Aleyn fist enlarger mout le chastel.

Ly roys passa la ryvere de Salverne [4], e vist le pays entour bon et bel; et apela un chevaler qe fust née en Loreygne, en la cité de Mées [5], qe mout fust renomée de force de bealté, e de corteysie. E sa enseigne fust de un samyt vermayl, à deus poons d'or [6]. E ly dona Alburburs [7], ou tot l'onour q'apent. E issi dona ly roys à ces meillour chevalers e plus afiez totes les terres, chaces, e fées [8], de Cestre desqe à Brustut.

Ly roy apela Payn Peverel, et ly dona la Blaunche Launde, e foreste, guastyne, chaces, e tut le pays. E si aveit une mote environée de marreis e de ewe; e là fist Payn un tour bel e fort; e fust la mote apelée Wayburs [9]; e si court une ryvere delées qe de Payn Peverel tint le

1. Meredith ap Blethyn, qui étoit prince de North-Walles lors de l'invasion de Guillaume Ier, mourut en 1133. Alan Fitz Flaeu ou Flaaud n'étoit pas contemporain de Guillaume, mais de Henri Ier, à qui il dut sa fortune. Il en est de même de Guarin de Metz.— 2. L'arbre d'Oswald. — 3. Oswestry, *Oswald's tree*. — 4. Severn. — 5. Metz. — 6. De satin vermeil brodé de deux paons d'or. — 7. Alberbury, village situé à sept milles O. de Schrewsbury et à onze milles d'Oswestry. — 8. Fiefs, droits féodaux. — 9. Waybury.

noun, e si est apelée Peverel; mès pus fust apellée Pevereyes. Le roy, quant issi aveyt establie ces terres, retorna à Londres, et de Loundre à Normandie, e yleqe morust. Pus reigna en Engletere Willam le Rous, son fitz; e après ly Henré, son puysné frere, qe pus detint Robert Courtheose [1], son eyné ffrere, en prisone tote sa vye: l'encheson ne vus serra ore dyte.

Puys avynt que Payn Peverel morust en son chastel en le Peeke [2]; e Willam Peverel, le fitz sa soere, reçust e avoit tut l'eritage Payn. Pus cely Willam par coup d'espée conquist tote la terre de Morelas tanqe à l'ewe de Dée, Ellesmere [3], Maylour [4], e Nauhendon. Cesty Willam fist en la Blanche-Launde un tour, e le apela Blaunche-Tour; e la ville q'est entour est uncore apelée Blaunche-Ville, en Englois *Whytynthone* [5]. En Ellesmere fist un autre tour, et sur l'ewe de Keyroc [6] un autre. Willam avoit deus beles neces, Eleyne, la eynsné, et Melette, la puysné, e si maria Eleyne al fitz Aleyn, e dona ou ly en mariage tote la terre de Morlas desqe Keyroc. Melette d'assez fust la plus bele, et pur sa bealté fust mout desirrée; mès nul ne ly vynt à grée. Willam la enresona, et pria qe ele se descovereit à ly, s'yl y avoit en la terre nul chevaler qe ele voleit prendre à baroun; et si nul tel y fust, yl la eydereit à son poer. « Cer-

1. Qui ensuite détint Robert Courteheuse... — 2. En son chateau du Pic. — 3. Ellesmere est situé à 5 milles N. de Whittington. — 4. Le district de Maelor, au N. O. du Shropshire, fait partie du comté gallois de Flint. — 5. *White*, blanche, *town*, ville. — 6. La rivière Ceiriog est un affluent de la Dee, dans laquelle elle se jette, à quelques milles de Llangollen.

tes, sire, fet-ele, yl n'y a chevaler en tot le mound qe je prendroy pur richesse e pur honour de terre; mès si je jamès nul averoy, yl serra bel, corteys, e bien apris, e le plus vaylant de son corps de tote la Cristieneté. De la richesse ne fas-je force; quar, je le pus bien dire, qe cely est riche que ad qe son cuer desire. » Willam, quant ce oy, surryst, e dist: « Bele nece, bien avez dit; e je vus ayderay à mon poer de tel seignur purchacer. Et si vus dorray Blanche-Tour e quanqe apent ou tut l'onour, quar femme que ad terre en fée serra d'assez plus desirrée. » Lors fist Willam une crié en meynte terre, en meynte cité, qe tous les chevalers de valours qe torneier veilent pur amurs, à la feste Seint Michel vienent à chastiel Peverel, q'est en la Peeke; e le chevaler qe mieux fra, e le tornoy venkera, avera l'amour Melette de la Blaunche-Tour, e sire serra e seignour de Blaunche-Ville et de tot l'onour [1]. Ceste criée fust tost depubliée par plusors terres. Guaryn de Meez [2] le vaylaunt ne avoit femme ne enfant; mès manda à Johun, duc de la Petite-Bretaigne, tot l'affere de ceste crié, e ly pria ayde e socours à cele bosoigne. L[e] duc fust moult vaylant; sy avoit dys fitz chevalers, les plus beals e plus vaylantz de corps

1. L'ancienne forme rimée demeure très sensible dans tout ce passage. La conquête de la main de Melette de la Blanche-Tour dans un tournoi est un fait romanesque qui n'a rien de commun avec l'histoire; il nous sembleroit hors de propos de discuter sérieusement les personnages que le conteur va mettre en scène à cette occasion. Nous nous bornons à redresser quelques noms suivant l'orthographe moderne.— 2. A qui nous avons vu, d'après notre texte, Guillaume-le-Conquérant donner le fief d'Alberbury.

qe furent en tote la Petite-Bretaygne : Roger le eyné, Howel, Audwyn, Urien, Thebaud, Bertrem, Amys, Gwychard, Gyrard, e Guy. Le duc maunda ces x. fitz e c. chevalers ou eux, bien mountés e de totes apparillementz richement aprestez, à son cosyn Garyn de Mées ; e yl les resçust à grant honour. Eneas, le fitz le roy d'Escoce, vint ou le conte de Morref [1], e les Brutz [2], Donbars, Umfrevilles, e deus c. chevalers. Iweyn [3], le prince de Gales, vint à deus c. escus ; le duc de Borgoyne ou IIIç. chevalers. Ydromor, fitz le rey de Galewey [4], vint ou c. e L. chevalers. Les chevalers d'Engletere sunt nonbrez à IIIç.

Guaryn de Mées e sa compaignie se herbigerent en tentes faitz en la foreste delées où le tornoiement serroit, bien vestuz tot à volenté de un samit vermayl ; e les destre[r]s furent covertz tot à la terre au fuer de guere. Guaryn meismes, pur estre desconuz [5] des autres, avoyt un crest de or [6]. Lors resonerent le[s] tabours, trompes, busynes, corns sarazynes, qe les valeyes rebonderent de le soun. Lors comença le tornoy dur e fort. Là poeit-um vere chevalers reverseez des destrers, et meynte dure coupe donée, e meynte colée. La damoisele e plusours dames furent monteez une tour, e virent la bele assemblé de

1. Murray. — 2. Bruces. — 3. Owen. — 4. Galloway.— 5. Il nous semble que *desconuz* doit s'interpréter ici, non pas dans le sens de méconnu, mais au contraire dans le sens de distingué : pour être distingué des autres. La particule *de* ou *des* perd quelquefois, dans notre texte, la valeur qu'elle a ordinairement dans la composition des mots. Nous venons de voir « depubliée ». — 6. Un cimier d'or.

chevalers, e coment chescun se countynt. A descrivre les coupes e continances[1] je n'ay cure ; mès Guaryn de Meez e sa compaignie furent ce jour le meylours, plus beals, e plus vaylauntz tenuz, e sur tous si fust Garyn le plus preysé en tous poyntz. Avynt qu'il avespry; e le tornoy, pur la nuyt, ne purra outre durer. Les chevalers s'en alerent à lur ostels. Guaryn e sa compaign[i]e se tornerent privément à lur tentes en la foreste, et se desa[r]merent, e grant joie demenerent. Et nul des autres grant seignours ne savoient où yl devyndrent, ne qy yl furent, tant se countindrent coyement ; mès de tous furent desconuz[2].

L'endemeyn crié fust par tot une joste. Ataunt vynt Garyn à jostes vestu de foyle de ere[3] tot vert hors de la foreste, come cely qe fust aventurous e tot desconu. Quant le duc de Borgoyne l'ad veu, meyntenant ly corust sur, e ly fery grant coup de une lance. Guaryn le refery, qu'il tribucha de le chyval en my la place ; pus un autre, pus le tierce. Melette de la Blanche-Tour ly manda son gant, et pria qu'il la defendist. Yl dit que si freit à son poer ; e si se repeira à la foreste, et se arma de ces armes vermails, e vint ou ces compaignons en le champ, e si venqui le tornoy, e purprist[4] le champ pur totes les gentz qe là vyndrent ; dount jugement se prist entre tous les grantz seignours e herrautz e di-

1. Les coups et les contenances. — 2. Ici c'est évidemment le sens ordinaire : inconnus. — 3. De lierre. Dans ce mot, comme dans quelques autres, l'article s'est joint au radical primitif. — 4. Resta maître du champ contre tous les gens...

sours qe Guaryn, qe fust le chevaler aventurous, à resoun avereit le pris del tornoy e Melette de la Blaunche-Tour. E yl, à grant joie, la prist, e la dammoysele ly. Si maunderent le evesque de la countré, e, veaunt touz, le ad esposé. Willam Peverel tint une feste mout riche à les esposayles; e, quant la feste fust departy, Guaryn prist sa mulier et sa compagnie, et s'en alerent à Blaunche-Ville, et demorent yleqe à grant joie quaraunte jours. Donqe repeyrerent les dys freres ou lur c. chevalers à Bretaigne le Menure; mès Gwy, le puysné frere, remist en Engletere, e conquist par coup d'espée meyntes beles terres, e si fust apelée Gwy le Estraunge [1], e de ly vindrent tous les grantz seignurs de Engletere qe ount le sournoun de Estraunge.

Gwaryn de Meez tint longement à grand honour la seignurie de Blaunche-Vile; mès Yervard, le fitz Yweyn [2], prince de Gales, ly fesoit grant damage, ocist ces gentz, destruit ces terres. Atant asistrent jour de bataylle, où meynt prodhome perdy la vye. Al dreyn, torna la perte à Yervard; quar yl perdy plusours de ces gentz, e guerpist le champ, et s'en fuist à deshonour. Lors mist Guaryn un chevaler mout fort e vaylant, Gwy le fitz Candelou de Porkyntone [3], à garder l'onour de Blaunche-Ville e ces autres terres.

1. Ce Guy Lestrange seroit le père des trois frères Lestrange qui se distinguèrent du temps de Henri II. Un de ses petits-fils figurera dans la suite de cette histoire. — 2. Jorwerth ap Owen, connu sous le nom de Jorwerth Drwyndwn ou Edward au nez brisé. — 3. Porkington est un hameau situé à trois milles de Whittington.

Avynt que la dame enseynta. Quant fust delyvres, al houre qe Dieu ordyna, apelerent l'enfaunt Fouke [1]. E quant l'enfant fust de set anz, si le manderent à Joce de Dynan pur aprendre e noryr ; quar Joce fust chevaler de bone aprise. Joce le resçust à grant honour e grant cherté, le norry en ces chambres ou ces enfauntz ; quar yl avoit deus fyles, dont la puysné fust de meyme l'age qe Fouke fust, e si fust apelée Hawyse. La eynsnée fust apelée Sibylle. A ycel temps grant descord e guere fust entre sire Joce de Dynan et sire Water de Lacy, qe donqe sojorna mout à Ewyas [2] ; pur quel descord meint bon chevaler e meynt prodhome perdy la vye ; quar chescun corust sur autre, arderent lur terres, preierent e robberent lur gentz, et meinte autre damage fyrent. Quant Fouke fust de xviii. ans, moult parfust beals, fortz, e grantz.

Un jour de esté, sire Joce leva matin, si mounta un tour en my son chastiel, pur survere le païs ; e regarda vers la montaigne q'est apelée Whyteclyf [3], e vist les champs covertz de cheva-

1. Guarin de Metz eut deux fils : Roger et Foulques. Ce dernier succéda à son père et mourut vers 1171, laissant un héritier du même nom : Foulques II. C'est celui-ci qui épousa Hawyse, fille de Joce de Dinan. Foulques II mourut vers 1197. Son fils aîné fut également nommé Foulques. Les personnages qui figurent dans notre récit sont Foulques II et principalement Foulques III. L'auteur n'a compté que deux personnages là où il y en eut trois ; de plus, entre ces deux personnages il ne distingue pas exactement le père et le fils et attribue parfois au second ce qui ne sauroit être vrai que du premier. La perpétuité du même nom, se transmettant de génération en génération, contribuoit à jeter une confusion inévitable dans les traditions de la famille.— 2. Le château d'Ewyas-Lacy, dans le Herefordshire.— 3. Whitcliff.

lers, esquiers, serjauntz, e vadletz, les uns armés sur lur destre[r]s, les uns à pié ; e oyt les chyvals hynnyr, e vist les healmes relusantz. Entre queux vist-yl la banere sire Water de Lacy, reflambeaunt novel d'or ou un fés de goules par my [1]. Lors escrie ces chevalers, e les comanda armer, e mounter lur destrers, e prendre lur arblasters et lur archers, e aler al pount desouth la vile de Dynan, et garder le pount et le gué, qe nul n'y passast. Sire Water e sa gent quiderent passer seurement ; mès les gentz sire Joce les unt russhé [2] arere, e plusours d'ambepartz sunt naufrez et tuez. Atant vynt sire Joce e sa banere tote blaunche d'argent, à trois lyons d'asur passauntz, coronez d'or ; ou ly vç., qe chevalers, qe serjauntz, à chyval e à pée, estre [3] les borgoys et lur serjantz, qe bons furent. Donqe à grant force passa Joce le pount, e hurterent les ostz corps à cors. Joce fery Godebrand, qe porta la banere de Lacy, par my le cors de une launce. Donqe perdy le Lacy sa banere. Atant la gent s'entreferirent, e plusours sunt d'ambepartz occis. Mès al Lacy avynt le pys ; quar yl s'en vet fuaunt e desconfitz, e prent sa voie delées la ryvere de Temede.

La dame, ou ces filles e ces autre damiseles, fust montée une tour ; si unt vue tot l'estour, e prient Dieu devoutement qu'il salve lur seignour e ces gentz de anuy e de encombrementz. Joce de Dynan conust Water de Lacy par ces armes, e le vist fuaunt tout soul ; quar yl aveit grant

1. D'or à la fasce de gueules. — 2. Refoulé. — 3. Sans compter.

pour de perdre la vye. Si fert son destrer des esperouns, e passa mountz e vals, e en poy de oure ad ateynt le Lacy en une valée desouth le boys, vers Champ-Geneste [1]; si ly comaunda retorner. Le Lacy nully ne vist si sire Joce noun, e se retorna mult hardiement. E s'entreferirent durement; quar nul n'out cure de autre esparnier. Grantz coupes e fortz s'entredonerent. Joce sembla qe la medlé dura trop longement, hausa l'espée de maltalent, si fery le Lacy à l'escu, qe tot le porfendy par my, e ledement le naufra par my le bras senestre. Joce l'assaut egrement; e a poy qu'il ne l'eust pris, quant sire Godard de Bruyz [2] e deus chevalers ou ly vindrent socoure le Lacy. Sire Godard e ces compaignons mout hardiement asaylent sire Joce de tote partz; e yl se defent de eux come lyon.

La dame e ces fyles en la tour veient lur seignur si demené q'à poyne pussent ester, crient, palment, e grant duel demeynent; quar jamès ne quident ver lur seignour en vie. Fouke le fitz Waryn fust remys en le chastel, quar yl ne fust que xviii. anz; si oy le cry en la tour, monta hastivement, si vist sa dame et tous les autres ploure[r]. Yl s'en ala à Hawyse, e demaunda quey ly fust e pur quoy fesoit si mourne chere. « Tès-tey, fet-ele; poy resembles-tu ton pere, q'est si hardy e si fort, et vous estes coward, e

1. Champ-Geneste, en anglois *Broom-Field*. Le village de Bromfield est à peine éloigné de deux milles de Ludlow. Ces détails topographiques sont de la plus parfaite exactitude. On voit encore aujourd'hui, du haut du château de Ludlow, le cours de la rivière de Teme, le bois de Whitcliff qui descend vers les bords de la rivière, et Bromfield dans le lointain. — 2. Bruce.

tous jours serrez. Ne veiez-vus là mon seignour, qe grantment vus ad chery et suefment norry, est en peryl de mort pur defaute de ayde? e vus, maveys, alez sus e jus seyntz, et ne donez jà garde. » Le vadlet, pur la repreofe que ele avoit dyt, tot enrouy [1] de yre e de maltalent; e s'en vala meintenant de la tour, e trova en la sale un vieil roynous [2] haubert, e le vesty meyntenant à mieux qu'il savoit; e prist une grose hasche denesche [3] en sa mayn. Si vynt à une estable qe ert delées la poterne par ount home vet vers la ryvere, et trova là un somer [4]. Yl mounta meyntenant le somer, e s'en issist par la posterne, e passa bien tost la ryvere, e vynt al champ où son seignur fust abatu de son destrer e en poynt de estre ocys, s'yl ne ust survenu. Fouke aveit un healme lede, e ly covry apoy les espaudles. E à sa premere venue fery Godard de Bruz, qe aveyt saysy son seignour, de sa hasche, e ly coupa l'eschyne del dors en deus meytés, e remounta son seignour. Fouke se torna vers sire André de Preez, sy ly dona de sa hache en le healme de blanc asser, que tut le purfendy desqe à dentz. Sire Ernalt de Lyls veit bien qu'il ne puet en nulle manere eschaper, quar yl fust sorement naufré, e se rendy à sire Joce. Le Lacy se defendy; mès en poy de oure fust seysy.

Ore est sire Water de Lacy pris e sire Ernalt de Lyls, e sunt menez outre la ryvere vers le chastel de Dynan. Donqe parla sire Joce : « Amys borgeis, mout estes fort e vaylant; e si vus ne

1. Rougit, *erubuit*. — 2. Rouillé. — 3. Danoise. — 4. Un cheval de somme.

ussez esté, je usse esté pieçà mortz. Je vus su mout tenuz, e serroy pur tous jours. Vus demorrez ou moy, e je ne vus faudrey jamès. » Joce quida qu'il fust borgeis ; quar borgeys relement ont vestu les armes [1], e ceus qe l'enfant avoit furent roynous e ledes. Donqe respount l'enfant e dit : « Sire, je ne sui nul borgeys ; e ne me conussez poynt ? je su Fouke, vostre norry. » « Beal fitz, fet-il, beneit seyt le temps que je vus unqe nory ! quar jamès son travayl ne perdra, qe pur prodhome fra. » Atant amenerent sire Water e sire Ernalt en une tour qe est apelée Pendovre ; et yleque fist mediciner lur playes, e garder à grant honour. E la dame e ces fyles et lur damoyseles chescun jour conforterent e solacerent sire Water e sire Ernalt de Lyls.

Sire Ernalt fust jeuene bachiler e bel, et grantment fust suppris de l'amur Marioun de la Bruere, une mout gentile damoisele, e si fust la mestre chaunbrere la dame del chastiel de Dynan. Sire Ernalte la damoisele entreparlerent sovent ; quar ele soleit chescun jour venir en la tour ou sa dame, de conforter sire Water de Lacy e sire Ernalt. Avynt qe sire Ernalt, quant veyt temps, aresona la damoysele, e dit qe ele fust la chose qu'il plus ama, e qe tant est suppris de s'amour qe repos ne puet avoir jour ne nuyt si ele ne se asente à ly ; quar ele ly puet socours fere de tous ces anuys. E, si ele le voleyt fere, yl la freit seureté à sa volenté demeyne [2] que jamès nulle autre n'amera, sy ly noun ; e, al plus tost qu'il serreit delyvrés, yl la

1. Car des bourgeois, comme on l'a dit tout à l'heure, avoient réellement pris les armes. — 2. A sa propre vo.onté.

prendreit à femme. La dammoisele oy la bele promesse, e ly graunta fere sa volenté en totes choses, e prist seureté de ly qu'il la tendreit covenaunt de sa promesse. La damoisele les promit qe ele les eydereit en tous poyntz privément, qu'il fussent delyvrés de prisone. E prist towayles e lynceles, si porta en la tour, e les fist coutre ensemble, e par els avala sire Water e sire Ernalt de la tour, e lur pria qu'il tenysent lur lealté e la promesse qe eux ly aveynt promys. E yl la dysent qe lealment se contendreynt à ly sauntz fauser nul covenaunt, e la comanderent à Dieu.

Sire Water e sire Ernalt tot souls alerent lur chemyn à pée; e, al aube de jour, vindrent à Ewyas, à le chastiel sire Water de Lacy. E quant les gentz virent lur seignur seyn e heyté revenuz, ne fet à demaunder si lées furent; quar yl le quiderent aver perdus pur tous jours. Joce de Dynan leva matin, e s'en ala à sa chapele dedenz son chastel, qe fust fet e dedié en l'onour de la Magdaleyne, dount le jour de la dedication est le jour seynt Cyryac e LXX. jours de pardoun [1]. Si oy le service Dieu; e, quant avoit ce fait, mounta le plus halt tour q'est en la terce bayle del chastel, qe or est apelé de plusours Mortemer [2]. E pur cele resoun ad le noun de Mortemer, qe uns des Mortemers fust leynz bone piece en garde. Joce survist le pays, rien ne vist

1. *E*, avec. C'est-à-dire que 70 jours de pardon étoient accordés à quiconque y entendoit en ce jour la messe dans les conditions requises pour gagner des indulgences. — 2. Il est à remarquer qu'une tour située dans la cour extérieure ou troisième enceinte du château de Ludlow est encore aujourd'hui désignée dans le pays sous le nom de tour de Mortimer.

si bien noun. Descendy de la tour, si fist corner à laver [1], e si maunda pur son prison, sire Water. Quar tant honur ly feseit qe nul jour ne vodra laver ne manger eynz ly. Les prisouns furent quis par tot. Ce fust nyent; quar eschapez erent. Sire Joce ne fist nul semblant qu'il se repenty de lur aler, ne jà garde ne dona.

Sire Water pensa qu'il se vengereit ou morreit; maunda pur ces gentz d'Irlaunde [2] e prist souders chevalers e autres, issi qe fort estour e dur assaut fust entre sire Water e sire Joce. Les countes e barons d'Engletere virent la grant mortalité e damage qe fust avenu, e uncore entre eux de jour en jour avynt; pristrent un jour d'amour [3] entre sire Water e Joce; e yleoqe furent totes grevances redressez, e les parties acordeez, e devant les grantz seignours furent entrebaysez.

Joce de Dynan maunda ces lettres à Waryn de Mées e Melette sa bone dame, le piere Fouke l'enfaunt. Fouke fust auke brun, e pur ce fust pus apelé de plusours Fouke le Brun. Waryn e Melette e grantz gentz vindrent al chastel de Dynan, e furent resçu ileqe à grant honur et joie,

1. Donner le signal du repas. Il étoit d'usage de toujours se laver les mains avant de se mettre à table, et c'est cette opération préliminaire et indispensable qui s'annonçoit au son du cor ou de la trompe; de là viennent les expressions usuelles *corner à laver* ou *corner l'eau*.— 2. Les Lacy avoient de grandes possessions en Irlande. Hugues de Lacy, père de Walter de Lacy, avoit pris une part active à la conquête de ce pays. — 3. Les jours d'amour, *love-days*, étoient consacrés à pacifier les différends et solennisés ordinairement par des cérémonies religieuses. C'étoit la part que l'église s'efforçoit de réserver à la concorde et à la paix, au milieu des violences du monde féodal. Ils avoient un but analogue à celui de l'institution célèbre de la *trève de Dieu*.

e se enveiserent une symaigne. Joce molt corteisement parla à Guarin, e ly dit : « Sire, fetyl, vus avez seynz un fitz que je vus ay nory. J'espoir qu'il serra prodhome e vaylant; e serra vostre heir, sy yl vus survist. E je ay deus files, qe sunt mes heyrs; e, si vus plust, vodrey-je qe nus fussoms entrealiez par mariage, e donqe ne doteroms gueres nul grant seignur d'Engletere, qe nostre partie ne serreit meintenu à dreit e à resoun. E, si vus le volez graunter, je vueil qe Fouke le Brun espouse Hawyse, ma puysné file, e qu'il seit heir de la meyté de tote ma terre. » Guaryn ly mercia molt de soun beal profre, e dit qu'il le grantereit tot à sa volenté demeyne.

Lendemayn maunderent à Herford pur le evesque Robert de [1]...... Le evesque vint, e à grant honour fist les esposailles. Joce tint grant feste xv. jours. Quant la feste fust departy, sire Joce e sire Guaryn e lur meynés s'en alerent vers Hertlande [2]; quar yleqe vodreint sojorner une piece. E Marion de la Bruere se feynist malade, e se cocha en son lyt, e dit qe si malade fust qe ele ne se poeit mover, si noun à grant peyne. E demora al chastel de Dynan. Joce comanda qe ele fust guardé tot à talent. E, pur doute de le Lacy e autres gentz, soudea xxx. chevalers e LX. dis serjantz e vadletz, e les bayla son chastel à garder tanqe à son repeyr en le pays. Quant Joce fust passé, lendemein manda Marion son message à sire Ernalt de Lyls, e ly pria, pur la grant

1. Le nom est omis dans le manuscrit. Ce seroit Robert de Melun, qui fut evêque d'Hereford de 1162 à 1167, ou Robert Foliot, qui fut évêque de la même ville de 1174 à 1186. — 2. Hartland, dans le Devonshire.

amisté qe entre eux fust, qu'il n'obliast les covenauntz qe entre eux sunt affermez, e qu'il viegne hastivement parler ou ly à le chastel de Dynan, quar le seignur e la dame e la force de lur meynage sunt vers Hertlande ; e qu'il vienge à meisme le lu où dreyn s'en ala de le chastel. Quant sire Ernalt avoit oy le mandement sa amie, meyntenant remanda meisme le messager, e pria pur s'amur qe ele mesurast la hautesse de la ffenestre par ount il issist dreyn de le chastel; e quele gentz e quantz e quele meisnie lur seignour avoit lessé derere ly, si remandast par le dit messager. La damoisele, qe nul suspecioun de tresoun [1] n'aveit, prist un fyl de say, e le vala par my la fenestre desqe la terre, e tot l'estre del chastiel maunda à sire Ernalt. Donqe remanda sire Ernalt à sa amie qe le quarte jour, avant houre de mie nuyt, serreit à ly à meisme la fenestre par ont yl passa; e la pria qe elle ly atendist yleqe.

Sire Ernalt de Lyls fist fere une eschiele de quyr de meisme la longure de le fyl de saye qe s'amie ly maunda. Donqe s'en ala sire Ernalt à soun seignour, sire Water de Lacy, e ly counta que Fouke, le fitz Waryn de Mées, avoit esposé Hawyse, la fille sire Joce de Dynan, et qe sire Waryn et sire Joce aveyent lessé garnesture en le chastel de Dynan, e furent alez vers Hertlande pur quere souders e pur assembler yleqe lur gentz e pur aüner [2] host e pueple santz nombre. « E, quant tut l'ost sera assemblé, meyntenant vendront à Ewyas, e ardrount e prendront

1. Trahison. — 2. Assembler, *adunare*.



vos terres. E, si yl poent vostre corps prendre, vus serrez detrenché en menu pieces, e vous e les vos desherytez pur tous jours. E ce me mand cele qe vus bien savez; quar ele siet e ad oy la verité. »

Quant sire Water entendy la novele, devynt tut pal pur angoise, e dit : « Certes, je ne pus crere qe sire Joce me freit tiele deceyte, depus qe nus sumes acordeez, e, veantz plusours, entrebayseez; e je harrey mout qe nos piers diseynt [1] qe le acord serreit enfreynt endreit de moy, e sire Joce est tenuz leal chevaler. — Sire, fet sire Ernalt, vus estes mon seignur; je vus garny de vostre damage; quar je say la verité par cele qe ad oy le consayl. E ne ditez mie autre foyz qe je savoy vostre damage e ne le vus vodray garnyr, ne qe je vus ay menty ma fey. » Sire Water devynt molt pensyf, e ne savoit nul bon consayl sur cele bosoigne. Atant dit : « Sire Ernalt, qei me loez-vus de fere? — Sire, fet-il, creez mon consayl, si frez bien. Je irroy meismes, ou ma compagnie, si prendroy par engyn le chastiel de Dynan; e quant sire Joce avera fayly de soun recet [2], il vus grevera le meynz e se retrerra de sa pensée [3]; e par tant poez estre vengé de ly de le hounte qu'il nus ad sovent fait. E, sire, pensez qe, seit ce à droit ou à tort, home se deit de son enymy venger. » Sire Water del tot se mist en le consayl sire Ernalt, e quida qu'il ly aveit dit veir de quanqu'il avoit dit; mès yl menti come faus chevaler.

Sire Ernald apparilla sa compaignie, qe grant

1. Et je serois très fâché que nos pairs pussent dire que l'accord fut enfreint par moi. — 2. Aura perdu son refuge. — 3. Et renoncera à son projet.

fust ; quar yl avoit en sa compagnie, qe chevalers, esquiers, e serjauntz, plus qe myl. E vynt al chastiel de Dynan par nuyt ; e fist partie de sa compagnie demorer en le boys près de Whyteclyf, e partie enbucher desouth le chastiel en les gardyns. La nuyt fust mout obscure ; quar yl ne furent aparçu de gueyte ne de autre. Sire Ernalt prist un esquier qe porta la eschiele de quyr, e s'en alerent à la fenestre où Marion les attent. E quant ele les vist, unqe ne fust si lée ; si en vala jus [1] une corde, e traist sus la eschiele de quyr, si la ferma à un kernel [2] de le mur. E Ernalt monta bien e legerement la tour, e prist sa amye entre ces bras e la beysa ; y fyrent grant joie, e s'en alerent en une autre chambre, e soperent, e pus alerent cochier, e si lesserent la eschiele pendre.

L'esquier qe la porta ala por les chevalers e la grant compaignie qe furent enbuchez en le jardyn le seygnur e aylours, e les amena à l'eschiele. E c. homes bien armés mounterent par l'eschiele de quyr, e s'en avalerent de la tour de Pendovre e s'en alerent par le mur derere la chapele ; e troverent le geyte somoilant, quar yl devynt tut pesant contre la mort [3] ; e ly pristrent meynte-

1. Elle fit descendre jusqu'en bas.—2. L'attacha solidement à un créneau.— 3. Ce dernier membre de phrase n'est pas très clair. M. Wright a traduit : car il sembloit être appesanti par le pressentiment de la mort. Nous livrons cette interprétation au lecteur. Toutefois l'idée seroit recherchée et peu d'accord avec l'esprit du temps ; elle ne seroit pas même fort juste, car le pressentiment de la mort n'a guère pour effet de nous endormir. Nous croyons qu'il vaut mieux entendre simplement : tellement qu'il fut trop pesant, trop engourdi pour se défendre contre la mort.



nant, e ly vodreynt aver ruée jus de son tour en la profonde fossé; e yl cria mercy, e pria qu'il ly vodreynt soffryr sifler une note [1] avaunt qu'il morust. E yl ly granterent; mès yl le fist pur ce qe les chevalers de leynz se devereynt garnyr. Mès ce fust tut pur nient. Tant come il sifla, tut le plus de les chevalers e serjauntz furent decoupées; brayerent et crierent en lur lytz, qe Dieus poeit ayer pité. Mès les compaignons sire Ernalt furent santz pieté; quar quanqe leynz fust mistrent à lede mort, e meynte lyncele qe fust blanche à seyr [2] tot fust enrouy de sang. Aldreyn ruerent le gueyte en la profonde fossé, e rompi le col.

Marion de la Bruere cocha deleez son amy sire Ernalt, e rien savoit de la treson qe sire Ernalt avoit fet; si oy grant noise en le chastiel, leva del lit e regarda jus en le chastiel, oyt la noyse e le cry de naufrez, e vist chevalers armeez e les blanks healmes e haubercz; meyntenant aparçust qe sire Ernalt ly avoit desçu e trahi; si comença mout tendrement à ploure[r], e dyt pytousement : « Alas! fet-ele, qe unqe nasquy de mere [3]! quar, par mon forfet, ad mon seignur, sire Joce, qe suef me norry, perdu son chastel e sa bone gent; e, si je ne usse esté, rien ne fust perdu. Alas! qe je unqe cru cest chevaler! quar par son losenge [4] m'ad-yl desçu, e mon

1. L'auteur de la version en prose pourroit bien avoir inventé ce détail assez singulier. Peut-être le narrateur primitif avoit-il employé l'expression proverbiale : les chevaliers et les sergents furent massacrés avant qu'on eût le temps de siffler une note. L'auteur de la version en prose auroit, en développant le récit, pris à la lettre et mis en action cette locution figurée. — 2. Au soir. — 3. Pourquoi suis-je née de mère! — 4. Par ses flatteries.

seygnur, de cuy plus me est[1]. » Marion tote ploraunte saka l'espeye sire Ernalt, e dit : « Sire chevaler, esveyllez-vus ; quar estrange compaignie avez amené en le chastiel mon seignur santz congié. Mès que vus, sire, e vostre esquier, fussez par moy herbygez, les autres, qe seyntz par vus sunt, ne furent mès[2]. E, depus qe vus me avez desçu, vus ne me poez à reson blamer, si je vus renke service après vostre desert ; mès jamès ne vus avanterez à nulle amye qe vus averez qe, par ma deceyte, avez conquis le chastiel de Dynan e le pays. » Le chevaler se dresça en estant. Marion, de la espeye qe ele tynt trete en sa mayn, fery le chevaler par my le cors ; e si morust le chevaler meyntenant. Marion savoit bien qe, si ele fust prise, ele serreit lyvré à male mort, e ne savoit qe fere ; mès se lessa cheir à une fenestre devers Lyneye[3], si rompy le col.

Les chevalers qe furent en le chastel defermerent les portes, e s'en alerent en la vyle, e overyrent la porte de Dynan vers la ryvere, e fyrent totes lur gentz entrer. Si mistrent au fyn de chescune rywe[4] en la vyle grant nombre de gentz, e fyrent esprendre la vile de fu ; e en chescune rywe fyrent deus feus. Les borgeys e les serjauntz de la vyle, quant vyrent le feu, leverent des lytz, les uns nuz, les uns vestuz, e ne saveint qe fere, quar tut furent à poy forsenez. Les chevalers e les esquiers de Lacy les corurent sur,

1. Ce qui m'est plus douloureux. — 2. Mais bien que vous, sire..., les autres ont été introduits céans par vous, et non par moi. — 3. Le nom de Linney sert encore aujourd'hui à désigner le côté le plus élevé et le plus escarpé du roc sur lequel est bâti le château de Ludlow. — 4. Rue.

si les decouperent e ocistrent espessement. Les borgois ne se poeynt ne saveynt defendre ; quar tous qe trovez [1] furent detrenchez ou ars en le feu. Les damoiseles alerent par les veneles [2], vyrent lur pieres e lur freres gisir detrenchez par les rywes, s'engenulerent, prierent mercy e pardon de vye. Ce fust pur nient, à ce qe l'estoyre dyt [3]; homes, femmes, ou enfauntz, jeovenes e grantz, tous furent ocys, ou de arme ou de feu. Ataunt vynt le jour; donqe manderent à lur seignur qu'il, ou tot son poer, venist al chastel de Dynan. E si fist-yl, e fist mettre sa banere sur le Pendovre [4] en signe de victorie qu'il aveit conquis ce qu'il eyns [5] fust en prison mys ; mès la vile e quanqe fust leyns fust arse à neyrs charbouns.

Quant la novele vynt à sire Joce e Guaryn de Meez, mout dolent, triste e morne furent. Si manderent par tot à lur parentz, amys, e à lur gentz demeyne, issi que yl aveient dedenz une moys set myl de bone gent bien apparillez. E vindrent à chastel Key [6], qu'est fermé desuz un tertre, une lywe de voye de Dynan. Mès chastel Key fust viel à ycel houre, e les portez furent

1. Autant de trouvés, autant de taillés en pièces, etc. — 2. Ruelles. — 3. Ces mots peuvent être considérés comme une allusion au récit original, à l'histoire rimée dont parle Leland, et qui n'existe plus — 4. Sur la tour de Pendover. — 5. Le lieu où auparavant... — 6. Chastel Key, Keyenhom, aujourd'hui Caynham. On désigne ainsi une hauteur située à environ deux milles Est de Ludlow, et qui porte encore des traces très visibles de retranchements et d'anciennes fortifications, derniers vestiges d'un château-fort qui étoit déjà une ruine à l'époque reculée à laquelle se passe notre histoire.

porrys; quar nulle gent ne le aveyent habitée c. ans avaunt. Quar Key [1], le seneschal mon sire Arthur le roy, le avoit fet, e tot les pays à ly fust apendant, e le noun de ly uncore tient, quar la gent du pays le apelent Keyenhom. Joce e Garyn e Fouke le Brun, ou lur gent, lendemeyn vont vers le chastiel de Dynan, si le assailent mout egrement de tote partz. Sire Water e ces chevalers defendent mout hardiement les kernels e les murs; e pus sire Water e ces Irreis [2] s'en issirent de le chastel, e si rendirent fort estour à ceux qe dehors furent. Joce, Garyn e Fouke les assaylent de totes partz e les occient espessement. Les Irreis gisent detrenchez par le prés e jardynz, issi qe à sire Water e les suens avynt le pys; yl e sa gent se retreyent e entrerent le chastiel e defendent les murs. E, si yl ussent demorée dehors, bientost ussent oy noveles mout dures. Sire Joce e sire Waryn se retornerent à lur herberges e se desarmerent; e, quant urent mangée, s'entresolacerent. Lendemeyn aysaylirent le chastel mout egrement de totes partz, mès ne le purreyent prendre. E quanqu'il purreyent

1. Key ou Kex, frère nourricier et sénéchal du roi Arthur, est un des personnages principaux des romans de la Table ronde. Fils de vilain, malgré la haute position que lui donne l'attachement de son frère de lait, il joue à la cour du représentant de la chevalerie un rôle sacrifié et souvent burlesque; présomptueux, vantard, insolent comme un parvenu, il est toujours la première victime qui sert à mettre en relief la force et la vaillance des jeunes héros; et quand le romancier éprouve le besoin de mêler quelque épisode comique aux longs récits d'aventures guerrières ou amoureuses, c'est ordinairement monseigneur Kex, au long cou et aux cheveux rouges, qui lui en fournit le sujet. — 2. Irlandois.

encountrer dehors, les detrencherent. Ceste sege dura longement. Pus après avynt qe, par le assent de un roy d'Engleterre, furent les portes de le chastel, qe treblées [1] erent, ars e espris par feu que fust illumée de bacons e de grece, e la tour sur la porte ars dedens. E le halt tour q'est en le tierce bayl de chastel, que fort e bien ovrée fust qe home ne saveit à cele oure nul plus fort ne meylour, fust de grant partie abatu, e cele bayle à poy tote destruyt.

Sir Waryn devynt malades, e prist congié de sire Joce, e s'en ala à Albrebures soulement ou un esquier, e morust. Fochun [2] le Brun, quant son pere fust mort, vynt à Albrebures, e prist homage e fealté de totes les gentz qe tindrent de son pere; e prist congié de Melette, sa mere, e Hawyse, sa femme, e revynt à sire Joce, e ly counta coment fust avenu de son pere; dount Joce fust moult dolent de la novele.

Sire Water fust dôlent e irascu qu'il avoit perdu sa gent, e mout dota de estre mat e vencu, e se purpensa mout estroytement, si maunda une letre à Yervard Droyndoun [3], prince de Galeś, come à son seignur, amy e parent, e ly counta par letre qe sir Willam Peverel, qe tint Maylour e Ellesmere, est mortz; e dit qe ceus terres sunt

1. Peut-être triples, comme l'entend M. Wright, peut-être faites de poutres et de traverses de bois, du mot latin *trabes*. — 2. *Fochun* auroit été, au treizième siècle, la forme du nom Foulques aux cas obliques, comme Guyon de Guy, Huon de Hugues, etc. (V. les *Nouvelles en prose françoise du XIIIe siècle*, Introduction, p. xlix.) Mais l'ancien usage est, au quatorzième siècle, généralement négligé, et ces deux formes du même mot ne sont plus alors que de simples équivalents. — 3. Jorwerth Drwyndwn. V. p. 28.

de sa seignurie aportenauntz à Powys, e sire Willam les tint de le doun le rey d'Engletere à tort, et le roy les seysera en sa meyn. « E, si issi fait, il vus serra mout mal veysyn, quar il ne vus ayme point. E pur ce, sire, venez chalenger vostre droit; e, si vus plest, me veuillez socours maunder, quar je su durement assegée en le chastel de Dynan. »

Yervard, quant oy avoit la novele, fist assembler Galeys, Escoteys, Yrreys, plus qe vynt myl; e se hasta vers la marche, ardy les vyles, robba le gentz, e tant avoit grant gent qe le pays ne les purra contre-ester. Joce fust cointe [1] e aparçust la venue Yervard; e yl e sa gent e Fouke se armerent, e hardiement assaylerent Roger de Pouwys [2] e Jonas, son frere, qe vyndrent en l'avant-garde de l'ost Yervard, e ocistrent plusours de lur. Roger e Jonas ne poyent durer l'estour, et se retrestrent arere. Ataunt vynt Yervard armée, dont les armes furent de or e de goules quartylé [3], e en chescun quarter un leopart; e assayly sire Joce e Fouke. E yl se defendyrent longement, e ocistrent plusours de lur gent; mès yl avoient tant gent que sire Joce ne purra meyntenir l'estour, e se retorna vers chastiel Key, à une lywe de Dynan. Mès molt ly mesavynt; quar yl avoit perduz plusours de sa gent.

Yervard e ly Lacy, qe donqe lée fust [4], pursi-

1. Avisé, prudent. — 2. Ce Roger de Powis est le père de Meredyth et de Meurich (le *Morys* qui figurera dans ce récit). Roger mourut entre 1179 et 1187. Meurich mourut vers 1200, dates qui s'accordent difficilement avec quelques passages de notre conteur. La plupart des faits qu'il rapporte sont réels, mais la chronologie est incertaine. — 3. Écartelé d'or et de gueules. — 4. Qui alors fut joyeux.

wy sire Joce e Fouke, et les assistrent en le chastelet, et les assaylerent mout egrement. Joce, Fouke, e lur chevalers, treis jours, santz beyvre ou manger, defenderent lur feble e viel chastelet contre tut l'ost. Al quart jour, dit sire Joce qe greyndre honour serreit pur eux de lessir le chastel e morir en le champ à honour, qe morir en le chastel de feym à desonour; e meintenant vindrent en le champ, e ocistrent à lur premer avenue plus qe treis cent, qe chevalers, esquiers, e sergantz. Yervard Droyndon e ly Lacy e lur gent asaylerent sire Joce e sa gent, e yl se defendirent come leons; mès tant gent les assistrent entre eux qu'il ne poeynt longement durer; quar le cheval sire Joce fust ocys, e yl meismes durement naufré; e ces chevalers, les uns pris, les uns ocys. Donqe pristrent sire Joce e ces chevalers, e les manderent à prison à le chastel de Dynan, là où il soleit estre seignur e mestre.

Quant Fouke vyst prendre e amener sire Joce, à poy qu'il ne forsena de duel e de ire; brocha le cheval de esperons, si fery un chevaler qe le mena d'une launce par mi le cors. Atant vynt Yweyn Keveylloke [1], un chevaler hardy e fer, e de une launce de freyne fery Fouke par my la voyde [2] du corps, e la launce debrusa, e le tronchoun remist en le cors; mès les entrayles ne furent rien entameez. Fouke se senty fierement blessé, e rien se poeit defendre; se mist à la fute, e les autres l'enchacerent deus lywes e plus, e, quant ne le poeint ateindre, se retorne-

1. Owen Cyveilioc, prince du Haut-Powis. — 2. Le creux.

rent e seisirent totes les terres que Fouke aveyt. E pristrent Gyoun [1], le fitz Candelou de Porkyntone, qe le conestable Fouke esteit, e manderent à prison à Rothelan [2], e ces vij. fitz ou ly.

Fouke grant duel fet pur son seignour; si ad entendu que le roy Henré est demoraunt à Gloucestre [3], e s'en va làundreit [4]. Si come yl approcha la ville, si fust le roy après soper [5] alaunt sey dedure en un prée, si vist Fouke venant armé al chyval, e mout poinousement chyvalchaunt, quar yl ert feble, e son destrer las. « Atendoms, fet le roy, jà orroms noveles. » Fouke vint tut à chyval al rey, quar yl ne poeit descendre, si counta le roy enterement tote la aventure. Le roy rouly les oyls mou[t] ferement, e dit qu'il se vengereit de tels malfesours en son realme. E ly demanda qu'il fust e dount fust née. Fouke counta le roy où ert née e de qele gent, e qu'il estoit le fitz Guaryn de Meez. « Beau fitz, fet le roy, vus estes bien venuz à moy; quar vus estes de mon sang, e je vus ayderoy. » Le roy fist mediciner ces playes. E maunda pur Melette, sa mère, e Hawyse, sa femme, e lur autre meyné [6]; si les retynt ou ly, e fesoit Hawise e Melette demorer en les chambres la reygne. Hawyse fust grosse enseinte, e, quant terme vynt, fust delyvres de enfaunt, e firent apeler l'enfaunt Fouke. Cely en son temps

1. Guy ou Guyon. — 2. Rhuddlan, dans le comté de Flint. — 3. C'est en 1175 que le roi Henri II vint à Gloucester afin de remédier aux troubles de la frontière galloise. — 4. En cet endroit. — 5. On soupoit vers quatre heures après midi; on dînoit à dix heures du matin. — 6. Et le reste de sa famille.

fust mout renomée, e ce fust à bon dreit; quar yl fust sauntz pier de force, hardiesse e bountée.

Quant Fouke le Brun fust seyn de sa playe, le roy Henré maunda une letre à sir Water de Lacy, e comanda sur vie e menbre qu'il ly delyverast Joce de Dynan, son chevaler, e ces chevalers, qu'il tient à tort en sa prisoun; e si yl ne le fet, yl les vendra quere meymes, e fra tiele justice qe tote Engletere em parlera. Quant sire Water avoyt oy le maundement, molt fust empoury de le maundement; si delyvera sir Joce e ces chevalers, e les vesty e monta honorablement, e les amena par la posterne devers la ryvere de Temede e outre le gwé de Temede e outre Whyteclyf, tan qu'il vyndrent en le haut chemyn ver Gloucestre. Quant sire Joce vint à Gloucestre, le roy le reçust mout léement, e ly promist ley e resoun. Joce sojorna ou le roy tant come ly plust, pus prist congié e s'en ala à Lambourne [1], e sojorna yleque; e bien tost après morust, e fust enterrée yleoqe. Dieus eit merci de la alme!

Le roy Henré apela Fouke, e ly fist conestable de tut son host; e ly comanda tote la force de sa terre, e qu'il presist gent assez e qu'il alast en la marche, si en chasast Yervard Droyndon e son poer hors de marche. Issi fust Fouke fet mestre sur tous; quar fort ert e coragous. Le rey remist à Gloucestre; quar yl fust malengous [2], e gueres ne poeyt traviler [3]. Yervard

1. Lamburne, dans le Berkshire. — 2. Malade. — 3. Voyager, *travel* en anglois.

avoit pris enterement tote la marche de Cestre desqe Wyrcestre [1], e si avoit tous les barouns de la marche desheritée. Sire Fouke, ou l'ost le roy, meint fer assaut fist à Yervard; e à une batayle delées Herford, à Wormelowe [2], ly fist fuyr et guerpyr le champ. Mès avant, d'ambepartz, furent plusours ocys. La guere fiere e dure dura entre sire Fouke e le prince quatre anz, atant qe, à la requeste le roy de Fraunce, fust pris un jour d'amur à Salobures entre le roy e Yervard le prince, e furent entre-beysez e acordeez. E le prince rendy à les barons de la marche totes les terres qu'il avoit de eux prises, e al roy rendy Ellesmere; mès Blanche-Ville e Maylor ne vodra rendre pur nul or. « Fouke, fet le roy, depus qe vus avez perdu Blaunche-Ville e Maylor, en lu de ce vus doyn-je Alleston [3] e tut l'onour qu'apent à tenir perdurablement. » E Fouke le mercia cherement.

Le roy Henré dona à Lewys, le fitz Yervard, enfant de vij. anz, Jonette [4], sa fyle; e en mariage lur dona Ellesmere e autres terres plusours; si mena Lewys à Loundres ou ly. Le prince Yervard, ou sa meyné, prist congié du roy, e s'en ala vers Gales; si dona à Rogier de Powys Blaunche-Vile e Maylour. Rogier pus dona à Jonas,

1. Worcester. — 2. Peut-être Wormseley, à huit milles N. E. d'Hereford. Il n'est pas fait mention de cette bataille dans les chroniques. — 3. Alveston, dans le Gloucestershire, fut certainement un domaine des Fitz-Warin; mais il leur appartenoit déjà à l'époque où nous sommes; le premier Foulques le possédoit en 1156. — 4. Jeannette. Le mariage de Lewis ou Llewellyn eut lieu beaucoup plus tard : il épousa, en 1204, une fille naturelle du roi Jean, et non d'Henri II.

soun puysnée frère, Maylour. Ore avez oy coment sire Joce de Dynan, Sibille, la eyné, e Hawyse, le puisné, ces filles, furent desheritez de le chastel e l'onour de Dynan, qe sire Water de Lacy tient à tort; mès pus fust la ville de Dynan reparillée e refetée, e si fust apellée Ludelowe. E si avez oy coment sire Fouke, le fitz Waryn de Meez, est desherytée de Blanche-Ville e Maylour. Sibile, la suere eyné, fust pus mariée à Payn le fitz Johan [1], molt vailant chevaler.

Fouke e Hauwise tant aveient demoré ou le roy, qu'il avoit synk fitz, Fouke, Willam, Phelip le Rous, Johan, e Alayn. Le roy Henré avoit quatre fitz, Henré, Richard Cuer-de-Lyon, Johan, e Gaufré [2], qe pus fust counte de Bretaygne le Menour. Henré fust coronée vivant son pere; mès il morust avant le piere; e après la mort le pere, Richard; e après Richard, Johan, son frere, qe tote sa vie fust maveys e contrarious e envyous. Fouke le jeouene fust norry ou les iiij. fitz Henré le roy, e mout amé de tous, estre de Johan; quar yl soleit sovent medler [3] ou Johan. Avint qe Johan e Fouke tut souls sistrent en une chambre, juauntz à eschekes [4]. Johan prist le eschelker, si fery Fouke grant coupe. Fouke se senti blescé, leva le piée, si fery Johan en my le pys, qe sa teste vola contre la pareye, qu'il devynt tut mat et se palmea.

1. *Fitz-John.* — 2. Godefroy, *Jeffrey.* — 3. Se quereller, se battre. — 4. Beaucoup d'anciennes chansons de Geste, Renaud de Montauban, Ogier de Danemarche, etc., commencent par une querelle de jeunes princes au jeu d'échecs. Notre conteur suit la tradition en donnant la même origine aux luttes de Foulques et du roi Jean.

Fouke fust esbay ; mès lée fust qe nul fust en la chambre, si eux deus noun ; si frota les oryles Johan, e[1] revynt de palmesoun, e s'en ala al roy, son piere, e fist une grant pleynte. « Tèstey, maveys, fet le roy ; tous jours estes conteckaunt. Si Fouke nulle chose si bien noun vus fist, ce fust par vostre desert demeyne. » E apela son mestre, e ly fist batre fynement e bien pur sa pleynte. Johan fust molt corocée à Fouke ; quar unqe pus ne le poeit amer de cuer.

Quant le roy Henré le pere fust mort, donqe regna rey Richard ; si avoit molt cher Fouke le Brun, le fitz Waryn, pur sa lealté ; e fist apeler devant ly à Wyncestre[2] le v. fitz Fouke le Brun, Foket, Phelip le Rous, Willam, Johan, e Aleyn, e lur cosyn, Baudwyn de Hodenet, e les adubba molt richement e les fist chevalers. Sire Fouke le jeouene e ces freres ou lur compagnie passerent la mer, pur quere pris e los ; e n'oierent parler de nul tornoy ne joustes qu'il ne vodra estre là. E tant fust preysé par tot qe la gent diseient communement que il fust santz pier de force, bounté, e hardiesse ; quar yl aveit tele grace qu'il ne vynt en nul estour qu'il ne fust tenuz e renomée pur le meylour.

Avynt qe Fouke le Brun, lur piere, morust[3]. Le rey Richard maunda ces lettres à sire Fouke qu'il venist en Engletere à receyvre ces terres, quar son piere fust mort. Fouke e ces freres furent mout dolent qe Fouke le Brun, lur bon pere, fut mort ; si revindrent à Londres à le roy

1. Et celui-ci... — 2. Winchester. — 3. Foulques II mourut avant 1199, mais après le retour du roi Richard de la Terre-Sainte, qui eut lieu, comme on sait, en 1194.

Richard, que mout fust lée de eux; si lur rendy totes les terres dont Fouke le Brun morust seysy. Le roy se apparilla vers la Terre-Seynte, e comanda tote la marche à la garde sire Fouke. Le roy l'ama mout e chery pur sa lealté e pur la grant renomée qu'il aveit, e Fouke fust molt bien de le roy tote la vie le roy Richard.

Après cui mort, Johan, le frere le roy Richard, fust coronée roy d'Engletere. Donqe maunda à sire Fouke qu'il venist à ly parler e treter de diverse besoignes qe tochoyent la marche, e dist qu'il irreit visiter la marche; e s'en ala al chastiel Baudwyn, qe ore est apelée Mountgomery [1]. E quant Morys, le fitz Roger de Powys, seignur de Blaunche-Ville, aparçust le roy Johan aprocher la marche, si manda au roy un destrer gras et beal e un girfaut tut blanc muer. Le roy le mercia mout de le present. Donqe vint Moryz parler al rey; e le roy le pria demorer ou ly e estre de son consayl, e ly fist gardeyn de tote la marche. Quant Morys vist soun temps, si parla au roy e ly pria, si ly plust, qe yl ly velsist confermer par sa chartre l'onour de Blaunche-Ville, à ly e ces heyrs, come le roy Henré, soun pere, l'avoyt eynz confermé à Roger de Powys, son pere. Le roy savoit bien que sire Fouke avoit dreit à Blaunche-Ville, e se remenbra de le coupe qe Fouke ly avoyt eynz donée, e se pensa qu'il se vengereit par yleqe; e granta qe quanqe Morys voleyt

1. Baudouin de Hodnet étoit sénéchal héréditaire du château de Montgomery, qui est encore appelé par les Gallois la ville de Baudouin, *Tref Faldwyn*.

fere escrivre, yl le enselereyt. E, à ce fere, Morys ly promist c. livrez d'argent [1].

Yl y avoit bien près un chevaler qe tut aveit oy qe le roy e Morys aveyent parlé; si vynt hastivement à syre Fouke, e ly counta qe le roy confermereit par sa chartre à sire Morys les terres à queux yl avoit dreyt. Fouke e ces quatre freres vindrent devant le roy, e prierent qu'il puissent aver la commune ley e les terres à queux yl aveyent droit e resoun, come le heritage Fouke; e prierent qe le roy velsist receyvre de lur c. lyvres [2], à tieles [3] que yl lur velsist graunter le award [4] de sa court de gayn e de perte. Le roy lur dist qe ce qu'il avoit grantée à sire Morys, yl le tendreit, quy qe se corocereit ou qy noun. Atant parla sire Morys à sire Fouke, e dit : « Sire chevaler, molt estes fol, qe vus chalengez [5] mes terres. Si vus dites qe vus avez dreit à Blaunche-Ville, vus y mentez; e, s'il ne fust devaunt le roy, je le proverey suz vostre corps. » Sire Willam, le frere Fouke, sauntz plus dyre, sayly avaunt, sy fery de le poyn en my le vys sire Morys, qe tut devynt senglant. Chevalers s'entre-alerent, qe plus damage ne fut fait. Donqe dit sire Fouke al roy : « Sire roy, vus estes mon lige-seignour, e à vus fu-je lié par fealté, tant come je fu en vostre

1. Meurich, fils de Roger de Powis, paya au roi Jean pour le fief de Whittington, non pas cent livres, mais cinquante ou soixante marcs d'argent. — 2. Ici le chiffre est exact. — 3. A telles conditions. — 4. Accorder, garantir le jugement, l'arrêt de sa Cour, quel qu'il fût. — 5. Revendiquez.

service e tan come je tienke terres de vus ; e vus me dussez meyntenir en resoun, et vus me faylez de resoun e commun ley ; e unqe ne fust bon rey qe deneya à ces franke tenauntz ley en sa court : pur quoi je vus renke vos homages. » E à cele parole s'en parti de la court, e vynt à son hostel.

Fouke e ces freres se armerent meyntenant, e Baudwyn de Hodenet ensement ; e quant furent passez une demie-luwe de la cité, vindrent après eux xv. chevalers bien montez e armés, les plus fortz e valyantz de tote la meyné le roy, e les comaunderent retorner, e diseyent qu'il aveyent promis al roy lur testes. Sire Fouke retorna, e dit : « Beau sires, molt fustez fols quant vus promistes à doner ce qe vus ne poez aver. » Atant s'entreferirent de lances e de gleyves, issint qe quatre de plus vaylantz chevalers le roy meintenant furent ocis, e tous les autres naufrez au poynt de mort, estre un qe vist le peryl e se mist à la fute. Vynt à la cité ; le roy ly demaunda si Guaryn fust pris. « Nanil, fetyl, ne rien malmys ; yl e tous ces compaignons sunt aleez ; e nus fumes tous ocys, estre moy, qe à grant peyne su eschapez. » Fet le roy : « Où est Gyrart de Fraunce, Pieres de Avynoun, e sire Amys le Marchys[1] ? — Sire, ocys. » Atant vindrent x. chevalers tut à pée, quar sire Fouke meyne les destrers. Les uns des chevalers aveyent perdu le nées, les uns le menton ; e tut furent defolées. Le roy jura grant

1. Ce sont là des noms de roman, comme le remarque très bien M. Th. Wrigth.

serement qu'il se vengereit de eux e de tote lur lignage.

Fouke vynt à Alberburs, e conta à dame Hawyse sa mere coment aveyent erré à Wyncestre[1]. Fouke prist grant aver de sa mere, e s'en ala, ly e ces freres, à ces cosyns, en Bretaygne le Menur, e sojorna tant come ly plust. Le rey Johan seysy en sa meyn totes les terres qe Fouke aveit en Engleterre, e fist grant damage à touz les suens.

Fouke e ces quatre freres, Audolf de Bracy[2], son cosyn, e Baudwyn de Hodenet, son cosyn, pristrent congié de lur amys e cosyns de Bretaygne le Menur, e vindrent en Engletere. Les jours se reposerent en boschages e en mores[3], e les nuytz errerent e travilerent; quar yl n'oserent attendre le roy, quar yl ne aveyent poer contre ly. Atant vyndrent à Huggeford[4], à mon sire Water de Huggeford, qe avoit esposée dame Vyleyne, file Warin de Meez; mès son dreit noun fust Emelyne, e fust la aunte sire Fouke. Pus Fouke s'en va vers Alberburs; e quant vynt ileqe, la gent du pays dient que sa mere est enterrée, pur qy Fouke fet grant duel, e prie mut pitousement pur sa alme.

Sire Fouke e sa gent cele nuyt vont en une foreste q'est apellée Babbyng[5], qe esta delées Blaunche-Ville, pur espier Morys le fitz Rogier. Ataunt vint un vadlet de la meyné Morys, si les

1. Ils avoient agi à Winchester. — 2. Audolf ou Adolphe de Bracy, seigneur de Meole, près Shrewsbury. — 3. Landes, marais, en anglois *moors*. — 4. Higford, près de Shiffnall. — 5. Un bois situé à un mille et demi S. E. de Whittington est appelé aujourd'hui *Babies Wood*.

aparçust, e s'en revet arere, e counta Morys ce qu'il avoit veu. Morys se arma mout richement, e prent le vert escu à deus senglers d'or batu; d'argent fust la bordure, ou flours de glys d'asure. E si avoit en sa compagnie les nuef fitz Guy de la Montaigne e les treys fitz Aaron de Clerfountaygne, issint qe xxx. y aveyent bien mounteez, e v·. de gent à pée. Quant Fouke Morys vist, hastivement de la foreste issist. Entre eux fust comencé dur estour, e ylcqe fust Morys naufré par my l'espaudle, e plusours chevalers e gentz à pié occis furent. E, au dreyn, Morys s'enfui vers son chastel, e Fouke le parsywy, si li quida feryr en fuaunt en le healme; mès le coupe descendy sur le cropoun del destrer. Atant vint Morgan le fitz Aaron, si trayst de le chastel, e fery Fouke par mi le jaunbe de un quarel. Fouke fust molt dolent qe yl ne se poeit venger à sa volenté de sire Morys, e de sa playe en le jaunbe ne dona jà garde.

Sire Morys fist sa pleynte al roy qe sire Fouke fust revenuz en Engletere e ly avoit naufré par my le espaudle. Le roy devynt si corocé qe a merveyle; e ordina c. chevalers ou lur meynie d'aler par tot Engletere, d'enquere e prendre Fouke e ly rendre al roy vyf ou mort. E si averount totes lur costages de[l] roy [1]; e s'il le puissent prendre, le roy les dorreit terres e riche feez. Les chevalers vont par tot Engletere quere sire Fouke; mès là où yl entendyrent qe sire Fouke fust, là ne vodreient aler à nul fuer; quar yl ly doterent à demesure, les uns pur amour

1. Ils auront toutes leurs dépenses payées par le roi.

qu'il aveyent à ly, les autres pur doute de sa force e de sa noble chevalerie, qe damage ne mort lur avensist par sa force e sa hardiesse.

Sire Fouke e sa compagnie vindrent à la foreste de Bradene; e demorerent yleqe privément, quar apertement n'oserent pur ly roy. Donqe vindrent de là outre x. borgeys marchauntz, q'aveyent de les deners le roy d'Engleterre les plus riches draps, pelures, especes, e gyans [1], pur le corps le roy e la reygne d'Engletere, achatez; si l'amenerent par desouth la foreste vers le roy, e xxiiij. serjauntz armées sywyrent pur garder le tresour le roy. Quant Fouke aparçust les marchauntz, si apela Johan son frere, e li dit qu'il alast parler ou cele gent e qu'il encerchast de quele terre sunt. Johan fery le destrer de esperouns, si vint à les marchauntz, e demanda quele gent fuissent et de quele terre. Un vauntparlour [2] orgulous e fer sayly avant, e demanda quey yl avoit à fere d'enquere quele gent y fussent. Johan lur demanda en amour venyr parler ou son seignur en la foreste, ou si noun il vendreynt maugré lur. Atant sayly avant un serjant, si fery Johan de un espée grant coupe. Johan le refery en la teste, qu'il chay à terre palmée [3]. Donqe vynt sire Fouke e sa compagnie, e assaylerent les marchantz; e yl se defendyrent mout vigerousement. Au dreyn se rendirent, quar force lur fist ce fere.

Fouke les mena en la foreste, e yl ly conterent qe marchantz le roy erent; e quant Fouke

1. Etoffes, fourrures, épices et gants. — 2. Un avantparleur, un homme trop hâtif à parler. — 3. Pâmé.

ce entendy, mout fu lée. E lur dist : « Sire marchantz, si vus perdisez cest avoyr, sur qy torneroit la pierte? dite-moi le veyr. — Sire, font-yl, si nus le perdisoms par nostre coardise ou par nostre maveise garde demeyne, la pierte tornereit sur nus; e si en autre manere le perdisoms, en peril de mer ou par force de gentz, la pierte tornereit desuz le roy. — Ditez-vus le voyr? — Oyl, sire, fount-yl. Sire Fouke, quant entendy qe la pierte serreit al roy, donqe fist mesurer le riche drap e riche pelure par sa launce, e si vesti tous ceux qe ou ly furent, petitz e grantz, de cel riche drap, e dona à chescun solum ce qu'il estoit; mès mesure avoit chescun assez large. De l'autre aver prist chescun à volenté. Quant il fust avespré, e les marchauntz aveynt bien mangé, si les comanda à Dieu, e pria qu'il saluasent le roy de par Fouke fitz Warin, qe ly mercia mout de ces bones robes. Fouke ne nul de suens, de tot le tens qu'il fust exilée, unqe ne voleint damage fere à nully, si noun al roy e à ces chevalers. Quant les marchantz e lur serjantz vindrent naufrez e mayhayniés [1] devant le roy, e counterent al roy ce qe Fouke lur charga e coment Fouke aveit son aver pris, a poy qu'il ne enraga de ire. E fist fere une criée par mi le realme, que cely qe ly amerreit Fouke, vyf ou mort, yl ly dorreit myl lyvres d'argent, e, estre ce, yl ly dorreit totes le terres qe à Fouke furent en Engleterre.

De yleqe vet Fouke, e vient en la foreste de Kent, e lessa ces chevalers en l'espesse de la

1. Méhaignés, maltraités.

foreste, e s'en vet tot soul chyvalchant le haut chemyn; si encontra un messager trop jolyvement chauntant, e avoit vestu la teste de un chapelet de rose vermayl [1]. Fouke ly pria pur amur qu'il ly donast le chapelet; e, si yl avoit afere de ly, yl ly rendreit le double. « Sire, fet le messager, il est mout eschars de son aver, qe un chapelet de rose ne velt doner à la requeste de un chevaler. » E dona le chapelet à Fouke; e il ly dona xx. sols de loer. Le messager le conust bien, quar yl le avoit sovent veu. Le messager vint à Canterbures; si encontra les c. chevalers q'aveyent quis Fouke par mi tot Engleterre, e lur dit: « Seignours, dont venez? Avez trové ce qe vus avez quis par le comandement nostre seignur le roy e pur vostre avancement? — Nanyl, fount-il. — Qey me dorez-vus, fet-il, e je vus amerroi là où je ly vy huy e parlay? » Tant donerent e promistrent al messager qu'il lur dit où yl ly avoit veu, e coment yl ly dona xx. s. pur le chapelet qu'il ly dona de grée.

Les c. chevalers firent somondre hastivement tot le pays, chevalers, esquiers, e serjauntz, e enseggerent [2] tote la foreste tot entour; e mistrent tosours e recevours [3] come furent venours [4], e mistrent viele gent e autres par tot le champ

1. Les couronnes ou chapeaux de fleurs furent en grand usage pendant tout le moyen âge. « Si peu de chose comme l'impôt sur les couronnes de roses et le cresson, dit Gilbert de Metz dans sa *Description de Paris*, rapportoit au roi dix mille francs par an. » — 2. Assiégèrent, cernèrent. — 3. *Tosours*, gamins battant les buissons; *recevours*, gens cachés, apostés. — 4. Comme s'ils étoient des chasseurs.

ou corns [1], pur escrier Fouke e ces compaignons, quant furent issuz de la foreste. Fouke fust en la foreste, e rien ne savoit de cest affere. Atant oy un chevaler soner un gros bugle [2]; si avoit suspecion, e comanda ces freres mounter lur destrers, Willam, Phelip, Johan, e Alayn. Ces freres monterent meyntenant. Audulf de Bracy e Baudwyn de Hodenet, Johan Malveysyn, monterent ensement. Les treis freres de Cosham, Thomas, Pieres, e Willam, furent bons arblasters, e tote l'autre meyné Fouke furent tost aprestée à le assaut.

Fouke e ces compagnouns issirent de la foreste, si virent, devant tuz les autres, le c. chevalers qe les aveynt quis par mi Engletere. Si se ferirent entre eux, e ocistrent Gilbert de Mountferrant e Jordan de Colecestre [3] e plusours autres chevalers de la compaignie; si passerent outre par my les c. chevalers, e autresfoyth revyndrent par my euz, e les abatirent espessement. Atant survyndrent tantz chevalers, esquiers, borgeys, serjantz, e pueple santz nounbre, qe Fouke aparçust bien qu'il ne poeit durer la batayle; si se retorna à la foreste; mès Johan son frere fust naufré en la teste par my le healme. Mès, eynz qu'ils tornasent à la foreste, meint bon chevaler, esquiers, e serjantz furent detrenchez. Fouke e ces compaignons ferirent les destrers des esperouns, e fuyrent. Les gentz par tut leverent la menée [4] sur eux, e les pursuy-

1. Avec des cornets. — 2. Sorte de cor de chasse. — 3. De Colchester. Nous ne nous arrêterons pas à chercher des renseignements sur chacun de ces noms, dont l'identité historique est fort douteuse. — 4. Lever le cri, la huée, terme de chasse.

wyrent ou menée par tut. Atant entrerent en une veye, e ne vyrent qe un [1] lever la menée ou un corn. Un de la compaignie le fery par mi le corps de un quarel; atant lessa le cri e la menée.

Fouke e ses compagnons lesserent lur chyvals, e tot à pié s'enfuyrent vers une abbeye qe lur fust deprès. Quant le porter les vist, si corust fermer ces portes. Alayn fust mout haut; si passa meyntenant outre les murs, et le porter comença à fuyr. « Atendez », fet Alayn. Si ly corust après, e prist les clefs de ly; e fery de la masuele [2] dont les clefs pendyrent un coup qu'à resoun ly grevereit pur sa fute. Alayn lessa tous ces freres entrer. Fouke prist un abit de un viel moyne, e se vesty meyntenaunt; e prist un grant potence [3] en sa mayn, e s'en ala hors à la porte, e fist clore la porte après ly, et s'en vet. Vet clochaunt de le un pée, apuant tot le cors à le grant potence. Atant vindrent chevalers e serjantz, ou grant pueple. Donqe dit un chevaler: « Daun veylard moyne, avez-vus veu nuls chevalers armés passer par ycy? — Oyl, sire; Dieu lur rende le damage qe il ont fet! — Qey vus ount-il fet? — Sire, fet-yl, je su viels, e ne me pus ayder, tant su defet; e si vindrent vij. à chyvals, e entour xv. à pié; e, pur ce qe je ne lur pooy hastivement voider le chemyn, yl ne me esparnierent de rien, mès firent lur chyvals coure outre moy, e ce fust pecchié dont poy lur fust. — Tès-tey, fet-il, vus serrez

1. Qu'une seule personne. — 2. Bâton court. — 3. Béquille.

bien vengé eynz huy. » Les chevalers e trestous les autres hastivement passerent avant à pursyvre Fouke, et furent bien tost esloygneez une lywe de le abbeye.

Sire Fouke estut en pées pur plus ver. Atant vynt sire Gyrard de Malfée e x. compaignons, chevalers bien monteez, quar il furent venuz de là outre [1]; e amenerent ou eux chyvals de pris. Donqe dit Gyrard en mokant : « Veiez-cy un moygne gros e grant; e si ad le ventre bien large à herbiger deus galons dechens [2]. » Les freres Fouke furent dedenz la porte, e aveyent oy e veu tote la continaunce Fouke. Fouke, santz plus dire, leva le grand potence, si fery sire Gyrard desouth l'oryle, qu'il chay tot estonée à terre. Les freres Fouke, quant ce vyrent, saylerent hors à la porte, si pristrent les x. chevalers e sire Gyrard e tote lur herneys, e les lyerent mout ferm en la loge le porter, e pristrent tote lur herneys e lur bons destrers; e s'en alerent, qe unqe ne fynerent de errer eynz qu'il vindrent à Huggeford. E ileqe fust Johan sanée de sa plaie.

Quant avoient ileqe sojorné une piece, dount vint un messager qe avoit bien longement quis sire Fouke, e ly dit salutz de par Hubert [3], l'arcevesque de Caunterbures, e ly pria hastivement venir parler ou ly. Fouke prist sa gent, et vynt deleez Canterbures, en la foreste où eyntz avoit estée; e lessa tote sa compagnie ileqe, estre

1. Sans doute. du continent. D'où l'on pourroit conclure que les chevaux de France étoient plus estimés que ceux d'Angleterre. — 2. Il faut lire : *dedenz*. — 3. Hubert Walter, archevêque de Canterbury, de 1193 à 1205.

Willam son frere. Fouke e Willam se atyrerent come marchauntz, e vindrent à Caunterbures à le evesqe Hubert. Le archevesqe Hubert le Botiler lur dit : « Beal fitz, fet-yl, vus estes bien venuz à moy. Vus savez bien qe sire Thebaud le Botiler [1], mon frere, est à Dieu comandée, e avoit esposée dame Mahaud de Caus, une mout riche dame e la plus bele de tote Engletere. E le roy Johan la desire taunt pur sa bealté, qe à peyne ele se puet garder de ly. E je la tienke seyntz, e vus la verrez. E je vus prie, cher amy Fouke, e comant sur ma benoysoun qe vus la prenez à espouse. » Fouke la vist; e savoit bien qe ele fust bele, bone, e de bons los, e qe ele avoit en Yrlaunde fortz chastels, cités, terres, e rentes, e grantz homages. Par assent Willam son frere, e par consayl de le erchevesqe Hubert, esposa dame Mahaud de Caus [2]. Fouke demora deu jours yleqe, e pus prist congié de l'evesqe, e lessa sa femme yleqe, e revynt al boys à ces compaignouns, e lur conta quanqu'il avoit fait. Yl ly escharnyerent e rierent, e le apelerent *hosebaunde* [3]; e ly demanderent où il amerreit la bele dame, le quel al

1. Thibaud Walter, frère de l'archevêque, obtint de Henri II l'office de premier bouteiller d'Irlande. C'est son fils, toutefois, qui prit le surnom de Le Bouteiller en 1221.
2. Nous avons dit dans notre Introduction que Foulques III épousa en effet Mahaud ou Mathilde, fille de Robert Vavasseur, baron du Yorkshire, mais qu'il est permis de douter que ce mariage ait eu lieu dans les circonstances singulières où le place notre récit. — 3. C'est le mot anglois *husband,* mari, homme marié. Il est probable que sur des lèvres normandes ce mot saxon prenoit une inflexion plaisante et ironique.

chastel ou à le boys; e s'entresolaserent. Mès grant damage firent à le roy par tot; e à nul autre, si noun à ceux qe furent ouvertement lur enymys.

Un chevaler qe fust apelé Robert le fitz Sampsoun fust menaunt en la marche de Escoce, e soleyt mout sovent receyvre sire Fouke e sa gent e les herbiger à grant honour; e si fust home de grand tresour. E sa femme fust apelée dame Anable, e fust molt corteise dame. En cel temps fust un chevaler en la contrée qe fust apelée Pieres de Bruvyle. Cely Pieres soleit assembler tous les fitz de gentils homes de le pays qe volagous [1] erent, e autre rybaudayle; e soleynt aler par le pays, e ocistrent e robberent lele [2] gent, marchanz e autres. Cely Pieres, quant yl ou sa compaignie ala robber les gentz, se fesoit apeler Fouke le fitz Waryn; pur quey Fouke e ces compaignons furent trop malement aloseez de ce qu'il n'aveyent coupe [3]. Fouke, qe trop longement, pur doute de le roy Johan, ne poeit demorer en un lyu, vint par nuyt en la marche d'Escoce, e vynt mout près la court sire Robertz le fitz Sampsoun. E vist grant lumere dedenz la court, e oy parler leynz e sovent nomer son noun; si fist ces compaignons arester dehors.

Fouke meismes hardiement entra le court, pus la sale, si vist Peres de Bruville e autres chevalers seantz à soper; e Robert le fitz Sampsoun e sa bone dame e la meynée furent lyez e juteez d'une part la salle. E sire Pieres [e] ces com-

1. Dissipés, dissolus. — 2. Loyale. — 3. Mal famés, blâmés à cause de ce dont ils n'étoient pas coupables.



paignons trestouz furent vysureez[1] e trestous qe servyrent leynz engenulerent devant sire Pieres, e le apelerent lur seignur sire Fouke. La dame, qe just lyé deleez son seignur en la sale, dit molt pitousement : « Hay! sire Fouke, fetele, pur Dieu merci, je ne vus unqe meffis, mès vus ay amée à mon poer. » Sire Fouke estut en pées, e avoit escoté quant qu'il aveyent dit; mès quant il avoyt oy la dame parler, qe grant bounté ly avoit fait, pur nulle chose du mounde ne se poeit plus deporter. Tut santz compaignon se mist avant, e sa espeie trete en sa meyn, e dit : « Ore, pées! je vus comand, trestous qe seynz voy, qe nul ne se moeve tant ne quant. » E jura grant serement qe, [si] nul fust tant hardy de sey mover, il le detrenchereit en menuz pieces. Pieres e ces compaignouns se tindrent engyneez. « Ore, fet Fouke, qy de vus se fet apeler Fouke? — Sire, fet Pieres, je su chevaler, si su apellée Fouke. — De par Deus, fet-yl, sire Fouke, levez sus tost, si liez bien e ferm tous vos compaignons, ou si noun tut premer perderez le chief. » Pieres fust molt enpourys de la manace, e leva sus; e delia le seignour e la dame e tous les autres de la meynée, e lya bien e ferm tous ces compaignouns. E quant tous furent liez, Fouke ly fist couper les testes de tous iceux qu'il avoit liez. E quant yl avoit tous ceux compaignons decoleez : « Vus, recreant chevaler, qe vus fetez apeler Fouke, vus y mentez. Je su Fouke, e ce saverezvus bien; e je vus rendroy qe faucement m'avez alosée de larcyn. »

1. Avoient le visage couvert d'une visière, étoient masqués.

E ly coupa la teste meyntenant; e quant avoit ce fet, apela ces compaignouns, e soperent là, e se firent bien aeese. E issi sire Fouke salva sire Robert e tut son tresour, qe rien ne perdy.

Le roy fist grant damage mout sovent à sire Fouke; tot fust-il fort e hardy, yl fust sages e engynous [1]; quar le roy e sa gent pursiwyrent molt sovent sire Fouke par le esclotz [2] des chyvals; e Fouke molt sovent fist ferrer ces chyvals e mettre les fers à revers, issint qe le roy de sa sywte fust desçu e engynée. Meynt dur estour soffry sire Fouke eynz qu'il avoit conquis son heritage.

Sire Fouke prist congié de moun sire Robert le fitz Sampsoun, et se vynt à Alberburs, e fist fere sa loge en une foreste deleez sur la ryvere. Fouke apela Johan de Raunpaygne : « Johan, fet-il, vus savez assez de menestralsie e de jogelerye [3]; estes-vus osée d'aler à Blanche-Ville, e juer devant Morys le fitz Roger, e d'enquere lur affere? — Oyl, fet Johan. Yl fist tribler un herbe, e la mist en sa bouche; e sa face comença d'engroser e emflyr moult gros, e tu devynt si descolorée qe ces compaignons de-

1. Tout en étant fort et hardi, étoit aussi prudent et rusé. — 2. *Esclotz*, les sabots du cheval, et, par suite, leur empreinte. Le stratagème employé par Foulques paroît avoir été usité au moyen âge. Le fameux Ecossois Robert Bruce, fuyant de Londres, fit, dit-on, ferrer également son cheval à revers, pour dérouter ceux qui le poursuivoient. — 3. Le jongleur ou ménestrel errant avoit le privilége de pénétrer partout et d'être partout bien accueilli. C'étoit donc le déguisement le plus commode pour un espion. Le rôle de Jean de Rampaigne offre des scènes de mœurs caractéristiques.

meyne à grant peyne le conurent. Johan se vesti asque povrement, e prit sa male ou sa jogelerie[1] et un grant bastoun en sa meyn; vynt à Blanche-Ville, e dit al porter qu'il fust un jogelour. Le porter le mena devant sire Morys le fitz Roger; e Morys ly demaunda où yl fust née. « Sire, fet-il, en la marche d'Escoce. — E quele noveles? — Sire, je ne sai nulles, estre de sire Fouke le fitz Waryn, q'est ocys à une roberye qu'il fist à la mesone sire Robert le fitz Sampson. — Dites-vus voir? — Oyl, certes, fet-il; ce dient totes les gentz du pays. — Menestral, fet-il, pur vostre novele je vus dorroy ceste coupe de fyn argent. » Le menestral prent la coupe, e mercia molt son bon seignur.

Johan de Rampaigne fust molt led de vys e de corps; e, pur ce, les rybaudz de leynz ly escharnierent e defolerent e detrestreint[2] par ces chevoyls e par ces pées. Yl leva son bastoun, si fery un rybaud en la teste, qe la cervele vola en my la place. « Malveys rybaud, fet le seignur, « qey as-tu fet? — Sire, fet-il, pur Dieu mercy, je ne pus meez; j'ai une maladie qe trop est grevouse, e ce poez vere par la face qe j'ay si emflée. E cele maladie me tent certeygnes houres de jour tut le seen[3], dont je n'ay poer mey-meismes à governer. » Moris jura grant serement, s'il ne fust pur la novele qu'il aveit porté, yl ly freit estre decollé meintenant. Le

1. Avec ses instruments de jonglerie. — 2. Le destraignirent, le tirèrent et secouèrent. — 3. Me tient certaines heures du jour tout en sa possession, dit M. Wright. Nous aurions mieux aimé lire : « Me taut ou tolt. », m'enlève à certaines heures tout le sens.

jogelour se hasta qu'il fust passée de là, quar molt ly sembla long la demuere. Revynt a Fouke, e counta de mot en autre coment aveit erré, e dit qu'il avoit oy en la court qe sire Morys e ces xv. chevalers e sa meyné irreynt l'endemayn al chastel de Saloburs, quar il esteit gardeyn de tote la marche. Quant sire Fouke ce savoit, molt fust lée e ces compaignouns ensement.

L'endemeyn leva Fouke matyn, e fust armée tot à talent, e ces compaignons ensement. Morys vynt vers Soloburs, e quinze chevalers ou ly, e le iiij. fitz Gwy fitz Candelou de Porkyntone, e sa autre meyné. E quant Fouke ly vyst, molt fust lée; e molt fust irrée à ly, pur ce qu'il ly detient à force son héritage. Morys regarda vers le pas de Nesse [1]; si vist un escu quartilée de goules e d'argent endentée, e par ces armes conust qe ce fust Fouke. « Ore sai-je bien, fet Morys, qe jogelers sunt mensungers; quar là voy Fouke. » Moris e ces chevalers furent molt hardis; e hardiement asaylyrent Fouke e ces compaignouns, e les apelerent larouns, e diseyent qe lur testes eynz la vesprée sereient assis al haut tour de Salobures. Fouke e ces freres se defendirent molt vigerousement; e yleqe fust sire Morys e ces xv. chevalers e les iiij. fitz Gwy fitz Candelou de Porkyntone ocys; e de atant aveit Fouke le meyns enymys.

Fouke e ces compaignons s'en alerent de yleqe

1. Ness est une paroisse située à sept milles N. O. de Shrewsbury, sur la route de cette ville à Oswestry et à Whittington. Une hauteur, nommée le Ness-Cliff, domine la route : c'est là, bien probablement, le théâtre de l'aventure que rapporte notre histoire.

vers Rothelan deparler ou sire Lewys, le prince, q'aveit esposée Johane, la fyle le roy Henré, suere le roy Johan [1]; quar le prince e sire Fouke e ces freres furent norys ensemble en la court le roy Henré. Le prince fust molt lée de la venue sire Fouke, e ly demanda quel acord fust entre le roy e ly. « Sire, fet Fouke, nul, quar je ne pus aver pées pur nulle chose; e pur ce, sire, su-je venuz à vus e à ma bone dame pur vostre pées aver. — Certes, fet le prince, ma pées je vus grant e doynz, e de moy bon resut averez. Le roy d'Engletere ne pées ou vus ne moy ne autre siet aver [2]. — Sire, fet Fouke, grant mercis; quar en vus molt me affye e en vostre grant lealté. E, pus qe vus me avez vostre pées grantée, je vus dirroy autre chose : certes, sire, Morys le fis Roger est mortz, quar je l'ay ocys. » Quant le prince savoit qe Morys fust mortz, molt fust irrée; e dit qe, s'il ne ly avoit sa pées donée, yl ly freit trayner e pendre, pur ce qe Morys fust son cosyn. Donqe vynt la bone dame, e fist accord entre le prince e sire Fouke, issint qu'ils furent entrebayseez e toutz maltalentz pardoneez.

En icel temps grant descord fust entre le prince Lewys e Guenonwyn, le fitz Yweyn Keveyloc [3]; e a cely Guenonwyn grant partie de le pays de Powys apendeit, e si fust molt or-

1. Nous avons déjà relevé l'erreur, du reste peu importante, que commet ici le conteur. — 2. Le roi d'Angleterre ne sait avoir paix avec vous, ni avec moi, ni avec personne. — 3. Gwenwynwyn fut seigneur du Haut-Powis après la mort de son père, Owen Cyveilioc, en 1197. En 1201, Llewelyn, le prince de North-Galles, d'accord avec le roi Jean, convoqua une grande assemblée des chefs gallois pour recevoir leurs hommages à titre de suzerain. Gwenwynwyn

goylous, hauteyn, e fer, e ne vodra rien deporter le prince, mès fist grant destruxion en sa terre. Le prince à force avoit tot abatu le chastel Metheyn [1], e avoit pris en sa meyn Mochnant [2], Lannerth [3], e autres terres qe furent à Guenonwyn. Le prince comaunda la mestrie de tote sa terre à Fouke, e ly comaunda coure sur Guenonwyn e destrure totes ces terres. Fouke fust sages e bien avysée, e savoyt bien qe le tort fust al prince; si ly dist en bele manere: « Sire, pure Dieu, fet-il, mercy! si vus ce fetez qe vus avez devysée, vus serrez molt blamé en estrange regneez de totes gentz. E, sire, si vus plest, ne vus peyse qe je le vus dy, tote gent dient qe vus avez peschié de ly. E, pur ce, sire, pur Dieu, eiez merci de ly, e yl se redressera à vus à vostre volenté, e vus servira de grée. E vus ne savez quant vus averez mester à vos barouns. » Tant precha Fouke au prince e parla, qe le prince e Guenonwyn furent entreacordeez; e le prince ly rendy totes ces terres qe de ly eynz furent prisées [4].

Le roy Johan fust à Wyncestre. Ataunt vynt

refusa de le reconnoître. Llewelyn, soutenu par tous les chefs qui s'étoient rendus à l'assemblée, déclara la guerre au prince de Powis et envahit son territoire. Des amis communs s'interposèrent; une réconciliation eut lieu, et Gwenwynwyn fit sa soumission. Ces événements se passoient précisément vers l'époque où nous en sommes de l'histoire de Foulques Fitz-Warin, et ce sont indubitablement ceux auxquels fait allusion notre récit.

1. Peut-être Mathrafal, dans le Montgomery-shire. — 2. La romantique vallée de Mochnant et sa célèbre cataracte sont bien connues de tous les voyageurs qui ont visité le pays de Galles. — 3. Lannerth, dans le Denbighshire. — 4. Qui lui avoient été enlevées précédemment; prisées, preisées, *prædatæ*.

la novele à ly qe Fouke avoit ocys Morys le fitz Roger, e qu'il fust demorée ou Lewys le prince, q'aveit esposée Johane, sa suere; si devynt molt pensyf, e bone piece ne sona parole. Pus dit : « Hay, seinte Marie! je su roy, Engletere guye [1]; duc su d'Angoye [2] e de Normaundye, e tote Yrland est en ma segnorie; e je ne pus trover ne aver en tot moun poer, pur quanqe je pus doner, nul qe me velt venger de le damage e hontage qe Fouke m'ad fet! Mès je ne lerroy qe je ne me vengeroy de le prince. » Si fist somoundre à Salobures tous ces countes e baronz e ces autres chevalers, qu'il seient à un certeyn jour à Salobures ou tot lur gent. E quant furentz venuz à Salobures, Lewys fust garny par ces amys qe le roy Johan ly movereit grant guere; e apela Fouke, si ly mostra tote le aventure.

Fouke fist assembler al chastel Balaham en Pentlyn [3] xxx. mil de bons hommes; e Guenonwyn le fitz Yweyn vynt ou ces gentz, qe fortz e hardys furent. Fouke fust assez sage de guere, e conust bien tous les passages par ont le roy Johan convenist passer. E le passage fust mout escars [4], enclos de boys e marreis, issi qu'il ne poeit passer si noun le haut chemin. E le passage est apelé le Gué Gymele. Fouke e Guenonwyn ou lur gentz vindrent al passage, e fyrent fouer, outre le haut chemyn, une fossé long, profond, e léé; e firent emplyr la fossée d'ewe, issi qe nul poeit passer, quei pur le marreis, qei pur la fossé [5]. E, outre la fossé, firent un pa-

1. Je gouverne Angleterre. — 2. d'Anjou. — 3. Château de Bala, dans le Merioneth-shire. — 4. Etroit, resserré. — 5. Tant pour le marais que pour le fossé.

lys trobien bataillée [1]; e uncore puet home vere la fossé.

Ly roy Johan ou tot son host vynt al gué, e là quida passer seurement; e vyst de là chevalers armés plus qe dys mil, qe gardoient le passage. Fouke e ces compaignons furent passez le gué par un privé chemyn qu'il avoyent feit, e furent de cele part où le roy fust, e Guenonwyn e plusours autres chevalers ou eux. Le roy escria Fouke, e les chevalers le roy de totes partz assailerent Fouke; mès molt lur mesavynt, qu'il ne le poeynt avenyr [2] si noun par my le frount sur la caucé. Fouke e ces compaignons se defendirent com lyons, e sovent furent demonteez e sovent remounteez; e plusours des chevalers le roy furent ocys; e Guenonwyn fust sorement [3] naufrée parmy le healme en la teste. Quant Fouke veit qu'il ne sa gent ne poeynt durer longement dehors lur fossé, si retornerent par lur privé chemyn, e defendyrent lur palys e la fossé; e des quarels e autres dartz launcerent e gitterent à les gentz le roy, e ocistrent grant gentz, e naufrerent pueple à demesure. Ceste fere e dure medlé dura tanqe à seyr. Quant le roy vist tantz de ces gentz ocys e naufrez, tant fust dolent ne savoit qey fere; mès se retorna vers Salobures.

Le roy Johan fust home santz conscience, mavois, contrarious, e hay de tote bone gent, e lecherous, e, s'yl poeit oyr de nulle bele dame ou damoisele, femme ou fyle de counte ou de

1. Une palissade très bien construite.— 2. Atteindre, approcher. — 3. Gravement, *sorely*.



baron e d'autre, yl la voleyt à sa volenté aver, ou par promesse ou par don engyner, ou par force ravyr. E pur ce fust le plus hay; e pur cele encheson plusours grantz seignurs d'Engleterre aveyent rendu al roy lur homages; dont le roy fust le meynz doté[1] d'assez.

Johan Lestraunge[2], seignour de Knokyn e de Rutone[3], se tynt tous jours ou le roy, e fist damage as gentz le prince. E pur ce le prince fist abatre le chastel de Rutone, e prendre ces gentz e les emprisoner; dount Johan fust molt dolent. Le prince vynt al chastel Balaham, et apela Fouke; si ly dona e rendy tote Blanche-Ville, son herytage, e Estrat, e Dynorben. Fouke le mercia molt, e prist ceus qu'il voleyt et s'en ala à Blanche-Vyle; e fist refermer e par tut amender le chastiel.

Johan Lestrange vynt al roy, e ly conta qe Fouke ly avoit fet grant damage de sa gent e abatu le chastiel de Rutone; e pria al roy (quar il fust bien de ly) qe yl ly aydast de poer, e yl se vengereit bien de sire Fouke e de ces gentz. Le roy apela sire Henré de Audelée[4], qe fust seignour e premer conquerour de le chastiel

1. Redouté.— 2. Jean Lestrange étoit le petit-fils de ce Guy Lestrange dont il a été question dans les premières pages de ce récit. La fidélité de ce seigneur au roi Jean est constatée par l'histoire. — 3. Knockin et Ruyton sont l'un à 8 milles S. S. E., l'autre à 12 milles S. E. d'Oswestry. La destruction de ces châteaux, sous le règne du roi Jean, par les barons rebelles, est confirmée par un acte d'Henri III qui enjoint au shériff du Shropshire d'aider à rebâtir le château de Knockin. — 4. Henry de Audley, le fondateur de la grande famille des Audley, se distingua en effet par son dévouement à la cause du roi Jean. Il ne fit construire Redcastle, dans le Shropshire, que sous le régne de Henri III.

Rous e de l'onour; si ly comanda prendre x. mil chevalers des plus vaylantz d'Engletere, e qu'il e ces chevalers fuissent en totes choses entendauntz à sire Johan Lestrange. Sire Henré e sire Johan e lur chevalers s'aparillerent vers Blaunche-Ville; e, en cheminant, quanqu'il trovèrent, homes e femmes, ocistrent, e robberent le pays. Le cry se leva par tot. Fouke fust à Blanche-Ville, e tynt yleqe bele compaignée, pur ce qu'il avoyt donqe son novel entré en ces terres; e furent ileqe de Gales vij^c. chevalers, e serjantz plusours. Quant la novele vynt à Fouke qe sire Johan e sire Henré vindrent vers ces parties, se armerent meyntenant e s'en alerent privément al pas de Mudle [1]. E quant sire Johan vist sire Fouke, brocha le destrer, sy feri sire Fouke de sa lance, qe ele vola en menu pieces. E sire Fouke referi sire Johan en my la face par my le healme, qe le coupe tote sa vie fust aparisaunt; e sire Johan vola tot plat à terre. Sire Johan fust molt vaylant; sayly tost en piés, e s'escria molt halt: « Ore, seynours, à Fouke tous! » Fouke respond cum orgoilous: « Certes, fet-il, e Fouke à tous! » Donqe le chevalers d'ambepartz s'entreferyrent. Fouke e sire Thomas Corbet [2] e ces autres compaignons plu-

1. Middle. C'est un village situé à sept milles N. de Shrewsbury. — 2. Les Corbet étoient seigneurs de Caus, dans le Shropshire. Thomas Corbet étoit le fils aîné de Robert Corbet, encore vivant. Toutefois, la rébellion de Thomas, qui dura jusqu'à la fin du règne de Jean, fit procéder contre le père. Le château de Caus fut saisi par la couronne, et ne fut restitué que dans la troisième année du règne de Henri III. Thomas Corbet devoit être très jeune à l'époque de notre



sours ocistrent. Aleyn, fitz Guaryn, e Phelip, son frère, furent naufrez.

Quant Fouke vist ces frères naufrez, a poy qu'il n'enragea d'yre. Sire Fouke se mist en la presse, e quanqu'il ateynt ne puet avoir socours de mort. Sire Fouke n'aveit à la jorné qe vij^{c}. chevalers, e les autres furent x. myl e pluz, pur quoy Fouke ne poeit veyndre l'estour, si se retorna vers Blanche-Ville. Sire Audulf de Bracy fust demontée en mi la presse, e molt se defendy hardiement; au dreyn fust pris e amenée vers Saloburs. Sire Henré e sire Johan furent molt leez de la prise; si vyndrent à Salobures devant le roy, e rendirent sire Audulf al roy, qe ly aresona molt fierement, e jura grant serement qu'il ly freit trayner e pendre, pur ce qu'il fust son traytour e son laroun, e avoit ocys ces chevalers, ars ces cités, ces chastels abatuz. Audulf ly respondy hardiement, e dit qe unqe ne fust traytour, ne nul de son lignage.

Fouke fust à Blaunche-Ville, e fist laver e mediciner ces frères e ces autres gentz. Atant ly sovynt de sire Audulf, e le fist quere par tot; e quant ne poeyt estre trovée, yl ne ly quida vere à nul jour, si demena si grant duel qe home ne poeit greynour. Atant vynt Johan de Rampaygne, e vist Fouke fere tiel duel. « Sire, fet-il, lessez estre ce duel; e, si Dieu plest, eynz demayn prime orrez bone novele de sire Audulf de Bracy; quar je meisme irroy parler au roy. »

récit, c'est-à-dire dans les premières années du XIIIe siècle, puisqu'il ne mourut que vers 1273.

Johan de Rampaygne savoit assez de tabour, harpe, viele, sitole, e jogelerie; si se atyra molt richement, auxi bien come counte ou baroun. E fist teyndre ces chevoyls e tut son corps entierement auxi neyr come geet, issi qe rien ne fust blanke si ces dentz noun. E fist pendre entour son col un molt beal tabour; pus monta un beal palefroy, et chevalcha par my la vile de Salobures, desqe à la porte du chastiel; e de meynt un fust regardé. Johan vynt devant le rey, e se mist à genoylounz, e salua le roy mout corteysement. Le roy ly rendy ces salutz, e ly demanda dont yl estoit. « Sire, fet-yl, je su un menestral Ethiopien, né en Ethiopie. » Fet le roy : « Sunt touz les gentz de vostre terre de vostre colour? — Oyl, mon seignur, home e femme. — Qei dient-yl en estrange regneez de moy? — Sire, fet-yl, vus estes le plus renomée roy de tote la cristieneté; e pur vostre grant renoun vu su-je vénu vere. — Bel sire, fet le roy, bien viegnez. — Sire, mon seignur, grant mercy. » Johan dist qu'il fust renomée plus pur mavesté qe bounté; mès le roy ne l'entendi point. Johan fist le jour meynte menestralsie de tabour e d'autre instrumentz.

Quant le roy fust alée cocher, sire Henré de Audelée fist aler pur le neyr menestral, e le amena en sa chambre. E fesoient grant melodie; e quant sire Henré avoit bien beu, donqe dit à un vadlet: « Va quere sire Audulf de Bracy, qe le roy velt ocyre demeyn; quar une bone nutée avera avant sa mort. » Le vadlet bien tost amena sire Audulf en la chambre. Donqe parlerent e juerent. Johan comença un chanson qe sire




Audulf soleit chaunter ; sire Audulf leva la teste, si ly regarda en my le vys e à grant peyne le conust. Sire Henré demanda à beyvre ; Johan fust molt servisable, saily legerement en piés, e devant tous servy de la coupe. Johan fust coynte ; gitta un poudre en la coupe, qe nul ne le aparçust, quar yl fust bon jogelere ; e tous qe burent devyndrent si sommylous qe bien tost après le beyre se cocherent dormyr. E quant tuz furent endormys, Johan prist un fol qe le roy aveit, si ly mist entre les deus chevalers qe devereynt garder sire Audulf. Johan e sire Audulf pristent les tuayles e lintheals qe furent en la chambre, e, par une fenestre devers Salverne, s'eschaperent e s'en alerent vers Blanche-Ville, qe ert xij. lywes de Salobures.

La chose ne poeit longement estre celée ; quar l'endemeyn fust tote la verité dite al roy, qe mout fust corocée pur l'eschap. Fouke fust levé matyn l'endemeyn, quar poy aveit dormi la nuyt ; si regarda vers Salobures, e vist sire Audulf e Johan venyr. Ne fet à demaunder s'il fust lée quant il les vist ; si les corust enbracer e beysir. Il les demanda quele noveles ; e sire Audulf ly conta coment Johan se contynt e coment il eschaperent ; dont Fouke, qe eyntz dolent ert, fist deduyt e grant joye.

Ore lessum de Fouke e parloms de dame Mahaud de Caus. Quant le roy, qe tant l'aveit desirrée, savoit de verité q'ele fust esposée à sire Fouke, son enymy, par le consayl l'archevesqe Hubert, molt fist grant damage à le archevesqe e à la dame ; quar il la voleit fere ravyr. E ele fuy à moster, e yleqe fust delyvre de

une fyle, e l'archevesqe la baptiza Hauwyse, qe pus fust dame de Wemme[1]. Fouke e ces compaignonz vindrent une nuyetée à Caunterbures, e amenerent la dame de yleqe à Huggeforde, e demora une piece yleqe. Pus avynt qe la dame fust enceinte, e fust privément demorant à Albrebures. E le roy la fist espier, e ele s'en ala de yleoqe privément à Salobures; e ileqe fust espié, e ele fust si grosse qe ele de yleqe ne poeit traviler. E s'en fuy à la eglise Nostre-Dame à Salobures; e ileqe fust delyvre de une file qe fust baptizé Johane, qe pus fust marié à sire Henré de Penebrugge[2]. Pus avoit Mahaud un fitz, qe fust née sur un montaigne de Gales, e fust baptizée Johan en une russele qe vyent de la fontaigne de Puceles[3]. La dame e l'enfant furent molt fiebles; quar l'enfant nasquist deus mois avaunt son terme. E quant l'enfant fust confermé de evesqe, yl fust apelée Fouke. La dame e l'enfant, qe febles erent, furent aporteez de la montaigne à une graunge, qe fust celle à Carreganant.

Quant le roy ne se poeit en nulle manere venger de Fouke, ne la dame honyr e prendre, si fist une letre al prince Lewys, q'avoit esposée Johane, sa suere, e ly pria par amour oster de sa meynée son mortel enymy e son feloun (ce fust Fouke); e yl ly rendroit tous les terres qe ces ancestres aveyent unqe prises de sa sei-

1. Elle épousa, en effet, Willam Pantulf, baron de Wem. — 2. Henry de Pembridge, de Pembridge, dans le Herefordshire. Pembridge est un village situé à mi-chemin entre Leominster et Kington. — 3. *Maiden-Frith*, dit l'Abrégé de Leland.

geurye, à teles qu'il ly fesoit avoir le cors Fouke. Le prince apela en sa cambre Johane, sa feme, e la mostra la lettre qe le roy son frere ly avoit maundée. Quant la dame avoit oy la letre, manda privement à sire Fouke tot le tenour e qe le roy velt acordeer à son seignur. Quant Fouke oy la novele, molt fust dolent e se dota de tresoun; si maunda [1] dame Mahaud par Baudwyn de Hodenet privement à l'evesqe de Canterbures, e assygna Baudwyn de venyr à ly à Dovere [2].

Fouke e ces quatre frere e Audulf e Johan de Rampaygne se armerent tot à talent, e lur autres gentz vindrent al chastiel Balaha devant le prince. « Sire, fet Fouke, je vus ay servy à mon poer lealment; mès ore, sire, ne siet-um à qy affyer; quar, pur la grant promesse le roy, me volez-vus gerpyr. E le roy vus ad maundée une lettre, laquele, sire, vus avez celée de moy; dount, sire, je me doute le plus. — Fouke, fet le prince, demorez ou moy; quar, certes, ne le pensay de vus fere tresoun. — Certes, sire, fet Fouke, je le crey molt bien; mès, sire, je ne remeyndroy en nulle manere.» E prist congé de le prince e de tous ces compaygnons. De yleqe tant erra nuyt e jour qu'il vynt à Dovre; e yleqe encontra Baudwyn, qe la dame mena à l'archevesqe. E se minstrent en meer, e aryverent à Whytsond [3].

Fouke e ces freres e ces autres compaignons, quant vyndrent à Parys, si vyrent le roy Phelip

1. Il envoya. — 2. Douvres. — 3. Wuissan, à quatre lieues N. de Boulogne-sur-Mer.

de Fraunce[1], qe fust venuz as champs pur vere ces chevalers de Fraunce jostier. Fouke fust uncore mu[2] e ces compaignons ensement; quant vyrent tant beal assemblé, demorerent pur vere les jostes. Quant les Fraunçoys virent chevalers d'Engleterre, se penerent molt le plus de bien fere. Donqe sire Druz de Montbener, un molt orgoilouse Franceys, maunda à sire Fouke e ly pria joster ou ly; si Fouke meyntenaunt ly granta sa requeste. Fouke e ces freres se armerent e monterent les bons destrers. Johan de Rampaigne fust molt richement atyrée e bien mountée; e si avoit un molt riche tabour, e fery le tabour al entré des renks, dont les montz e les vals rebondyrent e les chyvals s'enjolyverent. Quant le roy vist sire Fouke armée, si dist à sire Druz de Montbener: « Avyseez-vus bien; quar cely chevaler engleys est molt pruz e vaylant, e ce piert bien[3]. — Sire, fet-il, n'y a chevaler en tot le mond qe je n'osase bien encontrer al chyval ou à pée, cors contre cors. — De par Dieu! » fet le roy.

Fouke e sire Druz brocherent les destrers e s'entreferyrent. Fouke ly fery de sa launce par my l'eschu e pierça le bon hauberke, et par my l'espaudle, qe la lance vola en pieces; e sire Druz chey tut plat à terre. Fouke prist le chyval sire Druz; sy l'amena e le manda en present à

1. Philippe-Auguste, qui régna de 1180 à 1223, et qui fut toujours en lutte avec le roi Jean-sans-Terre. Vers l'époque où nous sommes, c'est-à-dire après le meurtre d'Arthur de Bretagne, en 1202, une paix momentanée et peu sincère étoit conclue entre ces deux monarques. — 2. Gardoit encore le silence. — 3. Et cela paroît bien.



sire Druz, quar sire Fouke n'avoit cure à detenir le chyval. Atant vynt un chevalers franceis, qe à son vueyl voleit venger sire Druz; sy fery Fouke de sa launce par my l'escu, que sa launce depessa. Fouke le refery en my le healme, qe sa lance tote defruscha, e le chevaler voida les arçons, volsist ou noun. Les frere Fouke e ces compaignons furent prestz à joster; mès le roy ne le voleyt sofryr. Le roy vynt poignant à Fouke, e ly dyt: « Chevalers engleys, seiez benet; quar trop bien avez fet. » E ly pria demorer ou ly. Fouke mercia molt le roy, e ly granta de estre à sa volenté. Fouke le jour de meynt un fust regardée, alowé, e preysée par tot. Fouke avoit tele grace qu'il ne vynt unqe en nul lyu où hardiesse, chevalerie, prouesse, ou bountée fust, qu'il ne fust tenuz le meylour e santz pier.

Fouke demora ou le roy Phelip de Fraunce, e fust amée e honorée de l[e] roy e la roigne e totes bone gentz. Le roy ly demanda quel noun avoit; Fouke dit qu'il fust apelée Amys del Boys [1]. « Sire Amys, fet le roy, conussez-vus Fouke le fitz Warin, de qy um parle grant bien partut? — Oil, sire, fet-il, je l'ay sovent veu. — De quel estature est-il? — Sire, à mon entendement, de meisme l'estature qe je suy. » Fet le roy: « Yl puet bien, quar vaylantz estes ambedeus. » Fouke ne poeit oïr de nul tornoy ne jostes par tute France qu'il ne voleyt estre;

1. Amis du Bois. C'est un pseudonyme fort bien approprié à l'existence que menoit depuis sa proscription Foulques Fitz-Warin.

e par tot fust prysé, amée, et honorée, pur sa proesse e sa largesse.

Quant le roy d'Engleterre savoit qe sire Fouke fust demorant ou le roy Phelip de Fraunce, manda al roy e ly pria, si ly plust, qu'il volsist oster de sa meynée e de sa retenance Fouke le fitz Guarin, son enymy mortel. Quant le roy de France avoit oy la letre, si dist, par seint Denys, qe nul tiel chevaler fust de sa retenance; e tiele respounce manda al roy d'Engletere. Quant sire Fouke avoit oy cele novele, vynt al roy de Fraunce e demanda congié de aler. Fet le roy: « Ditez-moy si nulle chose vus faut, e je hautement fray fere les amendes pur quoy volez departir de moy. — Sire, fet-yl, je ay oy teles noveles par ont me convyent partir à force. » E par cele parole entendy le roy qu'il fust Fouke. Fet le roy: « Sire Amys de Boys, je quid qe vus estez Fouke le fitz Waryn. — Certes, mon seignur, oyl. » Fet le roy: « Vus demorrez ou moy, e je vus dorroy plus riches terres qe vus unqe n'avyez en Engleterre. — Certes, sire, fet-il, yl n'est pas digne de receyvre terres de autruy doun [1], que [2] les suens de dreit heritage ne puet tenir à reson. »

Fouke prist congié de le roy, e vynt à la mer; e vist les nefs floter en la mer, e nul vent fust vers Engletere, e le temps fust assez bel. Fouke vist un maryner, qe sembla hardy e feer; e le apela à ly e dit: « Bel sire, est ceste nef la vostre? — Sire, fet-il, oyl. — Q'est vostre noun? — Sire, fet-il, Mador del Mont de

1. Par le don d'autrui. — 2. Celui qui...

Russie, où je nasqui. — Mador, fet Fouke, savez-vus bien cest mester e amener gentz par mer en diverse regions? — Certes, sire, yl n'y ad terree renomée par la cristieneté qe je ne saveroy bien e salvement mener nef. — Certes, fet Fouke, molt avez perilous mester. Dy-moy, Mador, bel douz frere, de quel mort morust ton pere? » Mador ly respond qe neyeez fust en la mer. « Coment ton ael? — Ensement. — Coment ton besael? — En meisme la manere; e tous mes parentz qe je sache, tanqe le quart degrée. — Certes, dit Fouke, molt estes fol hardys qe vus osez entrer la mer. — Sire, fet-il, pour quoy? Chescune creature avera la mort qe ly est destinée. Sire, fet Mador, si vus plest, responez à ma demaunde : Ou mourust ton pere? Certes, en son lyt. — Où ton ael? — Einsement. — Où vostre besael? — Certes, trestous qe je sai de mon lignage morurent en lur lytz. — Certes, sire, fet Mador, depus qe tot vostre lignage morust en litz, j'ay grant merveille qe vus estes osée d'entrer nul lyt. » E donqe entendy Fouke qe ly mariner ly out verité dit, qe chescun home avera mort tiele come destinée ly est, e ne siet le quel, en terre ou en ewe [1].

Fouke parla à Mador, qe savoit la manere des nefs, e ly pria pur amur e pur du suen, qu'il ly volsist devyser e ordyner une neef; e il mettreit

1. Cette anecdote n'est pas de l'invention de notre conteur. Elle nous paroît même assez maladroitement appliquée en ce qui concerne les Fitz-Warin, car, étant donné le caractère de ces barons, il seroit bien étonnant que tous eussent succombé d'une manière aussi paisible.

les costages. Mador ly granta. La neef fust fete en une foreste deleez la mer, solum le devys Mador en tous poyntz, e totes cordes e autres herneis quanqe apendeit [1] si bien e si richement q'à merveille; e fust à demesure bien vitaillée. Fouke e ces freres e sa meysné se mistrent en la mer, e acosterent Engleterre. Adonqe vist Mador une neef bien bataillée venant vers eux; e quant les neefs s'aprochierent, un chevaler parla à Mador e dit: « Danz mariner, à qy e dount est cele neef qe vus guyez? quar nulle tiele n'est custumere de passer par ycy. — Sire, fet Mador, c'est la moye. — Par foy! fet le chevaler, noun est; vus estes larounz, e je le say bien par le veyl quartronée [2] q'est des armes Fouke le fitz Waryn; e il est en la neef, e eynz huy rendroi-je son corps à roy Johan. — Par foy! fet Fouke, noun ferez; mès si rien desirrez de nostre, vus le averez volenters. — Je averei, fet-il, vus tous e quanqe vus avez, estre vostre grée. — Par foy! fet Fouke, vus y menterez. » Mador, qe bon e hardy maryner fust, lessa sa neef sigler; si trespersa l'autre neef tot par my, dont la mer entra. E si fust la neef pery; mès eynz y out meint dur coupe donée. E quant la neef fust vencue, Fouke e ces compaignons pristrent grant richesse e vitaille, e aporterent en lur neef. Atant perist e enfoundry l'autre neef.

Fouke tot cel an entier demora costeant par Engleterre; e à nul home ne voleit fere mal, si noun al roy Johan; e sovent prist son aver e

1. Sous-entendu : furent faits. — 2. Par la voile écartelée aux armes de Foulques Fitz-Warin.

quant qu'il poeit del suen. Fouke comença sigler vers Escoce; atant lur vynt de le occident un vent favonyn [1], e lur chaça treis jorneez de la Escoce. Atant virent un yle molt delitable e bel, à ce qe lur fust avys, e se trestrent làundreit, e troverent bon port. Fouke e ces quatre freres e Audulf e Baudwyn alerent en la terre pur vere le pays e vitailler lur neef. Atant virent un juve[n]cel gardant berbis; e quant vist les chevalers, s'en ala vers eux e les salua de un latyn [2] corrompus. Fouke ly demanda s'il savoit nulle viande à vendre en le païs. « Certes, sire, fet-il, nanil; quar c'est une yle q'est habité de nule gent, si noun de poy, e cele gent vivent de lur bestes. Mès si vus plest venir ou moy, tele viaunde come j'ay averez volenters. » Fouke le mercia e ala ou ly; le vadlet lur mena par une caverne desoutz terre, qe fust molt bele, e lur fist seer e lur fist assez bel semblant. « Sire, fet le vadlet, j'ay un serjant en la montaigne; ne vus peise si je corne pur ly; e bien tost man-

1. Vent favonin, vent d'occident, du mot latin *favonius*. Poussée par ce vent favonin, la nef qui porte nos héros entre à pleines voiles dans les régions du merveilleux et de la fantaisie. L'histoire n'a absolument rien à démêler avec les aventures qui vont se passer dans les mers du Nord : elles ressemblent à toutes celles que l'on trouve dans les romans de la fin du treizième siècle et du commencement du quatorzième. Cet épisode, dans lequel nous entrons, est d'un tout autre caractère que le reste du récit. On peut conjecturer que c'est là un développement d'une date postérieure, une interpolation faite aux premières rédactions de l'histoire de Foulques Fitz-Warin, à une époque où les imaginations commençoient à se blaser et à devenir exigeantes. — 2. Ce mot est synonyme de langage, en général; un latin corrompu, c'est un patois quelconque.

geroms. — De par Dieu! » fet Fouke. Le juvencel ala dehors le caverne, e corna sys meotz [1], e revynt en la caverne.

Bien tost vindrent sis gros e grantz vilaynz e fers, vestuz de grosse e vyls tabertz [2], e chescun avoit en sa meyn un gros bastoun dur e fort. E quant Fouke les vist, si avoit suspecion de mavesté. Les sis vyleinz entrerent une chambre, e osterent lur tabertz, e se vestirent de un escarlet vert [3] e sodliés d'orfreez [4]; e de tous atirs [5] furent auxi richement atireez come nul roy poeit estre. E revyndrent en la sale, e saluerent sire Fouke e ces compaignonz; e demanderent les eschetz, e um lur porta un molt riche eschecker ou meyné [6] de yn or e argent. Sire Willam assist un geu; mès il le perdy meyntenant. Sire Johan assist un autre; meintenant fust perdu. Phelip, Aleyn, Baudwyn, e Audulf, chescun après autre, assist un giw, e chescun perdy le suen. Donqe dit un des plus fers berchers [7] à Fouke : « Volez-vus juer? — Nanyl, fet-il. — Par foi! fet le bercher, vus juerez ou luttrez, malgré le vostre. — Par foi! fet Fouke, maveys vileyn bercher, vus y mentez; e, depus qe je dey luttre ou juer malgré mien, je jueroy ou vus en la manere qe j'ay apris. » Si sayly sus, haunça l'espée, si ly fery qe la teste vola en my la place; pus un autre, pus le tierce, issi

1. Six mots ou notes prolongées. — 2. Le tabard étoit un sarreau, le vêtement populaire. — 3. L'écarlate étoit une sorte d'étoffe à laquelle on avoit donné le nom de sa couleur primitive et habituelle, comme c'étoit l'usage au moyen âge. Celle que revêtent les bergers étoit de nuance verte. — 4. Souliers de passementerie d'or. — 5. Atours. — 6. Avec la mesnie, avec les pièces. — 7. Un des plus farouches bergers.

qe Fouke e ces compaignouns ocistrent tous les vileynz glotouns.

Fouke en une chambre entra, et trova une vele seant [1]; e avoit un corn en sa meyn, e sovent le mist à sa bouche; mès ele ne le poeit de rien corner. Quant ele vist Fouke, ly cria merci; e il la demanda dont le corn servireit, si ele le poeit corner. La viele ly dist qe, si le corn fust cornée, socours lur vendreit à plenté. Fouke le corn prist, e en une autre chambre se mist. Donqe vist seet damoiseles, qe à demesure furent beles, e molt richement furent vestues, e molt riche oevre fesoient. E quant virent Fouke, à genoyls se mistrent, e ly crierent merci. Fouke lur demanda dont il estoient; e la une ly dyt: « Sire, fet[-ele], je su la fyle Aunflorreis de Orkanye [2]; e mon seignur demorant à un son chastiel en Orkanie, q'est apelée chastel Bagot, qu'est sur la mer, deleez une molt bele foreste, avynt qe je e ces damoiseles, à quatre chevalers e autres, entrames un batil en la mer, si alames deduyre. Atant survyndrent les seet fitz la vele de seynz, ou lur compagnie, en une neef; si ocistrent tous nos gentz, e nus amenerent sà, e si ount desolé nos corps, estre nostre grée, Dieu le siet; dont nus prioms en le noun Dieu, en qy vus creez, qe vus nus aidez de ceste cheytyvetée, si vus poez de cy eschaper; quar je vey bien, par vostre semblant, qe vus n'estez mie de ce pays menant [3]. » Fouke conforta les damoyseles,

1. Une vieille femme assise. — 2. Le royaume d'Orkanie, dont il est très fréquemment question dans les fictions du moyen âge, étoit placé dans les îles Orcades. — 3. Manant, habitant.

e dyt qu'il les aydera à son poer. Fouke e ces compaignons troverent grant richesse, vitaille, e armure; e ileqe trova Fouke le haubergon qu'il tynt si riche e qe molt ama, qu'il soleit user privément, qu'il ne voleit en tote sa vie pur nul aver vendre ne doner.

Fouke richement garny sa neef; e amena les damoiseles à sa neef, e les eesa en quanqu'il poeit. E pus comanda totes ces gentz qu'il se armassent hastivement; e quant tous furent armeez à volenté, donqe leva Fouke la menée de le petit corn qu'il avoit pris de la vele, e donqe vindrent corantz par les champs plus qe deus c. des larons de la countrée. Fouke e sa compagnie les corurent sur, e yl se defendyrent vigerousement. Yleqe furent ocys plus qe .II^{c}. des robbeours e larouns; quar yl n'y avoyt nulle gent en tote cele yle si robbeours e larouns noun, qe soleynt ocire quanqu'il porreynt ateyndre e prendre par mer. Fouke demanda Mador sy ly savoit amener par mer en le realme qe um apele Orkanie. « Oyl, certes, fet-il; ce n'est qe un isle, e le chastel Bagot est molt près de le port. » Fouke dit: « A cel chastiel vodrey-je estre. — Sire, eynz huy[1] vus y serrez. » Quant Fouke fust aryvée, dont demanda les damoyseles sy yl aveyent conisance de le pais. « Certes, sire, fet la une, c'est le realme Aunflour mon piere. » Fouke vynt al chastiel, e rendy al roy sa fyle e les damoyseles; e il à grant honour les reçust, e dona à Fouke riche douns.

Fouke ad tant siglée, pur vere merveilles e

1. Aujourd'hui même.

aventures, qu'il ad envyronée les .vii. yles de le Occean, la Petite-Bretaygne, Yrlande, Gutlande, Norweye, Denemarche, Orkanye, la Graunde-Eschanye[1]. En Eschanye ne meynt nul home, fors serpentz e autres lede bestes. E là vist Fouke serpentz cornuez, e les corns furent molt aguz; e si ount .iiii. peez, e sunt volantz come oysels. Un tel serpent asayly Fouke e ly fery de son corn, e tresperça son escu par my. Fouke s'en mervila molt de le coupe; e se avysa molt bien qe, quant le serpent ly fery en l'escu, ne poeit hastivement delyverer son corn; e Fouke le bota par my le cuer de son espée. Ileqe vist Fouke beste verminouse q'avoit teste de mastyn, barbe e pées come chevre, oreiles come de levre; e autres plusors bestes qe seint Patrik enchaça d'Yrlande[2], e les encloyst ileqe par la vertu de Dieu; quar le prodhome seint Patrik fust bien de ly. E uncore nulle beste venymouse ne habite la terre d'Yrlande, si noun lesartes descowés.

Fouke vet siglant vers le north par la mer occian, outre Orkanye, si trova tant de freydure e gelée, qe home ne poeit la freidure durer, ne la nef en la mer pur la gelée ne poeit avant passer. Fouke se retorna vers Engleterre. Atant vynt une molt hydouse tempeste, dont trestous quidoient pur la tempeste moryr, e il crierent devoutement

1. C'est la Suède que notre conteur désigne ainsi : *Scania, Scandia, Scandinavia.* — 2. L'expulsion des animaux venimeux de l'Irlande par saint Patrick est un des faits les plus connus de la curieuse légende de ce saint. Shakespeare fait dire à Richard II : « Songeons maintenant à la guerre d'Irlande ; il nous faut mettre à la raison ces têtus d'Irlandois, bêtes venimeuses qui vivent là où nul autre reptile ne sauroit vivre. » (Richard II, acte II, scène I.)

à Dieu e à seint Clement[1] qu'il lur delyvrast del torment. Ceste tempeste lur durra .xv. jours. Donqe vyrent terre, mès ne savoient quele. Fouke s'en ala à terre, e vist un chastiel molt biel. Il entra le chastel, quar la porte fust defermé, e ne trova leynz homme ne beste vivant, ne en tot le pays. E s'en merveila molt qe si bel lu fust de nully habitée. Revynt à sa neef, si le counta à sa meyné. « Sire, fet Mador, lessum si la neef e aloms tous à terre, estre ceux qe garderount nostre vitaile ; e bien tost par aventure orroms par ascun coment il est de cet pays. »

Quant vindrent à la terre, encontrerent un pesant. Mador ly demanda quele terre ce fust, e coment apelée, e pur quoy n'est habitée. Ly pesant lur dyt qe « c'est le reygne de Yberye, e cest pays est apellée Cartage[2]. Cest chastiel est al duc de Cartage, qe tient de le roy de Yberye. Cesti duc avoit une file, la plus bele pucele qe um savoit en le regne de Yberye. Cele damoisele mounta un jour le mestre tour de cest chastel. Atant vynt un dragoun volaunt, e prist la damoisele, e la porta sur un haut mount en la mer, si la manga. Cesti dragoun ad ocys e destrut tot cet pays ; pur qy nul home n'est osée cet pays habiter, ne le duc n'est osée cet chastel entrer, tant est hydous le dragoun. »

Fouke se retorna à sa galye, e siglerent avant.

1. Saint Clément est le patron des marins ; il est représenté avec une ancre à son côté. La légende explique cet attribut : elle raconte comment ce saint, deuxième pape de l'Eglise, disciple et successeur de saint Pierre, fut, sous le règne de Trajan, attaché à une ancre et précipité dans la mer. Voyez la vie de saint Clément dans la *Légende dorée.* — 2. Il faut entendre Carthagène.




Donqe virent un grant mont en la mer. « Sire, fet Mador, c'est le mont où meynt le dragon; jà sumes-nus tous en grant peril! — Tès-tey, fet Fouke, uncore ne veiez si bien noun. Dantz Mador, volez estre mort de poour? Meynt dragon avoms veu, e Dieu nus ad bien de peril delyveré. Unqe ne fumes uncore en peryl dont, la merci Dée, n'avoms bien eschapé. Vostre maveis confort mettreit coars à la mort [1]. » Fouke prist Audulf de Bracy, e par degrées monta le mont, qe bien haut ert; e quant vindrent al somet de le mont, virent meint bon hauberc, healmes e espeiez e autres armes, gisantz yleqe, e ne vyrent delées les armes nulle chose si os des gentz noun. E virent un arbre gros e bel, e une fontaigne par desouth corant d'ewe bele e clere.

Fouke se regarda deleez [2], e vist une roche crosée; leva sa destre e se seygna en le noun le Piere, Fitz, e le Seynt-Espyryt; saka sa espeye, e mout hardiement se mist dedenz, come cely qe s'en fya del tot à Dieu. E vist une molt bele damoisele ploraunte e grant duel demenaunte. Fouke la demaunda dont estoit. « Sire, fet-ele, je su file al duc de Cartage; e j'ai esté seynz seet anz. E unqe n'y vy cristien seynz, s'il ne venist malgrée le suen, e, si vus estes de poer [3], pur Dieu, alez-vus ent; quar, si le dragoun de seynz vienge, jamès n'eschaperez. — Certes, fet Fouke, uncore ne vueil aler, eynz orroy e verroy plus. Damoisele, fet Fouke, que fet le dragoun de vus? Ne vus fet-il si ben noun?

1. Le désespoir que vous montrez feroit mourir un poltron. — 2. Regarda alentour. — 3. Si cela est en votre pouvoir.

— Sire, fet-ele, le dragoun est fier e fort; e portereyt un chevaler armée en ces mountz, s'il ly poeit prendre en ces powées[1]; e meynt un ad si aportée e mangée, dount vus poez là dehors vere les os; e pluz ayme humayne char qe nul autre. E quant sa hydouse face e sa barbe sunt ensenglaunteez, donqe vient-il à moy e me fet laver de clere ewe sa face e sa barbe e son pys[2]. Et quant ad talent de dormyr, vet à sa couche qe tot est de fyn or; quar il ad tele nature qu'il est trop chaut à demesure, e or est molt freyd[3] par nature; e, pur sey refroidir, yl se couche en or. E quant vet à sa couche, il prent un gros piere, come vus poez vere là, si le met al us devant[4], pur doute de moy que je ne le deveroy ocyre en dormant; quar il ad sen de honme e me doute grantment. E, à drein, je say bien qe il m'ociera. — Par Deu! fet Fouke, si Dieu plest, noun fra. »

Fouke prist la damoisele, si la bailla à sire Audulf à garder, e s'en issirent de la roche. E ne furent geres issuz qu'il ne vyrent le dragoun volaunt en l'eyr venyr vers eux; si gitta de sa bouche, qe chaut ert, fumée e flambe molt oryble. E si fust trop lede beste; si avoit grosse teste, dentz quarreez, fers les powés, long la cowe. Le dragoun, quant vist Fouke, si se fery à ly, e de sa powé en volant ly fery en l'eschu qu'il l'enracha par my. Fouke leva l'espée, si ly fery le dragoun en la teste auxi durement come il poeit. E le coup ne ly malmist de rien, ne il ne

1. En ses griffes. — 2. Et sa poitrine. — 3. Et l'or est très froid.,. — 4. Devant la porte.



s'enmaya de rien pur le coup, tant out dur l'escharde e l'esclot[1] devant. Le dragoun prent son cours de loyns pur durement feryr; e Fouke, qe le coup ne puet endurer, guenchy derere l'arbre q'esta utre la fontaygne. Fouke aparçust qu'il ne poeit le dragoun damager devaunt, si se avysa à un retorn qe le dragon fist, si ly fery bien del corps sur la cowe, e la coupa en deus. Le dragon comença crier e brayre; saut à la damoysele, si la voleit prendre e porter aylours; e sire Audulf la defendy. Le dragon prist sire Audulf de sa powé si estroytement qe, si Fouke n'ust venuz plus hastivement, il le ust afolée. Donqe vynt Fouke, si coupa la powé, e à grant peyne delyvra sire Audulf; quar durement le avoit de sa powé encloée par my le hauberc. Fouke fery le dragoun en my la bouche de l'espée, e par ileqe le ocist.

Fouke fust molt las, e se reposa une piece; puis ala à la couche le dragon, e prist le or ququ'il yleqe trova e fist aporter à sa galye. Johan de Rampaigne tasta la plaie sire Audulf, e la medicina; quar bien savoit de medicines. Mador retorna sa neef vers Cartage, e ariverent en la contrée, e rendyrent al duc sa file, qe molt fust lée quant yl la vist. La damoisele ad counté à son seignur quele vie ele ad demenée, e coment Fouke ocist le dragoun. Le duc chay as pées Fouke, e le mercia de sa file; e ly pria, si li plust, qu'il volsist demorer en le pays, e il ly dorreit tote Cartage ou sa file en mariage. Fouke ly mercia finement de cuer pur son bel profre, e

1. Le cuir et la corne.

dit qe volenters prendreit sa file, si sa cristieneté le poeit soffryr ; quar femme avoit esposée. Ce dit, Fouke demora ileqe tanqe Audulf fust seyn de sa playe ; e donqe prist congié del duc, qe molt fust dolent pur le departyr. Le duc lur dona meynt bon juel e bel, e destrers molt bels e ygnels, e à chescun dona ryche dons.

Fouke e ces compaignouns siglerent vers Engleterre [1]. Quant vyndrent à Dovre, entrerent la terre, e lesserent Mador ou la nef en un certeyn leu là où il ly porreyent trover quant vodreyent. Fouke e ces compaignons avoient enquis des paissantz qe le roy Johan fust à Wyndesoure [2], e se mistrent privément en la voie vers Wyndesoure. Les jours dormyrent e se reposerent, les nuytz errerent, tanqu'il vyndrent à la foreste ; e là se herbigerent en un certeyn lyw où yl soleynt avant estre en la foreste de Wyndesoure, quar Fouke savoit yleqe tous les estres. Donqe oyerent veneours e berners [3] corner, e par ce saveyent

1. En rentrant dans la Grande-Bretagne, le récit reprend son premier caractère ; il revient à la vraisemblance, sinon à la vérité. Il n'est pas douteux qu'il y ait de la forfanterie dans l'épisode qui va suivre ; il est difficile de croire que les Fitz-Warin aient pu s'emparer du roi Jean dans une embuscade, et cela est d'autant moins probable, qu'il résulte des actes et des documents historiques que, pendant toute l'*outlawry* de Foulques et de ses frères, de 1201 à 1203, le roi Jean séjourna sur le continent. Mais on pourroit admettre, comme le fait remarquer M. Wright, qu'un tour pareil à celui qui va être raconté eût été joué par les *outlaws* à quelqu'un des lieutenants royaux, et que la tradition, avec sa tendance à tout embellir et amplifier, eût appliqué au roi ce qui seroit arrivé à l'un de ses officiers. L'aventure, ainsi réduite, ne sortiroit pas du moins des limites du possible. — 2. Windsor. — 3. *Bernier*, valet de chiens, rabatteur.

qe le rey irroit chacer. Fouke e ces compaignons s'armerent molt richement. Fouke jura grant serement qe, pur pour de moryr, ne lerreit qu'il ne se vengeroit de le roy, q'à force e à tort ly ad desherytée, e qu'il ne chalengereit hautement ces dreytures e son herytage. Fouke fist ces compaignons demorer yleqe; e il meymes, ce dit, irreit espier aventures.

Fouke s'en ala, e encontra un viel charboner portant une trible[1] en sa meyn; si fust vestu tot neir, come apert à charboner. Fouke ly pria par amour qu'il ly velsist doner ces vestures e sa trible pur du seon[2]. « Sire, fet-il, volenters. » Fouke ly dona .x. besantz, e ly pria pur s'amour qu'il ne le contast à nully. Le charboner s'en va. Fouke remeynt, e se vesty meyntenant de le atyr qe le charboner ly avoit donée, e vet à ces charbons, si comence de adresser le feu. Fouke vist une grosse fourche de fer, si la prent en sa meyn, e dresse sàundreyt e làundreyt ces coupons[3]. Atant vynt le roy ou treis chevalers, tot à pée, à Fouke là où il fust adresaunt son feu.

Quant Fouke vist le roy, assez bien le conust, e gitta la fourche de sa meyn, e salua son seignour, e se mist à genoyls devant ly molt humblement. Le roy e ces trois chevalers aveyent grant ryseye e jeu de la noreture e de la porture[4] le charboner; esturent ileqe bien longement. « Daun vyleyn, fet le roy, avez veu nul cerf ou bisse passer par ycy? — Oyl, mon seignour,

1. Peut-être un gourdin, une trique, un tribiau, comme on dit en Picardie, plutôt un instrument de charbonnage qu'il n'est pas facile de déterminer. — 2. Pour du sien, pour son argent. — 3. Ses pièces de bois. — 4. Contenance.

pieça. — Quele beste veitez-vus? — Sire, mon seignur, une cornuée[1]; si avoit longe corns. Où est-ele? — Sire, mon seignur, je vus say molt bien mener là où je la vy. » « Ore avant, daun vyleyn! e nus vus siweroms. — Sire, fet le charboner, prendroy-je ma forche en mayn? quar, si ele fust prise, je en averoy grant perte. — Oyl, vyleyn, si vus volez. » Fouke prist la grosse fourche de fer en sa meyn, si amoyne le roy pur archer; quar yl avoit un molt bel arke. « Sire, mon seignur, fet Fouke, vus plest-il attendre, e je irroy en l'espesse e fray la beste venir cest chemyn par ycy? — Oil », ce dit le roy. Fouke hastyvement sayly en la espesse de la forest, e comanda sa meyné hastivement prendre le roy Johan: « Quar je l'ay amenée sà, solement ou treis chevalers; e tote sa meysné est de l'autre part la foreste. » Fouke e sa meyné saylyrent hors de la espesse, e escrierent le roy, e le pristrent meintenant. « Sire roy, fet Fouke, ore je vus ay en mon bandon[2]; tel jugement froi-je de vus come vus vodrez de moy si vus me ussez pris. » Le roy trembla de pour, quar il avoit grant doute de Fouke. Fouke jura qu'il morreit pur le grant damage e la desheritesoun qu'il avoit fet à ly e à meint prodhome d'Engleterre. Le roy ly cria mercy, e ly pria, pur amour Dieu, la vie; e yl ly rendreyt enterement tou son heritage e quanqu'il aveit tolet[3] de ly e de tous les suens, e ly grantereit amour e pées pur tous jours, e à ce ly freit en totes choses tiele seureté come yl

1. Une bête cornue. — 2. En mon pouvoir, à ma discrétion. — 3. Pris, enlevé; l'étymologie est *tollere*.

meysmes voleit devyser. Fouke ly granta bien tote sa demande, à tieles qu'il ly donast, veantz ces chevalers, la foy de tenyr cest covenant. Le roy ly plevy sa fey qu'il ly tendroit covenant, e fust molt lée que issi poeit eschaper.

E revynt à soun paleis, e fist fere assembler ces chevalers e sa meisné, e lur counta de mot en autre coment sire Fouke le avoit desçu; e dit que par force fist cel serement, pur quoy qu'il ne le velt tenyr; e comaunda que tous se armassent hastivement à prendre ces felons en le parke. Atant pria sire James de Normandie [1], que fust cosyn le roy, qu'il poeit aver l'avaunt-garde; e dit qe les Engleis, à poy tous les grantz, sunt cosyns à sire Fouke, e pur ce sunt treitours al roy, e ces felons ne vueillent prendre. » Donqe dit Rondulf le counte de Cestre [2] : « Par foy, sire chevaler! sauve le honour nostre seigneur le roy, noun pas vostre, vus y mentez. » E ly vodra aver feru del poyn, si le counte mareschal [3] ne ust esté; e dit qu'il ne sount ne unque furent treitours à le roy ne à suens, mès bien dit que tous les grantz e le rey meismes est cosyn al dit Fouke. Dont dit le counte mareschal: « Aloms pursyvre sire Fouke; donqe verra le roy qui se feyndra pur la cosynage. » Sire James de Normandye e ces xv. compaignouns chevalers se armerent molt richement e tot de blaunche armure, e furent tous noblement mountez de blancz

1. Sire James pria..... Ce personnage n'est pas connu. — 2. Le comte Randulf de Chester, célèbre dans l'histoire et partisan dévoué du roi Jean.— 3. Le comte maréchal étoit le fameux Hughes Bigot.

destrers; e se hasta devant ou sa compagnie, pur aver pris.

E tot lur affere avoit Johan de Rampaigne espiée, e counté à sire Fouke, qe ne poeit en nulle manere eschaper si par bataille noun. Sire Fouke e ces compaignouns se armerent molt richement, e se mistrent hardiement contre sire James, e se defendirent vigerousement, e ocistrent tous ces compaignouns, estre quatre que furent à poi naufrés à la mort; e sire James fust pris. Sire Fouke e ces compaignouns se armerent meintenant de les armes sire James e des autres Normauntz; e mounterent lur bons destrers, que blanks erent, quar lur destrers demeyne furent las e mesgres; e armerent sire James de les armes sire Fouke, e lyerent sa bouche, qu'il ne poeit parler, e mistrent son helme sur sa teste, e chevalcherent vers le roy. E quant yl les vist, il les conust par les armes, e quida qe sire James e ces compaignouns amenerent sire Fouke.

Lors presenta sire Fouke sire James à le roy, e dist que ce fust sire Fouke. Le counte de Cestre e le counte mareschal, quant ce virent, mout furent dolentz. Le roy, pur le present, ly comaunda qu'il ly baysast; sire Fouke dit qu'il ne poeit attendre de oster son healme, quar yl ly covensist pursyvre les autres fitz Waryn. Le roi descendy de soun bon destrer e comanda qu'il le mounta, quar isnel ert à pursiwre ces enymys. Sire Fouke descendy, e mounta le destrer le roi, e s'en va vers ces compaignouns, e s'en fuyrent bien sis lyws de yleqe. E là se desarmerent en un boschage, e laverent lur playes; e benderent la playe Willam, son frere, qe durement fust

naufré de un des Normauntz, e le tyndrent pur mort, dont tous fesoient duel à demesure.

Le roy comaunda meyntenaunt pendre sire Fouke. Atant vint Emery de Pyn, un Gascoyn, qe fust parent à sire James, e dit qu'il le pendreit; e le prist, e le amena un poy de yleqe, e fist oster son healme; e meyntenant vist qe ce fu James, e delya sa bouche. E il ly conta quanqe avynt entre ly e sire Fouke. Emery vint meintenaunt au roy, e amena sire James, qe ly conta coment sire Fouke ly avoit servy. E quant le roy se aperçust estre issi desçu, molt fust dolent, e jura grant serement qe jà ne se devestereit de son haubreke avaunt qu'il avoit ces treytres pris. E de ce ne savoit sire Fouke rien.

Le roy e ces countes e barouns les pursiwyrent par le esclot des chivals, tant qu'il vindrent à poy à le boschage là où Fouke fust. E quant Fouke les aperçust, plourt e weymente Willam, son frere, e se tient perdu pur tous jours. E Willam lur prie qu'il coupent sa teste e la emportent ou eux, issi qe le roy, quant trovee son cors, ne sache qui yl fust. Fouke dit qe ce ne freit pur le mounde, e prie molt tendrement en ploraunt qe Dieu pur sa pieté[1] lur seit en eyde; e tiel duel come entre eux est, ne veistes unqe greindre fere.

Rondulf le counte de Cestre vint en prime chef; e quant aperçust sire Fouke, comaunda sa meisné arestier; si voit privément à sire Fouke, e li pria pur le amour de Dieu rendre sei al roy, e yl serroit pur ly de vie e de menbre, e qu'il serroit bien apesée al roy. Fouke redist que ce ne froit pur

1. Par sa pitié.

tut le aver du mounde : « Mès, sire cosyn, pur l'amour de Dieu, je vus prie qe mon frere qe là gist, quant il est mors, qe vus facez enterrer son cors, qe bestes savages ne le devourent, e les nos, quant mort sumes[1]. E retornez à vostre seignur le roy, e fetes à ly vostre service sanz feyntyse e saunz àvoir regard à nus, qe sumes de vostre sang ; e nus receveroms ore issi la destiné qe à nos est ordinée. » Le counte tot em plorant retorna à sa meyné. Fouke remeint, qe molt tendrement plourt de pieté pur son frere, qe ly covent à force ileqe lesser ; e prie à Dieu qu'il lur socourt e eyde.

Le counte comande sa meisné e sa compaignie à le asaut, e yl s'i ferirent vigerousement. Le counte meismes asaily sire Fouke ; mès à dreyn le counte perdy son chival, e sa meisné fust grant partie ocys. Fouke e ces freres se defendirent hardiement ; e come Fouke se defendy, sire Berard de Blées[2] ly vynt derere e ly feri de son espée en le flanc, e le quida aver ocis. Ataunt se retorna Fouke, e ly referi sur le espaudle senestre ou ambedeus les mayns, e ly coupa le cuer e le pulmoun, e cheï mort de soun destrer Fouke avoit taunt seigné qu'il palma sur le col de son destrer, e le espeye chey de sa meyn. Donqe comença duel à merveille entre les freres. Johan, son frere, sayly derere Fouke sur le destrer e ly sustynt qu'il ne poeit cheyer ; e se mistrent à fuyte, quar poer ne aveient de demorer. Le roy e sa meyné les pursiwyrent, mès prendre ne les

1. Et les nôtres quand nous serons morts. — 2. Sans doute de Blois.

purreynt. Tote la nuit errerent issi, qe lendemayn matyn vindrent à la mer à Mador le maryner. Donque reverci[1] Fouke, e demaunda où il fust e en qy poer; e ces freres ly confortoyent à mieux qu'il purroient, e ly cocherent en la nef en un molt bel lit, e Johan de Rampayne medicina ces playes.

Le counte de Cestre avoit grantment perdu de sa gent, e vist dejouste ly Willam le fitz Waryn à poy mort, e prist le cors e le maunda à une abbeye pur medeciner. Au drein fust ileqe aparçu, e le roy le fist venyr en litere devant ly à Wyndesoure, e la fist ruer en profounde prisone, e molt fust corocé à le counte de Cestre pur ce qu'il le cela. Fet le roy : « Fouke est naufré à la mort, e cesti ay-je ore ici; les autres avere je bien, où qu'il seient. Certes, m'en poise durement de le orgoil Fouke; quar si orgoil ne fust, il ust unquore vesqy. E tant come il fust en vie n'y out tiel chevaler en tot le mounde; dont grant pierte est de perdre un tel chevaler. »

En la mer près de Espaigne est une ysle tote close de haut roche, e si n'est que une entré, si est apelée Beteloye[2], une demie luwe de long e autretant de lée, e là n'avoit home ne beste habitaunt. Le sisme jour vindrent à ce ysle. Fouke comença donqe dormyr, quar sis jours devant ne avoit dormy. Ces freres e sa meisné alerent à la terre; e yl meismes soulement dormy en la nef, que fust fermée à la roche. Ataunt survynt un hydous vent, e rompy le cordes de la nef, e em-

1. Revint à lui. — 2. Ce nom est très probablement imaginaire. Nous retombons maintenant dans le roman pur à la manière du quatorzième siècle.

porta la nef en haute mer. Lors se enveilla Fouke, e vist les estoilles e le firmament, apela Johan son frere e ces autres compaignons; e nully le respondy, e vist qu'il fust soulement en haute mer. Donqe comença à plurer e maldire sa destiné, que ly fust si dure, e regreta ces freres. Lors ly prist un somoil, e bien tost ariva sa nef e[n] la terre de Barbarie à la cité de Tunes[1].

E yleqe adonqe estoit Messobryns, le roy de Barbarie, ou quatre rois e sis admirals, qe tous furent Sarazyns. Le roi se apua en un tour vers la mer, e vist cele merveilleuse galye arivé en sa terre, e comanda deus serjauntz aler e vere ce qe fust. Les deus serjauntz entrerent la nef; rien ne troverent si le chevaler noun, qe uncore fust endormy. Le un le bota de ces piés e le comaunda esveiller. Le chevaler saut sus come honme effraée, si le fery de le poyn qu'il chay outre bord en my la mer; le autre se mist à fuste, e vint counter le roi coment ly avynt. Le roi comanda c. chevalers aler prendre cele nef, e amener à ly le chevaler. Les c. chevalers tot armés vindrent à la nef, e le assailerent de tote partz. Fouke se defent hardiement countre tous; mès à drein se rendy, à tieles qu'il ne averoit si bien noun. Yl le amenerent devant le roy, e il comaunda qu'il fust bien servi en une chambre.

Isorie, la suere lè roy', le soleit sovent visiter e conforter, e si fust tré bele e gentile damoisele; e aperçust qu'il fust playé en la flanke, e ly pria pur amour que yl la dist coment out noun e de quele

1. Tunis.

terre fust e en quele manere fust playé. Yl la respoundy qu'il avoit à noun Maryn le Perdu de Fraunce, e qu'il ama tendrement de cuer une damoisele file de un counte de son païs, e ele ly refist grant semblaunt d'amour; mès ele ama plus un autre. « E avynt que ly e moy un jour fumes assemblés par grant amour, e ele me tint entre les bras molt estroit; ataunt survynt le autre qe ama plus, e me feri issi de un espé; e pus me mistrent en une galye en la mer pur mort, e la galye me amena en ces parties. — Certes, dit Isorie, cele damoisele ne fust geres cortois. » Isorie prist sa harpe, qe molt riche fust, e fist des caunz[1] e notes pur solacer Fouke; quar le vist bel e de corteise poiture[2].

Fouke demaund à Isorie la bele quei fust la noyse qe fust devaunt le roi en la sale. « Certes, fet-ele, je le vus dirroi. En la terre de Yberie avoit un duc qe fust apelé duc de Cartage, e avoit une très bele fyle, Ydoyne de Cartage. Cele, vivaunt le pere, sojorna en un son chastiel de Cartage. Atant vint un dragoun, qe la prist e emporta en un haut mount en la mer; e la tynt plus qe sept aunz, si là qe un chevaler de Engletere, que fust apelé Fouke le fitz Waryn de Mées, vint sur cel mont, e ocist le dragoun, e la rendy à son piere. Tost après le duc morust, e ele tient tote la ducheyse. Le roi mon frere maunda à ly messagers qu'il la prendroit à femme, e ele le refusa; e pur vergoyne qe le roi avoit, fist assembler grant pueple e destruit ces cités, abati

1. Des chants; on pourroit lire aussi *déchants*. — 2. Sans doute *porture*, maintien, manière.

ces chastiels. La damoisele s'en fui en estraunge regne pur qerre socours ; mès ore est-ele revenue ou pueple saunz nonbre, e comence fierement à guerrer le roy, e si est preste de fere bataille countre ost ou chevaler countre chevaler, issi que si le suen seit vencu qe ele ayle vers sa terre, e si le nostre seit vencu, qe le rey mon frere entierement restore ces damages. E sur ce vindrent huy en sale fieres messagers ; e plust à dieu Mahoun que vus fussez tiel qe la bataille de par le roy mon frere ossasez prendre ; quar grant honeur vus avendreit. — Certes, ma damoysele, je su grantment tenuz à mon seigneur le roy, e noméement à vus ; mès jamès bataille ne prendrei pur Sarazyn countre Cristien, pur perdre la vie. Mès si le roy vueille reneyer sa ley e devenyr Cristien e estre baptizé, je prendroy la bataille, e salveroy sa terre e ces gentz, e ly froi aver cele damoysele dount me avez counté. » Isorie va tot counter Messobryn, son frere, le roy de Barbarie, quanqe Fouke, qe se fet appeler Maryn le Perdu de France, ly out promis. Le roy graunta meyntenaunt quanqe vodra ordyner, si yl purra cele bosoigne issi achevyr.

Le jour qe la bataille fust ordyné, le roy arma mout richement sire Fouke, e Isorie meismes de bone volenté ly servy. Le roy e ces Barbaryns. ces admyrals, e tous ces autre gentz, furent richement armés, e grant pueple ou eux ; e mistrent avant son chevaler Fouke, que devereit fere la bataille ; e la duchesse mist avant le suen. Les chevalers, que fiers furent, brocherent les chivals des esperouns, e fierent de launces, que tronçouns volent par les chauns ; pus treient les es-

piés, e si entrefierent hardiement. Fouke fery le cheval son compaignon, que mort le abati; mès à son vueil yl ust feru le chevaler. Quant le chevaler fust à terre, dont dit: « Maveis payen, maveis Sarazin de male foy, Dieu de ciel vus maldie! pur quoy avez ocis mon chival? » Fouqe descendy à pié, e s'entrecombatyrent durement tot le jour.

Quant fust à poy avesprée, dit le chevaler à Fouke: « Daun paien, tu es fort e vigerous; par amours, dy-moy, où nasquiste-vus? — Si vus plest saver mon nation, je ne le vus dirroi mye si vus ne me diez eynz del vostre; e je le vus grant. » Le chevaler ly dit qu'il fust Cristien nez en Engletere, le fiz Waryn de Mées, e fust appelé Phelip le Rous; e counta de mot en autre tot par ordre entierement tote sa vie e ces freres[1], e come la ducheyse vynt en une nef par le ysle de Beteloye, e les resçust en la nef e les sauva: quar demy-an e plus y furent, e mangerent lur chivaus pur feym. « E quant la countesse nus ust veu, meyntenaunt nus conust, e nus trova quanqe mestier nus fust; e nus counta que ele vint de Engletere, e là nus avoit quis pur sa gere meintenyr; e tiele dure vie avoms demeyné. » Lors dit Fouke: « Beu frere Phelip le Rous, ne me conusez-vus? je su Fouke, vostre frere. — Nay, certes, daun Sarazyn, non estes; mès ore me vodrez engyner. Par Dieu! noun frés. » Donqe ly dit Fouke verroy enseigne qu'il bien conust[2]. Donqe demenerent grant joye, e respiterent la

1. Et celle de ses frères. — 2. Foulques lui dit vrai signe qu'il reconnut bien.

bataille tanqe l'endemeyn. Phelip conta la ducheyse qe ce fust Fouke son frere ou qy il avoit combatu, issi qe par le consayl Fouke et Phelip e ces autres freres, le roy e tote sa meysné furent baptizé, e le roy esposa la duchesse à grant honour[1].

Fouke e ces freres e sa meyné demorerent une piece ou le roy, pus se apresterent mout richement vers Engletere. Le roy lur dona or, argent, chivals, armes, e totes richesses que il voderount aver ou coveyter; e emplyrent lur nef de taunt de richesse qe a merveille. Quant furent arivez privément en Engletere, Fouke ordina qe Johan de Rampayne se freit marchaunt e enquerreit où le roy Johan fust, e si Willam, soun frere, fust en vie ou ne mye[2]. Johan se apparilla molt richement à gyse de marchaunt, vint à Loundres, e se herberga à la mesoune le meyr[3], e se fist servir molt richement, e se acointa ou le meyr e tote la meyné, e lur dona bel douns; e pria al meir qu'il ly fesoit aver conisaunce de le rey, issi qu'il purreit ariver sa nef en sa terre. E quanqu'il parla fust latyn corupt[4]; mès le meir le entendy bien.

Le meir le amena devant le roy Johan à Westmoster, e le marchant mout cortoisement ly salua en son langage. Le roi l'entendi bien, e demaunda qui il ert e dont vint. « Sire, fet-il, je su

1. Nous constatons ici la fin de cette partie des aventures des Fitz Warin, qui n'a ucun rapport avec l'histoire, qui a une autre origine que le fond du récit, et qui paroît imitée des contes en vogue à cette époque, tandis que le reste présente des traditions déjà défigurées, mais des traditions. — 2. En vie ou non. — 3. Le maire. — 4. Langage corrompu, baragouin.

marchaunt de Grece, si ay esté en Babiloyne[1], Alixandre, et Ynde le Majour, e ay un nef chargé de avoir de pois[2], riche dras, perye[3], chevals, e autres richesses qe grantment purreint valer à ceste reigne. — Je vueil, fet le roy, qe vus e vos bien aryvez en ma terre, e je vus serroi garant. » E furent comaundez demorer à mangier. Le meir e le marchant mangerent ensemble devant le roy. Atant vindrent deus serjauntz de mace, e amenerent en la sale un chevaler grant, corsu, longe barbe e neyre, e fieblement atyré, e le assistrent en my le eyr[4], e ly donerent à manger. Le marchaunt demaunda al meir qui ce fust, e il ly dit un chevaler nomé sire Willam le fitz Warin, e ly counta entierement tote le estre de ly e ces freres. E quant il le oy nomer, donqe fust molt lée qu'il le vist en vie; mès molt a deseesee[5] de cuer qu'il le vist si meseysé[6]. Le marchaunt, al plus tost qu'il poeit, se hasta vers sire Fouke, e ly counta tot soun affere, e fist amener la nef auxi près la cité come il poeynt. L'endemeyn le marchant prist un palefroy blanc (si bel ne fust en tote le roialme), e le presenta à le roy Johan, qe molt léement le reçust pur sa belté. Le marchant dona si largement qu'il se fist amer de tous, e poeit fere en court quanqe ly plust.

Un jour prist ces compaignons, e se armerent bien, e pus vestirent lur gounes[7] come à mariners apent, vindrent à Westmoster à court, e ileque

1. *Babylone*, c'est le Caire au moyen âge. — 2. Sans doute, marchandises de poids. — 3. Perles. — 4. *Area*, l'aire de la salle. — 5. Mésaise, chagrin. — 6. C'est à peu près le même mot : en si pitoyable état. — 7. Robes, en anglais *gowns*.

furent noblement resçuz, e virent Willam le fitz Warin qe fust amené de ces gardeins vers la chartre. Le marchaunt e ces compaignouns, malgrée les gardeynz, le pristrent à force e le aporterent à lur batil, que flota assez près desouz le paleis, e se mistrent eynz. Les gardeynz leverent la menée e les pursiwyrent; les marchauntz furent bien armés e se defendirent hardiement, e s'eschaperent à lur galye, e siglerent vers haute mer. Quant Fouke vist Willam, son frere, e Jon de Rampaigne qe fust marchant, ne fet à demaunder si lée fust; e s'entrebeyserent, e chescun counta [à] autre sa aventure e son meschief. E quant le roy entendy qu'il fust engyné par le marchant, molt se tynt mal bayly.

Fouke e ces compaignouns aryverent en Bretaigne le Menour, e demorerent là demy an e plus, ou ces parentz e cosyns. Atant se purpensa qu'il ne lerreit pur rien qu'il n'yrreit en Engletere. E quant vint en Engletere, en la Novele Forest[1], où yl soleit converser, encontra le roy, que pursiwy un cengler. Fouke e ces compaignouns le pristrent e sis chevalers ou ly, e le amenerent en lur galye[2]. Le roy e tous les suens furent molt esbays. Molt de paroles furent; mès à dreyn le roy lur pardona tot son maltalent, e lur rendi tote lur heritage, e lur promist en bone fei qu'il freit crier lur pées par tote Engletere; e à ce fere lessa

1. On appeloit ainsi un espace de trente milles que Guillaume le Conquérant avoit fait mettre en bois en détruisant trente-six paroisses et en en chassant les habitants.—2. Cette seconde capture du roi n'est pas, bien entendu, plus admissible que la première, et elle a le tort de ne pas tenir compte du précepte : *Non bis in idem*.

ses sis chevalers ou eux en hostage, si là qe la pès fust crié.

Le roy s'en ala à Westmostier[1], e fist assembler countes, barouns, e la cleregie, e lur dit apertement qu'il avoit de grée graunté sa pées à Fouke le fitz Warin e à ces freres e à tuz lur aherdauntz, e comanda qu'il fuissent honorément resçuz par tot le roialme, e lur granta entierement tot lur heritage. Quant Hubert le erchevesqe[2] ce oy, molt fust lée, e maunda meyntenaunt ces letres à Fouke e al counte de Gloucestre e à Rondulf le counte de Cestre e à Hue counte mareschal, qu'il venissent hastivement à ly à Caunterbery; e quant furent venuz, ordinerent qe Fouke e ces freres se rendreynt à Loundres à le roy. Fouke e ces freres e les trois countes ou lur poer se apparillerent auxi richement come yl saveient e poveynt; si vindrent par mi Londre ou noble apparail, e s'engenoillerent al roy à Westmoster, e se rendirent à ly. Le roy les reçust, e lur rendy quanqe lur fust en Engleterre, e les comaunda demorer ou ly; e si firent-yl un mois entier. Puis prist Fouke congié, e demora ou le counte mareschal; e le counte ly dona sur Asshesdoune[3], Wantynge[4] e autres terres. Fouke e ces

1. Les actes de ce pardon, qui fut accordé non pas à Westminster, mais à Caen, en Normandie, ont été donnés dans l'Introduction. — 2. Les actes portent que le pardon a été octroyé à la prière de l'évêque de Norwich et du comte de Salisbury. Mais on peut admettre que l'archevêque Hubert Walter, qui réunissoit les deux importants offices de lord chancelier et de grand-justicier, ait été le médiateur primitif. — 3. Ahsdown. — 4. Wantage, dans le Berkshire. Cette place avoit été apportée en mariage à Hugues Bigot par la fille aînée de William de Valence, comte

freres se armerent à talent, e vindrent à Abyndone[1] e remuerent de ileqe quanqu'il purreynt trover à vendre, e les firent porter e carier à Wantynge; e fist feyre yleque e ville marchande[2], que pus en sà ad esté tenu e uncore est.

Fouke prist coungé de le counte mareschal, e s'en ala à le counte Rondulf de Cestre, que se apparilla ou grant pueple vers Yrlaunde pur defendre ces droitz yleque. Quant il furent arivez, si virent grant assemblé de lur enymis. Le counte comaunda qe tous se armassent; e le counte avoit ou ly trois juvencels freres, qe furent gent de grant valour e force e furent armés e bien mountés, e ou eux fust Fouke. Ataunt virent un hidous geant entre lur enimys, que fust bien armé, tot à pié, hidous, neir, e orrible, plus long que nul autre de XII. piés; e crieout: « Counte de Cestre, maundez-moy le plus vailant chevaler qe vus avez pur dereyner[3] vostre dreit. »

Les treis juvencels, que le oyrent, se mistrent à ly chescun après autres; e il les ocist meyntenaunt de sa hasche qu'il tynt. Atant lest Fouke coure le destrer, e ly vodra aver feru de sa launce; e le geant gwencha un poy, e fery à Fouke qu'il le ust à poy afolée. Fouke le dota grantment e le avysa bien, issi qe de sa launce le fery par mi le cors; yl chay à terre, e en gisant fery le cheval Fouke e ly coupa les deus piés. Fouke chay à terre e resailly, e saka l'espée e

de Pembroke, que le comte maréchal avoit épousée. Hugues Bigot donna en effet ce manoir à Foulques Fitz Warin, mais plus tard, en 1215.

1. Abingdon. — 2. Il fit là foire et ville marchande. — 3. Soutenir.



coupa sa teste ; e emporta sa hasche à Blaunche-Ville, où Fouke avoit fet fermer en marreis un chastel fort e bel. E issi conquist le counte tous ces terres e chastiels en Irlaund. E quant avoit ileqe demorrée, e restorré ces terres, pus retorna en Engleterre.

Fouke vint à Blaunche-Ville, e trova ileque Mahaud, sa femme, e ces enfaunz, qe molt furent lée de sa venue ; e grant joye entrefirent. Donqe fist Fouke aporter ces tresours e ces richesses ; terres, chivals dona à ces serjauntz e amis molt largement, e meintint sa terre à grant honour. Fouke se purpensa qu'il avoit grantment meserré countre Dieu, come en occisioun des gentz e autres grauntz mefferz ; e, en remissioun de ces pecchiés, founda une priorie en le honour de Nostre Dame seinte Marie de le ordre de Grantmont près de Alberburs, en le boschage, sur la riviere de Sauverne ; e si est appelée la Novele Abbeye[1]. E n'i a geres après morust dame Mahaud de Caus, sa femme, e fust enterrée en cele priorie. E bone piece après qe cele dame fust devyę, Fouke esposa une molt gentile dame, dame Clarice de Auberville ; e de la une e l'autre dame engendra bials enfauntz e molt vallauntz. Quaunt dame Johane[2], la femme

1. La charte royale qui confirme la fondation de cette abbaye à Alburbury est datée d'Hereford, la dix-septième année du règne d'Henry II, 1171. Cette abbaye doit donc avoir été fondée par Foulques Fitz Warin, deuxième du nom, père de celui dont il est question à cet endroit de notre histoire. — 2. Jeanne, femme de Llewelyn, prince de North-Wales, dont il a été plusieurs fois question, mourut en 1237. Son monument existe encore dans l'église des Llanvaes, près Beaumaris, dans l'île d'Anglesey.

Lowis le prince de Walys, que fust la file le roi Henré de Engleterre, fust devyée, pur le grant renoun de prowesse e de bounté que sire Fouke aveit, yl maunda à ly pur Eve sa file[1]; e il la graunta, e à grant honour e solempneté furent esposée. Mès Lowis ne vesqui que un an e demi, après morust, e fust ensevely à Aberconewey[2], saunz heir engendré de Eve. E pus fust ele esposé à ly sire de Blanc-Mostiers[3], que fust cheval de grant aprise, coragous e hardy.

Fouke e dame Clarice, sa femme, une nuit chocherent ensemble en lur chaunbre; la dame dormy, e Fouke veilla e se purpensa de juvente, e molt se repenti de cuer de son trespeis[4]. Ataunt vist en la chaunbre si grant clareté que a merveille, e se pensa que ce poeit estre. Donque oy une vois come ce fust de tonayre en le heir[5], e disoit : « Vassal, Dieu te ad graunté ta penaunce, que mieux valt ci qe aillours. » A cele parole, la dame enveilly, e vist la grant clareté, e mussa sa face de pour. Ataunt envanist cele clareté. E pus cele clareté, unque ne poeit Fouke vere plus; mès fust veogle pur tous jours.

Cesti Fouke fust bon viaundour[6] e large; e fesoit turner le real chemyn par mi sa sale à soun maner de Alleston, pur ce que nul estraunge y dust passer s'il n'avoit viaunde ou herbergage ou autre honour on bien du suen. Merlyn dit que

En Bretaigne la Graunde

1. Llewelyn demanda à Foulques la main d'Eve, sa fille.
2. Aberconway. Llewelyn mourut en 1240 et fut enterré dans l'abbaye de Conway, qu'il avoit fondée.—3. Peut-être Whitt-Church dans le Shropshire. — 4. De ses fautes. — 5. Dans l'air. — 6. Hospitalier.

Un lou vendra de la Blaunche-Launde;
.XII. dentz avera aguz,
Sys desouz e sis desus.
Cely avera si fer regard,
Qu'il enchacera le leopard
Hors de la Blaunche-Launde,
Tant avera force e vertue graunde!
Mès nus le savom qe Merlyn
Le dit pur Fouke le fitz Waryn;
Quar chescun de vus deit estre ensur
Qe en le temps le roy Arthur
La Blanche-Launde fust appelée,
Qe ore est Blaunche-Vile nomée.
Quar en cel pays fust la chapele
De seint Austyn[1], que fust bele,
Où Kahuz, le fitz Yweyn sounga,
Qu'il le chaundelabre embla,
E qe il à un home acountra
Qe de un cotel le naufra,
E en la coste le playa;
E il en dormaunt si haut cria,
Qe roi Arthur oy le a,
E de dormir esveilla.
E quant Kahuz fus esveillée,
Si mist sa meyn à son costée;
Le cotel yleque ad trovée
Qe par mi ly out naufré.
Issi nus counte le Graal[2],
Le lyvre de le seint vassal.
Yleqe recovery ly reis Arthur
Sa bounté e sa valur,
Quant il avoit tot perdu
Sa chevalerie e sa vertu.
De cel païs le lou issist,

1. Augustin. — 2. L'histoire du Graal comprend tous les romans du cycle de la Table ronde. L'épisode auquel notre texte fait allusion appartient au roman de Merlin.

Come ly sage Merlyn dist;
E les .XII. dentz aguz
Par son escu avom conuz.
Yl porta l'escu endentée,
Come les disours ont devisée [1];
En l'escu sunt .XII. dentz
De goules et de argentz.
Par le leopart puet estre conuz
Le roy Johan e bien entenduz;
Quar il porta en son escu
Les leopartz de or batu.

Cesti Fouke remist sept aunz veogle, e soffri bonement sa penaunce. Dame Clarice morust, e fust ensevely à la Novele Abbeye; après qi mort, Fouke ne vesqui qe un an, e morust à Blaunche-Vyle [2]. E à grant honour fust enterré à la Novele Abbeye; de la alme de cui Dieus eit merci! Joste le auter gist le cors. Deus eit merci de tous, vifs e mortz! AMEN!

1. Comme les hérauts d'armes l'ont réglé, établi. — On reconnoît, au soin et à la sollicitude avec lesquels toutes les armoiries sont décrites dans ce récit, qu'il a été composé à une époque où la science du blason étoit déjà cultivée et perfectionnée. — 2. La date exacte de la mort de Foulques III Fitz-Warin n'est pas connue. On peut présumer qu'il vivoit encore en 1256, car Foulques IV Fitz-Warin, qui succomba à la bataille de Lewes, en 1264, est désigné, à la date de 1256, comme Foulques Fitz-Warin *junior*.



LE

LIVRE DE TROILUS



CY COMMENCE

LE

LIVRE DE TROILUS

Sans departir [1], tant que seray en vie, à vous, mes dames, me suis entier donné, ou quel [2] service ay mis cueur et pensée et voulenté, pour parvenir à povoir acquerir la grace de vous toutes, et entre les autres principallement d'une, laquelle, sans nulle mesprison, fut par mes yeulx choisie, d'excellente beauté, la non pareille sobz les cieulx que je veisse jamais [3]. Si cuiday lors [4] estre bien abordé au droit port de liesse, en esperant tantost [5] par doulce pitié trouver mercy de mon martire, laquelle [6] me venoit de l'ardeur et de la

1. Sans cesser. — 2. Auquel. — 3. La non pareille que j'aie jamais vue, celle dont je n'ai jamais vu la pareille. — 4. Aussi je pensai, alors qu'elle fut par *mes yeulx choisie*. — 5. Plus tard. — 6. Nous allons voir plus bas que, malgré la conclusion qu'on pourroit tirer du pronom mas-

parfaicte amour que en elle avoye mise; de quoy, helas! ung tel feu de desir s'en estoit allumé dedens mon pouvre cueur si parfaittement que homme ne porroit croire; et quant à moy, ne me seroit possible à la centième part de la savoir dire, si grant estoit en croissant sans cesser tous diz [1] ma martire de plus en plus. Or advint il, après mains jours passez, que par l'aspresse [2] de ce langoreux et angoesseux tourment je fu tant asprement combatu que fu ravy en ma pencée tant que de touz poins fu en bref terme de sa beaulté mené à tout oultrage [3]. Et n'en peu departie eslire autre, quelque ce fust [4], si non lui dire ou me laisser mourir; car fouir ne y valloit. Dont conclus, et craintivement [5] je m'en hardiz luy raconter mon fait au mieulx que sceu, et la greve paine que par son amour je portoye. Dont de son bien [6], l'une foiz par ses tressages responses [7] ne me savoye à quoy d'elle povoir tenir, l'autre des foiz en estoie mieulx content; et si vivoie en attendant d'avoir mieulx par sa doulceur qui me estoit chier vendue [8].

culin *mon*, martire est féminin. Nous devons d'ailleurs avertir le lecteur qu'il trouvera en maints endroits de ce texte de la confusion entre le masculin et le féminin, dans les pronoms.

1. Tous les jours, continuellement.— 2. L'oppression, la rigueur. — 3. Que je devins insensé, si bien que sa beauté m'entraîna au-delà de toute mesure.— 4. Et je n'en pus sortir autrement, quoi qu'il dût en arriver.—5. Donc, par conséquent après mûres réflexions, et encore bien craintivement. — 6. *De son bien* paroît être une locution vulgaire; de sa grâce, par sa bienveillance (sans doute la bienveillance qu'elle voulut bien montrer en lui répondant). — 7. Une fois, tantôt, à cause de ses vertueuses réponses. — 8. Qu'elle me faisoit bien douloureusement attendre.

Tant attendy et enduray que apperceut et congneut clèrement que sans faintise je l'amoye loyaulment, dont il m'en fut assez mieulx et adoulcit une esperance de temps ma langue [1]; dont par foiz advenoit que resazioie mon affectueux desir d'une d'icelle contenance [2], de moy à moy affermant [3] en moy mesmes, par les semblans que elle me faisoit, que amé seroye si tresparfaictement que jamais ne seroit que d'elle deusse estre pour aultre mis en oubly nullement, tant et si longuement que elle seroit en vie [4]. Mais ce tantet [5] n'eut, las! durée, ains me faillit sans cause ne raison si très à coup [6] que en douleur demouray pire d'assez [7] que encore n'avoie eue. Car je apperceu, une foiz entre autres [8], son cueur hagart [9] avoit changé propos et mué pensement [10], tant que vroyment autre estoit d'elle mieulx amé que n'estoie. Depuis n'eu joye, depuis n'eu plaisir, depuis n'eu bien, ne depuis n'eu liesse ne chose en ce monde qui peust pour rien me reconforter mon tresmaleureux et habandonné cueur, qui ainsi avoit perdu, helas! esperance sans jamais recouvrer.

Ainsi alloie sechant sur le pié, tout esperdu,

1. Et pendant quelque temps l'espérance arrêta mes plaintes. — 2. Je rassasiois mon désir en pensant à quelque détail affectueux de sa conduite. — 3. M'affirmant en moi-même, me promettant. — 4. Que jamais il ne pourroit arriver que je pusse être oublié, tant qu'elle vivroit. — 5. Ce peu, ce petit, ce léger bonheur. Notre manuscrit 7546 donne : *mais se teut et n'eut*, version difficilement intelligible, et qui avoit contre elle d'ailleurs l'unanimité des autres manuscrits. — 6. Si promptement. — 7. Dans une bien plus triste position. — 8. Que son cœur. — 9. Incertain, muable, qui n'est pas fixe. — 10. Changé sa pensée.

triste, pensifz et melencolieux, fuyant solaz [1], esbaz, riz et tous jeux. Et en cest estat m'en entray ung jour seul en ung petit comptouer [2], derrière la chambre et emprès le retrait [3] du Roy de Sicille, mon maistre; si tiray l'uys et me enfermay léans pour mieulx à part et hors bruit passer temps. Alors me prins à revirer et renverser [4] mains rommans et mains livres. Entre lesquelz en trouvay ung petit en langue ytalienne, que on appelle Fillostrato, lequel jadis fut fait et composé par ung poethe Florentin nommé Petrearque [5]. Et traicte celui livre, en stille trespiteux et plaisant, la fasson [6] et manière comment Troylus, filz au roy Priant, s'en amoura de la belle Brisaïda pendant le temps que les Grecs tenoient le siège à Troye, et comment elle changa son amour vers la fin, en le mettant en oubly pour Dyomèdes de Grèce; et entreprins, servant [7] à mon propos comme cas approuchant du mien tresdoloreux, le translater et mettre en françois, affin que tous ceulx qui le liront ou orront raconter se gardent de querir un tel perpettuel blasme comme celui [8] l'a fait. Et vous,

1. Consolation, *soulas*, soulagement. — 2. Sans doute la trésorerie, le lieu où on enfermoit les choses précieuses. — 3. Chambre particulière, cabinet d'étude, ou salle de repos. — 4. *Revirer*, sans doute tourner les feuillets; *renverser*, sans doute encore appuyer sur le pupitre qui servoit à poser les livres pour en faciliter la lecture. — 5. Nous avons vu qu'il est de Boccace. — 6. De la façon dont Troïlus. — 7. Cela servant à mon propos de me distraire et de me consoler, à cause de l'analogie qu'il y avoit entre *ce cas* (cette histoire) et le mien. — 8. Faut-il entendre *celle*, cette Brisaïda, ou celui Dyomèdes, ou celui Troïlus, en s'enamourant d'une femme indigne de son amour.

amoureux, prie chièrement que escoutez ce que vous dira cest petit livret, lequel en larmoyant fut translaté par moy Beauvau, seneschal d'Anjou [1], affin que pour moy priez Amours, par lequel, comme fist Troylus, doloureux je vy, esloygné du plus parfait plaisir que creature peust jamais en cest monde avoir.

I.

En celuy temps [2] estoit Troye assiegée des Grecz, où il y avoit mains grans et puissans roiz, ducs, contes et barons, preuz, vaillans et hardiz et exprouvez en armes, qui restraignoient la cité ung chacun jour de plus en plus, touz concluz et deliberez, d'un commun assentement, venger le oultrage fait par Paris de la rappine de la royne Helaine. Or avant, Calcas avoit jà merité du grant Appollo de savoir chacune haulte science; voulant du temps advenir veoir que ce seroit ou pourroit estre, laquelle part gaingneroit, après qu'il eut veu la longue guerre et les grans vaillances faictes par les Troyens et les Grecs, congnut clerement que en la fin seroient les Troyens mors en leur ville des-

1. Notre préface donne sur ce translateur les renseignements que nous avons pu trouver. — 2. Le sire de Beauveau commence au septième octave du poëme primitif; il laisse de côté les six premiers, qui ne contiennent, du reste, qu'une invocation de Boccace à sa dame, *la sua tramontana stella*, et aux amants.

truicte, pourquoy [1] secretement print deliberacion de se partir. Et print lieu et temps de s'en fouir, et envers l'ost des Greux s'est mis à chemin, dont pluseurs lui vindrent à l'encontre et le receurent tresjoyeusement, et [2] pour ce que ilz esperoient de lui avoir bon et sain conseil d'un chacun [3] cas, et grans peril qui leur povoient avenir. Tresgrant rumeur fut dedens la cité quant ilz ont sceu que Calcas s'en estoit fouy; et en fut parlé de pluseurs, en diverses manieres et tout en mal, disant [4] qu'il avoit tresgrandement failly et fait comme mauvais traistre; et ne tint pas à la plus part des gens que on ne allast mettre son hostel à feu et à famble.

Calcas avoit laissé en tel peril, sans rien lui en faire assavoir, une sienne fille veufve, laquelle estoit Brisaïda appellée, qui estoit si tresbelle que à la veoir ne sembloit pas chose mortelle, mais angelicque, honneste, sage, accoutumée [5] et bien aprinse autant que nulle qui fust en la cité de Troye. Sentant [6] la rumeur que l'en faisoit pour la fuite de son père, dont elle estoit fort dolente, et doubtant la fureur du peuple, se vint getter aux piez de Hetor, en habit de veufvage, les yeux plains de lermes, et avecques humble

1. A cause de cela. — 2. La conjonction *et* joue un grand rôle dans le style du Moyen Age, où elle présente un sens beaucoup plus varié que de nos jours. Dans le texte que nous publions, ce rôle est encore exagéré. Nous lui trouvons le plus fréquemment la signification de aussi, même, de plus, en outre. Ici il peut se traduire par surtout. — 3. En un chacun accident. — 4. Tous disans que. — 5. Polie, courtoise, instruite, de l'italien *costumata*. — 6. *Sentir* aura presque toujours dans ce texte le sens du mot italien *sentire*, connoître.

visage et voiz piteuse pardon luy requerant, en accusant son père de la grant faulceté qu'il avoit faitte et elle se excusant. Hetor estoit piteux de sa nature, pourquoy, voyant les grans pleurs et douleurs de ceste femme, laquelle estoit plus belle que nulle autre creature, doulcement la resconforta en lui disant : « Laissez aller vostre père, lequel nous a tant offendu, à sa malle adventure, et vous, demourez avecques nous en ceste cité, seure, joyeuse et sans aucun doubte. La faulte que Calcas nous a faicte, les dieux lui rendent ainsi qu'il a deservy ; mais soyez toute certaine que de ung chacun de nous aurez tout honneur, autant ou plus que s'il y fust. »

De quoy elle le mercia moult humblement ; et plus vouloit parler, mais il ne lui fust sousfert. Alors se leva et s'en retourna à son hostel pour soy demourer. Et là se tint avec certain nombre de femmes et de serviteurs, selon que pour son honneur luy appartenoit à tenir [1]. Et tant comme elle fut à Troyes se maintint honnestement à merveilles, et en habit et manière [2] ; ne ne luy failloit [3] avoir aucun pensement de filz ne de filles, comme celle qui jamais n'en avoit point eu ; et d'un chacun qui la congnoissoit estoit moult fort amée et honnourée.

Les besongnes [4] alloient comme [5] la guerre entre les Greux et les Troyens. Et pluseurs foiz sailloient les Troyens sur les Greux tresvigoreusement ; et souventesfoiz, si l'istoire ne ment,

1. Avoir, maintenir, entretenir.— 2. Portant les habits et gardant le ton qui convenoient à son veuvage. — 3. Falloit. — 4. Aventures. — 5. Comme il convient à la guerre.

les remettoient les Greux jusques dedens leurs fossez; et alloient, prenoient les villes et chasteaulx qui estoient entour la cité, et les mettoient à totalle destruction. Et combien que les Troyens fussent fort serrez des Grecs leurs ennemis, neantmoins ne laissèrent jamais de faire les divins sacrisfices, mais tousjours les faisoient ainsi qu'ilz avoient acoustumé, et encores les faisoient plus solempnellement, et sur touz autres dieux honnoroient Palas, la deesse de Sapience.

Pourquoy, venu le temps nouveau que les prez se reverdissent des herbes et de fleurs, et que toutes gens deviennent gayes, ainsi qu'ilz le demonstrent en leurs amours, les Clers troyens et seigneurs de l'eglise firent apparailler et aourner leur grant temple où ilz ont accoustumé de sacrisfier. Et à celle feste allèrent dames, damoiselles, chevaliers et toutes gens de biens. Entre lesquelles y estoit la fille de Calcas, Brisaïda, belle en habit de noir, laquelle, tout ainsi que la rose passe toutes fleurs de beauté, tout ainsi estoit elle plus belle que nulle autre femme, et elle seule embellissoit la feste plus que toutes les autres. Et se tenoit assez près de la porte du temple et estoit sa manière fière, plaisante et gracieuse. Troylus aloit comme ont acoustumé à aller ses [1] jeunes seigneurs, puis çà et puis là regardant par my le grant temple. Il se tenoit

1. Ces. Nous trouverons ici, plus souvent encore que dans les textes de la fin du Moyen Age, l'*s* employée pour *c* dans la plupart des pronoms démonstratifs. La réciproque est moins fréquente. Nous n'attirerons l'attention du lecteur sur ce changement de lettre que quand le sens présentera de l'obscurité.

avecques ses escuiers, desquelz il se alloit d'aucuns mocquant de leurs amorètes; et les autres aloit agullonnant[1] qui alloient gaignant[2] ses dames et ses damoiselles, desquelles partie en blasmoit et partie en louoit, comme celui à qui il ne challoit[3] en plus de l'une que de l'autre. Car il avoit son cueur deslié de tous lieux[4], en sa pure franche voulunté et liberté. En ceste façon et en ceste manière s'en alloit pourmenant Troylus. Et quant il en véoit aucun qui regardoit acertes[5] aucune sienne dame en gittant quelque souppir, il sourrioit et les monstroit à aucun de ses serviteurs, en disant:

« Regardez ce pouvre doloureux qui a donné congé à sa franche liberté et voulenté, laquelle luy ennuyoit et l'a mise en autres mains. Or regardez, ses pensemens sont bien vains! Que est ce que de mettre en femme aucun amour, qui[6], comme la feille se tourne au vent, ainsi luy tourne le cueur mille foiz le jour, et ne luy chault de peine ne de travail que son serviteur endure pour l'amour d'elle! Et si n'en y a de mille une qui sache ce que elle vieult. O bien euré est celui qui se garde de estre pris de leurs plaisances et qui s'en scet abstiner! J'ay autresfoiz esprouvé par ma grant folie que c'est de ce feu mauldit; et si je disoye que amours ne me eust fait courtoisie et que je n'eusse[7] plaisance, joye ne esba-

1. Taquinant ceux qui. Notre manuscrit 7546 donne *qu'ilz*. — 2. Sans doute *guignant*. — 3. Il n'importoit. — 4. Quelques versions donnent *liens*, mais on peut comprendre *lieu* dans le sens qu'on lui donnoit au XVIIe siècle : j'aime en bon lieu. — 5. Fixement. — 6. En laquelle femme le cœur tourne, etc. — 7. Ne m'a pas fait courtoisie



tement, certes je mentiroye; mais tous ces biens assemblez c'est pou de chose ou rien, ayant [1] regard aux aspres souspirs et grans martires qu'il fault endurer. Or en suis je dehors, la mercy de celuy qui fut de moy plus que moy mesmes piteux, je dy du vroy Dieu de qui tote grace vient; je vy en paiz et en repos, et prens plaisir à y [2] veoir les autres. Mais toutes voies me gart de y recheoir. Je ry quant je les voy empeschez, et ne sçay comment les appeller, ou amoureux, ou hors de memoires. O aveuglement de toute gent mondaine, comment suyvons nous les souffrètes qui sont contraires à noz entendemens! »

En telle manière s'en alloit Troylus reprenant les deffaulx des autres, en solicitant [3] ses pouvres amoureux, et ne pensoit pas comment [4] le ciel se hastoit de lui apporter dedens le cueur une amour qui passera toutes autres, avant qu'il parte du temple. Advint adoncques, ainsi comme Troylus se alloit mocquant puis de l'un puis de l'autre, puis ceste cy, puis ceste là regardant [5], que d'avanture par entre les gens son oeil tresperça et joingnit jusques là où estoit la plaisante Brisaïda entre pluseurs autres dames et damoiselles qui estoient à celle feste, vestue de noir, avecques ung couvrechef cler et delié [6] sur la teste. Elle estoit grant femme; selon sa grandesse touz membres bien lui respondoient [7]. Elle

et que je n'ai eu. Il faut remarquer ce passé du subjonctif gouverné par le *si* qui précède.

1. Quand on a. — 2. Dans ce martyre dont je suis hors. — 3. En raillant avec persévérance. — 4. Que. — 5. Il advint que d'aventure, parmi les gens assemblés, etc. — 6. Fin, délicat, peu épais. — 7. Etoient proportionnés.

avoit son visage aourné de droite manière [1] ; en ses façons de faire et en ses semblans se demonstroit chose celestielle; sa manière avoit doulce, entre meslée de fierté. Elle haulsa les braz et descouvrit ung pou le beau visage en ouvrant son manteau de deul que elle avoit au d'avant [2], et fist une façon de faire comme de dire: « Las! je suis trop empressée [3]. » Celle manière que elle fist, en soy tournant comme si elle fust ennoyée, pleut fort à Troylus, car il sembloit que elle vouloit dire : « Je ne peus plus durer. » Et depuis se mist à la regarder de plus en plus, et bien luy sembloit que elle estoit digne de estre louée sur toutes les autres. Et en luy mesmes prenoit ung souverain plaisir à la regarder, et par les autres hommes [4] qui là estoient afferma [5] son regart en se mirant en ses rians yeulx et à son visage angelicque. Luy, qui estoit si sage ung pou avant, qu'il alloit les autres reprenant, ne se advisoit pas que amours avecques ses dars demourast dedens les rayes [6] de ses doulx yeulx, ne ne lui souvenoit plus de l'outrage d'avant ditte [7] à ses compagnons et serviteurs; et ne se print garde d'une sajète qui le vint ferir au travers du cueur jusques à ce qu'il se sentist point d'une diverse [8] pointure.

Troylus, à qui estoit plaisant regarder ceste ycy sur toutes les autres sobz son noir manteau,

1. Régulièrement. — 2. Devant son visage. — 3. Trop pressée par la foule. — 4. Parmi, au milieu, peut-être par-dessus, plus que. — 5. Fixa. — 6. Rayons. — 7. Des injures contre Amours qu'il avoit dites auparavant. — 8. Cruelle. L'italien donne *daddover*, réellement, tout de bon.

et sans à nully dire l'occasion pourquoy il se tenoit là si longuement, celéement se print de la plus belle [1] sans à nully descouvrir son hault desir. Et tant la regarda comme durèrent les sacrisfices et honneurs faiz à la deesse Palas et que la feste fust achevée. Puis s'en yssit hors du temple avecques ses compaignons. Il ne s'en saillit pas frans et joyeulx ainsi qu'il y estoit entré, mais morne et pensifz. Et combien qu'il se sentist bien feru d'amours, si tenoit il son desir bien caché, pour les parolles qu'il avoit par avant dittes, de doubte que elles lui fussent reprouchées si d'avanture on eust congnu l'ardeur en quoy il estoit cheu. Après que Brisaïda se fut partie du temple, Troylus s'en retourna au palais avecques sa compaignée et demoura avecques eulx en soy esbatant par longue espace, pour mieulx celer l'amoureuse servie [2] de lui qui si longuement c'estoit mocqué d'eulx. Et puis monstrant qu'il eust quelque chose à faire, dist à chacun qu'il se allast esbatre. Et comme chacun fust departy de luy, s'en entra en sa chambre, en souspirant se assit au pié de son lit; et lui souvenoit du plaisir qu'il avoit eu au matin en regardant le doulx et gracieux visage de Brisaïda,

1. En dedans de son cœur se laissa prendre de plus belle. — 2. Ce mot n'est pas facile à établir. On peut lire dans le manuscrit *serme*, *serive*, *serine*, *sernie*, *servie*, *serjue*, etc., etc. On peut supposer encore un accent sur l'*e* final; le copiste est d'ailleurs assez fréquemment négligent pour qu'on puisse admettre qu'il a oublié une barre à l'*s* gothique. Il faudroit voir alors un *f* et lire *fervie*. Nous avons adopté *servie*, en lui donnant le sens de servitude. L'italien donne *ferrita*. Nos divers manuscrits donnent *ferve*, *serve*, *cerve*, *furveur*.

renouvellant [1] toutes ses parfaictes beaultez, l'unepartie après l'autre [2]; recordant [3] il louoit moult ses façons, sa beauté et sa personne et sa manière. Et à son alleure la jugeoit d'un tres-grant courage [4], et se reputoit à grant adventure [5] d'amer une telle femme, et encore à plus grant s'il povoit tant faire par son long pourchaz [6] qu'il fust autant amé d'elle comme elle est de lui, ou pou près; ou au moins que pour son serviteur ne fust resfusé; ymaginant que peine ne travail que on prist pour une telle femme ne pourroit estre perdu, et que son desir devroit estre moult loué si jamais il estoit d'aucun sceu. D'autre part dist que son martire seroit beaucoup maindre s'il n'estoit de nul congneu ou apperceu. Et ainsi argumentoit à lui mesmes le jeune seigneur, qui avisoit mal [7] aux pleurs et tristesses qui lui estoient à avenir.

Pourquoy, du tout deliberé à suyr [8] son amour, pensa y vouloir user discretement; et premierement proposa de tenir serrée et close l'ardeur jà conceue dedens son pouvre estomac, ne la reveller à nul, tant fust son serviteur ou amy, si force ou contrainte ou dererain [9] ne lui faisoit faire, pensant que l'amour qui est à pluseurs gens descouverte engendre soucy et melencolie en lieu de joye et de plaisir. Et oultre ce, se pourpensa pluseurs autres choses dont les unes es-

1. Repassant en sa mémoire, renouvelant par la pensée dans son souvenir. — 2. Se rappelant les détails de chacune de ces beautés. — 3. Ainsi dans son cœur. — 4. Cœur. — 5. Avoir un grand bonheur. — 6. Recherche, travail, soin. — 7. Réfléchissoit peu. — 8. Suivre, persévérer dans. — 9. A la dernière extrémité.

toient à descouvrir [1] et les autres estoient pour povoir induire et incliner sa dame à le amer. Puis commança à chanter et estre joyeulx, esperant que son fait se portera bien, et du tout en tout se delibera de vouloir amer Brisaïda seulle sans autre, en mesprisant toutes celles qui lui porroient venir au d'avant [2] ou qui jamais lui auroient pleu. Celle foiz adressoit son parler à Amours et piteusement luy disoit : « Seigneur, or as tu trait à toy le cueur et le courage de moy, lequel est du tout tien, dont je suis trescontent, pour ce que m'as ordonné à servir une, ne sçay si je la dois appeller dame ou deesse : car jamais fut veu sobz delyé couvrechiefz, en noir habit, une si belle dame comme ceste cy me semble. Car, vroy Seigneur, je sçay certainement que tu es dedens ses yeulx, ainsi comme sa haulte vertu en est digne. Pour ce, si mon service te plaist, je te supply que tu impètres d'eulx la salvacion de mon pouvre cueur, lequel gist sobz tes piez tout estendu, pour le arseure [3] de la sajette agüe que tu luy gectas alors que tu lui montras ce beau visage. »

L'ardente flamme amoureuse n'a espargné ne sang royal, ne vertu, ne courage, ne ne luy a challu de la grande proesse ne de la force corporelle qui estoit en Troylus; mais comme aveugle et apparaillé [4] à tout mal faire a mis et alumé ung tel feu au nouvel amant qu'il est embrazé et esprins par touz les endroits de son corps.

1. Son amour à sa dame. — 2. Au-devant, se présenter à sa fantaisie. — 3. Brûlure, ici blessure. — 4. Disposée.

Un chacun jour de plus en plus son pencement avecques plaisir tourmentoit son pouvre estomac, car il ne serchoit autre chose que de veoir sa belle et gente dame pour essayer à tirer de ses doulx yeulx aucune eaue de confort pour estaindre l'aspre et l'eternel feu qui ainsi le tourmentoit. Et ne se advisoit pas que, tant plus la veoit, se enflambloit son dolent cueur. En cest estat estoit Troylus que, quelque part qu'il allast[1] ou venist, fust seul ou acompaigné, droit, assis ou cousché, beust ou mengeast, en quelque façon que ce fust, tousjours et nuyt et jour pensoit sans cesser à la grant valeur[2] et beaulté qui estoit en Brisaïda; et disoit à lui mesme: « Ceste passe de beauté Policène, certes aussi fait elle Helaine. » Il ne passoit heure de jour que mille foiz à luy mesmes ne deist: « O clère lumière qui mon cueur enlumine, o belle Brisaïda, que Dieu voulsist que voustre valeur, laquelle me palist le visage, se meust aucunement[3] par pitié envers moy! Car nulle autre que vous ne me peut faire joyeulx, ne de nulle autre ne puis avoir secours. »

Touz autres pensemens de lui s'estoient fuiz, ne ne lui challoit de la guerre, ne de sa salvacion, ne n'entendoit à chose qu'on deist si non que on parlast de la haulte vertu de sa dame, car au cueur n'avoit autre chose. Et ainsi avoit l'entendement empesché qu'il ne lui challoit plus de rien si non à entendre à sa serve[4] amoureuse.

1. En tel état que, quelque part qu'il allât. — 2. Du verbe valoir; prix, qualité, etc. — 3. Se sentît toucher envers moi. — 4. Comme plus haut *servie*, servitude, esclavage.

Helas! il y mettoit tout son plaisir, sa pensée et son entendement. Les aspres batailles et les angoisseux tournoyz que Hettor et ses frères faisoient ung chacun jour acompaignez de Troyens, ne procedoient en riens des amoureux pensesemens [1]. Mais le plus souvent trop plus se monstroit d'avant tous autres ès perilleux assaulx et faisoit armes à merveilles, et à ce le conduisoit amours; ne ne cuidez point que à ce le meust voulunté d'avoir victoire pour delivrer Troyes, laquelle il veoit estroictement assiegée, mais le desir d'avoir renommée qui s'espandist jusqu'aux oreilles de sa dame affin que plus lui peust plaire. Et si l'istoire est vroye, il devint si aspre et si fier en armes que les gens le craignoient comme la mort. Jà amours lui avoient osté le dormir et partie du menger et lui avoient creu et multiplié les pencemens, tant que le visage, qui lui commançoit fort à pallir, en donnoit grant demonstrance, combien qu'il le couvroit [2] tant comme il le povoit par jeux et par ris et par gracieuses parolles. Et ceulx qui le véoient en cest estat cuidoient que ce fust pour l'ennuy de la guerre.

Oncques Brisaïda ne se apperceut de la grant amour que Troylus avoit en elle, pour ce qu'il se tenoit fort couvert [3], ou que elle feist semblant de ne le congnoistre; mais, quelque chose que ce fust, elle ne faisoit compte de lui en façon du monde, mais tenoit une manière comme si elle

1. N'avoient pas l'amour pour cause, tandis qu'en Troylus.... — 2. Qu'il déguisoit ce visage pâli par l'amour, qu'il en dissimuloit la pâleur. — 3. Caché, dissimulé, impénétrable, discret.

n'eust voulunté ne d'amer ne de estre amée, dont Troylus sentoit telle doulour que dire ne se porroit. Aucunesfoiz cuidoit que Brisaïda fust d'autre esprise et que à ceste cause teinst si pou de compte de lui, et que elle le mesprisast tant que elle ne le daignast recevoir à serviteur; et en mille façons se pensoit le jour [1] la manière dont honnestement lui pourroit faire savoir la grant chaleur de son desir. Quant il avoit lors ung pou de loisir, en luy mesmes se alloit d'amours plaignant. Et si disoit : « Troylus, or es tu prins, toy qui te souloies des autres mocquer; ne oncques homme ne fust ainsi consummé ne happé comme tu es pour mal te savoir d'amours garder. Or es tu dedens le laz cheu, de quoy tu blasmoies tant autruy, et de toy ne prenoies pas garde. Que se diroit entre les amoureux si ton amour estoit sceue? Touz de toy se mocqueroient, et diroient : « Veez cy qui noz souppirs et nos amours plaisantes souloit reprendre. Or est venu où nous sommes. Louées en soient amours, qui en cest estat le nous ont mis.» Mais que ce dira il entre les roys et ducz et contes excellens si ceste chose est sceue? Bien pourront dire comme mal contens : « Regardez cestuy ci hors de son sens, qui en ce temps angoesseux et dolent devient amoureux là où il devroit estre fier et aspre à la guerre! Il consume tout son entendement et pensement en amours. » Troylus dolent, puis qu'il estoit destiné que tu deusses amer, or fusses tu prins de quelque une qui se sentist quelque pou d'amours

1. Cherchoit en lui, chaque jour.

et qui te donnast aucune consolation. Mais ceste cy pour qui tu pleures et gemis ne s'en sent néant plus [1] comme pierre dure, et est aussi froide que la glace qui est à l'air; et je me consumme et fons comme la neige fait au feu. Et ores [2] fusse je joingt au port auquel ma fortune me conduit [3]! Et me seroit grace et grant confort, pour ce que en mourant je seroie hors de ceste paine! Car, si mon mal, duquel nul encores ne s'en est apperceu, s'il se descouvre, ma vie sera chacun jour plaine de mille reprouches et villenies. Et plus que nul autre seray appellé foul et musart [4]. Amours, vueillez moy aider, et vous aussi par qui tant je me plains pris [5] plus que oncques eust homme! Helas! soyez piteuse de celui qui vous ame plus qu'il ne fait sa propre vie; tournez d'ores en avant ce beau visage devers celui lequel il a navré: car pour vous, ma dame, suis en ceste paine. Si vous supply, ne me reffusez point; et si vous me faictes ce plaisir, ma seule maistresse, je reverdiray tout ainsi que fait la fleur en ung beau pré à la prime voire [6], ne après ne me ennuyra pas à actendre voustre grace et mercy, et prendray en patience voustre gracieuse fierté. Et s'il ne vous plaist, au moins comme à celui qui est tout prest de faire voz plaisirs, commandez moy que je me tue, et je feray le fait en vous obeissant. »

Ainsi alloit disant pluseurs autres parolles, plorant et souspirant; et de celle appeloit le

1. N'est pas plus sensible que. — 2. Maintenant — 3. Fussé-je arrivé à cette mort vers laquelle ma destinée m'entraîne. — 4. Inutile, lâche, fainéant. — 5. Me sentant pris. — 6. Prime vère, le printemps.

nom, ainsi qu'il a acoustumé, la quelle il ame plus que besoing ne luy fust. Et à ses gemissemens, ses criz et ses helas! ne trouve point de mercy, car ce n'est que follie et temps perdu, pour ce que la voiz ne vait pas jusques là où elle doit aller, dont chacun jour luy multiplie pour ung tourment cent [1].

II.

Ainsi estant Troïlus ung jour seullet en sa chambre tout pensifz, il y sourvint un gentil Troyen de hault lignage et moult corageux, nommé Pandaro, le quel, le voyant gesir sur son lit estendu et plain de lermes, lui dist :

« Qu'est ce cy, mon seigneur et mon amy? vous a desja mis au bas ce temps ycy [2] pour ce qu'il est plain de guerre et de tribulacion?

— O Pandaro, ce dist Troïlus, quelle fortune vous a ycy amené pour moy veoir languir? Je vous pry que vous en partez de ycy, car je sçay bien qu'il vous desplairoit plus que à nul aultre à me veoir mourir; et ne puis plus vivre, tant est la vertu de mon corps affoiblie et diminuée. Et ne cuide point que le siége qui est d'avant ceste ville, ne travail d'armes que j'aye, soit occasion de mon mal : car de tous mes pencemens se en est le maindre. Autre chose me con-

1. Par quoi, chaque jour, son tourment devient cent fois plus grand. — 2. Ce temps-cy, plein d'angoisses, vous a-t-il déjà abattu?

traint à mourir, dont je suis dolent de ma malle advanture. Mais, quelque chose que ce soit, mon amy, ne vous chaille de le savoir, car je m'en tays, pour le meilleur. »

Alors à pou que [1] Pandaro ne criève de pitié et de desir qu'il a de savoir son mal et son meschief, et luy dist :

« Je vous pry, si nostre amistié vous plaist comme elle a fait le temps passé, que vous me descouvrez dont vous vient ceste cruaulté [2] qui tant vous fait desirer la mort : car ce n'est mie fait de loyal amy de celer rien l'un à l'autre. Car, si je ne puis à voustre tourment donner aucun confort, si vueil je avecques vous avoir ma part de ceste paine, pour ce que c'est chose convenable que l'un amy participe en toutes choses avecques l'autre, et à bien et à mal. Si croy que vous savez bien si je vous ay amé, et à droit et à tort, et si je feroye pour vous quelque chose que ce fust, tant fust elle grande. »

Troylus gecta un grant souppir et dist :

« Pandaro, et puisqu'il te plaist savoir mon douleureux martire, je te diray briefvement ce qui me murdrist et tue : non point que je aye esperance que par toy se puisse mettre ne fin ne paiz à mon desir, mais seulement pour obeïr à la grant prière à laquelle je ne sauroie contredire. Amours, contre qui nul ne se peut desfendre, — et qui y essaye laboure en vain, car qui plus travaille plus tost perist, — m'alume le cueur d'un joyeulx plaisir par lequel j'ay toutes les au-

1. Peu s'en faut que. — 2. D'où vous vient cette pensée cruelle.

tres choses esloingnées de moy. Et ce cy me tue, comme tu puis veoir; et ay plus de mille fois atrempée[1] et retenue ma main que elle ne me ait osté la vie. Vous souffist il de ce cy, mon chier amy, d'avoir senty de mes douleurs[2], lesquelles jamais ne descouvry? Et te pry pour Dieu que, s'il y a foy ne loyaulté en nostre amour, que à personne qui vive tu ne me descouvres, car il m'en pourroit venir beaucoup d'ennuy et de desplaisir. Tu as sceu ce que tu as voulu; or t'en va, et me laisse ycy combatre avecques mon angoesse. »

A ce dist Pandaro : « Comment avez vous tant peu celer ceste flamme? car je vous eusse donné aide et conseil, et travaillé en quelque façon à voustre repos. »

Adont, Troylus : « Comment auroye je aide de toy, que tousjours je voys en desplaisir et en melencolie pour amours? et ne te peuz aider toy mesmes; comment doncques me cuidez tu secourir? »

Pandaro dist : « Je congnois que vous dictes vroy; mais souventesfoiz advient que tel ne se scet garder du venin, qui par son advis en garde bien ung aultre. Et autresfois c'est veu celui qui avoit la lumière en la main esgaré[3], et celui qui n'en avoit point alloit le droit chemin. Et peut l'en bien donner bon conseil à aultrui combien que on ne le preigne pas pour soy. J'ay esté maleureux en amours, et suis encore par mon peché, et ce cy m'est venu pource que je n'ay

1. Modéré. — 2. Connu mes douleurs. — 3. S'est vu égarer celui qui avoit la lumière.

pas amé secrétement ainsi comme vous faictes. Au derrenier [1], il en sera ce que Dieu voudra; mais l'amour que à vous ay tousjours eue, je l'ay et l'auray, ne jamais chose que vous me direz par moy ne sera descouverte. Et pour ce, mon chier amy, vous vous povez tenir seur de moy; et me dictes franchement celle dont vient l'occasion de vostre ennuy. Ne ne craignez d'avoir de moy aucune reprehencion [2] d'amours, pour ce que touz les sages qui oncques furent ne sauroient maintenir [3], tant sceussent ilz bien parler, que amour en cueur bien embrazé se sceust desfaire ne deslier si non d'elle mesmes par longuesse de temps. Laissez voustre angoesse et voz souppirs, et en divisant meslez voz douleurs [4] : ainsi faisant ce passe le martire et ce mendrist [5] beaucoup l'ardeur du cueur, quant on trouve aucun loyal compaignon et amy, de pareille playe navré, à qui on desqueuvre son mal; et, comme vous savez, je ame et suis amoureux, vueille ou non, et contre ma voulenté ne me puis tenir que ung chacun jour ne me croisse douleur nouvelle. Par avanture, celle qui vous tourmente est telle que pour vous faire plaisir je y pourroye beaucoup [6]; et sur ma foy, si je puis, je feray voustre voulunté contente que [7] ne fis oncques la mienne, et vous le verrez, tant seulement mais [8] que je sache qui est celle qui vous tient en cest estat. Or sus, ne vous couschez

1. En résumé, en fin de compte. — 2. Reproche, blâme. — 3. Prouver. — 4. En devisant, variez vos douleurs. — 5. S'amoindrit. — 6. Pour la décider à vous aimer. — 7. Moi qui ne fis jamais la mienne satisfaite. — 8. Pourvu seulement que.

plus, et vous levez, et pensez de diviser cy avecques moy comme vous feriez avecques vous mesmes. »

Aucunement se demeure Troylus en souspens, et, depuis qu'il eut gecté ung grant souppir amer, tout le visage de honte luy devient roge comme feu; puis lui respondit :

« Amy chier, je n'ay osé ne enduré jusques ycy, pour occasion assez honneste [1], vous dire ne declairer ma grant ardeur, pour ce que celle qui m'a en cest estat conduit est voustre parente. »

Lors se teut sans plus riens dire, mais sur le lit recheut adens [2], en musant le visage et en plorant de plus belle, à qui Pandaro dist :

« O cordial amy, defiance vous a mis au cueur ceste souspeçon envers moy. Et laissez ses doloureux pleurs que vous faictes, car en puissé je mourir, si c'estoit ma propre seur, si vous en feroye [3] je jouir à mon povoir! Levez vous tost et me dictes qui est ceste cy, affin que je m'en aille pour donner aucun remede à voustre desconfort, car je ne vouldroie autre chose, et, si la dame demeure à mon hostel, despeschez vous. Dictes le moy : car, si cest celle que voys pensant [4], ne croyez qu'il passe six jours que je ne vous oste hors ceste grande douleur. »

Troïlus à ces parolles ne repondit riens, mais de plus en plus cachoit son visage. Et toutesfoiz

1. Pour une raison délicate. — 2. Retomba le visage sur le lit. — 3. Dussé-je en mourir, je vous en ferai jouir selon mon pouvoir. — 4. Que je vais pensant, à laquelle je songe maintenant.

voyant ce que Pandaro lui promettoit, il prenoit en lui courage et vouloit respondre, et puis se retenoit, de la grant honte qu'il avoit de la nommer. Mais, quant il[1] pressa Pandaro, il se retourna vers lui plourant, et telles parolles commança à dire :

« Pandaro, mon amy, je vouldroie estre mort, pensant à ce que[2] amours m'a contraint; et, si je peusse sans vous faire tort le vous celer, je ne m'en faindrois jamais[3]. Je ne puis. Vous estes sage et l'avez tousjours esté, et savez qu'il n'est homme au monde qui ame par lois[4], mais tout ainsi que le cueur eslist[5], et selon son appetit[6]. Aucuns, comme vous savez, ont amé leurs seurs, leurs frères; les filles aucunesfoiz le père, et les marrastres les fillastres[7]. Amours ne m'a conduit à telle[8], mais c'est la grant beaulté de voustre cousine, laquelle m'a pris, je vous dis de Brisaïda, dont moult me desplaist. »

Et cecy dist, recheu adens sur son lit, tout plourant. Comme Pandaro ouit nommer celle là, tout en riant lui dist :

« Amy chier, pour Dieu, ne vous desconfortez point. Amours a mis voustre cueur en tel lieu qu'il ne le povoit mieulx loger, pource vroyment que elle vault trop en courage, en beaulté, en coustume et en doulceur, en gracieuseté, en honneur et en noblesse. Oncques dame ne fut

1. Le. — 2. A quoi. — 3. Je n'hésiterois pas à le faire. — 4. Par contrainte, en se contraignant à aimer celle-ci ou à ne pas aimer celle-là. — 5. Mais il arrive là où le cœur fait son choix. — 6. Goût. — 7. Leurs beaux-fils. — 8. A de tels amours.

plus plaisante, ne qui plus doulcement et sagement parlast, ne plus gentement et joyeusement se voulsist maintenir [1]; qui tant fust plaine de toutes vertuz. Et si [2] vous dy qu'il n'est ou monde chose si haulte, ne si grande, qui appartenist à honneur de damme [3], que elle ne osast bien entreprendre, tant elle est de hault et noble corage. Une chose tant seulement vous nuyra, que ma cousine, en oultre toutes autres choses, s'est tenue et tient plus honnestement que nulle autre damme, et c'est celle qui plus mesprise les faiz d'amours. Mais autre chose ne nous nuist que ceste cy. J'ay esperance de lui faire tant d'ennuyz et de petiz parlemens [4], et en tant de façons, que vostre besongne se fera, mais que vous ayez ung pou de patience en restraignant la grant challeur de voustre desir. Vous povez bien dont [5] veoir que amour vous a mis en lieu digne de voustre haulte vertu; soyez doncques ferme en voustre propos, et ayez esperance qu'il s'ensuyvra [6] bien bref; et si [7] vous ne le refusez avecques [8] doloreux plains et pleurs. Vous estes digne d'avoir une telle damme, et elle d'avoir ung tel amy. Et de ma part y emploieray tout mon engin et entendement. Ne cuidez point, Troylus, que je ne congnoisse point que telles amours ne sont licites à dammes de honneur, et ce que souvent en advient à elles et à leurs pa-

1. Conduire. — 2. Ainsi, pour cela. — 3. Parmi les choses qu'une noble femme peut faire. — 4. Paroles habiles. — 5. *Dont* pour *doncques*; nous le rencontrerons fréquemment. — 6. Qu'il aboutira, se réalisera. — 7. Surtout si. — 8. N'en éloignez pas l'accomplissement par.

rens quant les parolles en viennent jusques aux aureilles des gens qui les publient, et tant[1] que aucunefoiz en sont deshonnorées et chacées où par avant souloient estre honnorées et chières tenues; mais ne cuidez point que ce cy empesche en riens le desir et la voulunté que j'ay de y besongner, neant plus[2] que si je ne la congnoissoie point. Et me semble, affin de y povoir prendre party, que chacun amant puisse[3] souir son hault et gracieux appetit, qu'il soit[4] sage en fait, en semblant, car ainsi fault faire à qui ame l'amour de lui et de sa femme[5]. Je suis certain[6] qu'il n'est damme nulle qui en sa pensée ne vive amoureusement; et nulle autre chose ne la restraint si non que elle a paour de honte et de blasme. Mais souventesfoiz à ceste crainte l'en remedie; et que bien souvent est foul celui qui pour celle doubte laisse à souir son entreprise! Ma cousine est veufve et desireuse comme autres, et quant elle me diroit le contraire, je ne l'en croiroye pas. Et pource que je vous congnois et vous et elle, et estes discrettes et sages, à chacun de vous puis complaire et donner ung pareil confort; et vous le devez tenir couvert, et elle, ainsy que[7] d'une chose qui jamais ne fut.

1. Et ce qui leur arrive à elles.... *tant*, si bien, de telle sorte, qu'elle sont déshonorées. — 2. Rien plus, pas plus. — 3. Car il me semble, et c'est cela qui me détermine à vous aider, que tout amant a le droit de. — 4. Pourvu que. — 5. Car cette discrétion est nécessaire, obligatoire. — 6. Le sens de la phrase demande ici : en effet; cette seconde phrase n'étant que la justification de la théorie qui précède. — 7. Et par elle aussi l'affaire doit être aussi cachée que si elle n'avoit jamais existé.

Et à ce cy[1] j'auroye grant tort si de ma part ne y mettoie tout mon povoir à vous faire cest service et plaisir, et vous avez assez sens pour tenir voustre voulunté close à autrui. »

Troïlus fut si content que plus estre ne povoit de ce que avoit ouy dire à Pandaro, et lui sembloit desjà estre près que de hors son tourment, combien que de plus en plus lui montoit l'amour au cueur. Et quant il se fut une grant pièce[2] teu, il se tourna vers Pandaro et lui dist :

« Je croy, amy, tout quanque[3] vous avez dit, et encores plus le monstrent mes yeulx; mais comment se laschera pour ce cy l'ardeur[4] que j'ay eue en mon cueur enclose? Que jamais je n'ay peu veoir que Brisaïda se soit en rien apperceue de l'amour que lui ay portée, elle n'en croira jà rien quant vous le lui direz. Et puis, pour doubte que elle aura de vous, elle blasmera ses[5] amours; et ainsi vous ne ferez rien. Et si bien elle en avoit voulunté, si ne vous escoutera elle jà, pour vous monstrer son honnesteté. Et oultre ce cy[6], Pandaro, je ne vouldroye point que vous cuidassez que je desirasse de une telle damme aucune villenie, ne tant seulement si non[7] que ce fust son plaisir que je l'aimasse; et, si vous me faictes tant de grace que vous impetrez ung tel don, autre chose ne demanderoye. »

1. En ceci; peut-être faut-il comprendre : en conséquence de tout ceci. — 2. De temps. — 3. Tout autant que, tout ce que. — 4. Mais comment tout cela pourra-t-il diminuer, en la satisfaisant, l'ardeur?... Notre manuscrit 7546 donne : mais comme ne te lâchera.... — 5. Car. — 6. Ces. — 7. Ni seulement rien, sinon que son plaisir fût...

Et ce cy dit, fut ung pou honteux et abaissa son visage, à qui, riant, Pandaro respondit :

« Tout ce que vous dictes ne nuist rien [1]; laissez moy faire; et ay bien aussi ma part des flammes amoureuses, comme vous savez, et ay bieu sceu dire telles parolles. Mais autresfois ay bien mené asfin [2] plus haulte entreprise que de ce faire, car je vueil que la fin en soit doulce. »

Troïlus saillit hors legièrement du lit, et le commença à acoller et baiser sur le coul en jurant asprement [3] que toutes la guerre des Grieux avecques leurs triumphes ne lui sauroient meffaire après ceste amour qui si fort le serre, et lui dist :

« Pandaro, mon amy, je m'en recommande à vous; vous estes celui qui sçavez qu'il faut pour mettre fin à mes douleurs [4]. »

Pandaro, voluntereux de servir le jeune seigneur, lequel il amoit moult, le laissa aller où bon lui sembla, et lui il s'en alla en la maison où Brisaïda estoit, laquelle, quant elle le vit venir, se leva droite et lui alla à l'encontre en le saluant de loing, et Pandaro elle; puis la print par la main et la mena en une gallerie qui là estoit. Et là avecques doulces parolles et joyeuses pour rire lui commença à parler, et divisèrent assez longuement ensemble, ainsi que on a de coustume entre prouchains parens et amis. Puis se teut ung pou comme celui qui

1. Ne m'empêche pas de penser ou d'agir comme je dois le faire. — 2. Asfin, affin, à fin. — 3. Energiquement. — 4. Qui savez faire ce qui est nécessaire.

vieult venir à son propoux, si peult venir [1], avecques aucunes gracieuses parolles et nouvelles faizons. Et si se print à lui regarder son beau visage sans mouvoir ses yeulx. Brisaïda, qui ce vit ainsi regarder, lui dist en sobzriant :

« Cousin, ne m'avez vous vuue autresfoiz, qui ainsi me regardez ? »

A qui Pandaro respondit :

« Je sçay bien que autresfoiz vous ay veue, et ay entencion de vous veoir encores ; mais vous me semblez trop plus belle que jamais vous veisse [2], et plus tenue, à mon advis, de louer Dieu que nulle autre du monde, tant soit belle. »

Brisaida dist :

« Qu'est ce à dire ce cy ? Pour quoy le dictes vous plus maintenant que le temps passé ? »

A qui Pandaro respondit prestement :

« Pour ce que vous avez le plus amoureux visaige que damme qui soit en cest monde, cy est [3] si je n'ay failly à veoir. Et congnois qu'il plaist tant et oultre mesure à tel homme que [4] chacun jour s'en vait fondant et desperant. »

Brisaïda fut aucunement honteuse et commança à rogir escoutant ce que Pandaro lui disoit, que [5] elle ressembloit à la roze qui espanouist au matin ; puis respondit en ceste façon à Pandaro :

« Ne vous trufflez de moy, car vous savez que je seroye joyeuse de tout voustre bien et

1. Si cela est possible. — 2. Encore plus belle que jamais je ne vous ai vue. — 3. Sans doute *si est*, ainsi est, cela est vrai. — 4. A un homme qui est tel que. — 5. *A rogir... que*, de telle sorte que.

honneur; pou doit avoir à faire celui à qui je ainsi plais, car je sçay le premier à qui il a donné que je sache [1].

— Laissons ester ces parolles, dist Pandaro. Ne vous en estes vous point prins de garde? »

A qui elle respondit:

« Non encores en plus d'un que d'autre, si je ne puisse mourir [2]. Il est bien vroy que je voys souvent passer par d'avant ung ne sçay quel jeune homme escuier qui va aucunefoiz regardant la porte de l'ostel, et je ne sçay s'il va point serchant de moy veoir, et s'il va point pour autre musant. »

Ce dist Pandaro:

« Qui est il?

— Vroyment, ce dist Brisaïda, je ne sçay ne ne vous en sauroye autre chose dire. »

Et Pandaro congnut bien que celui qu'elle disoit n'estoit pas Troïlus; ainsi lui commança à dire:

« Celui que vous avez feru n'est pas homme qui ne siet [3] d'un chacun congneu.

1. La manière la plus naturelle d'expliquer ce membre de phrase seroit d'y voir une légère raillerie dirigée contre l'indiscrétion de cet amoureux qui a été se confier à un homme tel que Pandaro : car je vois quelle est la personne qu'il a chargée de me faire connoître son amour. Cette explication est peut-être plus conforme au génie de la langue actuelle qu'au génie du style du XIVe siècle. Nos mss ne sont pas d'accord en cet endroit. Trois d'entre eux donnent : car c'est le premier ou la première à qui il advint, que je sache. Le 7566 dit : car c'est le premier à qui il advint oncques, que je sache. C'est un peu plus près du texte italien. — 2. Que je puisse mourir, que je meure s'il n'en est ainsi. Il faut peut-être construire ainsi le membre de phrase *si ne*, si non, *je puisse* mourir ! — 3. Ne soit.

— Qui est ce dont, dist Brisaida, qui prent si grant plaisir à me veoir? »

A qui Pandaro dist:

« Cousine, puis que[1] Dieu proposa et conclut faire le monde, je ne croy point qu'il nasquist homme plus parfait de celui qui tant vous ame, qu'il ne se porroit dire combien. Il est hault homme de lignage et de courage, treshonneste et convoiteux de honneur, et de sens naturel, si est plus que nul autre sage et hardi; cler brun est son visage. Je ne sauroye dire les biens qui sont en lui. O combien est bien eurée[2] voustre beaulté, puis que cest homme cy la prise sur toutes autres! Bien est la pierre precieuse assise en l'or[3] si vous estes sage comme vous estes belle; et si vous devenez sien ainsi comme il est voustre, bien se porra dire que l'estoille est joincte avecques le souleil. Ne oncques amée ne fut apparagée avecques amy que vous serez[4], si en vous ne tient. O bien estes eureuse si vous le savez congnoistre! Une bonne avanture a tant seulement chacune bonne personne en ce monde, si cil[5] la scet prendre. Et quant elle vient, si[6] la laisse aller, ploure sa maleureté à part sans en donner à autrui le blasme. Voustre belle et gente figure la vous a tournée[7]; or la sachez prendre et me laissez plourer, qui nasqui en celle

1. Depuis que. — 2. Heureuse. — 3. L'italien est moins clair et plus expressif: Bien est la pierre précieuse enchâssée dans l'amour. — 4. Jamais amante ne sera *appariée* avec un ami comme vous le serez, si vous acceptez cet amour. — 5. Celui-là, cette *bonne personne*. — 6. S'il la néglige, qu'il pleure. — 7. A tourné vers vous, vous a amené cette bonne aventure.

heure que à Dieu, au monde ou à Fortune desplaist.

— Me essayez vous, ou vous le me dictes à bon escient [1] ? dist Brisaïda. Estes vous hors du sens, de penser qu'il y eust homme vivant qui deust avoir plaisir de moy s'il ne devenoit mon mary? Mais dictes moy qui est celui qui pour moy se trouble ainsi? Est il estrangier, ou s'il est de ceste ville? Si vous avez entencion de le me dire, dittes le moy, et ne vous plaignez [2] point sans cause. »

Lors dist Pandaro :

« De ceste ville est il, non pas des maindres, lequel je ayme sur touz les autres. Et si lui ay tiré de la bouche par force de prière ce que je vous ay dit; le povre homme vit en pleurs et en misère tout par la beaulté de voustre visage. Et affin que vous sachez qui est celui qui tant vous ame, c'est Troïlus, qui vault plus que nul aultre. »

Lors Brisaïda se tira ung pou arrière en regardant Pandaro et en pou d'espace changea sa coulleur, et à grant peine se retint les larmes que elles ne saillissent hors, ne ne les peut garder que ne venissent jusques aux yeulx; mais reprint en elle ung pou de hardement [3], et tout premier, en murmurant, dist à Pandaro, et gicta ung souspir et dist :

« Je cuidoye, Pandaro, si je me fusse mise en une telle follie comme de amer, me eussez non seulement reprinse, mais batue, comme celui qui

1. Ou me parlez-vous sérieusement? — 2. Et ne venez pas vous lamenter devant moi, maudire ma cruauté, sans raison suffisante. — 3. Hardiesse.

doit amer et avoir mon honneur chier. O Dieu! veuillez moy aider! Et que feront les autres, puis que vous me conseillez à suir les amoureuses flammes! Je sçay bien que Troylus est grant et noble, et que chacune grant damme en devroit estre contente; mais puis qu'il a pleu à Dieu de me oster mon mary, ma voulunté c'est du tout d'amours esloigné; et encores ay le cueur dolent de sa mort, et auray tant que vivray et qu'il me souviendra de noustre piteux departement. Et si à aucun estoie deliberé de donner mon amour, à luy la donneroye si je savoie que elle lui pleust. Mais comme vous congnoissez, chacun jour, que là où il est si treuve mille joyeusetez et esbatemens et ne est semaine qu'il ne meu pensemens, ceste voulunté lui est venue de gayeté[1] de cueur, et legièrement s'en retournera: car comme amour change, aussi fait le pensement[2]. Pour tant, laissez moy telle vie user comme Fortune la me apparaille. Il trouvera bien damme à amer qui lui sera bien doulce et gracieuse. Or il me convient honnestement me maintenir. Pandaro, je vous pry que ceste response ne vous desplaise, et faictes qu'il soit conforté d'autres plaisirs et nouveaulx pensemens. »

Pandaro fut tout honteux quant il ouit ainsi parler sa cousine, et pour s'en partir fut prest; mais il se retint, et en se tournant vers elle il lui dist:

« Brisaïda, si Dieu me vueille donner ce que

1. Notre manuscrit 7546 donne *gresse de cueur*, qui se présente avec une apparence d'énergie, mais avec une obscurité qui nous l'a fait rejeter. — 2. Les amours changeants prouvent la pensée légère.

plus je desire [1], je vous ai dit et conseillé ce que je diroie et conseilleroie à ma propre seur charnelle, ou à ma fille, ou à ma femme si je l'avoye, pource que je congnois que Troïlus merite plus grant chose beaucoup que n'est voustre amour, et je le vy yer en tel estat pour vous qu'il me fist grant mal. Mais vous n'en croiez rien et aussi il ne vous en chault. Or seussez vous [2], aussi bien que je fays, sa grant douleur, il vous en desplairoit. Je vous pry, cousine, pour l'amour de moy, que vous ayez pitié de lui. Je ne croy point que en tout le monde en soit ung plus secret, loyal, et qui mieulx tiegne sa promesse, ne ne desire rien que vous. Et encores, vous estant en noir habit, c'est venu gicter en voz laz. Ne perdez plus temps, et pensez que mort ou veillesse en porteront voustre beaulté.

— Helas, se dist Brisaïda, vous dictes vroy; ainsi s'en passent les ans petit à petit, et la plus part se meurent avant que le terme de nature soit adcomply. Mais laissons en paiz ce pensement ponr le present, et me dictes comment il seroit possible que je peusse encore avoir joye ne plaisirs en amours et la manière comment vous apperceustes du fait de Troïlus. »

Lors, souriant, respondit Pandaro :

« Je le vous diray puis qu'il vous plaist le savoir. L'autre jour, que chacun estoit à reppos pour la triève qui fut faicte, il print voulunté à Troïlus d'aller à l'esbat par celle grant forest, et me mena avecques lui. Et illecques nous assis-

1. Qu'ainsi Dieu me donne ce que je désire, comme il est vrai que je dis la vérité. — 2. Plût à Dieu que vous sussiez aussi bien..., vous en auriez pitié.

mes, et me commença à parler d'amours. Puis se print tout seul à chanter. Je ne luy estoie pas trop prest, mais le ouaye [1] murmurer, et mettoye paine tant que je povoye de escouter ce qu'il disoit; et selon ce que je puis entendre, il se complaignoit fort à amours de son tourment, en disant :

« Doulx Seigneur, jà apparoissent en mon vi-
« sage mes souppirs et le mal que je sens de-
« dens mon cueur, par la haulte valeur de celle
« qui m'a prins par sa beauté. Tu scez bien
« celle de qui je porte l'ymage paint en ma pen-
« cée, et si voiz bien mon pouvre cueur vaincu,
« rué jus [2] par la tempeste [3] de ta puissance,
« laquelle le tient du tout en tout saint et envi-
« ronné, criant et requerant tousjours la doulce
« paiz de ses plaisans yeulx qui en ce point l'ont
« mis. Et à toy, Seigneur, requiers aide et se-
« cours. Dont, pour Dieu, si ma mort vous
« desplaist, faictes le savoir à ceste gente damme,
« et la vueillez prier que je sente aucune doul-
« ceur pour adoulcir la ferve [4] de ta sajette.
« Mon doulx Seigneur, ne souffre que je meurs !
« O tresdoulx Seigneur et maistre, si doubte tu
« as à mettre ta flamme sobz noir habit [5], plus
« grant gloire ne pourroyes acquerir [6]. Entre [7] en
« son cueur ce desir qui au mien demeure. Fay
« le, je t'en prie, comme seigneur et maistre, en
« façon par ses doulx souppirs mes grefz desirs
« soient confortez [8]. »

1. Je l'écoutois. — 2. Abattu. — 3. Energie, violence. — 4. *ferve*, souffrance brûlante; peut-être faut-il lire *ferue*, coup. — 5. Si tu hésites à enflammer celle-là, qui est encore couverte de ses vêtements de veuve. — 6. Tu ne pourrois. — 7. Introduis. — 8. Soient reconfortez, encouragés.

Et ce cy dit, en souppirant baissa fort la teste en disant ne sçay quoy entre ses dens. Lors en moy mesmes, le voyant en cest estat, entray en souspecon, et me proposay de luy demander ce que estoit ceste chançon et l'occasion pour quoy il chantoit; mais encores ne ay je eu temps propice à ce faire jusques au jourd'ui que je l'ay veu tout seullet, et ainsi que je suis en sa chambre entré pour veoir s'il y estoit, je l'ay trouvé estendu sur son lit. Comme il me vit, il s'en fouit, dont je fu ung pou despité et mal content; mais je me aprouchay de luy et vy qu'il plouroit et menoit grant deul. Au mieulx que je sceu, je le confortay, et avecques estrange [1] faczon de faire et divers engins de bouche lui tiray je ce que il avoit; et premièrement lui baillay ma foy en gage que jamais à homme ne le diroye. Ceste pitié me esmeut à venir vers vous vous prier et requerir que en quelque façon ou manière vous satisfaictes à son desir. »

Lors lui dist Brisaïda :

« De loing [2] lui tirastes le secret de sa poitrine, combien qu'il le tenist fort cloux, quant vous le trouvastes sur le lit plourant; et [3] Dieu lui envoye joie et santé! Or, sur ma foy, de ce que m'en avez dit, j'en ay pitié eu; et si vous dy bien que je ne suis pas si pou piteuse comme il vous semble. »

Puis ung pou après gicta ung grant souppir en muant couleur au visage, et dist à Pandaro :

« Or je congnois où tire voustre desir piteux, et je le feray pour vous complaire, et ainsi qu'il

1. Habile, inconnue, non encore usitée, et dont par conséquent on ne pouvoit se défendre. — 2. C'est-à-dire difficilement. — 3. Et, aussi, pour cela, à cause de sa discrétion.

le vieult; et lui souffise si je le regarde. Mais pour fouir honte ou pis, par avanture, priez lui qu'il soit sage et face en faczon que je ne puisse ouir blasme ne lui aussi.

— Ma cousine, m'amye, ce dist Pandaro, vous dictes bien, et je l'en prieray. Vroy est que je ne croy point qu'il puisse faillir, tant est discrect, et si, par aucune fortune, n'estoit [1], dont Dieu le gart, et de ma part je y mectray tout mon pencement à conduire son faict en faczon qu'il vous plaira. Et à Dieu soyez. »

Pandaro quant fut party, s'en alla la belle Brisaïda toute seullete en sa chambre, et en son cueur tourna chacune parolle de Pandaro en la propre forme et manière qu'il lui avoit dit et conté. Et, joyeuse, elle divise [2] à elle mesme en ceste manière en soupirant souventesfoiz et pensant à Troïlus plus que elle ne avoit acoustumé : « Je suis gente et joyeuse et belle, vefve, riche, noble et bien amée, je n'ay nulz enfens, et vy en repox; pour quoy doncques ne doy je estre amoureuse? Et si par avanture honnesteté le me deffent, je seray sage et tiendray ma voulunté, si que on ne pourra appercevoir que jamais amour au cueur me soit entrée. Ma jeunesse s'en va de heure à heure : la doy je perdre si meschamment [3]? Je ne congnois encore en ceste ville nulle sans serviteur ou amy, toutes ou la plus part desirantes à leur faire plaisir; et je pers mon temps, tout pour néant. A faire comme les autres n'a point de peché ne de mal, ne de nul

1. Si par hasard il ne l'étoit pas (discret), moi alors je, etc. — 2. Elle parle à elle-même. — 3. Misérablement.

autre ne peut estre blasmé. Qui me vouldra jamais si je avieillis [1]? Certes nesung. Car quant vient à son adviser [2], alors autre chose n'est que multiplication de douleurs; à ceste heure là n'y vault se repenter ou dire: « Meschante, pour quoy ne amay je! » Il est doncques bon de y pourvoir à temps. Cestui cy qui te ame est bel, noble, sage et bien condicionné [3]; et est plus froys [4] que une belle roze, et est de sang royal et de hault courage! Et Pandaro, ton cousin, le loue tant! Doncques, que fais tu? Pour quoy, ainsi comme il t'a mis en son lien [5], ne le metz tu ou tien? Pour quoy ne lui donnes tu ton amour? Ne ouiz tu pas la pitié de son plaint! O que de bien et de plaisir tu auras encores o lui [6], si tu l'aymes ainsi comme il fait toy! Et à present n'est pas temps à prendre mary; et si bien il estoit, si est ce beaucop plus sage party à garder sa liberté. Car l'amours qui vient de telle amistié est tousjours entre les autres doulce et agreable; mais [7] quelque grant beauté qu'il y ait en femme, si ennuye elle tantost à son mary, desirant [8] avoir tousjours chose nouvelle. L'eau emblée est assez plus doulce que n'est le vin que on a à son bandon [9]; ainsi d'amour le plaisir mussé trespasse assez celui du mary c'on tient tousjours ès bras. Dont vigoreusement [10] reçoy la doulce

1. Certes personne. Notre mst 7546 donne, en place de avieillir, *enveugler*, qui ne signifie rien. — 2. Quand on vient à s'en adviser, on voit que, etc. — 3. En bonne condition, orné de toutes qualités. — 4. Frais. — 5. Comme il t'a mise, enfermée en son cœur. — 6. Avec lui. — 7. Tandis que, quelque grande beauté qui soit. — 8. Qui désire. — 9. Facilement, copieusement. — 10. Sans crainte, sans hésitation.

amour la quelle certainement t'est mandée de Dieu, et contente son pouvre desir. » Puis ung peu après se retourne de l'autre part en disant : « Meschante, que vieulx tu faire? Ne scez tu bien la mauvaise et languissante vie d'amours, et que elle tient [1] avecques elle, en laquelle il faut tousjours estre en plains, en douleurs et en souspirs? Puis joingnon avec elle jalousie, qui vault trop pis que mort cruelle! Et puis ceste cy qui à present te ayme, est trop plus de hault lignage que toy; ceste flamme amoureuse se passera; puis se mocquera de toy et te laissera dolente et plaine de confusion et de disfame. Garde [2] et advise que tu feras, car sens racis vault tant qu'il ne fut, n'est, ne sera riens jamais de nul pris [3]. Mais prenons que ceste amours doive durer, comment peuz tu savoir que elle doive estre secrète? C'est trop grant folie que de se fier à fortune, car je voy qu'il n'est ou monde conseil d'omme humain, tant soit secret, qu'il ne se descouvre; et si mon fait est sceu, je congnois clèrement ma bonne renommée à tousjours mais perdue, laquelle j'ay si bonne jusques au jour d'uy. Dont, telles amours, laisse les aller à qui elles plaisent. »

Puis après que elle avoit ainsi parlé à elle mesme, recommançoit fort à souppirer et desjà ne povoit mettre hors du cueur l'amour de Troïlus; pourquoy elle retournoit au premier propos. En tel estat demoura longuement en louant et blasmant, puis l'un, puis l'autre [4].

1. Entraîne.— 2. Regarde, considère. — 3. Les réflexions mûries ont une valeur qu'il n'a jamais été et ne sera jamais possible d'apprécier. — 4. En faisant tantôt l'un, tantôt l'autre.

Pandaro, qui de Brisaïda s'estoit party, sans aller autre part s'en retourna là où Troïlus estoit, et comme il le vit de loing, lui commança à dire :

« Amy, confortez vous, car j'ay adcomply, comme je croy, une partie de voustre desir. »

Puis se assist auprès de luy et compta, de renc en renc, sans entre mesler, tout le fait comme il estoit. Ainsi comme les florètes pour les froidures de la nuyt se tiennent closes et abaissées, puis quant le souleil luist, leur donne sur la teste, se remennent en leur estat[1], tout ainsi fist la vertu[2] de Troïlus. Et lors, regardant vers le ciel, commança à dire, comme lasse personne et travaillé[3] :

« Loué soit ta haulte valeur, dame Venus, et de ton filz Amours ! »

Puis il ambrassa Pandaro plus de mille foiz et autant le baisa en la joue, plus content à celle heure que s'il lui eust donné mille telles citez comme Troyes. Et pas à pas s'en vait avec Pandaro tout seul, passant[4] l'ostel de Brisaïda, pour veoir si elle lui fera aucun nouvel semblant, pour les parolles que lui dist[5] Pandaro. Elle estoit à une sienne fenestre, et par adventure advint ce que elle attendoit[6]. Elle ne se démonstra ne privée ne sauvage envers Troïlus, qui la regardoit. Mais toutesfoiz par sus l'espaulle destre honnestement luy guynoit. De quoy Troylus s'en alla joyeux et content, rendant graces à Dieu et à Pandaro. Et celle crainte la quelle avoit par avant Brisaïda lors s'en fouit,

1. Se ramènent, sont ramenées, reviennent. — 2. Le courage, la vigueur. — 3. Tourmenté, agité, troublé. — 4. Devant, ou dépassant. — 5. Avoit dit. — 6. Elle attendoit ce qui advint.

en elle mesme louant[1] ses façons, et sa manière et sa courtoisie. Et si soudainement fut prise que sur touz autres l'ama de tout son cueur; elle ne se deulst que[2] du temps perdu et que son amour n'avoit plus tost congnue.

Troïlus chante et fait merveilleuse feste; il fait armes[3], despent et donne largement, et souvent renouvelle et change robbe, et chacun jour ame de plus en plus; et n'est riens qu'il ne face pour tousjours complaire à Amour en se gouvernant sagement. Et Brisaïda, laquelle n'estoit pas moins discrète, se demonstroit vers lui, en temps et en lieu, plaisant[4] et gracieux. Mais comme, par usage, nous véons que tant plus y a de bois tant plus fait grant feu, aussi advient que croissant l'esperance, le plus souvent se croist l'amour. Et ainsi Troylus trop plus sent qu'il n'a acoustumé son pouvre cueur affebly et lassé, pour ce que desir le chasse plus fort que jamais. Dont ses grefz martyres et souppirs lui retournent de plus belle. De quoy Troylus aucunesfoiz se plaignoit fort à Pandaro en disant :

« Helas! Brisaïda me tire près que l'ame du corps avecques ses beaulx yeulx, et croy que je morray pour la grant desir qui estoffe mon pouvre cueur, et art[5], et embraze. Helas! et que feray je? car il me devroit bien souffire de sa grant courtoisie[6]. Elle me regarde et sousfre

1. Tandis qu'en elle-même elle louoit. — 2. Elle ne se plaignit plus, elle ne regretta plus. — 3. Joûtes, tournois. — 4. Plaisante et gracieuse. — 5. Qui étouffe et brûle. — 6. Je suis coupable, car je sais que je devrois me contenter de sa bienveillance.

honnestement que je la regarde : ce cy devroit assez sousfire à mon desir enflammé. Mais l'appetit cupide [1] vouldroit encore plus tant le fait l'ardeur qu'il a deraisonnable ; et ne le croiroit nul qui ne l'a esprouvé combien me tourmente ceste flamme qui à toute heure croist. Que feray je donc ? Je ne sçay que faire si non vous appeller, o Brisaïda ! damme belle, vous seule me povez aider, o damme gracieuse ! vous estes celle, sans autre, qui mon feu peust estaindre ! O doulce lumière de mon cueur, or fussé je avecques vous une nuyt d'iver, et puis en fusse cent et cinquante en enfer. Pandaro, que feray je ? Vous ne dittes rien. Vous me voyez ardre en si aspre feu, et faittes semblant qu'il ne vous souvient de mes souppirs. Ne voyez vous comment je seiche ? Aidez moy, je vous pry chièrement ; dictes moy que je doy faire. Conseillez moy ung pou, car si de vous ou de elle n'ay secours, je suis cheu dedens les rettes [2] de la mort. »

Pandaro dist alors :

« Je voy bien et ouay [3] bien ce que vous me dictes ; ne ne m'en suis point faint [4] ne ne faindray de donner aide et confort à voustre affliction, et tousjours suis prest et appareillé à faire [5] pour vous, non tant seullement en ce qui seroit convenable, mais en toutes choses du monde, sans prière, force ou requeste [6]. Dictes moy donc franchement la conclusion de voustre desir. Je

1. On pourroit lire *l'appetit Cupido*, l'appétit de l'amour. — 2. Les filets. — 3. Entends. — 4. Epargné, dissimulé, éloigné, je n'ai point biaisé quand il s'est agi, etc. — 5. Agir. — 6. Sans redouter force ou prière, dit l'italien.

sçay que six contre ung vous voyez plus cler en toutes choses que je ne fois. Mais toutesfoiz, si je estoie comme de vous, je lui rescriproie de ma main unes lettres [1], mon mal et ma paine; et sur ce la [2], par Dieu je la requerroye et prieroie humblement et par amours et par sa courtoisie que elle eust de moy pittié. Et les lettres faites, je les luy porteroie incontinent. Et oultre ce cy, encores de tout mon povoir je la prieray que elle ait de vous mercy. Et vous porrez veoir ce que elle respondra; et certes le cueur me dist que la response vous donnera confort et plaisir. Et allez escripre et mettez bien la paine et la douleur que vous endurez et l'ardant desir. Après [3] ne oubliez rien que tout ne y soit declairé. »

Ce conseil pleut fort à Troïlus; mais comme amoureux craintif, respondit :

« Vous verrez, comme je croy pource que les dammes sont honteuses, que Brisaïda reffusera la lettre que vous lui portez, de honte que elle aura; ou puet estre [4] se corroucera; et aura y oultre mesure empiré mon fait. »

A cela respondit Pandaro :

« Faittes, s'il vous plaist, ce que je vous dy, et puis me laissez faire; car ainsi me vueille mettre amour en repoux comme j'ay esperance de vous rapporter responce faitte de sa main. Si cela vous desplaist, vous le povez laisser comme triste et craintif, puis [5] vous plaindrez de voustre

1. Je lui écrirois mon mal. — 2. Et outre cela. — 3. Enfin. — 4. Peut-être. — 5 Ensuite, plus tard, comme un homme affligé, vous vous plaindrez.

tourment. Mais vous souviengne que à moy n'a tenu de vous faire content. »

Alors dist Troïlus :

« Voustre plaisir sera fait; je vois escripre. »

Puis de là se leva et s'en alla en sa chambre, et, comme sage, prestement [1] escript unes lettres à sa chère dame, les quelles dient ainsi :

S'ensuit la teneur des lettres que Troylus envoya à Brisaïda :

« Comment puet cestui qui est en paine et « en travail et en plusieurs griefz comme je « suis pour vous, ma seule damme, donner à « nul autre salut? Certes, il ne appartient point, « doncques je me delaisse de faire ce que les « autres font, et pour ceste cause tant seule- « ment ycy ne soyez point de moy saluée, « parce que je n'ay point de salut, si de vous ne « vient [2]. Je ne puis fouir ce que Amour vieult « estre de moy; il fault luy obeir ainsi qu'il a « acoustumé à le estre d'un chacun; et pour « tant, si en ce cy [3] je faulx, luy en reprenez et « à moy pardonnez, je vous en supply, ma « doulce esperance. Voustre haulte beaulté et la « resplendisseur de voz doulx yeulx, voz cous- « tumes [4] aournées de vertus, voz façons et voz « manières honnestes, dignes de louenges sur

1. Notre manuscrit 7546 donne ici une variante assez joyeuse : comme sage président, dit-il. — 2. On comprend suffisamment ce jeu de mots sur *salut* pris dans son double sens de salutation et de *salvacion*. — 3. En vous écrivant je commets une faute. — 4. Mœurs.

« toutes autres sont tellement empraintes en « mon cueur qu'il s'est du tout en tout sobz mis « à voustre loyal servant [1] et vous a prise à « damme et maistresse; en telle guise si est « ferme et arresté [2] que nul autre incontinent que « la mort ne le sauroit tirer de hors. Et quelque « chose que je face, voustre ymage tousjours en « mon cueur amaine ung pensement qui touz « les autres chace, et qui d'autre chose ne parle « que de vous en ma pencée, laquelle est faicte « voustre esclave et retient dedens elle voustre « grant valleur, en laquelle elle a mis entière-« ment son esperance et son confort. De ceste « chose [3], ma seulle damme, sault ung feu qui « jour et nuyt me martire, sans moy donner au-« cun repos en quelque lieu que je soye. Mes « yeulx lermoient sans cesser, mon cueur soup-« pire et font [4] mes sens petit à petit de ceste « flamme qui dedens moy est. Pour quoy, si « vieulx avoir aucun allegement, force est que « aye recours à voustre doulceur. Vous seulle « ceste paine angoesseuse porrez, quant vous « plaira, mettre en doulce paix; vous seulle po-« vez ma grant affliction, m'amour, ma damme, « mettre en vroy reppos; vous seulle povez « estre vers moy piteuse et me oster le tourment « qui ainsi me deffait; vous seulle povez, comme « damme et maistresse, acomplir ce que mon « cueur desire. Doncques, ma seulle amour, si « jamais on doit acquerir voustre amour par foy, « par loyaulté, par grant amour et par desir et vo-

1. Comme votre loyal serviteur. — 2. Notre manuscrit 7546 donne *aestre*, mot qui nous est inconnu. — 3. De tout cela jaillit... — 4. Fait fondre.

« lenté de servir et obeir en voustre gente jeunesse, « en quelque façon ne en quelque manière qu'il « vous plairoit ordonner et commander, faittes « que je soye celui [1]. Car je n'ay fors à vous « recours, comme à celle qui est occasion de « tout mon mal. Assez congnois et voy que, pour « service que je aye fait, je n'ay pas vers vous « merité tant seulement ung seul regard; mais « vous seulle qui m'avez le cueur navré, et autre « non [2], de plus grand chose me povez faire « digne [3] quant sera voustre plaisir. Or suis cer- « tain, ainsi comme vous estes belle, que vous « serez piteuse, et ma grant douleur discrete- « ment tournerez en doulceur et plaisance, sans « vouloir souffrir, ma doulce damme gracieuse, « que je meure pour trop vous amer. Et je vous « supply par icelle amour qui aujourd'uy plus au « cueur vous touche [4]. Et combien que je soye « ung trop petit don, car je puis pou et vaulx « encore moins, à vous du tout me donne. Vous « estes sage, et combien que je ne dy plus, si « entendez vous mon pouvre fait Et ay espe- « rance que le loyer que je en auray de vous « sera beaucoup plus grant que mes merites, et « le vous vueille amour au cueur mettre. Je au- « ray encores pluseurs choses à dire, mais de « paour de vous ennuyer je les vueil taire, et « en ceste conclusion je pry le doulx Seigneur « d'amours, si comme il a empreint et mis en « mon cueur et en ma pensée voustre gente et

1. Qui puisse ainsi acquérir votre amour. — 2. Vous seule, et non pas une autre (qui m'a blessé). — 3. Vous pouvez m'élever au-dessus de ma valeur actuelle. — 4. Par la chose que vous aimez le plus actuellement.

« belle figure, aussi me vueille mettre en voustre « desir avecques celle mesme voulunté; et ainsi « comme je suis tout voustre, que vous devien- « gnez mienne, ne que jamais ne me puissiez es- « tre ostée. »

Quant toutes ces choses furent escriptes en unes lettres tout par ordre, il les clouït [1] et print de la cire laquelle il moilla de ses larmes, puis les scella et les mit en la main de Pandaro, et puis les baisa plus de mille foiz en disant : « Lettres, bien estes eureuses d'estre mises en la main d'une telle damme. » Pandaro print la lettre et la porta là où estoit Brisaïda. Et comment elle le vit venir, elle laissa la compaignée là où elle estoit et lui vint à l'encontre une partie du chemin; et avoit le visage plus cler que une perle de Orient. Elle le salua de loing et le print par la main avecques crainte et desir meslez; à qui Brisaïda dist :

« Quel afaire vous a ycy amené? Avez vous nulles nouvelles? »

A qui Pandaro dist :

« Certes, cousine, ouy; pour vous belles et bonnes, mais non telles pour autres, comme porrez veoir par ces piteuses lettres de celui qui me semble, à tote heure que je le voy, que l'esperit luy doye saillir du corps, et tout pour l'amour de vous; et si voy qu'il ne vous en chault. Tenez et les regardez, s'il vous plaist; et lui faittes aucune response qui le resjouisse. »

Brisaïda, comme craintive et honteuse, mua toute couleur, sans prendre la lettre devint ung pou penssive, et puis tout doulcement dist :

1. De *clore*.

« Et, cousin, si [1] Dieu vous envoye ce que plus desirez, ayez un pou plus de regart à moy que à Troylus. Regardons si ce que vous voulez est chose convenable, et vous mesmes en soyez juge; et voyez si en prenant la lettre je fais bien et si voustre demande est honneste. On ne se doit pas deshonnorer pour lever [2] la paine à autrui; je vous pry, mon cousin, que ne laissez point ycy ces lettres, et les emportez. »

Pandaro se courrouça et dist:

« Qu'est ce cy? Vous est il advenu nouveau pencement? Au fort, il advient vouluntiers que ce que les femmes plus desirent, elles s'en monstrent estranges [3] d'avant autruy, et s'en courroucent quant on leur en parle. Mais tant de foiz vous ay parlé de cestuy ci, que d'ores en avant ne devez estre honteuse. Or je vous pry que ne resfusez point les lettres. »

Brisaïda sourrist en le regardant, et print les lettres, puis les mist en son sein; lors lui dist:

« Quant j'auray temps et lieu je les verray bien au long, au mieulx que je sauray; et si je fois mal, c'est pour ne vous voulloir desobeir ne desplaire. Et j'en appelle Dieu à tesmoing, lequel, par sa grace, vueille pourveoir à ma simplesse. »

Pandaro s'en partit quant il eut baillé ses lettres; et elle volentereuse de les veoir, quelque chose que elle dist, trouva façon honnestement de laisser la compaignie et s'en alla asseoir en sa chambre, puis ouvrit les lettres, et en grant plaisir les list et relist, et congnoist bien que Troïlus estoit

1. Et qu'ainsi, pour cela, en récompense. — 2. Alléger. — 3. Eloignées.

si mal que plus ne pourroit, dont elle fust trescontente, pource qu'elle ouit bien que ce estoit à certes que le pouvre cueur de Troïlus estoit en tel tourment et affliction pour l'amour d'elle, combien qu'il en monstroit de hors le moins qu'il povoit de semblant. Et bien attendue [1] et nottée chacune parole qu'il lui avoit escripte, remercie Amours, disant à elle mesme : « Troïlus, mon amy, or congnois je que j'auray d'ores en avant des douleurs et des angoesses pour vous, comme vous avez pour moy, car desjà sens mon cueur enbrazé et esprins ; mais j'ay esperance que à estaindre à cestuy je trouveray lieu et temps. Car si je le laissoie multiplier en trop grant ardeur, ma fresche couleur en porroit bien pallir, pour quoy ce [2] pourroit congnoistre ce que j'ay dedens le cueur, dont trop me seroit mesadvenu. Et quant à moy, je n'ay point entencion de mourir, ne de faire mourir autre pour moy, quant avecques joye et plaisir je puis eschivir [3] l'ennuy d'autrui et le mien. Je ne suis plus certes deliberée d'estre si fière comme j'ay esté jusques cy. Et si Pandaro restourne pour avoir response, je la lui feray plaisant et agreable, et me coustast il du mien, ainsi qu'il ne me couste rien. Ne envers Troylus ne seray jamais cruelle. Que ore fussé je face à face, entre ses deux braz ! »

Pandaro, lequel estoit souvent solicité de Troylus, s'en retourna devers Brisaïda, et en riant lui dist :

1. Lue attentivement. — 2. Se, on. — 3. Echapper, éviter, esquiver.

« Cousine, que vous semble de la lettre de mon amy ? »

Elle rogit et incontinent sans dire autre chose sinon : « Dieu le scet. »

Et Pandaro dist :

« Avez vous fait la response ? »

Lors dist en soy mocquant :

« Ouy, dea, tantost !

— Si vous voullez que je face jamais rien pour vous, si dist Pandaro, si le allez faire.

— Et je ne le sauray pas bien faire », dist Brisaïda.

A ce dist Pandaro :

« Amour le vous saura bien enseigner. Pensez de le contenter, car j'ay si grant envie de le conforter que vous ne le pourriez croire ; mais autre que voustre response ne le sauroit faire.

— Et je la feray, dist Brisaïda, tantost puisqu'il vous plaist. Dieu vueille que la chose aille bien !

— Et fera elle si Dieu plaist, dist Pandaro, car celuy à qui vous l'envoyez le vault [1], et lui ferez plaisir trop plus que à nul autre. »

Puis s'en partit Brisaïda et s'en alla mettre en ung coingnet de sa chambre, là où gaires de gens n'avoient acoustumé d'aller, et là se mist à escripre en telle manière.

S'ensuit la response que Brisaïda fist par escript aux lettres que Troylus lui avoit envoyées.

« A vous, amy discret et puissant, lequel

1. Est digne des efforts de votre amour.

« amour de moy trop fort aveugle, comme homs « prins sans cause et sans raison, Brisaïda, tous- « jours son honneur saulve, vous salue, et puis « humblement à voustre haulte seigneurie se re- « commande. Desirant à vous complaire, l'onnes- « teté gardée, j'ay eu, de celui qui vous ame « tant parfaitement que ne luy chault en rien de « mon honneur, la lettre plaine de voustre es- « cripture en laquelle j'ay veu voustre doloreuse « vie, non pas sans desplaisance, si bonne avan- « ture m'envoye Dieu ! Et combien qu'ilz [1] me « ayent près que troublée, or les ay bien regar- « dées et veues, en pensant toutes choses avec- « ques raison, et voustre affliction et haulte « demande examinant, l'amour et l'esperance « que en moy avez. Si ne voy je pas comment « honnestement je puisse satisfaire à voustre de- « sir; voulant en tout regarder ce que on doit « en ce monde plus chier tenir, c'est assavoir « à [2] son honneur vivre et mourir. Combien que « à vous complaire seroit bien fait, si la manière « y fust telle que elle devroit [3]; mais, pour l'estat « en quoy il me convient maintenir, faisant le « contraire, il s'en pourroit ensuir honte et re- « prouche. Il me desplaist de tout mon cueur de « voustre angouesse et douleur, mais mon hon- « neur me contraint maulgré moy à faire à vous « response dont je me doubte que vous tiendrez « bien petitement payé. Mais je suis certaine « que la vertu qui est en vous est si grande, que

1. Ces lettres. — 2. Avec. — 3. Si la manière, si la possibilité de le faire. L'italien est plus franc, plus hardi, et il sacrifie plus effrontément la morale à l'amour : si le monde étoit tel qu'il devroit être, dit-il.

« vous congnoissez appertement ce qui est à « moy convenable à faire, et que vous conten- « terez de ma response et metrez remède à « voustre gref tourment, lequel en verité m'est « au cueur angoesseux et desplaisant. Et, si « honnestement le osoye dire, je le adoulciroye « vouluntiers à mon povoir. Je suis mauvaise « escripvaine, comme vous povez veoir par « ceste lettre, laquelle je vouldroie que elle vous « peust porter beaucoup plus de plaisir. Mais « povoir et vouloir ne sont pas tousjours ensem- « ble; et encore par avanture donnera lieu et « place le povoir au bon vouloir [1]. Ce souffise, « car chacune parolle n'a pas response [2]. Si « vueillez donner aucun allegement à voz dou- « leurs. L'offre que vous me faittes ycy [3] n'a point « de lieu; car je suis certaine qu'il n'est rien « que ne feissez pour amour de moy. Combien « que je vaille pou, si suis je voustre telle comme « je suis; et n'est chose au monde honneste et « possible que je ne feisse pour vous; ou mou- « rir puissé je si je en mens, laquelle chose « vous ne vouldriez pas. Et autre chose ne dy « pour le present, si non que je prie à Dieu « qu'il dont à ung chacun de nous deux ce que « son cueur desire. »

Et puis que elle eut en ceste manière escript ladite lettre, elle la clouit et puis la scella et la bailla à Pandaro, lequel tantost s'en alla où Troï-

1. Le pouvoir cédera sa place au vouloir, le vouloir dominera le pouvoir qui se rebelle et sera forcé de se rendre, de laisser la place au fait. — 2. Il est des paroles auxquelles il n'est pas prudent de faire réponse. — 3. Dans votre lettre.

lus estoit, et la lui presenta avecques un visage riant et joyeulx, lequel la print et leut tout ce qui estoit dedens avec ung grant plaisir, toutes voies en souz riant [1]; et tout ainsi que les parolles qui estoient en sa lettre changeoient et muoient, tout ainsi lui changeoit et muoit la couleur du visage. Mais puis en la fin qu'il eut bien racordé [2] et leu tout ce que elle lui avoit escript, dist à luy mesme : « Selon ce que je puis congnoistre et entendre, l'amour l'estraint, mais la mauvaise se couvre encore si sagement de son escu que à malle paine y sçayt l'en rien entendre. Mais j'ay esperance que Amours ne la souffrera pas longuement durer en ceste estat, que [3] elle ne parle tout autrement. »

Et pareillement sembloit encore à Pandaro, au quel il redisoit tout son pensement; pourquoy il recevoit cueur. Et ainsi Troïlus, laissant aucunement ses plains, esperant bref de avoir merite [4] des grans douleurs et afflictions qu'il a souffertes, et ce cy requiert il le jour et la nuyt sans cesser, comme celuy qui autre chose ne desire. De jour en jour lui croissoit plus l'ardeur. Et combien que esperance lui aidast à soustenir, si avoit encores le cueur plain de melencolie, combien qu'il donnast à entendre que n'estoit que de ennuy.

Pour quoy pluseurs foiz pour sa grant ferveur se peut dire qu'il escript maintes lettres à la dame, desquelles il eut response l'une foiz tost,

1. Et parfois en souriant, mais changeant selon, etc.— 2. Répété en lui-même, appris, compris.— 3. Avant que, de sorte que.— 4. Récompense.

et l'autre tart, les unes doulces, les autres amères; pour quoy se plaignoit souventesfoiz d'Amours et de Fortune qui lui estoit ainsi ennemie; et maintesfoiz disoit : « Helas ! si ung pou la [1] poignoit l'ortive [2] d'amours comme elle fait moy (car elle me tresperce mon cueur de part en part ma vie mendiene de plaisir [3]), elle seroit bien tost venue au gracieux port, auquel Dieu, par sa grace, la face parvenir avant que je meure [4]. »

Pandaro, qui sentoit l'ardeur croistre au cueur de celui que tant il ame, n'espargnoit pas sa poine ne sa prière, et à Brisaïda comptoit le fait de Troylus, ainsi comme il le véoit, clèrement, laquelle tresvouluntiers l'escoutoit, puis luy disoit :

« Que en puis je mais? je lui ay fait, cousin, tout ce que m'avez requis.

— Cecy ne suffist pas, ce dist Pandaro, il fault que vous le reconfortez autrement et que vous parlez à lui. »

Après, Brisaïda en lui contredisant disoit :

« Cecy je n'ay pas entencion de jamais faire, que [5] à personne qui vive je donne la couronne de mon honnesteté; et, cousin, je suis contente, pour la bonté qui est en lui, de le amer tousjours honnestement. »

Pandaro respondit :

« Laissons ceste couronne aux prestres, à qui

1. Elle, Brisaïda. — 2. *Ortive*, *ortine*, ou *orfine*, l'ortie, *l'ortica d'amore*, dit Bocace. — 3. Désireuse de consolation. — 4. Bocace est plus désolé : auquel je ne parviendrai pas avant de mourir. — 5. De telle sorte que.

on ne la peust oster, lesquelz vous font entendre merveille; mais quant ilz pevent, ilz en prenent du plus bel et du meilleur. Or vous corrocez et faittes bien de l'estrange; je vous dy que de Troïlus jamais personne du monde ne le saura. Et grant mal fait qui peust bien faire et ne le fait; et perdre temps, à qui plus sert [1] plus lui desplaist.

— Je suis certaine, ce dist Brisaïda, que sa grant vertu ne vouldroit de moy chose qui ne fust honneste, et qu'il est de si haut courage qu'il ne me vouldroit demander chose indeue. Et je vous jure, sur mon ame, de ce que vous me requerez je suis plus sienne mille foiz que mienne, tant me plaisent ses façons et manières.

— Se il vous plaist ainsy, que allez vous serchant? dist Pandaro. Pour Dieu, laissez ester [2] ses estrangetés. A vous [3] entencion qu'il meure en vous amant? Bien devez tenir chière [4] voustre beaulté si par elle ung tel homme meurt. Je vous pry, dittes moy quant voullez qu'il viengne, laquelle chose je desire plus que d'aller en Paradis, et où et comment, et ne vueillez pas gaingner toutes les pertes [5].

1. A qui ce temps serviroit plus, seroit plus agréablement employé. — 2. *Laisser ester*, arrêter, cesser, mettre un terme à. — 3. Avez-vous. — 4. Il faut qu'elle soit d'un bien grand prix.— 5. Nous supposons qu'il faut voir là une expression proverbiale : gagner toutes les pertes donneroit assez bien le sens de gagner à chaque coup. Pandaro reprocheroit à sa cousine cette position facile et égoïste qu'elle s'efforce de prendre en gardant tout le bénéfice de l'amour sans en reconnoître les nécessités, en protestant qu'elle aime merveilleusement, sans vouloir donner la moindre preuve de son dévouement.

— O Dieu, helas ! à quoy m'avez conduite, mon cousin ! Que voullez vous que je face ? Vous avez honnesteté de moy depecée et desrompue ! Je ne vous ose regarder au visage. O maleureuse, quant le recouvreray je [1] ? Jamais ! Le sang me glace le cueur, pensant ce que vous me requerez ; et le voyez et congnoissez bien, et si ne vous en chault. Je vouldroie estre morte le jour que si longuement vous escoutay en la gallerie ; vous me meistes au cueur ung desir que ne croy point que s'en ysse, lequel sera occasion de me faire perdre ma bonne renommée, et de me faire encore avoir cent mille douleurs ! Mais plus ne vous sauroie contredire ; puis qu'il vous plaist, je suis deliberée du tout à vous complaire. Mais je vous pry, mon frère et mon cousin, en tant que vous amez voustre honneur et le mien, que tout noustre fait soit tenu secret. Car vous povez bien congnoistre, si telle chose estoit sceue, ce qui s'en porroit ensuir. Je vous pry, parlez lui en, et luy dittes qu'il se gouverne sagement, et quant temps et lieu sera je feray ce que vous vouldrez. »

Pandaro respond :

« Soyez secrète et gardez bien voustre bouche, car luy ne moy jamais ne le dirons.

— Helas ! dist elle, me tenez vous pour si simple et si sote, que [2] voyez que je tremble toute de paour que la chose ce sache ? Mais puis que l'onneur et la honte vous touche comme à moy, d'ores en avant vous en laisse le pensement, et faittes comme bon vous semblera. »

1. Peut-être cette honnesteté ; on peut prendre aussi la phrase dans un sens plus vague : quand cela finira-t-il. — 2. Vous qui.

Lors dist Pandaro :

« De ce ne vous doubtez point, que nous nous gouvernerons bien; mais quant voullez qu'il viegne parler à vous? En aurons nous jamais le bout? Puis qu'il se doit faire, le plus tost est le meilleur; et se celle beaucoup plus l'amour après le fait, et quant vous serez ensemble vous appointerez comment vous gouvernerez pour le temps advenir. »

Lors dit Brisaïda :

« En cest hotel a pluseurs damoiselles et autres gens, et la plus part me ont desjà demandé congé d'aller à ceste feste [1] en pelerinage; et lors porra venir. Si fault qu'il ait patience jusques là. De l'eure et de la façon de venir je parleray lors avecques vous. Dittes lui tant seulement qu'il soit sage et secret et qu'il sache bien celler son courage. »

III

Lune, lumière replendissant de laquelle les raiz jusques à ceste heure me ont guidé comme je vouloye par l'amoureuse eschelle [2], or convient que vostre lumière double conduye mon engin, et le face tel que chacune partie soit pour moy de-

1. Prochaine.— 2. Messire de Bauveau paroît prendre ici le mot eschelle dans le sens d'*escalle*, dans le sens que nous donnons encore à *Echelles* du Levant, c'est-à-dire port, et, par extension, mer; vers le port amoureux, ou sur la mer amoureuse.

clairée, et que je puisse monstrer le bien du doulx royaulme, de quoy Troïlus fut digne de jouir; auquel royaulme parvient qui sagement, loyaulment et avecques vertuz peut souffrir entièrement la passion d'amours. Car pour autre façon à nulle peine y peut l'en venir. Doncques soyez cy present, o belle et gracieuse damme [1], et remplissez mon hault desir de la grace que je vous demande pour tousjours povoir continuer à compter vos louenges.

Troïlus encores, combien que fust fort ardent, neantmoins toutes voies luy sembloit il que son fait se portast bien, pensant qu'il plaisoit à Brisaïda, pource que humblement et doulcement lui respondoit à ses lettres quant il lui descripvoit; et encore plus que à toutes les heures qu'il la véoit, elle le regardoit avecques ses beaux yeulx si doulcement qu'il prenoit ung plaisir merveilleux. Pandaro, comme ycy d'avant estoit dit, partit de avecques la belle en bon accord et tresjoyeulx en courage, en semblant, et serchant Troylus, lequel demy joyeulx et demy dolent, entre esperance et tristesse l'avoit laissé, quant d'avecques luy se estoit party. Et tant le alla serchant çà et là, qu'il le trouva en une eglise pensant, et tantost qu'il vint à luy, le tira à part et luy commença à dire :

« Amy chier, j'ay tel pensement de vous quant je vous voy à toute heure si tresfort pour amours languir, que mon cueur en souffre grant part de voustre martire; et pour vous donner confort

1. On comprend que l'auteur s'adresse maintenant à sa maîtresse.

n'ay jamais reposé, et j'ay tant fait que à la fin je le vous ay trouvé : pour vous suis je devenu moyen[1]; pour vous ay je gitté mon honneur; pour vous ay rompu honnesteté de l'estomac de ma cousine, et luy ay mis au cueur voustre amour, et dedens pou de temps vous le verrez avec plus grant doulceur beaucoup que je ne sauroye dire, quant la belle Brisaïda trouverez entre voz braz. Mais Dieu, qui tout voit, et[2] scet bien, et aussi faittes vous, que à ce faire ne me a point induit esperance de mieulx en valloir, mais tant seullement la grant amour que je vous porte, m'a à ce meu que je me suis entremis à vous faire trouver mercy, pour la grant affliction que je congnoissoie que voustre cueur enduroit. Mais je vous pry, sur tous les biens et plaisirs que jamais vous desirez avoir, que vous y gouvernez si sagement que jamais ceste chose ne viegne à estre sceue. Vous savez comme elle a tousjours bonne renommée, ne oncques ne se peut dire d'elle autre que bien[3]; or est venu à present que vous avez son honneur entre voz mains, et lui povez faire perdre son regnom quant vous vous gouvernerez autrement que ne devez, combien que[4] elle ne le porroit perdre sans ma grant folie, honte et deshonneur, car elle est ma prouchaine parente, et ay esté conduiseur de toute la besogne. Pour quoy vous pry de rechief tant comme je puis que vous soiez secret, ainsi que le cas requiert. J'ay mis hors du cueur de Brisaïda toute paour et toute honte et tous les

1. Entremetteur. — 2. Aussi, il sait aussi, il sait bien et vous le savez de même. — 3. Autre chose que du bien. — 4. Et remarquez que.

pensemens que elle avoit euz contre vous, et l'ay tant preschée par raison de la grant amour que vous lui portez que elle vous ame entièrement, et est entièrement deliberée de faire tout ce que vous vouldrez; ne autre chose plus ne vous fault que temps et lieu, lequel[1], comme elle plus tost avoir pourra, je vous metray entre ses beaulx braz. Mais, pour Dieu, que la grant joie et la contentesce que[2] sera en voustre cueur ne vous face yssir de la bouche la parolle pour quoy on y puisse prendre aucune souspeçon. Et mon seigneur et mon amy, ne vous desplaise si vous en pry tant de foiz, car vous congnoissez bien si mes prières sont licites et honnestes. »

Qui pourroit dire la grant joye que le cueur de Troylus sentit en escoutant ce que Pandaro lui disoit! Car tant plus il parloit et tant plus se hastoit sa douleur et sa tristesse de s'en saillir dehors, et les souppirs dont il avoit si grant planté s'en vindrent et firent lieu[3] à sa grant contentesse; et le visage triste et desplouré devint joyeulx et plaisant. Et comme la nouvelle saison revest les petiz arbresseaux de nouvelles fleurs, lesquels estoient demourés nus et despouillés par la grant froidure et mauvais temps qui avoit esté, et ainsi adourne les montaignes, vallées et rivettes de herbes vertes et florètes nouvelles, tout ainsi Troylus, de nouvelles joye soudainement plain, se print à sobz rire, puis gitte ung petit souppir, et en regardant Pandaro ou visage, dist :

1. Lequel étant trouvé. — 2. Qui. — 3. S'en allèrent et cédèrent la place.

« Amy chier, il vous doit souvenir quant et comment vous me trovastes pleurant en ce piteux et doloureux temps que amours me partirent [1], et encores que me priez tant [2] avecques voz doulces parolles que je vous deisse l'occasion de ma douleur; car encore en parlant ycy seul à seul tremble je de paour que autre nous escoute, ou Dieu me doint [3] male avanture. Mais neantmoins je vous jure sur celui Dieu qui est ou ciel, par lequel tout le monde est gouverné, ou cheoir puisse je ès mains de mon ennemi mortel Agamenon, que si ma vie devoit estre aussi eternelle comme elle est mortelle, si ne sera jamais sceue ceste besongne; mais que [4] auray la vie au corps, mettray povoir, puissance et savoir à garder l'onneur de ceste ycy, de qui je suis et seray loyal servy, loyal serviteur. Quant à ce que vous avez dit et fait pour moy, je le voy et congnois assez clèrement; ne ne sauroye jamais, pour puissance que je eusse, le vous deservir [5], car je puis bien dire que d'enfer vous me avez mis en paradis. Mais je vous pry, sur tout l'amour que vous me portez, que vous ne cuidez point que je pense que vous avez secouru voustre amy au besoin en esperance de guerdon [6]. Celles choses sont à faire à meschans avaricieux qui de telz services font leur industrie. Vous l'avez fait pour oster mon cueur de grans douleurs et amaritudes où il estoit, et du dur procès que

1. Distribuèrent, donnèrent en partage. — 2. Et combien de temps il a fallu que vous me priiez. — 3. Cela est vrai, ou que Dieu me damme, etc. D'autres manuscrits : O Dieu me garde de telle mesaventure. — 4. Tant que. — 5. Mériter, rendre, recompenser. — 6. Récompense.

j'avoye encontre mes pensemens contraires [1], qui ne me laissoient avoir une seulle doulceur, tant me troubloient mon entendement. Vous avez fait comme amy doit faire pour autre quant il le veoit en tribulacion. Et affin que vous congnoissez l'amour que je vous porte, j'ay ma seur Policène, de laquelle on prise la beauté sur toutes autres, et encores y est la belle Helaine, femme de mon frère; ouvrez ung pou voustre cueur assavoir si nulle lui en plaist, puis laissez faire à moy à [2] celle qui plus luy plaira. Mais puis que tant avez fait et assez plus que je ne vous eusse enduré requerir, mettre à effect quant temps et lieu vous semblera [3] ce que tant je desire, à vous est tout mon recours, et de vous seulement attens le hault plaisir, ma joie, mon bien, mon confort et mon esbatement. Ne plus avant je parleray si non quant vous le me direz, et le deduit en sera mien et le grant mercy voustre [4]. »

Pandaro demoura trescontent de Troylus; et chacun entend à ses besongnes. Mais combien que à Troylus ung jour lui dure cent, de la grant aspresse qu'il a de ce tourment [5] avecques celle que tant il ame, toutes voies souffre il et endure tant qu'il peut et avecques grant discret-

1. De la lutte que j'avois à soutenir contre des pensées douloureuses, hostiles à mon bonheur. — 2. Pour celle, envers celle. — 3. Quand temps vous semblera venu de mettre à effet ce que je désire, c'est de vous seul, etc. — 4. Pour moi le plaisir, pour vous ma reconnoissance. — 5. Il faut comprendre ici tourment dans le sens d'éloignement, séparation, tourment d'être éloigné d'avec celle qu'il aime.



tion l'amoureuse flamme en faisant à la nuit bonne part de ses pensemens. Et le jour faisoit armes sur touz autres quant Troÿens sailloient de hors.

Tant passèrent de jours l'un après l'autre que le temps desiré des amans vint. Lors Brisaïda si fist appeler Pandaro, et lui monstra tout ce qui lui failloit à monstrer. Mais Pandaro fut dolent, pour ce que d'avanture le jour d'avant Troylus estoit allé ung peu dehors pour aucunes grans besoignes bien expresses tochant le fait de la guerre, combien qu'il devoit tantost retourner; si le dist à Brisaïda, dont elle ne fut pas contente, combien que elle n'en feist semblant. Mais non obstant Pandaro, comme amy cordial, si envoya tantost un messagier, lequel sans se arrester tant picqua de l'esperon qu'il arriva devers Troylus, lequel, incontinent qu'il eut veu ce que Pandaro luy escripvoit, se mist prestement et joyeusement à cheminer pour s'en retourner. Et lui retourné, de Pandaro sceut ce qu'il avoit à faire, lequel [1] attendoit la nuit moult impacientement, pource qu'il luisembloit que elle s'en fouist d'avant luy. Et puis quant l'eure vint, tout celéement avecques Pandaro print son chemin pour aller où Brisaïda estoit, laquelle estoit toute seullette, et pour ce l'attendoit. L'air estoit obscur et plein de nues ainsi que Troylus vouloit, lequel alloit joyeusement, escoutant, de la grant doubte qu'il avoit de trouver aucun destourbement, fust grant ou petit, qui fist empeschement à son amoureux desir, laquelle chose lui eust esté ung nouveau tourment. Mais Fortune

1. Lequel Troïlus.

ne lui vouloit tant de mal faire; car secrètement entra dedens l'ostel sans estre veu ne senty [1] de personne du monde. Et en certain lieu obscur, descongnu de gens, attendoit sa damme; ainsi lui avoit esté ordonné. Et ne lui fut pas l'attendue desplaisant ne fort ennuyeuse, ne ne lui challoit gaires qu'il fust en lieu obscur où il ne véoit goute, mais trescontent et asseuré à lui mesmes disoit : « Ma tresdoulce et gracieuse damme viendra maintenant, et auray plus de plaisir que si je estoye seigneur de tout le monde. »

Brisaïda l'avoit bien senty venir, et affin qu'il congnust qu'elle le savoit bien, elle toussit une foiz ou deux, et pour ce que [2] estre là ne luy ennuyast, souventesfoiz parloit assez hault, et avançoit [3] chacun qu'il s'en allast dormir en disant qu'elle avoit si grant sommeil qu'elle ne se povoit soustenir. Après ce que ung chacun se fut allé douscher et l'ostel fut demouré vuyde, il tardoit à Brisaïda d'aller où s'estoit mis secrètement Troylus, lequel, comme il la sentit venir, si se dressa en piez et avecques une chière joyeuse lui alla à l'encontre tout lyement, en l'attendant [4] prest et appareillé de lui obeir comme serviteur doit faire à sa damme et maistresse. La belle tenoit ung flambeau ardent en sa main et toute seulle descendit l'eschelle et vit Troylus qui l'attendoit, lequel elle salua; puis lui dist comme bien faire le sceut :

« Si j'ay offendu voustre noble seigneurie de la faire attendre en si obscur lieu, je vous pry,

1. Connu, aperçu. — 2. Afin que. — 3. Hâtoit, pressoit. — 4. Car il l'attendoit, il l'avoit attendu.

mon seul desir, qu'il vous plaise le me pardonner. »

A qui Troylus dist :

« Ma seulle dame, ma seulle esperance et le bien de ma pensée, tousjours ay eu d'avant mes yeulx l'estoille de voustre beau visage resplendissant qui m'a esclairé, et ay plus de plaisir et de joye en cest petit lieu que je n'eu oncques en la meilleur chambre que j'aye au palais ; ne n'est besoin d'en demander pardon. » Puis l'embraça[1] et baisa doulcement, ne de ce lieu ne se partirent que mille foiz ne s'entre acolassent, Dieu scet en quelle joie, plaisir et embracement de cueur ; et autant de foiz ou plus s'entrebaisèrent, comme ceulx qui ardoient de feu pareil et qui loyaulment se entre amoient à qui mieulx mieulx. Mais comme il eust recuilly sa joye[2], ilz montèrent l'eschelle et s'en entrèrent en la chambre. Longue chose seroit à raconter la feste et impossible à dire le plaisir qu'ilz prindrent ensemble puis qu'ilz furent en la chambre. Ung pou après, touz deux d'un accord s'en allèrent mettre ou lit. Mais la belle ne despoilla sa chemise et à Troïlus dist en jouant :

« Mon amy, vous savez bien, les nouvelles mariées sont honteuses la première nuit. »

A qui Troylus dist :

« Je vous pry, la joye de mon cueur, que vous

1. *Embrasser* indique l'étreinte des bras ; *accoler*, l'étreinte des bras autour du col ; *baiser*, l'approche des lèvres. — 2. Quand il eut satisfait son désir joyeux d'*accoler* et de *baiser*, quand il eut satisfait cette première joie, il songea à son bonheur. Les autres manuscrits donnent : *quant leur recueil* (leur premier accueil, réception, etc.) *fut fait*.

aye toute nue entre mes bras, car c'est la chose ou monde que plus je desire. »

Et alors lui dist :

« Et veez cy [1], mon amy, pour l'amour de vous. »

Si se despouilla sa chemise et se alla gitter entre ses braz, lequel doulcement la recuillit, et l'un l'autre baisant et acollant avecques grant ferveur sentirent le derrenier et parfait bien d'amours.

Doulce nuit tant desirée, quelle joye et quel plaisir donnastes vous à ses deux amans! Si la science que oncques eurent les poèthes m'estoit donnée, si ne sauroit par moy estre desinée [2] ne declairée la grant contentesse et plaisir que avoient les deux amans, ne la grant doulceur qu'ilz sentirent. Et toute celle nuit ne yssirent des bras l'un de l'autre, mais incessamment s'entre accolloient et baisoient, et encore doubtoient ilz qu'ilz ne fussent l'un à l'autre, ou qu'il ne fust pas vroy qu'ilz se teinssent embracez comme ilz faisoient, et que ce fust songe. Et souventes foiz s'entre demandoient : « Est il vroy que vous tiens ycy entre mes bras, ou si c'est songe? » Puis s'entre disoient : « Ma seulle amour, se peut il faire que ce soit vous que je tiens ycy entre mes braz? dittes le moy, que Dieu vous aist! » Et souvent s'entre respondoient et s'entre disoient de telles gracieuses parolles. Et tousjours s'entre acolloient estroit de plus fort en plus fort. Troïlus souventes foiz baisoit les beaulx

1. Voici que je vous obéis. — 2. Dessinée, ou désignée, ou expliquée.

yeulx amoureux de sa damme, disant : « Vous fustes ceulx qui me gistastes le dart d'amours ardant dont je suis tout embrasé; vous me preistes et je ne m'en allay point cutant[1] devant vous, comme ont acoustumé de faire ceulx qui s'en fuient de paour de l'estre[2]; vous me tenez et tousjours me tiendrez, mes beaulx doulx yeulx, en voz laz amoureux. »

Puis la baisoit et rebaisoit encore. Et Brisaïda pareillement lui baisoit le visage et la poittrine; et ung chascun baiser amenoit ung souppir avecques lui, non pas de ses dolens souppirs qui font le visage pallir, mais de sès doulx et gracieulx par qui se demonstre l'affection grande et amoureuse qui dedens le cueur agist et qui le plaisir renouvelle. Mais que peuvent pencer ses dolens avaricieux qui vont amours blasmant, et se moquent de ceulx qui ne mettent tout leur cueur et entendement à assembler argent comme ilz font? Or, regardez s'ilz le doivent bien tenir chier, que[3] tout l'argent qu'ilz pourront avoir ne leur sauroit faire le plaisir que nous font noz amours en ung seul point, à ceulx[4] à qui l'avanture est donnée. Ilz diront bien que ilz auront plus de plaisir, mais ilz mentent par la gorge, car cette doleureuse amour passe en riant, et[5] l'enfermeront dedens leurs escrins et ne la verront en ung an que une foiz. Véez là le plaisir qu'ilz en ont, quelle est leur vie; que Dieu les face doloreux et meschans, et aux gentilz amans leur doint ce qu'ilz desirent! Rasseurez que furent

1. Me cachant. — 2. Pris. — 3. Eux à qui. — 4. D'entre nous. — 5. Et eux leur amour, leur plaisir, ils...

les deux amans ensemble, ilz commencèrent à deviser, et l'un et l'autre comptoient toutes les angoisses et doleurs passées, et en parlant ainsy souvent rompoient leurs parolles par force de baisez, et bannissoient d'avecques eulx tout ennuy et desplaisir et rappeloient joie et plaisir. Ne jamais celle nuyt ne firent aucun pensement de dormir, et n'avoient autre doubte sinon que la nuyt leur faillist, car de bien veiller avoient ilz bonne volenté. Ne l'un ne se povoit saouler de l'autre, combien qu'ilz feissent et deissent tout ce que au cas appartenoit, et en façon et en manière que l'un fut si content de l'autre que plus dire ne se pourroit.

Mais puis que le jour se approucha et que le aube commançoit à venir, les coqs commencèrent à chanter, et tantost les ouirent, pourquoy se recommancèrent à embracer aussi hardement ou plus qu'ilz n'avoient encores fait, en leur douleur et dur departement qui se approuchoit, en sentant chacun d'eulx tout ung nouveau martire qu'ils n'avoient accoustumé [1], plus grant [2] que jamais d'amours espris. Et incontinent que Brisaïda eut entendu les coqs des chans, dolente et mal contente dist : « Helas! ma doulce amour, or est venue l'eure qu'il nous fault lever, si bien nous voulons celer; mais encores vous vieulx je ung peu acoller avant que vous levez, affin que je sente moins de douleur à la departie. Or embrassez moi, m'amour, mon bien et mon esperance. »

1. De souffrir. — 2. Etant plus grandement, plus fort que jamais.

Troïlus l'embraça, et pou s'en faillit qu'il ne plourast; en l'estraignant entre ses braz, fort la baisoit en mauldissant le jour qui si tost venoit, pour quoy il leur failloit departir. Puis lui commança à dire :

« Ce departement me grève sur toutes les choses du monde; comment pourray je partir d'avecques vous, car je n'ay en ce monde autre bien que celui qui de vous vient? Je ne sçay comment je ne meurs tant seulement en pensant que contre mon vouloir m'en fault aller; et desjà ne prise rien ma vie ne ne crains rien la mort. Helas! encores ne sçay je quant je pourray retourner. A! Fortune, pourquoy m'esloignez vous de cest plaisir que je ame et prise sur touz aultres! Pour quoy me ostez vous mon esbatement et mon confort! Mais que savez si dès le premier pas que je feray au partir de ceans, desir me contraigne si fort qu'il m'en faille retourner! Helas! maleureux que je suis, pourquoy me fault il si esloigner? O jour cruel, quant sera obscure voustre clarté, que je puisse veoir l'eure que ycy je retournerai! Certes ne sçay quant ne comment. »

Puis baisoit et rebaisoit Brisaïda et lui arrousoit son beau visage froys de larmes en lui disant : « Si pensoie, ma seulle dame, que en voustre pensée je fusse comme en la mienne vous tient continuellement, je l'aurois plus chier que d'estre roy de Troye, et de ce partement que me fault faire seroie patient, combien que soit du tout contre mon cœur; mais je auroie esperance de retourner en temps et lieu et de estaindre noustre flamme comme à present nous faisons. »

Brisaïda, tousjours le tenant acollé estroittement entre ses bras, luy respondit :

« Mon bien, mon amy, j'ay autres foiz ouy dire, si bien m'en souvient, quant amours et cueur avaricieux pevent prendre aucune chose, ilz la tiennent fort et serrée et bien estroit ; et ceulx qui conseillent la lesser aler perdent bien leur temps ; et en moy est ceste amour doublée en telle manière pour vous, mon chier bien, que si je vouloie maintenant retourner ainsi que je estoye premièrement, ne cuidez point que je le peusse faire. Vous me estes tousjours et de soir et de matin enclos et fermé en ma pencée ; et si cuidoie ainsi estre en la voustre, je me tiendrois plus heureuse que dire ne sauroie ; pour tant soyez tout seur de mon amour, la quelle, par mon ame, par autre oncques ne sceu que ce fust [1]. Et si vous desirez ainsi hardement de retourner, je le desire autant ou plus d'assez, et si tost que verray heure licite à ce faire, je le vous feray savoir, et seurement vous en attendez à moy. O cueur de mon corps, à vous me recommande. »

Et ce dit, elle le laissa en soupirant moult tendrement. Troïlus se leva contre son plaisir depuis qu'il l'eut [2] derechef acollée plus de cent foiz ; mais toutes voies, congnoissant ce que faire lui failloit, se habilla plus diligentement qu'il peut, et après plusieurs parolles disoit :

« Je foys voustre voulunté et m'en vois, et

1. En parlant de cet amour qu'elle éprouve pour la première fois ; le françois est plus délicat que l'italien. Boccace dit seulement : que je n'ai jamais éprouvée plus forte pour personne. — 2. Après l'avoir.

faittes que vos promesses me soient tenues. Et à Dieu, ma joye; ayez pour recommandé mon pauvre cueur, lequel je vous laisse. »

Elle cuida respondre, mais elle ne put, pour ce que la voiz lui failloit, de la grant destresse que elle sentoit pour leur departement; puis Troïlus tout doulcement s'en commança à aller aux pallaiz, et sceut bien que amours lui cuisoient beaucoup plus qu'ilz ne faisoient par avant, tant a trouvé de bien en Brisaïda, de sens, de savoir encores plus que nul ne pensoit.

Comme Troïlus au palais fut retourné, celéement s'en entra en sa chambre, puis se coucha en son lit, et se mist à son aise, au mieulx qu'il peut, pour essayer à dormir s'il pourroit. Mais oncques sommeil ne lui peut venir, pource que les pensemens nouveaux l'en gardoient en lui souvenant du plaisir qu'il avoit laissé et en pensant, à lui mesmes, que trop plus valoit Brisaïda que cueur de homme ne sauroit penser; regardant ses manières dedens son pensement et comme elle savoit sagement deviser. Et si lui alloit souvenant de ses doulces et gracieuses parolles; et l'amour d'elle encore alloit sentant trop plus qu'il ne pensoit. Et avecques ses pensemens tousjours se alumoit son amour en son cueur sans qu'il se advisast. Brisaïda faisoit le semblable de Troïlus, parlant en son cueur et à elle mesmes joyeuse de tel amy avoir, grace infinie en rendant à amours. Et bien lui semble que bien aura mil ans avant qu'elle puisse retourner à avoir celui que tant elle ame, et que elle le tiengne entre ses bras et baise ainsi que elle avoit fait la nuit passée.

Le matin, quant Pandaro fut levé, il s'en alla en la chambre de Troïlus et le salua. Troïlus lui rent gracieusement son salut, et avecques ung grand desir[1] lui gitta les bras au coul en lui disant :

« Pandaro, mon amy, vous soyez le bien venu. Vous m'avez gitté d'Enfer et mis en Paradis, ou mourir puisse je si je vous en mens. »

Puis par grant amour le baisa ou front en lui parlant :

« Si je mourroie pour vous mille foiz, je ne porroie jamais vous deservir la centième partie du plaisir que vous m'avez fait ; vous avez tourné en joie mon aspre plaint. »

Et de rechef lui baisa la joue, puis ung pou après haussa sa voiz en disant :

« O mon doulx bien, que[2] tant contant me faittes, quant sera ce que plus je vous tiengne ! Le souleil qui tout le monde voit ne sauroit veoir plus belle damme, ne si plaisante, et si mes paroles meritoient de estre creues, si bien acoustumée ne si doulce comme elle est, par la quelle bonne mercy[3] je me tiens le plus eureux du monde. Loué en soit Amours qui me fist sien, et semblablement voustre hault service, dont ne m'avez pas donné petite chose ; mais m'avez donné ma vie à tousjours mais, laquelle vous est obligée ; laquelle vous la trouverez preste et apparaillée à vous obéir à toujours mais. Et si m'avez de mort amère amené en gracieuseté et plaisance. »

1. Sans doute un mouvement qui indiquoit un grand désir de le voir. — 2. Vous, Brisaïda, qui... — 3. Par la bienveillance et pitié de laquelle.

Puis se teut, et Pandaro joyeulx et content de ce qu'il ouit, en ceste manière luy respondit :

« Si j'ay, beau doulx amy, fait chose qui ainsi vous soit chère, je suis trescontent et sur touz aultres joyeulx ; mais tant plus que jamais ayez regard à mettre frein à voustre voulunté amoureuse ; et puis soyez sage, que [1], là où par joye ou par plaisir voustre tourment est debouté, chassé hors, par trop parler vous ne retournez en souspirs et en pleurs [2].

— Et je le feray, de ce ne vous en doubtez », respond Troylus à son chier amy.

Puis ainsi lui compte ses gracieux accidens avecques feste et deduit.

« Bien vous dy que jamais ne me trouveray prins dedens les raiz d'amours comme je suis à ceste heure et trop plus que je ne souloye. Maintenant suis je le feu que j'ay tiré des yeulx et du visage de Brisaïda ; je ars et brule plus que jamais. Mais ce feu que je sens est tout nouveau et d'autre qualité que n'estoit le premier [3], et le feu tousjours me resjouist dedens le cuer, pensant [4] en la beauté laquelle en est occasion. C'est bien vroy que ma voulunté est plus ardante que elle n'a accoustumé, de retourner entre les beaulx bras amoureux, et de baiser ce doulx et delié visage. »

Saouller ne se povoit le jeune seigneur de compter à Pandaro le bien et le plaisir qu'il avoit

1. De sorte que, de crainte que. — 2. On comprend la tournure de la phrase : de crainte que vous ne retourniez par trop parler là d'où votre tourment a été chassé. — 3. Celui dont je brûlois avant de posséder Brisaïda. — 4. De moi pensant, etc.

senty et le confort qu'il avoit eu de ses paines et la grant amour parfaitte qu'il portoit à Brisaïda, à laquelle seulle avoit mis son esperance et son desir, et mis pour elle toutes autres choses en oubly.

Dedens pou de temps la gracieuse et doulce fortune de Troïlus trouva lieu à ses amours, lequel, puis que la nuit fut du tout obscurcie et que le jour eut perdue sa clarté, tout seul s'en saillit hors du pallais et se mist par le chemin acoustumé, lequel se adreçoit où son chemin estoit [1], et celéement et tout en paiz s'en entra ou lieu où avoit l'autre foiz esté, et là secretement se tint. Tout ainsi comme Brisaïda vint à l'autre foiz, tout ainsy fist à celle fois, et la premiere façon de faire tint tout entièrement. Et puis que entr'eulx fut fait le recueil doulcement et gracieusement comme à ce faire convient, à grant liesse se prindrent les mains et s'en entrèrent ensemble en la chambre, et sans aucun empeschement se alèrent couscher. Comme Brisaïda eut Troylus entre ses bras, trop plus que contente commença à dire :

« Où est celle qui fut oncques ou pourroit estre qui peust sentir le bien que je sens à ceste heure! Mais qui se tiendroit de mourir tout incontinent, si autre chose faire ne povoit, pour avoir tant seulement ung pou de si grant plaisir! »

Puis recommançoit à dire :

« Ma doulce amour, je ne sauroie dire, ne ne pourroie, la grant doulceur ne l'ardeur ne le grant

1. Vers l'endroit où il tendoit.

desir que m'avez dedens le cuer mis. Helas ! je vouldroie avoir tousjours voustre ymage devant moy face à face, comme elle est à present. Et si Dieu me donnoit ung souhait, je ne lui demanderoye si non que à tousjoursmais vous peusse tenir en la façon que vous tiens; je ne croy point que jamais ce feu se puisse estaindre, comme je cuidoie qu'il fist quant nous eussons esté emsemble[1]. Mais je ne voy[2] pas bien, car vous avez gitté dessus l'eau du fèvre, qui plus le fait ardoir qu'il ne faisoit Pourquoy onc tant ne vous amé que je vous ame, et jour et nuit et à toute heure desire vous veoir. »

Troïlus lui disoit en semblable[3], et s'entre tenoient tous deux bien embracez et s'entre disoient ces petitz motz plaisans l'un à l'autre comme en tel plaisir et deduit se entredisent ses amans en baisant les yeulx, la bouche et la poittrine; et l'un rendoit à l'autre ce que fait lui avoit; puis aucunes foiz se estraignoient emsemble; leur parole leur failloit. Mais le jour, leur grant ennuy, s'aprochoit et desjà commançoit à apparoistre, lequel chacun d'eulx mauldisoit, car il leur sembloit qu'il se fust beaucop plus tost avancé qu'il n'avoit acoustumé de faire ; mais puisque autre chose ne se povoit faire, chacun d'eulx se leva diligemment ; l'un de l'autre se departirent comme ilz avoient acoustumé après plusieurs souppirs gittez, et pour le temps à venir ordonnèrent

1. Comme je croyois qu'il le feroit (qu'il s'éteindroit) quand nous aurions... — 2. Je ne voyois. — 3. Semblablement.

que[1] sans autre moyen[2] puissent retourner à leur desir, affin que plus souvent leurs presences puissent estaindre leurs martires plains d'amours et en besongner[3] leur joyeuse jeunesse, tant comme elle dure, en ce gracieux excercisse.

Troïlus estoit content, et en chantant et devisant demenoit sa vie. La grans beautez ne les beaux semblans de quelque autre damme que ce fust il ne prise rien, si non de Brisaïda. Et tous les autres qu'il véoit il lui sembloit qu'ilz vesquissent en tristesse et douleur au regart de lui, qui ardoit en joye. Et aucunesfoiz prenoit Pandaro, et en ung jardin s'en alloient ensemble, et premièrement de Brisaïda lui parloit, de sa valeur, de sa courtoisie; puis comme celui qui est du tout hors de melancolie, lyement[4] commançoit à chanter aussi que bien faire le devoit de droit et de raison pour sa fortune, qui si doulce et si gracieuse est.

« O mère de Jupiter[5], de laquelle la resplen-

1. S'arrangèrent de façon à ce que. — 2. Sans intermédiaire, sans obstacle, sans retard. — 3. Occuper. — 4. Gaiement. — 5. Nous ne nous portons point garant de la science mythologique du senechal, mais nous sommes foit disposé à l'indulgence sur ses erreurs en cette matière. C'est par pure fantaisie que le sire de Bauveau parle ici de la mère de Jupiter. Boccace dit : Figliuola. Nous n'avons pas voulu redresser cette traduction, dont la hardiesse pouvoit tenir à des théories nouvelles, mais arrêtées, de notre Angevin sur la mythologie. L'italien dit : O éternelle lumière, dont la joyeuse splendeur embellit le troisième ciel! Ce troisième ciel est celui qui est renfermé dans la sphère de Vénus, en l'honneur de qui, du reste, toute cette chanson est composée. C'est à la Divine Comédie que Boccace a emprunté la première image de sa chanson : « Le monde croyoit jadis,



« disseur enlumine, le tiers ciel, duquel descend « une pluye plaine de doulceur, de plaisir, de « charité et de amour; et amée du souleil[1], o « gracieuse damme, o cueur plain de toute gen- « tillesse, o eternelle lumière, certaine occasion « de la doulceur qui me meut aux doulx soup- « pirs de ma salvacion, à tousjoursmais soit « loué voustre haulte vertu. Le ciel, la terre, « la mer, l'enfer, chacun de vous tient sa puis- « sance[2], o clère lumière! Selon que je voy et « congnois, les plantes, les arbres et herbes, « pareillement les oyseaulx, les bestes, les pois- « sons avecques toutes vapeurs, vous sentent « en ce nouveau temps; et les dieux, et les « hommes, et autres[3] qui vivent, sans vous ne « pevent rien valoir ne avoir durée!

« En Jupiter[4] premièrement as tu effectz « haulx et gracieux, par quoy[5] nous vivons et « si sont toutes choses de belle ordonnance. De « liesse[6] mues souventefoiz noz oeuvres cy inju- « rieuses[7] noz mortelz plains et noz grans af-

dit Dante, que des rayons de la belle Cypris, qui tourne dans le *troisième épicycle*, émanoit le fol amour. » — « Vous qui, par votre intelligence, faites mouvoir le *troisième ciel*, dit-il plus loin aux habitants bienheureux de la sphère de Vénus. » (Paradis, chant VII.)

1. On comprend que c'est cette *luce eterna* du troisième ciel qui est aimée du soleil. C'est encore Dante qui explique ce passage : « Et de celle là (Cypris) ils tiroient le nom de l'étoile dont le soleil regarde avec plaisir tantôt les cils blonds, tantôt la chevelure flottante sur le dos. » — 2. Chacune de ces choses tient sa puissance de vous. L'italien est moins hardi : chacun sent ta puissance. — 3. Et autres créatures. — 4. Le passage suivant est différent dans l'italien. V. parte terza, oct. 76. — 5. Par lesquels effets amoureux et bienveillants que tu as imposés à Jupiter. — 6. Par joie. — 7. Si criminelles; foibles, injurieuses à la Divinité, méri-

« flictions en joyeuses et delittables festes ; et en « mille forme et manière ycy à bas medicines les « estranges playes, puis d'une façon, puis d'au-« tre [1]. Et le fier dieu Mars à ton plaisir hum-« blement et benignement se rend. Tu dechaces « toutes yres et corrours, tu ostes toutes villenies « et meschanceté, et de hault courage, et de « soubtil engin est remply celui qui par toy soup-« pire. Tu fais chacun en son endroit [2] digne et de « treshaulte vertu ; tu fays tout homme doulx, « courtois et aimable, qui de ton feu est alumé. « Tu, belle deesse, tiens en unité les maisons, « les citez, les provinces et royaulmes de tout « le monde ; tu es certaine occasion de toutes les « amistiez et de leur chierfait [3] ; tu seulle faiz les « choses si estranges et impossibles que tu fais « merveiller tous ceux qui ne congnoissent ta « puissance. Tu donnes loy à l'universel monde « par la quele il se maintient en son estat, et si « n'est nul qui soit contre ton filz qu'il ne s'en « repente ; sil aussi qui maintient en moy que « jà avecques estranges façons me y suis sobz-« mis [4] ; ainsi que raison est [5] me congnois si

tant par là punition. Le texte est ici fort mauvais, et l'italien est en désaccord complet avec la version françoise.

1. L'italien continue à parler de la puissance de l'amour, de Vénus sur Jupiter : Et en mille formes tu l'as fait descendre ici-bas, l'excitant tantôt d'une facon, tantôt d'une autre. Aucun de nos manuscrits ne donne une version acceptable de ce passage. — 2. Selon sa position. — 3. Bienveillance. — 4. C'est lui aussi qui fait tant que, après bien de l'opposition, je me suis soubmis à lui — 5. Et maintenant je me reconnois. Voici ce que dit Bocace : Et moi qui autrefois, dans mes paroles, lui fus hostile, maintenant que me voici abattu (ou plus vieux) je me reconnois si fidèle sujet de cet amour que je ne pourrois jamais dire

« tretant amoureux que ne pourroie ne ne sau-
« roye jamais dire combien.

« Et s'il advient que aucun me repreigne, il ne « m'en chault, car il ne scet qu'il dit. Hercules « le fort en ce cy me deffent, lequel d'amours ne « se peut eschapper; et combien que les sages « commandèrent le contraire et se couvrent de « leurs parolles frauduleuses, au moins ne se peut « dire que à moy soit chose desconvenable ce « qu'à Hercules fut jà chose convenable[1]. Or « doncques j'ayme, et entre touz aultres grans « faiz ceste cy[2] fort me plaist et agrée, ceste cy « où je suis; là sont touz les plaisirs au monde et « est mon cueur adressé comme au plus parfait, « et tous autres regitte en arrière. Ceste ycy me « fait estre vroy et obeissant serviteur de celle « qui toutes les autres passe de valeur. Et ceste « cy presentement me induit à me resjouir et « tousjours fera, seulement que[3] je soye sage. « Cestuy cy me induit, o belle deesse, à tant me « louer de ton vertueus et resplendissant raiz, par « lequel[4] puis bien dire que nulles armeures ne « me ont peu deffendre du doulx gracieux visage « ou quel je vis ta vertu painte et ta haulte puis- « sance escripte.

« Et benoist soit le temps, l'an et le mois, le « jour, l'heure et le point que ceste belle dame

combien je le suis. Tous nos manuscrits diffèrent dans l'interprétation de ce passage.

1. Et ceux, dit ici Bocace, qui ne voudront pas faire de l'hypocrisie, n'oseront pas dire que je sois à blâmer de faire ce qui a été trouvé bien en Hercule. — 2. Cette position-là ou cette déesse. — 3. Pourvu seulement que. — 4. Par le quel étant, ayant été vaincu, je puis bien.

« gracieuse, honneste, gente et courtoise premier « apparut d'avant mes yeulx! Benoit soit le vi« sage qui me embraza de son amour par sa grant « vertuz, et qui m'a fait son vroy serviteur en me « envoyant par ses doulx yeux sa doulce paiz! « Et benoistz soient les aspres souspirs que mon « cueur par elle getta; et benoistz soient les « douleurs et grans martires qui me ont fait avoir « ceste amour parfaitte. Et benoistz soient les de« sirs embrazez tirez de son plus bel que nul autre « regart, pource que j'ai esté prins de si dignes « et haultes choses et gracieuses; mais sur toutes « choses benoist soit celui Dieu qui celle damme « en ce monde a envoié, et qui tant de lumière « m'a au cueur mis que en ce parfont val je le « peus [1] congnoistre avant que nulz autres desirs « me ayent seurmonté, dont je m'en suis trouvé « joyeulx et content. Desquelles choses jamais « homme ne sauroit ne pourroit rendre graces « comme devroit, si cent langues (et chacune « parloit) estoient en une bouche; et il eust [2] « en la teste le sens et le savoir de chacune per« sonne [3], il ne porroit prononcer sa vroie vertu, « sa haulte doulceur et sa gracieuseté, sa bonté « et sa courtoisie. Dont prie je devotement celui « qui a povoir de ce faire qu'il la me vueille lon« guement garder et moy en face recongnoissant.

« Et tu sa deesse, si que faire peuz tu vieulx [4], « et je t'en pry tant que je puis, affin que nul « plus bien euré que moy se puisse dire et que

1. Je l'ai pu, connoître elle, cette dame. — 2. Et eût-il, cet homme orné de cent langues, le savoir de tout le monde. — 3. *D'ogni poetante*, dit Boccace. — 4. Puisque tu peux faire ce que tu veux.

« tu ordonnes le temps advenir ainsi que tu as [1] « ses nuiz passées à ses plaisirs et aux miens. Ha ! « fait il [2], gracieuse deesse ; puis que je suis du « tout remis entre tes braz, dont je m'en estoye « yssuz non congnoissant ta haulte vertu, suive « qui vouldra les royaulmes et les richesses, ar- « mes et chevaulx, forestz, chiens et oyseaulx, « les estudes de Palas et les prouesses de Mars, « car à regarder les beaulx yeulx de ma damme « et les grans beaultez qui sont en elle vueil mon « temps sur tout emploier ! Et ne te sauroye ren- « dre les graces et merciz telz qu'il conviendroit « à toy, belle damme et eternelle lumière, pource « plus tost me vueil taire que entreprendre à « plainement le rendre. Tu scez mon cueur, tu « scez ma pensée, tu scez la grant affection que « j'ay à toy : vueilles doncques, chère lumière, ne « faillir point à mon desir par longue espace. Cor- « rige et gouverne ma grant ardeur et celle de « ceste cy à qui je me suis donné, et fay que « jamais ne puissions departir. »

Es œuvres convenables à leur guerre, fort se employoit. Il estoit tousjours aux armes le premier de ceulx qui sur les Greux sailloient hors de la ville, tant courageux, si fort et si fier que chacun sur tous le doubtoit, ainsi que l'histoire dit. Et ce gentil esprit, qui plus lui faisoit faire qu'il n'avoit acoustumé, lui venoit d'Amours, de

1. Ainsi que tu l'as fait durant ces nuits passées. Le seneschal est brutal pour la maîtresse de Boccace ; le poëte italien n'indique pas que ses affaires soient aussi avancées avec cette dame, en laquelle combatent une si vroie vertu et une si haulte doulceur. — 2. Sans doute Ah ! que cela arrive, soit fait !

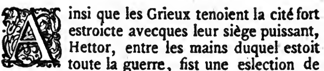
qui il estoit loyal serviteur. Au temps de la triève, il alloit gibéant, et tenoit faulcons, autours et gerfaulx; et aucunesfoiz alloit chacer avec les chiens à grans sangliers et lyons; toutes chaces de petites bestes il desprisoit. Puis quant temps estoit, alloit veoir sa belle Brisaïda, et ce faisoit gracieulx et bel, et estoit joinct comme ung faulcon quant on le deschappelle [1]. Amours estoit tout son parlement, et ces coustumes plaines de courtoisie. Les vaillans gens sur tous il honnouroit et louoit, et semblablement les meschans il ne povoit souffrir. Il prenoit tresgrant plaisir de veoir les jeunes gens honnestement et gentement habillez, et tenoit ung chacun, de quelque condition qu'il fut, perdu s'il n'estoit amoureux. Et combien qu'il fust de sang royal, et quant il eust [2] voulu il eust pu faire beaucoup de choses, neantmoins humble et doulx à tous se demonstroit, et toutesfoiz n'en y avoit gaires qui fussent à apparager à lui, ne qui le valissent; mais à cela n'avoit il pas regard, car à touz il mettoit paine de complaire. Et ainsi le vouloit Amours, laquele vault tant qu'il n'y a pas de combien [3]. Et fuyoit plus que la mort orgueil, envie, avarice, lesquelz les autres tirent après eulx.

Mais peu lui dura ung tel bien, la mercy [4] de Fortune, envieuse, laquelle en ce monde rien ferme ne tient. Elle lui tourna son faulx visage par ung nouveau cas, lequel lui advint, et dessus dessobz revira tout son fait: Brisaïda lui osta;

1. Recherché, raide, bien en point comme un faucon quand on le déchaperonne. — 2. Et que quand. — 3. Qu'il n'y a pas moyen de l'*énumérer*. — 4. Grâce à la...

et ses doulx faiz et gracieuses amours luy retourna [1] en tristes pleurs.

IV



Ainsi que les Grieux tenoient la cité fort estroicte avecques leur siège puissant, Hettor, entre les mains duquel estoit toute la guerre, fist une eslection de ses amis et des plus vaillans Troyans ; avecques ses gens et entre les Grecs saillit avecques belle compaignie, ainsi que plusieurs fois avoit fait. Avecques estranges accidens se mist [2] en la meslée. Les Greux vindrent prestz et apparaillez ; là y eut tresdure rencontre ; mais pour ce jour les Greux eurent du meilleur et les Troyans du pire. Pour quoy force leur fut de tourner le dos, et eut grant dommage, et à malle peine peurent recouvrer [3] leur ville. Car ilz furent deboutez par telle redeur que plusieurs roiz et barons y furent mors et prins sur la place, entre lesquelz le magnificque Anthenor et Polidamas son filz, Manastor et Antipo, Sarpedon. Ne la puissance ne hardement des Troyans, ne la vertu de Ettor ne de Troïlus ne y peurent oncques mettre remède ne les recourre. De quoy grans pleurs furent faiz à Troie, doubtans encore chacun jour d'avoir pis. Le Roy Priamo fist requerir trièves

1. Et elle lui changea ses amours en pleurs. — 2. Avec une fortune diverse, avec des accidents variés il se jeta. — 3. Rejoindre.

et elles furent ottroyées. Puis commencèrent à traicter de povoir changier les prisonniers les uns aux aultres, et que la partie qui en auroit des meilleurs auroit or et argent du surplus de l'aultre.

Pourquoy Calcas, sentant cestes choses ycy, avecques ung visage piteux et palle requist aux roiz et ducz de l'ost des Greux qu'il fust ouy; laquelle chose benignement lui acordèrent. Lors commença Calcas à dire :

« Mes seigneurs, aultresfoiz fu Troyen, ainsi comme vous savez, et bien me souvient que je fu le premier qui vous confortay à faire joieusement voustre guerre, et qui vous donnay esperance de venir à ce que vous estes venuz; et si vous dys que la conclusion de voustre guerre seroit que vous auriez victoire sur les Troyans et mettriez leur ville à feu et à famble. L'ordre et les façons de faire et les manières que vous avez à tenir encores savez vous que je les vous ay monstrées. Et affin que vous puissez touz parvenir à voz vouloirs, entièrement, en temps perilleux, sans vous envoyer ne message ne lettre[1], à vous, mes seigneurs, comme il appert, me suis venu rendre pour en ceste manière vous donner conseil et aide. Laquelle chose voulant faire, me fut necessaire, avecques plusieurs engins et faczons, sans à personne du monde la faire assavoir, m'en partir tresceleement, et le me[2] fail-

1. Afin de pouvoir satisfaire votre volonté, votre désir de mes conseils, dans les temps périlleux, sans que vous soyez forcés de m'envoyer des messages, je suis venu. — 2. Il me fallut le faire à l'aide de diverses ruses et précautions, c'est-à-dire partir quand, etc.



lit faire quant le souleil eut perdu sa lueur et le jour fut abruny, tout seullet et secrètement; ne homme ne femme avecques moy ne amenay, mais tout ce que je avoie en mon hostel laissay. Mais de tout cela gaires ne me chault, fors tant seulement d'une mienne jeune et tresbelle fille que à mon hostel je laissay. O dur et felon père que je fu de ainsi la laisser, et que je ne l'amenay avecques moy toute seulle quant ycy vins[1] Mais la haste et la paour que je avoie ne me laissa faire; pour ce cy me deulz de ce que laissay Troye, et me ostay toute joie et tout plaisir. Mais encore n'ay je veu le temps de la povoir requerir, et pour ce m'en suis teu. Mais maintenant est venue l'eure de la povoir ravoir, si vous autres, mes seigneurs, me voulez ottroier ce don. Et si maintenant je ne l'ay plus, n'ay pas esperance de la veoir, et en abandon ma vie laisseray aller, ne amplus n'ay pas esperance, ne me chauldra du vivre que du mourir. Vous tenez ici plusieurs nobles barons troyans et autres gens assez, lesquelz vous changez avecque voz ennemis. Si vous pry que entre ces prisonniers m'en vueillez donner ung bon, tel que je seray conseillé, par lequel je pourray ravoir saine et saulve ma belle fille. Pour Dieu, messeigneurs, ne m'en vueillez escondire, car autre chose de vous je ne vueil. Si vueillez conforter ce povre viellart, lequel est privé de tout autre plaisir, et ne vous en garde point[1] la volunté de tenir la richesse que vous avez; car je vous jure sur Dieu que tous les Troians avecques leurs

1. En empêche point.

forces et richesses sont voustres et en voz mains; et se ma science ne me trompe, bien brief faudra la proesse de celuy qui tient les portes serrées au desir d'un chacun de vous, comme vous pourrez veoir, par mort violente[1]. »

Le viellart, ainsy parlant, estoit fort humble en visaige et en semblant, et toujours degouttoit grosses larmes, lesquelles luy baignoient sa barbe chenue et sa poittrine, laquelle il avoit toute descouverte. Ne furent pas ses prieres mises à non challoir, lesquelles si piteusement avoit faittes; car si tost qu'il se fust teu, les Grecz tous à une voix crièrent : « Donné luy soit le puissant Anthenor! » Ainsy fut fait, et Calcas fut content de la besoingne commise aux traitteurs; et leur fut ordonné qu'ilz dissent ainsy au roi Priant, à ses filz et aux seigneurs qui là estoient, lesquelz en tindrent ung peu de conseil à part; et brief aux ambassadeurs respondirent que se ilz vouloient rendre leurs gens que ilz[2] avoient demandés, que ilz auroient ce qu'ilz[3] demanderoient.

Troïlus, qui estoit present à la demande que firent les Grecz, quant il ouit qu'ilz requeroient Brisaïda, soubitement se sentit le cueur transmorty[4], avecques une douleur qui le picquoit si estroictement que bien il cuidoit mourir sans jamais bouger de là où il estoit assis. Mais toutes voies il se esvertua, et avecques tresgrant paine retint son pouvre cueur qu'il ne crevast en pleurs et en plains. Et plain de angoesse et de fiere paour commança avecques un aultre pense-

1. *Faudra*... par mort violente. — 2. Eux Troyens. — 3. Eux Grecs. — 4. Pâmé.

ment qu'il n'avoit acoustumé de attendre quelle seroit la response, en soy mesmes doubtant ce qu'il avoit à faire, se tant estoit sa male advanture[1] que ses frères se accordassent que Brisaïda fust à Calcas rendue, et comment il la pourroit destourner; car de tout son povoir il y remedieroit volentiers si honnestement faire povoit. Amours le faisoit prest à toutes choses et apparaillé s'enployer; mais d'autre part estoit Raison qui contredisoit, et faisoit fort doubteuse une telle entreprise que[2] par avanture ne fust aucunement corroucée Brisaïda, pour doubte que diffame ne lui en ensuyvist. Et en ceste manière, voulant aucunesfoiz l'une et l'autre non, puis pensant une chose, puis l'autre, ainsi estoit entre deux le gentil gracieux seigneur. Tant comme il estoit en ceste façon sourprins, et[3] plusieurs parlemens[4] furent entre les barons de ce qui estoit besoin de faire pour les matières lors proposées et debatues, fut conclut, dit et response faicte à ceux qui là estoient que Brisaïda fust rendue, et que jamais par eulx n'avoit esté retenue.

Tout ainsi que la grant chaleur du souleil et l'aspre chault qui vient ès mois de juillet et aoust

1. Sa fortune mauvaise. — 2. De crainte que. — 3. Ainsi. Nous avons déjà indiqué que ce mot ne représentoit pas seulement, dans notre texte, le sens actuel de la conjonction copulative *et*; il présente parfois une signification plus vague et plus étendue en même temps. Ici il a à peu près le sens de : pendant ce temps. Nous ferons remarquer aussi que, même lorsqu'il a le sens actuel de : en outre, de plus, il ne garde pas toujours la place que lui impose la syntaxe moderne; il est quelquefois placé au milieu du membre de phrase au lieu d'être au commencement. — 4. Discussions.

abbat et fait changer la belle et la vive couleur des champs et les fait pallir, tout ainsi de la response faitte aux Gres par le conseil des Troyans fut Troïlus feru de tresgrant douleur, et en celle terny et transmorty cheut à terre tout pasmé. Lequel Priamo tint entre ses braz, aussi fist Hetor et ses autres frères, pour l'accident qui lui advint, et chacun mect peine de le conforter, et lui frotoient le pouls et luy gittoient eaue roze au visage et arrousoient ses temples de vin aigre, comme gens advisez qu'ils estoient, et luy cuidoient faire revenir sa vertu[1]; mais pou luy valloit chose qu'ilz feissent pour l'eure. Il gisoit transmorty et estendu entre ses amis, et n'avoit plus en lui fors que ung peu de couleur en visage, mais estoit du tout pally et mieulx ressembloit homme mort que vif, et n'estoit nul qui entour lui fust qui ne plorast à grosses larmes. Et en tel estat fut Troïlus pour la response qu'il ouit faire de Brisaïda, qui rendre se devoit. Mais puis que son dolent cueur par longue espace eut esté en cest estat, sans ouvrir ses yeux, ainsi que s'il eust esté endormy, et tout estourdi, se leva soubitement sur piez; et avant que aucun eust loisir de demander qu'il avoit, en faignant autre chose avoir, de là se departit.

En ceste forme s'en alla en sa chambre qu'il avoit ou palais, sans tourner le visage et sans escouter ne parler à personne qui vive. Et comme il estoit en souppirs, en pluseurs grefz douleurs, sans vouloir compaignée d'aucune personne du monde, se mist en sa chambre disant qu'il se

1. Sa force.

vouloit ung pou reposer. Et fist yssir lors ung chacun qui lors y estoit, tant luy fust prouchain serviteur ne amy, et à tant furent les fenestres de la chambre bien fermées.

A ce qui s'ensuit, gracieuse [1], ne me chault gaires si tu n'es presente, pour ce que mon engin de lui mesmes, si la memoire ne lui fault, saura bien raconter sans secours ne aide d'autruy la grant douleur dont fut Troylus oppressé pour le departement de Brisaida, et aussi l'occasion de sa grant amertume. J'ay jusques ycy raconté la joye et le bien que Troïlus sentit pour amours, combien que aucunesfoiz estoient meslez de souppirs; or à present tournerons à parler d'autre langage, car de tristesse et de douleur me y fault parler; pource ne me chault si de vous autres ne suis escouté, car tel ou telle porra ouir desquelz la couleur changera pour la piteuse vie de Troïlus, laquelle fut plus que nulle autre doloureuse [2]. Mais si ceste chose vient jamais

1. L'auteur s'adresse, on le devine, à sa dame, dont il a fait sa muse, son inspiration.—2. Dans ce passage le Seneschal diffère complètement de Boccace, qui continue à parler de sa dame et de lui-même. Le reste de l'apostrophe est aussi plutôt imité que traduit. Nous insistons là-dessus, quoique nous n'ayons pas voulu nous astreindre à montrer continuellement les différences qui se présentoient entre le texte et la traduction; mais le soin avec lequel le sire de Beauveau met en scène *les dames*, et non *sa dame*, avec lequel encore il généralise ou attribue à Troïlus les observations où Boccace insère des allusions à son propre amour, tout cela prouve que le traducteur angevin vouloit faire son œuvre de cette œuvre italienne, qu'il parloit en son nom tout en traduisant, et qu'il prenoit soin, par conséquent, de remanier les passages du texte qui ne pouvoient convenir à sa position. C'est à ce point de vue qu'il est curieux de comparer les octaves 23, 24, 25 de la *parte quarta* du Philostrate avec notre passage.

jusques aux aureilles de vous autres, mes belles dammes, je vous pry, que pour l'amour que à Amours devez porter, que vous ayez aucun regart à voz humbles et loyaulx serviteurs; et vueillez par voustre doulx plaisir les resconforter, affin que en languissant ne les laissez mourir par faulte de secours.

Ainsi doncques demoura Troylus tout seullet en sa chambre obscure, et sans avoir aucune paour ne souspeçon de estre de personne ouy, les grans douleurs rassemblées en son triste cueur pour la soudaine maleureté qui luy estoit advenue commença à ouvrir [1], en telle manière qu'il ne sembloit pas homme, mais beste enragée. Non autrement que le toreau vait saillant or çà or là puis qu'il a reçu le coup mortel, que le meschant [2] va criant, pourquoy [3] il fait acongnoistre la douleur qu'il a conceue, tout ainsi se vait tourmentant Troïlus, et donne de la teste au mur, avec ses poings se donne de grans coups contre la poitrine; ses pouvres yeulx, pour la pitié du cueur, plouroient si fort qu'il sembloit qu'il en saillist deux fontaines qui gittoient eaue habondamment; les haulx sangloz de ses plours et les parolles vaines [4] ostoient à son cueur toutes ses vertuz [5]; lesquellez choses encores o les remors [6] qu'il avoit luy faisoient souhaider la mort sur toutes choses, en mauldisant ses dieux

1. A laisser échapper de son cœur. — 2. Et non autrement que le misérable taureau va criant; on peut comprendre le *meschant* dans un sens général, l'homme infortuné. — 3. Par quoi, par lesquels cris et bonds. — 4. Les paroles inutiles, sans suite. — 5. Toute sa vigueur. — 6. Avec les regrets, les souvenirs du passé.

et sa fortune. Mais puis que les grans fureurs et les piteux pleurs furent aucunement passez par longuesse de temps, Troylus, embrazé de feu angoesseux, se gitta aucunement sur son lit, mais pour tant ne cessa ne pou ne grant [1] de plourer fort et de souppirer, tant que à malle paine luy povoit souffire la teste et l'estomac à tant de douleurs comme il demenoit.

Puis ung pou après en son plaint ainsi commença à dire à luy mesmes : « O meschante fortune, que te ay je fait, que tout mon desir tu contraries ! N'as tu pas autre chose à faire si non me faire languir ! Pourquoy as tu si tost destourné de moy ton beau visage, que je amoye tant et trop plus que nul autre Dieu ! Et comment es tu si cruelle ! Si ma vie doulce et gracieuse te desplaist, pourquoy ne abbatoyes tu l'orgueil d'Ilyon pompeux ! Pour quoy ne me ostoies tu mon père ou Hettor mon frère, en qui repose toute vaillance et toute l'esperance de ceste guerre qui à present est ! Pourquoy n'enportas tu ma seur Policène, ou Paris mon frère avecques la belle Helaine ! Si tant seulement Brisaïda me fust demourée, de nul autre dommage ne me chauldroit, ne n'en parleroye jamais. Tes dars vont tousjours droitement ferir aux choses que on a plus chières, pour plus monstrer la force de ta tromperie [2], tu qui portes [3] avecques toy tout mon confort. Or amasse je mieulx que avant me eusses tu la mort envoyée ! Helas, mon Seigneur [4] doulx et plaisant, qui savez ce que en-

1. Ni peu de temps, ni longtemps. — 2. De la variabilité cruelle avec laquelle tu trompes. — 3. Emportes. — 4. On comprend que c'est à l'Amour qu'il s'adresse.

mon cueur gist, que fera ma vie dolente si je pers tout ainsi mon bien? Helas, amours gracieuses, vous souviengne que me consolastes! O vray Seigneur, que feray je si ceste ycy me est ostée, à qui de tout en tout par voustre commandement me suis donné? Je ploureray et tousjours doleureux je seray, quelque part que je soye, tant que ma vie durera en mon cueur angoesseux. O ame triste, pour quoy ne t'en fuys tu du plus maleureux corps qui oncques fust! O ame lasche et meschante, ys[1] du corps et suis Brisaïda; helas! pour quoy ne le fays tu! O dolens yeulx, desquelz tout resconfort estoit dedens le visage de Brisaïda la belle, que ferez vous desoresmais? En tristes pleurs tousjours serez puis que de vous sera partie, et toute voustre valeur sera destruitte et vaincue et conquise par force de plourer en vain; d'ores en avant ne verrez vous nulles autres vertuz si voustre santé vous est ostée! O Brisaïda, ma seulle amye, o le doulx bien du pouvre cueur dollant qui à present vous appelle, qui donnera confort à mes douleurs? qui mettra en paix mon amoureuse flamme, si vous en allez? Helas! convient que celui meure qui vous ame plus que luy mesmes; et si ainsi meurs[2] sans le avoir deservy, aux Dieux cruelz qui sont sans pitié en soit le peché. Or fust au moins voustre departement si eslongné que peusse avoir acoustumé par long usage[3], las! à le sousfrir; je ne vieulx dire que je ne opposasse[4] à mon povoir de vous

1. Sors. — 2. Je meurs. — 3. Par la longue habitude de le prévoir. — 4. Je ne veux pas dire que, même dans ce cas, je ne me fusse pas opposé.

laisser aller, mais toutesfoiz si ainsi advenoit par longue coustume, me sembleroit souefve voustre muance, là où à present me est si grefve que elle me treperce le cueur de part en part. O vieillart plein de mauvaistié, quelle fantasie te vient, ne quel desdaing, d'aller aux Grecs, veu que tu estoies Troyen, ne n'y en avoit du païs ne estrange [1] qui plus fust honouré en noustre royaulme! O tresfelon conseil, o estomac plain et remply de toute traïson et de toute mauvaistié! Or te teinsse en ceste ville de Troye ainsi que je vouldroye! Or fusses tu mort le jour que tu t'en allas! Or fusses tu mort aux piez des Greux, à l'eure quant ta bouche premièrement s'ouvrit pour requerir celle de qui je suis tant amoureux! O combien fut mauvaise ta venue en ce monde si pour moy, puis que tu es occasion de la douleur qui mon cueur occist! Que de la lance dont fut passée Panthasillée [2] te eust le corps trespersé de part en part Menelaus; si tu fusses mort, certes je vivroye, que ycy chercher Brisaïda nul n'en seroit requis [3]; si tu fusses mort, pas ne fusse desert [4], car ce qui me deult pas ne me douldroit; si tu fusses mort, je voy certainement que Brisaïda de moy ne se partiroit, dont est ta vie occasion de ma tristesse et douleureuse mort. »

Mille souppirs trop plus ardans que feu sail-

1. Soit Troyen, soit étranger.— 2. Protesilas, dit Boccace. Pantasilée, reine des Amazones, ne vint en effet à Troie qu'après la mort de Troïlus, suivant Darès le Phrygien, qui étoit la seule autorité que dût invoquer le sire de Beauveau. Nous avons respecté le mot *passée*, que nous croyons cependant être une faute de copie pour *percée*. — 3. Car personne n'eût été envoyé pour chercher. — 4. Ruiné, privé.

loient dehors de corps et de son amoureux estomac, meslez avecques plains et douleureux regretz, sans donner aucun respit l'un à l'autre; et l'avoient ses lamentations si gaingné et vaincu, que plus ne povoit souffrir le jeune seigneur. Dont il s'endormit; mais ce ne fust pas longtemps, car tantost se reveilla; en souspirant s'en alla droit à la porte, laquelle il avoit fermée, si la ouvrit, et à ung sien serviteur privé, qui là estoit, dit :

« Va diligentement dire à Pandaro, et fay que tu le trouves, et le appelle, qu'il viegne incontinent à moi. »

Et s'en partit le varlet, et Troïlus demeure en sa chambre, au plus obscur lieu qui y fust, douloureux et plein de souppirs, tout pensif et musart.

Et Pandaro venoit; et jà avoit senty ce que avoient demandé les ambaxadeurs des Grecs, et comment encore estoit conclusion prise de rendre Brisaïda, de quoi il avoit le visage tant transmorty de mal contentesse et de desplaisir qu'il s'en entra en la chambre obscure où Troïlus estoit seullet, plain de douleur et de pensemens; et ne savoit quelle parolle lui deust dire, ou triste ou joyeuse. Et incontinent que Troïlus le vit, il s'en courut vers lui et lui getta ses braz au coul, et si tresfort plouroit que il ne seroit pas possible à homme de le raconter. Lequel Pandaro, dolent quant le sentit ainsi plorer, lui estraignit le cueur [1]. En ceste faczon s'entre tenoient embracez si tresfort plorant que d'une grant piece ne

1. Le serra contre sa poitrine.

se entre povoient dire ung seul mot l'ung à l'autre. Mais puisque Troïlus eut prins alaine, premièrement encommença à dire :

« O Pandaro! je suis mort! Ma vie est tournée en paine et en misère, et Fortune a mué en esmoy mon doulx confort, et avecques luy mon esbat et ma liesse. Avez encores senty comment les Grieulx me ostent ma doulce amour Brisaïda ? »

Pandaro, lequel ne plouroit pas moins fort que lui, respondit :

« Ouy; que ores ne fust il pas vray comme je l'ay bien sceu [1] ! Et je ne cuidoye pas que ce temps si doulx et si gracieux nous faillist, et ne cuidoye point que autre que la mort vous peust departir; mais je congnois que mes pensemens me ont failly. Mais pourquoy en avez vous telle angoesse, telle douleur et tel tourment, car ce que vous en avez desiré et ce que vous avez voulu, vous l'avez eu ? Vous devriez de cela estre content. Laissez faire à moy ses pleurs et ses plains et ses lamentacions, qui tousjours ay esté amoureux, et oncques n'ay peu avoir ung seul regard de damme. Et oultre, vous véez que toute ceste cité est plaine de belles gracieuses dames; et je vous jure, sur l'amour et loyaulté que je vous porte, n'y en a nulle, tant soit fière et entière, que si elle voit et congnoist que vous soyez d'elle amoureux, et [2] que elle n'ait mercy de vous. Et me laissez faire,

1. Nous croyons qu'il faut analyser la phrase ainsi : plût à Dieu que cela ne fût pas vrai aussi bien comme il est vrai que je l'ai su, que la nouvelle fût aussi fausse qu'il est vrai qu'on me l'a apprise. On peut comprendre encore : mais j'ai bien su que cela étoit. — 2. Aussi, qui n'ait aussi merci de

car je en veulx avoir la paine; et si ceste ycy nous perdons, nous en recouvrerons de autres; et comme maintesfoiz ay ouy dire : la nouvelle amour chasse la vielle, le nouveau plaisir que vous aurez chacera ce present martire que vous sentez, si vous faictes ce que je dis. Doncques, ne vueillez point pour ceste ycy mourir, ne en estre ennemy mortel de vous mesmes. Croyez vous, par force de pleurs, la ravoir ou la retenir, ou garder que elle ne s'en aille? »

Quant Troïlus ouit ce que Pandaro lui disoit, commança plus fort à plourer que encores n'avoit fait, en lui disant après :

« Je pry à Dieu qu'il me envoie la mort avant que je commence une telle faulceté. Combien que les autres soient belles, gentes et gracieuses, et je le vous confesse, mais oncques n'en fut une telle que ceste cy à qui je me suis donné et de qui je suis entièrement enflammé De ses beaulx yeulx saillirent les flammètes qui enflammèrent mes yeulx d'amour ardante, lesquelles à milliers passoient par moy si souvent que amours les assembloit dedens mon cueur, et y en entra tant que ung feu s'en alluma, duquel la grant challeur estoit occasion de tout mon bien, honneur et plaisir. Et si bien vouloye le feu estaindre, ce que je ne vieulx pas, si ne pourroys je, tant est ardant et enflammé Et s'il estoit encores plus, si ne m'en plains je point, mais que tant seulement Brisaïda me demourast; de laquelle le departement est si angoesseux à mon pouvre

vous, c'est-à dire : de même que vous serez amoureux d'elle elle sera aussi amoureuse de vous.

cueur, de la grant ardeur que je luy porte, que à toute heure se pasme. Et n'en desplaise à autre, car je n'en congnois nulle qui en faczon du monde se puisse apparager à elle. Comment doncques porroye je jamais tourner aucunement à avoir mon desir à autre dame ? J'ay assez à soustenir d'angoesses et de tourmens dedans mon cueur, mais trop plus encore jusques aux derreniers douleurs en recevroie avant que mon courage me changeast et que je meisse mon amour en autre dame. Jà Dieu ne le vueille! Ne autre que la mort et le tombeau n'auroye paour de voir destruire la ferme et loyalle amour de moy, pour quelque chose qu'il m'en doyve avenir, et mon ame emmainera ceste amour en l'autre monde avecques elle, et là, ensemble pleureront la belle Brisaïda, de laquelle tousjours seray vray serviteur, quelque part que je soye, se par mourir amour ne se oublie. Donques, Pandaro, je vous pry que plus ne me parlez de ceste matère, que jamais autre dame puisse avoir en mon cueur entrée, quelque beauté qu'elle peust avoir. Car je tiens Brisaïda comme certaine enseigne de mes plaisirs, combien que à present j'ay ma pensée plaine d'angoisse, de douleurs, de tout mal, pour son partement, lequel de noustre party a esté conclud. Mais ce que vous dittes n'est que en devisant; car que vous voulsissez maintenir par raison que ce n'est pas si grant doleur de perdre sa dame et sa mye depuis que on en a jouy comme ce seroit par avant, c'est folie toute clère. Car soyez seur, Pandaro, que depuis que ung serviteur a esté si bien euré d'avoir eu la grace de sa dame et le plaisir jusques à là, et

puis par quelque malle aventure la pert, celle doleur trespasse toutes les autres, quelque chose que on die au contraire. Mais dittes moy, si de mon amour vous chault, puisqu'elle vous semble ainsi legère que vous me conseillez de la changier, ainsi que font les coqs à chacun bout de champ, vous[1], à qui amours ont esté si cruelles que oncques vous n'y eustes ne bien ne joye, fors que ennuy et tourment, pourquoy n'avez vous autre dame choisie qui eut donné aucun reconfort à voustre povre cueur? Si voustre dame vous a fait vivre jusques cy en tourment d'amours, ne l'avez sceu ne peu à une aultre changier; moy qui ay vesqui avec la mienne en joye et en plaisir, comment la pourroy je ainsi changier, chasser et bannir de mon cueur, ne à quel raison ne pourquoy? Or, à l'eure que je le penseray me puisse prendre telle angoesse par tous mes membres que je chée tout mort à terre. Certes, je suis bien pris en autre manière que voustre bouche ne devise.

« Croyez, Pandaro, que quant Amour se prent avecques souverain plaisir dedens le cueur de quelq'un, jamais ne se peut chacer, mais bien peut cheoir en procès de temps[2], si mort ou pouvreté, ou jamais ne veoir ce que on ame en sont occasion, comme il advient souvent à mainte personne. Que feray je donc, maleureux et mal avantureux que je suis, si je pers Brisaïda, en telle ma-

1. Dites-moi, je vous en prie, au nom de l'intérêt que vous me portez, pourquoi, vous qui croyez l'amour une chose si légère et qui avez été maltraité par votre dame, n'en avez-vous pas changé? — 2. Par la procession, par la marche du temps.

nière comme desjà l'ay perdue pour ce que on a changé Antenor pour elle! Helas? trop mieulx me eust valu que la mort me fust venue prendre, ou que jamais je n'eusse esté! Et que feray je, que [1] mon cueur se desespère? Mort, vien à moy, car je te demande! Pour Dieu! vien tost, ne me laisse plus languir en amant! Mort, vien, tu me seras soufve comme est sa vie à qui joyeusement la mayne. Ton horrible visage ne m'espovente point; dont vien tost et mect fin à mes paines. Las! ne tarde plus, car ce feu m'a desja embrazé toutes les vaines de mon corps. Je ne demande si non ton coup pour me alleger de tous mes maux. Tue moy, pour Dieu; ne vueilles consentir que je vive tant en cest monde cy! Que je voys [2] partir mon cueur hors du corps! Je te prie, pour Dieu! Mort, que tu ce faces, que assez plus me fera de douleur cela [3] que la mort. Contente en ceste partie ycy mon desir; tu en tues tant contre leur volenté que tu peuz bien faire ce cy à ma requeste! »

Ainsi se plaignoit Troïlus, et Pandaro ainsi semblablement. Mais, neantmoins, souvent le confortoit au mieulx qu'il povoit et le plus piteusement; mais tel confort ne luy aidoit gaires, car continuellement croissoient ses douleurs et plains et son tourment, tant estoit du cas avenu de Brisaïda desesperé et mal content; à qui Pandaro dist :

« Amy chier, si mes argumens ne vous plaisent et le departement de ceste cy vous est si des-

1. Quand. — 2. Que je voie. — 3. Car cette absence de mon cœur m'est plus douloureuse que la mort.

plaisant, pour quoy ne remediez vous en ce que bonnement vous pourriez à voustre dolente vie [1] ? Allez, et la prenez. Paris alla bien en Grèce, et ramena la belle Helaine, fleur de toutes les aultres dames; et vous, en la ville de Troye, laquelle est au roy voustre père, n'avez vous hardement de prendre une damme qui tant vous plaist? Vous le ferez si vous m'en croyez. Chassez dehors celle doleur; chassez celle angoesse et ses plainctes; ressuiez voustre visaige et ostez ces tristes pleurs, et voustre [2] grant couraige se demonstre maintenant en façon que Brisaïda soit voustre et qu'elle vous demoure. »

Lors Troïlus à Pandaro respondy : « Je voy et cognois bien, mon amy, que vous mettez tout voustre engin et entendement pour me povoir hoster hors de ceste paine et travail, et ay bien pensé ce que vous me dittes, et encores ay mises plusieurs autres choses, combien que je pleure et du tout me abandonne à douleur, laquelle avance et passe toute ma puissance. Si angoesseuse [3], ma fervante amour ne m'a point destourbé que je n'aye prins aucun conseil en moy mesmes, comme je devoye; mès me suis pensé et consideré que le temps de present ne requiert point à faire telle erreur. Car si noz barons et autres gens prisonniers qu'ilz tiengnent fussent en ceste ville, et je fusse dehors, si ne m'en chaudroit de leur rompre la promesse, et, quelque chose qu'il en deust avenir, je le feroye.

1. En faisant ce que vous pourrez pour sauver votre vie.
2. Et que votre. — 3. Ainsi angoisseuse, si angoisseuse qu'elle soit.



Puis je crains de troubler son honneur et sa bonne renommée, quant ainsy je la prendroye, ne ne sçay pas bien si elle en seroit contente, combien que je suis certain que elle me ayme tant que plus ne peut; et ainsi mon cueur ne scet quel party prendre. Car, d'un costé, il art et brulle, et d'autre part il craint à desplaire à ceste cy; pource que[1] point il ne luy plairoit, je ne la vouldroye point retenir. Encore m'estoi-je pensé à la demander par grace à mon père que il la me donnast. Puis je cognois que autant seroit comme l'accuser et faire noustre fait publique. Ne ne cuide point qu'il la me deust donner, tant pour ne rompre point les promesses qu'il a faittes, comme aussy pource qu'il ne diroit point que ceste dame cy n'est point de si hault lieu comme je suis, et qu'il m'en vouldroit donner une du sang roial. »

Ainsy plourant en amoureuse doubtance se demouroit en disant : « Las! je ne sçay comment faire, que ceste ardeur d'amour tousjours me croist et je m'en sens afoiblir, car de tous costez s'enfuit mon esperance, et les occasions de mon tourment croissent. Or fusse je mort le jour que ce desir me entra ou cueur! »

Pandaro dist à l'eure : « Vous ferez comme il vous plaira; mais si j'estoie aussy enflamé comme vous monstrez à voustre semblant estre, combien que ceste chose cy soit bien pesante et griefve, aiant la puissance telle comme vous avez, si par force ne m'estoit deffendue, je feroie mon povoir de la emmener, et despleust à

1. Si point il ne lui plaisoit.

qui il vouldroit [1]. Amours ne regarde pas si subtilement comme il me semble que vous faittes. Quant l'amoureuse pensée est bien acertes picquée et contraintte, laquelle si [2] aucunement vous nuyst ou empesche par force de aspre desir, suivez vertueusement son vouloir, et vous opposez à ce cruel tourment, et vueillez avant estre ung peu reprins que [3] avecques martire morir en tristes plains. Vous n'avez pas à prandre une dame encontre sa voulenté, car ceste cy est telle que elle sera contente de ce que vous ferez; et si on vous vouloit donner blasme ou reprehension, au pir ne pourriez vous venir que de la rendre. La fortune ayde aux hardiz et entrepreneurs et deboute les couars. Et si d'aventure ceste chose cy luy desplaisoit, elle s'en rapaiseroit bien ligièrement; combien que je ne croy point que elle s'en courroussast en façon du monde, veu le grant amor que elle vous porte. Et en tant que sa bonne renommée appetisseroit [4], à vous dire vray, il m'en desplairoit; mais, au fort, elle s'en passera comme fist Helène; si faittes tant seulement que voustre desir soit accomply. Prenez doncques couraige et soiez vertueux; ne vous chault ne de foy ne de promesse; monstrez maintenant voustre couraige et aiez mercy de vous mesmes. Je seray avecques vous en quelque peril que vous mettez, tant que la personne me durera; et les Dieux qui veoient voustre martire seront à voustre aide. »

1. Quelque personne à qui cela pût déplaire. — 2. Si alors elle vous tourmente par quelque obstacle... — 3. Et veuillez, préférez estre blâmé *avant que*, plutôt que d'estre, etc. — 4 Et si cela devoit diminuer sa bonne renommée...

Troïlus entendit bien tout ce que Pandaro lui dist et respond : « Je suis content; mais si les flames m'estoient ou cueur mil foiz plus alumées qu'ilz ne sont et mon tourment fust deux foiz plus grant qu'il n'est, et je peusse avoir ma gracieuse dame sans aucun contredit, si ne le feroi je pas quant je sauroye que elle auroit une seulle contentesse malle. Mais plus tost vouldroye mourir. Et pour tant, avant que aultre chose face, je vueil savoir de sa voulenté.

—Doncques ostons nous d'icy et n'y soyons plus. Lavez vostre visaige et retournez à court, et vous efforcez de rire et faire bonne chiere, pour cuter [1] ceste doleur, car encor ne se sont les gens de riens apperceu. Et quant nous demourrions ycy, chacun qui le sauroit s'en merveilleroit. Or faittes par manière que vous saichez celer voustre couraige, et je feray en façon que vous parlerez ce soir avecques ma cousine. »

La treslegière et courante renommée, laquelle tost rapporte et mençonge et verité, estoit prestement vollée par toute Troye et disoit comment l'ambaxade des Grecz estoit venue pour requerir Brisaïda et bailler Anthenor en lieu d'elle, et comment Pryame le roy et les seigneurs troyans le avoient consenty : laquelle nouvelle comme Brisaïda ouyt, qui desja avoit oblyée tout le dueil de son père, dist en elle mesmes : « Helas! triste cueur, que feras tu? » Et se commença fort à merencollier, comme celle qui avoit tout son cueur à Troïlus, lequel sur tous autres amoit, et ne se osoit enquerir plus avant de ce

1. Cacher, esquiver, dissimuler.

que elle ouoyt conter, de paour que elle trouvast que ce fust vray. Mais comme nous véons et qu'il advient souvent que l'une damme va visitant l'autre, espicialement celles qui s'entreament, quant aucun cas nouveau leur advient, ainsi pluseurs vindrent veoir et visiter ce jour Brisaïda, toutes plaines de piteuses joyes, et lui commancèrent à compter de point en point le fait comme il alloit et l'appointement comme il avoit esté fait, et comment elle doit estre rendue.

L'une disoit :

« Certes, j'ay grant plaisir pour l'amour de vous, de ce que vous retournez avecques voustre père, et que vous povez demourer avecques lui. »

L'autre disoit.

« Il me desplaist de ce que nous perdons sa compaignie. »

Puis l'autre disoit :

« Encores pourroit elle bien estre occasion de faire la paix entre nous et les Greux, à l'aide de son père, lequel, ainsi comme vous savez, est si sage qu'il scet faire prendre quelque appointement qu'il veut, ainsy comme on dit. »

Telles paroles et plusieurs aultres feminines alloient disant, et Brisaïda escoutoit tout sans que elle respondit ung seul mot emplus que si elle n'y fust pas, ne ne povoit celer son beau visaige les haulx pensemens qu'elle avoit de ses gentes amours, lesquelles lui estoient durement entrées en la pensée par la nouvelle qu'elle avoit oye. Le corps estoit là, mais le cueur estoit ailleurs, qui alloit serchant Troïlus sans savoir où il feust. Et ses dames, qui faire lui cuidoyent grant con-

solacion en parlant avec elle et à lui tenir compaignie, assez lui desplaisoient, comme à celle qui sentoit en son couraige toute autre passion que ne véoient celles qui estoient là. Et assez souvent honnestement leur donnoit ung gracieux congié, si grant desir avoit de demourer seulle. Aucunesfoiz ne se povoit garder de laisser aller quelques souspirs, et telle foiz luy chéoit quelque larmette des yeulx, qui donnoit signe du grief martire dont son pouvre cueur estoit contrainct. Mais les sottes qui estoient entour d'elle cuidoient que la jeune dame le fist de pitié de les abandonner, pour ce que elles estoient comme compaignes. Et chacune la vouloit conforter de ce dont guères ne luy challoit, et plusieurs parolles luy disoient affin que elle ne print pas tant de desplaisir et de merencolie du despartement que elle faisoit d'avecques elles; ne autre chose n'estoit, sinon la grater au talon quant la teste luy demengeoit, car d'elles n'avoit elle gaires de pensement, mais seulement de Troïlus, lequel elle laissoit. Et depuis plusieurs paroles perdues comme souventesfoiz font femmes, ilz se assemblèrent ensemble et prisdrent congié. Et elle incontinent, vaincue et trespercée de doleur amère, dedans sa chambre tout doulcement s'en entra plourant, et, sans donner remedde ne conseil à son grant mal, si asprement commença à plourer que oncques ne fut veu telle chose. Elle se gitta sur son lit toute plourant avecques une doleur si tresforte que à paine le pourroit on dire, et souvent se frappoit la blanche poittrine en appelant la mort qui la venist tuer, puis que par malle fortune lui convenoit laisser ce que plus elle amoit. Elle se tiroit ses blons cheveulx et

mille foiz le jour se pasmoit. Elle disoit : « Helas ! maleureuse, dolente, or fusse je estainte à l'eure que je nasqui, affin que je ne vous eusse jamais veu, mon tresdoulx et gracieux desir ! Helas ! pourquoy suis je si mal fortunée qu'il faut que je vous soye ostée, et vous à moy ! Que fera ma pouvre vie dolente à l'eure que je ne vous pourray plus veoir ! Que feray je, Troylus, mon amy, quant je seray de vous departie ! Certes, je ne croy pas jamais ne boire ne mengier; et si ma dollente ame ne s'en va elle mesmes hors de mon corps, à mon povoir par famine l'en chasseray, pource que je voy et congnois que d'ores en avant je yray de mal en piz. Or maintenant seray je briefve acertes, puis que de vous il me convient departir. O cueur de mon corps, mon noir vestement sera tesmoignage de mes peines ! Helas, Troylus, comment porray je estre sans cueur? car certes le mien demorra ycy avecques voustre amour, et avecques elle plaindra le doleureux partement qu'il me convient faire pour merite [1] de si bonne et si loyalle amour. Troylus, comment avez vous le cueur de me veoir d'avecques vous partir, quant ne mettez tout voustre sens et engin à moy retenir ou par force ou par amour? Je m'en yray, et ne sçay si jamais vous reverray, ma doulce amour ! Mais vous qui tant me amez, que ferez vous? Pourrez vous souffrir ceste douleur ? Certes, quant à moy, ne la souffreray gaires, car je sçay bien que la insupportable angoesse que je auray me fera crever le cueur. O mon père ! mauvais, desloyal au païs dont vous estes, mauldicte soit l'eure

1. Récompense.

et le jour que à vous vint courage ne vouluntё de faire un si grant mal comme de vous voulloir allier et joindre avecques les Greux, et laisser les Troyens en tempeste infernalle! Que plust ores à Dieu que vous fussez avant trespassé, que au darrenier de voustre vie et de voz jours vous eussez fait une si villaine traïson. Helas! pouvre doleureuse que je suis, à moy en convient porter la penitence de voustre peché, car par faulte que je aye faite je n'ay point deservy si doloureuse vie. O vertu du ciel, o lumière piteuse, comment povez vous soustenir un telle sentence, que pour ceulx qui ont le mal et le peché je suis de douleur deffaite, moy qui n'en puis mais! »

Qui porroit jamais au long raconter ce que Brisaïda disoit en ses plaintes? Certes je ne sauroie, tant estoit son angoesse dure et maulvaise. Mais tant comme elle faisoit en ceste manière ses lamentacions, Pandaro arriva, à qui l'uys jamais ne se trouva fermé, et s'en entra en la chambre là où elle faisoit ses piteux plains, et il la trouva sur son lit toute enveloppée, et de force de pleurs et de souppirs elle avoit le visage, toute la poitrine baignée de larmes, et ses yeulx gros et roges, avecques les cheveulx respanduz, qui monstroient vroy enseigne de son aspre martire. Et comme elle le vit, elle mussa son visage dessobz ung de ses braz, de honte que elle eust. Lors Pandaro commança à dire :

« Cruelle et piteuse fut l'eure que au jourd'hui me levay. Quelque part que je voyse, ne voy si non tourmens et angoesses et toutes douleurs, de touz costez souppirs, ennuiz, languiz [1]

1. Langueurs.

me semble trouver par touz lieux. Que feray je? Je croy que du ciel n'a pleu huy autre chose que lermes, tant sont noz affaires contraires. O ma desollée cousine, que voullez vous faire? Voullez vous combattre contre la destinée? Pour quoy gastez vous ainsi voustre belle personne avecques pleurs si cruels et desmesurez? Levez vous sus et parlez à moy; haussez ce beau visage et essuyez voz yeulx, car je viens ycy à vous de par voustre doulx et loyal amy. »

Lors se tourna Brisaïda. Lors faisant ungs pleurs tielx que dire ne se porroit, et en regardant Pandaro, disoit:

« O mal fortunée que je suis! Que me vieult mon cueur et mon amy, lequel il me convient habandonner en plorant; ne ne sçay[1] si jamais le verray! Vieult il souppirs ou pleurs, ou que demande il? Je en ay assez, si vous venez pour ceste cause. »

Elle estoit telle, à la regarder ou visage, comme celui que on porte en terre; et son bel visage fait en paradis[2] ce sembloit et ce véoit estre du tout transmué. Sa joyeuseté et son ris gracieux s'en estoient fouiz et le avoient du tout habandonné; et ses beaulx yeulx estoient environnez de pourpre, qui donnoient jugement de son vroy martire; laquelle chose voyant Pandaro, lequel avoit avec Troylus plouré ce jour bien longuement, les doulentes larmes ne peust retenir, mais commança à plourer semblablement avec Brisaïda doloureusement, et laissa tout le parler de ce qu'il vouloit dire; mais puis qu'ilz eurent ainsi fait ensemble aucunement, Pandaro tout le premier laissa le plourer et dist:

1. Et sans savoir si. — 2. Merveilleux.

« Cousine, m'amye, je croy que vous avez ouy dire, mais je n'en suis pas certain, comment vous estes requis de voustre père, et la conclusion que le roy a prinse de vous rendre, si que vous en devez aller ceste semaine, s'il est vroy ce que je senty. Et pensez que ceste chose cy est si dure et si angoisseuse à Troylus, qu'il ne seroit pas en puissance de homme de le savoir dire. Car de tout en tout il se vieult laisser mourir de dueil; et avons au jourd'huy tant pleuré luy et moy, que je me merveille bien dont sont peu yssir tant de larmes, et à la fin, par mon conseil s'est aucunement tenu de plourer, et me semble qu'il desire fort à parler à vous, pource que ainsi luy a pleu moy commander le vous venir dire et signifier, affin que avant que vous en alliez vous ayez advis emsemble de ce que vous avez à faire. »

Brisaïda dist à Pandaro:

« Bien est grande ma douleur, comme de celle que plus que soy mesmes le ayme; mais encore me desplaist plus sa douleur que la mienne, voyant, pour moy, que la mort le chasse[1]. Or se ouvrira mon cueur si jamais se doit ouvrir par aspre douleur. Bien gref est le partement, et Dieu m'en est tesmoing, mais plus gref me est de veoir Troïlus si plain de affliction, et me est plus dur à supporter, sur ma foy, son martire, que la mort laquelle sans nul remède je desire; et de mourir suis contente sans aucune mercy avoir, puis que je voy mon doulx

1. En voyant que la mort le poursuit, qu'il désire la mort à cause de moi.

amy Troïlus si tourmenté. Or, viengne la mort quant elle vouldra, car ce sera ung souverain confort à mon angoesse. »

Et ce cy dit, se remist adens[1] sur son lit en recommançant ses plains de plus belle. Alors Pandaro luy dist :

« O cousine, que ferez vous? Ne prendrez vous aucun confort, pensant que l'eure approuche que vous tiendrez voustre doulx amy entre voz braz ? Levez vous et vous radoubez, qu'il ne vous trouve pas ainsi eschevelée. S'il savoit que vous fussez en cest estat, il se tueroit, et nul ne l'en sauroit garder. Et si je savoie qu'il vous trouvast ainsi, il ne y mettroit jà le pié, car je pense que sa vie seroit tantost finée. Levez vous et vous mettez en estat que vous peussez alleger son mal, et non pas l'empirer.

— Mais, dist Brisaïda, allez querre mon amy, car je me esforceray, et, vous party, incontinent me leveray de ce lit, et tiendray cellé dedens mon cueur au mieulx que pourray mon grant mal et mon plaisir perdu. Faittes tant seulement qu'il viengne en la manière comme il a fait les autres foiz. Il trouvera l'uys apuyé ainsi comme il a acoustumé. »

Et alors s'en alla[2].

Pandaro trouva Troylus, tout penssi,f et avoit le visage si palle que à Pandaro en print grant pitié, et lui dist :

« Et si vous avez le cueur aussi lasche comme vous le monstrez, qu'est devenue voustre vertu

1. La face tournée vers le lit, la figure cachée dans le lit. — 2. Pandaro.

et voustre grant puissance? Encores ne s'est pas de vous departie celle qui tant vous ame; prenez cueur aucunement en vous, et chacez hors ceste grant douleur, et l'envoyez autre part, et que elle ne demeure plus avec vous. Je viens de par elle, et, à ce qu'il me semble, vous ne sentez pas la moitié de l'angoesse que fait la dolente, tant sont ses souppirs cuisans pour ceste departie. Prenez doncques aucun confort, et tellement[1] que au moins puissiez congnoistre que elle vous ame. J'ay appointé avecques elle que ce soir ycy vous la viendrez veoir et parlerez emsemble; et tout ce que vous avez advisé luy remonstrerez à la meilleure forme que vous pourrez. Vous congnoistrez tantost ce qu'elle a au cueur et que elle a entencion de faire. »

Troïlus en souppirant respondit: « Vous dittes bien ainsi: le vieulx faire; et parlerons[2] de pluseurs autres choses. »

Et quant il vit l'eure qu'il estoit temps d'aler, il laissa Pandaro et s'en partit; et lui semble mille ans avant que estre entre les braz de sa chière dame[3], laquelle Fortune depuis lui osta à tort, dont elle fist mal.

Brisaïda, comme il fut temps et heure que elle avoit acoustumé, s'en vint au lieu où il estoit avecques un flambeau en sa main ardant. Il la receut entre ses braz et elle lui, si prins de douleurs que plus ne povoient. Ne l'un ne l'autre ne savoient cacher la grant douleur et affliction que leurs cueurs sentoient; mais en eulx

1. Assez pour au moins connoître combien elle vous aime. — 2. Et il parla, dit l'italien. — 3. *L'essere in braccio al suo caro conforto, il quale.*

acollant sans mot dire, commancèrent pleurs innumerables, et fort emsemble s'entre acolloyent, estraignoient, et s'entre moilloient tous de larmes. Ilz cuidoient parler, mais ilz ne povoient, tant les empeschèrent les pleurs angoesseux, les souspirs et sanglotz; mais pource ne laissoient de rien à baisier, combien que les larmes leur couloient des yeulx par tout le visage. Mais puis que leurs esperitz traveillez par l'angoesse des pleurs et des souspirs furent retournés en leurs lieux, Brisaïda haussa les yeulx vers Troylus, et avecques une voix piteuse luy dist:

« O mon cueur, et mon doulx amy, qui est ce qui vous oste à moy, et où est ce que je voys? »

Et puis luy laissa cheoir son visaige sur sa poitrine. Si commença à soy afoiblir, et ses forces et ses vertuz se departirent et se evanouyrent, de la grant douleur qui contraignoit son cueur, et s'en cuida fouir l'ame du corps. Lors Troylus la commence à regarder ou visage et l'appeller; et voyant que elle ne lui respondoit point et avoit les yeulx clos et c'estoit laissée cheoir à terre, cuida bien que elle fust morte. Laquelle chose voyant Troïlus, sa douleur et son angoesse lui doubla; puis se assit auprès d'elle en lui arousant le visage de ses larmes, pour veoir s'il y avoit en elle aucun signe de vie. Et le pouvre doloureux luy metoit souvent la main puis à la bouche, puis au nés, et oultre lui tastoit le poux, et à son advis lui sembloit que elle fut trespassée en l'autre monde. Elle estoit froide et sans aucun sentement que Troïlus peust congnoistre. Puis luy baisa Troïlus ses lèvres, puis



mist le corps d'elle en estendue tout ainsi que on a acoustumé à metre ceulx dont l'ame est yssue; et ce cy fait, avecques ung courage merveilleux tira du forreau sa propre espée, tout disposé de prendre la mort, afin que son esperit fust avecques celui de sa damme. Car il estoit bien advis, veu qu'ilz mouroient touz deulx d'une voulunté, que leurs ames seroient emsemble [1]. Ainsi delibera de ce faire, disant que aspre fortune et dures amours lui chaçoient l'ame du corps; mais premièrement dist, tout enflammé du grant desdaing:

« O Troïlus cruel, o fortune mauvaise, or viens je à ce que vous voulez! Maintenant vous m'avez ostée Brisaïda la belle, laquelle je cuidoye que me deussiez oster en autre façon. Et où elle soit pour le present, je ne sçay, combien que je voy ycy son corps, lequel vous avez fait mourir à grant tort. Et je laisseray le monde et la suivray avecques mon esperit, puisqu'il vous plaist, et par aventure auray je meilleure fortune par delà avecques elle, en aiant aucun repoux à mes pensemens, s'il est vray que on y ame, comme maintesfoiz l'ay ouy dire. Et puis que ne me voulez plus veoir en ce monde cy, je vous pry au moins que vous faciez aller mon ame là où sera la sienne! Et vous cité laquelle je laisse en guerre, et vous, Pryame, mon père,

1. *Nell' inferno*, dit Bocace, avec ce rigoureux respect de la doctrine que n'imite pas le chevalier françois. Celui-ci ne prenoit pas sans doute au sérieux cette épée qui est en possession immémoriale de percer le flanc des amants de roman.

et vous tous mes chiers frères, à Dieu vous dy, car je m'en voys soubz terre après Brisaïda. O beaulx yeulx, et vous, Brisaïda, par qui tant de douleurs je souffre que l'ame du corps me faittes partir, recevez moy, ma doulce amour. »

Et après ces paroles dictes, mist la pointe de son espée contre son estomac, pour se frapper au travers du corps. Adoncques Brisaïda se resentit [1] et gitta ung souppir en appellant Troylus, lequel dist :

« Mon seul desir, vivez vous encores ? »

Et en plourant la print entre ses braz ; et avecques doulces parolles la reconfortoit et allegoit son martire tant comme il povoit ; et son esperit [2] lui retourna dedens son dolent cueur dont il estoit fouy. Et se repposa aucunement sans mot dire, pour ce que elle estoit toute hors de allaine ; puis ung pou après retourna ses yeulx et vit l'espée toute nue qui là estoit. Si commença à dire :

« Et celle espée, pourquoy fut elle tirée hors du forreau ? »

A qui Troylus en plourant raconta l'occasion pourquoy et tout le pensement qu'il avoit eu, dont elle dit :

« Lasse ! que est ce que je entens ? Dont, se je eusse ung pou longuement esté en voye [3], vous fussez tué en ceste place ? Lasse ! moy do-

1. Se fit entendre. — 2. Il s'agit vraisemblablement de l'esprit de Brisaïda, le discours précédent étant destiné à prouver que Troïlus n'avoit pas encore perdu le sien. — 3. *Etre en voye*, encore usité dans le patois picard, dans le sens d'être éloigné, être renvoyé, être absent, loin de sa maison.

lente; que m'avez vous dit! Je ne fusse gaires demourée en vie après vous, et de celle mort fusse je morte, car je me fusse de celui glaive moy mesmes occise. Or nous devons bien louer Dieu de la grace qu'il nous a faitte. Allons nous en en nostre segret [1], et là parlerons de noz angoesses; car selon ce que je voy noustre flambeau est desjà tout ars et une grande partie de la nuyt allée. »

Comme autresfoiz les estroiz embrassemens avoient esté, ainsi furent ilz à l'eure; puis ceulx ycy furent plus de divers pleurs et soupirs [2] que les autres n'avoient esté de doulceur et de plaisir. Et sans longue demeure commencèrent à deviser de choses toutes melencolieuses. Et après tout premièrement dist Brisaïda :

« Doulx amy, escoutez que je vieulx dire. Et depuis que j'ay sceu la doloreuse nouvelle du mauvais traistre mon père, si Dieu me gart, oncques femme ne sentit tant de mal ne d'angoesses comme j'ay, ne voustre beau visage [3] qui tant a eu de mesaise ne sentit oncques tant. Car je suis celle à qui point ne chault de cité ne de palaiz ne de biens quelxconcques, si non tant seulement de vous, que je peusse demourer avecques vous, et vous avecques moy en joye et en plaisir. Et me vouloie du tout desesperer, non cuidant jamais plus vous veoir; mais

1. La chambre secrète dont il a été question. — 2. Remplis de, accompagnés de pleurs, etc. — 3. Ce beau visage, qui a tant d'angoisses, vient ici peu naturellement, et dans ce cas l'avantage est à l'italien : *si Dieu me gart voustre beau visage*, eût dû dire Pierre de Beauveau, s'il eût voulu traduire littéralement.

puis que vous avez veu mon esperit s'en fouir et de nouveau retourner, certains pensemens me sont de nouveau venuz, lesquelz je vous vueil dire avant que nous ayons plus de douleur; car par avanture y pourront nous avoir quelque bonne esperance. Vous voyez que mon père me requiert, auquel je ne obeiray jà ne n'y entreray[1] si le roy ne me contraignoit à ce faire. Mais je congnois bien qu'il faut qu'il tiengne sa promesse comme vous savez, pourquoy il m'en fauldra aller avecques Dyomedes, lequel a esté traicteur de cest felon appointement; et approuche jà le jour qu'il me doit venir querir, que jamais Dieu ne l'en laisse retourner! Vous savez que tous mes parens sont ycy, excepté mon père, et encore toutes mes choses y sont, et y demouront; et si m'avient bien de ceste guerre : vous savez que l'en traicte continuellement paix entre nous et les Grieux, et si l'espouse se rend à Menalaux, je croy que vous l'aurez, et sçay que en estes desjà bien prest; ycy m'en retourneray si vous le faittes, pource que je n'aroie ailleurs où aller[2]; et par avanture en ce temps de trièves vous viendrez en appointement. Vous savez que pour guerre qui soit on ne resfuse pas

1. Sans doute dans le camp des Grecs. — 2. Il reste une légère obscurité dans notre texte; voici la traduction de l'italien : Si je comprends bien, de cette guerre périlleuse la paix est continuellement traitée entre vous et les Grecs, et si vous rendez son épouse à Ménélas, je crois que vous aurez cette paix; et je sais que vous, Troïlus, y êtes prêt : car si vous la faites je reviendrai ici, n'ayant nulle autre part où je pourrois aller. Si, par aventure, vous laissez échapper cette occasion d'accommodement, pendant le temps des trèves j'aurai bien des prétextes pour venir ici, etc.

voluntiers aux dammes à aller veoir leurs amis; ainsi je viendray ycy veoir les miens, et je suis certaine qu'ilz me convoyront [1] vouluntiers; et lors porron nous avoir tresvouluntiers aucun confort et plaisir. Comment que l'attendre fait grant ennuy, mais fault aucunesfoiz endurer la paine et le travail, qui vieult avoir joye et plaisir, car après on le treuve beaucoup meilleur. Je voy que tant que nous avons esté touz deux ycy, à Troye, si avons nous passé pluseurs jours sans nous entre veoir, qui ne nous a pas esté pou d'angoesse. Et oultre ce cy ay je une autre grant esperance de m'en retourner : mon père cuide maintenant que, pour la grande faulte qu'il a faitte, je soye mal traittée et que on me vueille mal en ceste ville, par manière que je ne y puisse demourer ne seurement ne honnestement, et doubte que à cause de cela que je aye encores quelque blasme; mais quant il saura que je y suis prisée et honnourée et que j'ay esté si honnorablement tenue, je suis certaine qu'il sera content que je retourne. Et à quoy faire me tiendroit il entre les Greux? Car, si, comme vous savez [2], ilz sont touz les jours en armes; et s'il ne me tient là, je ne voy point où il me puisse envoier; et si bien savoit où, je ne croy pas qu'il le feist, car à demourer entre les Greux [3], je ne m'y fieroye jamais, dont voy je clarement qu'il fault qu'il m'en renvoye, ne ne voy chose pourquoy il puisse faire le contraire. Il est comme

1. Convieront, m'engageront, me recevront. — 2. Ainsi, comme vous le savez. — 3. Elle veut vraisemblablement parler de la Grèce, où on pourroit l'envoyer si on ne la gardoit au camp.

vous povez veoir vieil et avaricieux, et tout ce qu'il peut faire ou dire est à cela; pourquoy luy diray qu'il me semble pour le meilleur de ycy revenir, luy remonstrant comme je porroye remedier à quelque cas qui y porroit avenir, et que si nous sommes tous deux hors, noz hostelz bien enrentez se pourront perdre, car l'en les demanderoit au Roy comme chose abandonnée, et pour doubte de les perdre il sera tout joyeulx que je retourne. »

Troïlus mettoit toute son entente à escouter sa damme, et ce que elle lui disoit lui touchoit au cueur, pource qu'il luy sembloit vray semblable, et que certainement ainsi deust estre; car il l'amoit tant et si asprement qu'il créoit de ligier tout quanque elle disoit, et à la fin, quelque desplaisir qu'il eust de son departement, si se accorda il à la croire du tout quanqu'elle disoit. Adont s'en departit une grande partie de leur douleur et leur retourna esperance, et recommancèrent l'amoureux usage en soy festiant et prenant joye et plaisir. Et tout ainsi comme l'oysel prent son esbat au temps nouveau à aller saultant de feille en feille, ainsi faisoient ilz de leur costé, car il n'y avoit endroit du lit là où ilz ne allassent gigant et jouant en disant maintes gracieuses parolles. Mais quant ainsi une pièce ilz s'estoient esbatuz, à Troylus retournoit arrière au coraige [1] le departement de sa damme et luy commançoit en ceste manière à dire :

« O Brisaïda, belle plus que nulle autre deesse,

1. Cœur, pensée.

plus digne de estre amée et honorée que damme du monde, or maintenant me cuidoie tuer, cuidant que vous fussez morte; mais vous m'avez mis l'esperance ou corps. Helas! quelle vie cuidez vous que sera la mienne si bien tost vous ne retournez? Soyez seure que ma vie ne sera pas longue si je croyoie que vous demourassez longuement à retourner; pource encore ne voy je pas bien que je sois sans languissement douloureux et amer, vous voyant aller ailleurs; et foys grant doubte que Calcas voustre père ne vous retiengne, et que ce que m'avez dit ne puisse avenir. Je ne sçay si jamais nulle paix se fera. Mais se face ou non, je ne croy ne puis croire que Calcas consentist à jamais ycy retourner, pource qu'il luy semblera que jamais ne pourra demourer sans jamès souffrir infame et reprouche de la grande faulte qu'il fist, ou cuidera que le veuillons; et ad ce que vous dittes que le prierez si instamment qu'il vous laisse y revenir pour veoir voz parens et amys, à malle paine puis croire qu'il le face. Il vous mariera avecques ung de ses seigneurs des Grecs, et vous remonstrera que de estre assiegée c'est chose bien doubteuse, car bien souvent on chiet en grant peril incontinent. Il vous festoiera et fera ce que vous serez honnourée et prisée entre les Grecs; car, comme je entens, ilz tiennent grant compte de lui et prisent fort son sens et sa vertu, pour quoy je ne crains pas sans cause que plus ne vous puisse avoir en Troye; et ce pensement, ma tresdoulce et belle damme, m'est si gref et ennuyeux que dire ne le pourroy, car vous seule avez entre vos mains la clef de ma vie et de

ma mort ; si en choisissez celle que bon vous semblera, soit souefve ou amère. O clère lumière par qui je puis aller au port gracieux, si vous me laissez, pensez que je suis mort ; dont trouvez façon et manière que vous ne y allez point, si faire ce peut. Allons nous en en autre region, et ne vous chaille des promesses du Roy mon père. Mais que nous puissons fuir son offence [1] il y a pluseurs estrangiers qui vouluntiers vous verront et vous obeiront encores à tousjours mais. Fuyons donc d'ycy secrètement et nous en allons vous et moy emsemble, et ce que nous avons encore droitement à vivre en ce monde ycy, m'amour et le cueur de mon corps, vivons en joye, et emsemble. Ce cy vouldroie je s'il vous plaisoit, car c'est mon desir, le plus seur party que nous ayons, et touz les autres me semblent comme impossibles. »

Brisaïda en souppirant respondit :

« Mon chier bien, et la joye de mon cueur, toutes ces choses ycy que nous avons devisées se pourroient bien faire, et encores mieulx par la façon que vous avez ditte ; mais je vous jure, par ceste amoureuse sajette, que pour conviz ne festoiement des Grecs, ne mary que on me sceust bailler, ne osteray de moy jamais voustre amour. Mais toutesfoiz, que vous conseillez de nous en aller, si ne conseillez vous pas le meilleur ne le plus honneste conseil. Pensez, en ce temps de guerre plain, ce qui se diroit de vous ; et des voustres pluseurs choses mauvaises en porroient avenir, l'une que la foy seroit rompue du

1. Sans nous attirer son ressentiment.

roy voustre père, qui enporte beaucop plus de mal que autre ne pense ; et ce cy redonderoit sur touz voz frères, lesquelz vous aurez laissé pour une femme et habandonnez de aide et de conseil ; et encores povez savoir que ceste chose espoventeroit tous voz autres parens et amis. Et tant plus y pense et plus me semble que vous en seriez blasmez et reprins ; à tousjoursmais perdriez le credit de tous ceulx qui vous congnoissent, pour ce fait ycy seullement. Et si en nul temps du monde se doit monstrer foy et amour à ceste cité, de present est heure ; espiciallement pour vous, qui avez plus de puissance que nul autre qui y soit, après Hetor. Et puis joingnons l'esperance des estrangiers qui sont venuz à voustre secours et habandonnent[1] la personne et avoir qu'ilz ont ; que pourroient ilz donc si vous en allez ? En lieu[2] d'esperance qu'ilz ont de guerdon et d'estre recongneuz, ilz se verront habandonnez[3]. D'autre part, que pensez vous qu'il se diroyt entre gens de bien ? que ce seroit legiereté de courage. Ils ne diroient pas que Amours avecques ses dars ardans vous eust induit à ce faire, mais paour et lascheté. Ostez doncques tout ce pensement, que jamais au cueur ne vous entre, en tant que vous aymez et avez chier voustre honneur, lequel me tient au cueur sur

1. Et qui vous donnent complétement leur personne. — 2. Et si au lieu. — 3. La douce Brisaïda fait ici, dans l'italien, une légère dissertation sur l'utilité qu'il y a à garder sa foi en temps de guerre ; le seneschal en a donné, dans la phrase qui précède, le sens général, en enlevant ce qui pourroit paroître trop didactique dans la bouche de la dolente dame.

toutes les choses du monde. Après pensez à mon honnesteté, laquelle j'ay tousjours maintenue, comme elle seroit chacée et plaine de diffame et du tout deffaitte et perdue; ne jamais, pour excuses que on sceust dire, ne seroit relevée, ne quelque[1] vertueuse chose que sceusse faire, et vesquisse je[2] mil ans. Et oultre ce cy, je vous pry que regardez bien à toutes les choses qui pourroient ensuir pour ce cas cy : car ce cy n'est pas si pou de chose que vous n'y devez avoir regart et qu'il n'y faille peine et travail; et tant plus avez de puissance et de hardement, de tant plus devez vous avoir abhominacion au cueur de faire celle chose mal faitte; et si Dieu vous a grant povoir donné, sachez en ouvrer en lieu et temps. Et tant noustre amour vous plaist, si est pour ce qu'il convient que de loing en jouissons; mais si vous me aviez à voustre bandon[3], tantost estaindroit[4] la flamme de voustre ardant desir qui ores vous brule, et aussi pareillement de moy[5] seroit estainte. Pour quoy, si nous voulons que amour nous dure, il la nous fault embler[6] comme nous faisons à present. Doncques prenons conseil; prenons la fortune en lui monstrant les dens, car jamais ne subjugua la personne en qui elle trouvast hault et franc courage. Suyvons son cours. Faignez de aller à l'esbat en aucun lieu, et en ce moyen donnez allegence à voz souppirs, et soyez tout seur que dedens dix jours je seray ycy.

— J'en suis content, dist Troïlus; mais entre

1. Ni pour quelque vertueuse chose. — 2. Quand même je vivrois. — 3. A votre volonté, à votre aise. — 4. Se esteindroit. — 5. En moi. — 6. Prendre furtivement.

deux[1], mes douleurs et conflictions de qui auront ilz confort aucun? Je ne puis passer une seule heure sans grant tourment si je ne vous voy; comment doncques pourroye je passer dix jours jusques à ce que retournerez? Et, pour Dieu, trouvez façon de demourer, et n'allez point, si vous voyez qu'il soit possible. Je congnois bien et entens, à ce que j'ay ouy, voz argumens sages et raisonnables, et aussi avez vous bien peu veoir et congnoistre comment je suis consumé tout en pensant à voustre allée; doncques, si vous en allez, quelle vie sera la mienne?

— Helas! dist Brisaïda, vous me tuez, et voustre melencolie me fait touz les maulx du monde; et voy bien que ne vous fiez point en moy, quant ne voullez croire à la promesse que je vous foys. Ha! mon doulx amy, ne savez vous pas que en voustre fiance[2] je vous mis en possession de mon cueur et de mon corps emsemble. Qui cuideroit que ung homme si fort, si puissant en armes, ne peust attendre et transporter son courage dix pouvres jours? Je cuide certainement que c'est beaucoup le meilleur de prendre ce party que j'ay dit; en estes vous content, mon tresdoulx seigneur? Et soyez tout seur et certain en voustre pencée que le cueur me pleure dedens le corps d'eslongner voustre doulx regart, et beaucoup plus, par avanture, que ne vous semble et que ne y pensez; et si n'ay membre qui ne s'en sente, mon cueur,

1. D'ici à ces dix jours. — 2. Par la foi que j'avois en vous.

mon amy. Il est aucunesfoiz chose proffitable à perdre temps pour en gaigner d'autre. Je ne vous suis point ostée [1], comme vous povez veoir, mais tant seulement suis rendue à mon père [2]. Ne ne cuidez point que je sois sote, que je ne sache trouver façon et manière de retourner à vous, que je ame trop plus que moy mesmes; doncques je vous pry, si ma prière doit valloir, et pour la grant amour que me portez, et pour celle que je vous porte, laquelle n'est pas moindre, que vous vueillez reconforter de ceste allée; car si vous saviez le grant mal que me font les pleurs et les aspres souspirs que je vous voy gicter, vous abstineriez de tant en faire. J'ay esperance de tost retourner en joye et en plaisir pour amour de vous, et de trouver faczon et manière d'acomplir voustre desir et le mien; faictes doncques que le voye deliberé de estre joyeulx avant que de moy departir. N'ayez plus de douleurs que celle que met [3] en la pensée voustre amour et noustre amour emsemble. Or le faittes, ainsi je vous en prie, le tresdoulx repos de mon cueur, et vous prie que tant que je seray dehors de vous, ne vueillez point prendre d'autre damme, tant soit belle ne gracieuse, car si je le savoye vous povez croire que je me tueroye comme femme hors du sens, et me plain-

1. Chassée, enlevée à vous. — 2. Ce n'est pas, veut-elle dire, pour m'enlever à vous qu'on me rappelle, mais uniquement pour me rendre à mon père. — 3. Qui demeure en notre pensée par le seul fait de notre amour. L'italien, moins délicat et moins profond, dit : De telle sorte que *je* n'aie plus d'autre douleur que celle qu'a mise en moi un amour trop ardent.

droie oultre mesure que contre droit et raison vous me aurez laissée pour une autre, car vous savez que estes plus de moy amé que oncques homme ne fust de damme. »

A ceste derrenière parolle Troylus lui respondit en souppirant :

« Si je vouloye faire ce que à present vous me dittes, je ne sçay pas veoir ne congnoistre comme je le sceusse ne peusse faire, tant suis remply d'amours en vous amant; je ne sçay pas veoir comment jour de ma vie je peusse cesser cest honneur que je vous porte, et la raison je le vous diray : Beaulté ne me meut point à vous amer, laquelle a de coustume à esmouvoir les autres, et ne me esmeut point gentillesse, laquelle esmeut vouluntiers touz nobles; couvrechiefz ne abillemens ne aussi richesses ne misdrent point en mon cueur voustre amour, desquelles choses vous avez plus grant planté que damme que je sache, mais voz manières haultes et seignourieuses, voustre valeur, voustre parler, et voz coustumes, qui sont plus que aultres gentilles, et voustre fier desdaing tout plain de humilité, par lequel semble que vous desprisez tout appetit mondain, et façons de faire acoustumées [1] telles que vous avez. O maistresse puissante, amours vous ont si bien emprainte en ma pensée que jamais n'en partirez, et ceste emprainte cy ne se sauroit oster ne par longuesse de temps ne par fortune la muable. Mais tousjours mon pouvre desir plain d'angoesse et de travail a

1. Et enfin toutes vos manières, c'est tout cela qui a mis votre amour en moi.

esperance de vous avoir. Helas! que sera de mon mal medicine si vous en allez, ma doulce amour? Certes, nulle autre que la mort. Cela sera la conclusion et fin de mes douleurs. »

Puis qu'ilz eurent longuement en ceste façon parlé et pluseurs foiz emsemble plouré, pource que jà se approuchoit le jour, ont laissé leur parlement, et se sont recommencez à baiser et à acoler, Dieu scet comment. Mais puis que les coqs eurent chanté, après plus de mille baisiers se levèrent et prindrent congé l'un de l'autre, touz plains de grans douleurs et gemissemens.

V.

Ce jour mesmes vint Diomèdes, lequel mena Anthenor avecques lui, pour rendre aux Troyens, et le roy Priant rendit Brisaïda, si plaine de pleurs et souppirs et de douleurs qu'il n'est nul qui la voye en cest estat à qui il n'en preigne pitié. D'autre part estoit Troïlus en telle tristesse que jamais homme ne la vit telle; vroy est que à grant paine retenoit dedens son pouvre estomac grant bataille qu'il avoit de souppirs plaine. Et cela encores luy sembloit pour rien à ce qu'il avoit entencion de faire[1] quant il retourneroit seullet en sa chambre; car là vouloit à son aise faire ses plaintes et ses douleurs pour bien desambrazer son pouvre cueur, lequel estoit tout en

1. Comparé à ce qu'il s'attendoit à faire.

flamble. O ! en quantes manières devint il alteré quant il vit rendre Brisaïda à son père ! Car il fremissoit tout, et changeoit plus de mille couleurs par heure, de yre et de corrouz qu'il avoit. Puis disoit tout bas entre ses dens :

« Ha ! meschant, doloureux, que as tu ? Ne vault il pas mieulx une foiz mourir, que tousjours vivre en langueur, en pleurs et en martire ! Pour quoy ne empesche je pas par force d'armes cest appointement ycy ? Pour quoy ne faisoye je voller la teste de ce traistre veillart qui a ce fait ? Pour quoy ne deffis je touz mes frères ? Que ores fussent ilz deffaiz ! Pour quoy ne mis je Troye en rumeur, en cris et en pleurs ? Pour quoy ne pris je Brisaïda, qui que le voulsist veoir, et guerroier [1] moy mesmes celui qui m'engendra, si je le vieulx faire ? Mais pour quoy ne me en allay je avecques les Grieux, s'ilz me veullent Brisaïda donner ? Que ne m'en despesche je ? Que ne y voys je le cours [2] et la me faire [3] laisser ? »

Mais ce fier et haultain propos lui fist laisser la paour qu'il avoit que en ce debat Brisaïda ne fust tuée.

Quant Brisaïda vit que partir lui convenoit, toute dolente que elle estoit monta sur la hacquenée pour partir avecques la compaigniée que elle devoit aller, et despiteusement à elle mesmes commença à dire : « O cruel Dyomèdes et fortune ennemie, où me menez vous contre mon cueur et contre ma voulunté ! Pour quoy vous

1. Et guerroyai-je. — 2. Que n'y vais-je par le plus court chemin. — 3. Et me faire laisser abandon..cr, remettre elle (Brisaïda).

plaist tant mon desplaysir et mon ennuy? O cruel et despiteux, vous me ostez tout mon pouvre bien qui [1] avoit mon cueur. Et par avanture vous cuidez que je me humilie envers vous et que je vous honnoure et face quelque bel semblant! Mais vous en estes deceuz, car en despit de vous et en vous desprisant mon visage cler et luisant tiendray ort et salle jusques à ce que je revoie le gentil Troïlus [2]. »

Puis se retourna despiteusement vers Diomèdes et lui dist :

« Allons nous en or mais [3]; assez nous sommes nous arrestez à ces gens, lesquelz, comme il me semble, pevent d'oresenavant avoir bonne esperance que leurs besongnes se porteront bien et que ung chacun jour amenderont de bien en mieulx, et veu le honourable change que vous avez fait [4] : pour une femme vous avez rendu le puissant roi Antenor. »

Et ce cy dit, picqua sa hacquenée des esperons, et sans autre mot dire si non à ses parens à Dieu; et bien congnut le Roy et ses barons le desdaing de la damme. Puis s'en alla sans attendre aucun autre ne sans aucun regarder. Et ainsi s'en yssit de Troie, laquelle [5], comme je

1. Que. — 2. Le sénéchal d'Anjou, mû par un pieux sentiment de respect envers Dieu, a changé le sens de ce passage. C'est à Dieu, non à Dyomèdes, que Brisaïda adresse sa malédiction dans l'italien; et l'on comprend que Jupiter, devenu vieux et devant peu souffrir de la malpropreté du visage de la belle, ce n'est point de cela qu'elle le menace, mais de vivre en douleur (*in vestro vituperio e disonore*). — 3. *Omai*, maintenant, dit l'italien. — 4. Vu l'échange insultant pour eux que vous avez bien voulu faire, vous qui. — 5. Laquelle Brisaïda.

crois, jamais n'y retournera ne avecques Troylus ne sera. Troylus, en faison d'une courtoisie, avecques pluseurs autres monta à cheval ung faulcon sur le poing, et lui firent compaignée jusques tout hors de la ville, et vouluntiers par tout le chemin lui eusssent faitte, et jusques au chastel où elle alloit; mais il se fut trop descouvert et lui eust esté repputé à pou de sens. Et desjà estoit entr'eulx le roy Anthenor, lequel les Grieux avoient rendu à grant honneur et feste et le avoient receu les seigneurs troyens. Et bien ceste retournée fut à Troïlus bien angoisseuse, pour l'amour de Brisaïda; neantmoins le receut il joieusement et le fist chevaucher d'avant lui et d'avant Pandaro. Et puis il fut temps de s'en retourner et prendre congé. Lui et Brisaïda s'arrestèrent ung pou et les yeulx s'entre gittèrent l'un à l'autre, et la belle ne peut oncques retenir les lermes de ses yeulx qu'ilz ne saillissent; puis s'entre touchèrent les mains et tant se approuchèrent l'un de l'autre que Troylus lui dist tout bassement et tant que elle le peust bien ouir:

« Retournez, m'amour, affin que je ne meure. »

Et sans plus dire retourna son couvre chief tout despiteux en son visage, ne à Dyomèdes oncques ne parla, dont il apperceut bien et congneut l'amour des deux, et se pourpensa en son cueur, avecques divers argumens, essaier s'il en porroit sentir quelque chose quant temps et lieu seroit. Le père la receut à grant joie. Combien que telle amour [1] ne lui plaisoit gaires, si estoit

1. Les sentiments que lui montroit son père.

elle paisible et atrempée[1]; et retenoit sa grant douleur en elle mesme[2], en avant tousjours son cueur ferme à son amy loyal Troïlus; mais il ne lui dura gaires, car elle mua en bref son oppinion et habandonna celui qui tant loyaument l'aime pour un nouveau amant.

Troïlus s'en revint à Troye triste et angoesseux autant que jamais homme fut, et avecques ung visage felon et despiteux s'en alla tout droit au palais, et sans arrester en milieu s'en alla descendre plus pensifz que onc encores n'avoit esté, et ne vouloit souffrir que oncques homme lui deist mot; mais se entra tout seul en sa chambre, et là eslargit la grant douleur qu'il avoit tenue close et en secret en son estomac, en appellant la mort; et souppire et plaint pour Brisaïda, laquelle il cuide bien avoir perdue, et s'escria si tresfort qu'il n'estoit pas possible qu'il ne fust ouy de ceulx qui par la court se pourmenoient. Et tout ce jour là durèrent touz ses plains; ne serviteur ne amy qu'il eust ne le vit. Ce jour passa tout comblé de douleurs.

Nous laisserons la nuit aller après[3], en laquelle son deul se redoubla au double. Ainsi il demenoit sa maleureté et mauldisoit le jour qu'il fut né, les Dieux et les Deesses, et nature et son père de ce que oncques il acorda que Brisaïda fust rendue; et lui encores se mauldisoit, que ainsi se avoit fait[4], si tresfort qu'il en vouloit mourir

1. Modérée, modeste. — 2. En ayant. — 3. Cette phrase est obscure. Il est évident, en effet, que le sénéchal ne peut vouloir dire : « Nous ne parlerons pas de la nuit », puisqu'il en parle, et longuement. Il faut donc comprendre : nous laisserons venir la nuit, la nuit vient après ce jour... — 4. De ce qu'il l'avoit ainsi laissée partir.

de douleur; ou que au moins il ne l'avoit demandée, et par avanture lui eust esté donnée. Puis çà, puis là alloit tournoiant par son lit, sans trouver lieu qui bon lui fust. Et aucunesfoiz, plourant, à luy mesmes disoit :

« Quelle nuit a esté ceste cy au regart de la nuit passée! Helas! si bien me souvient, à ceste heure cy, bacinée de larmes, je baisois la belle poitrine blanche, les beaulx yeulx et la belle bouche de ma damme, et la tenoie entre mes bras estroitement embracée. Elle aussi me baisoit, et en devisant prenoye joye et plaisir gracieux la veoir. Or me trouvay je seul en lermoyant, en doubte de jamais ne trouver une telle nuit; or, maintenant n'ay je à embracer que mon oreiller, et si sens croistre de heure à heure l'amoureuse flamme, et l'esperance se amoindre pour la douleur qui la navre. Que feray je donc, triste, dolant? Attendray je? Las! ouy; mais que je le puisse faire. Mais si mon aspre douleur persevère ainsi comme elle a fait depuis son departement jusques ycy, que sera ce de moy! Car c'est folie que de dire à homme qui bien hardement ame, qu'il puisse repposer.»

Pour quoy il se maintient en telle façon celle nuit là comme il avoit fait la nuit passée. Pandaro ne autres n'estoient peu aller ce jour par devers luy; mais quant le matin fut venu, il le fist appeller pour povoir aucunement avecques luy alleger son pouvre cueur en parlant de Brisaïda. Pandaro si pensoit bien la vie qu'il avoit demenée celle nuit là, et encore la cause pour quoy il le faisoit appeler.

« O Pandaro, mon doulx amy, ce dist Troy-

lus, que feray je, que[1] l'amoureuse flamme me alume et embraze par touz les endroiz de mon corps, ne ne puis repposer ne pou ne assez? Las! dolent, que feray je puis que tant m'a esté la fortune ennuyeuse, car j'ay perdue ma seulle dame et ma tresdoulce amie. Jamais ne la cuide je reveoir. Que ores fusse je cheu l'autre jour, tout mort, tout estendu à l'eure que je la laissay aler. O mon doulx bien! o mon tresdoulx deport, o ma belle dame à qui me suis donné! O ma chière amye, o seule confort des tristes yeulx qui sont devenuz fontaines! Ne sentez vous que je meurs, si de vous ne suis secouru? Qui est cil envieux qui à present vous voit, m'amour! Mon cueur, qui est cil qui siet près de vous, qui est cil qui vous escoute, ne qui est cil qui parle à vous? Helas! doloreux que je suis, or n'ay je autre que vous, et suis je point en voustre pensée? Me auriez vous mis en obly pour voustre viellart de père, lequel a tant fait qu'il vous a, dont je en seuffre griefve paine et tourment? Tout ainsy que vous me ouez, Pandaro mon amy, ay esté, ne autre chose n'ay fait, toute la nuit, ne ne m'a laissié dormir cest amoureux mal. Et toutes voies autres que moy se sont trouvez en ceste langueur et de ce pareil cas atteins; mais tout ce ne me vault rien, car si je m'endors ne pou ne grant, je songe que je suis tout seul en lieu paoureux entre les mains de mes ennemis mortelz. Et tant me ennuyent cestes choses à veoir, et en vient à mon cueur ung tel espoventement, que le veil-

1. Moi que, ou quand, car.

ler me seroit beaucoup meilleur et moins de doleur. Et souventesfois me vient une paour qui me fait tressaillir et sembler que je chée de haut à bas, et tout à coup je m'escrye et appelle à mon secours Brisaïda et Amours, en leur requerant mort ou mercy. A tel point comme vous veez suis je venu, et me deulz de moy mesmes et de son partir, duquel ay eu tel angoesse que par avant jamais ne l'eusse pensé. Helas! je confesse que je dois avoir esperance encores d'avoir secours, et que ma belle dame retournera ainsy qu'elle m'a promis; mais le cueur qui l'ayme ne le me veut consentir, et à toute heure l'appelle. »

Puis qu'il eut en telle manière une grant pièce parlé et dit, Pandaro, douloureux de ce qu'il le voit en cest fait et souffrir tant d'angoesse et de martire, lui respondit :

« Or me dittes, Troylus, estes vous point deliberé que en ceste tristesse y ait jamais ne bout ne fin? Ne croiez vous point que autres que vous aient esté amoureux et aussi estroittement poinctz comme vous estes, et qui ne se soient trouvez ou party [1] que vous estes pour le departement de leurs dames? Et si vous certiffie qu'il y en a bien d'autres aussy amoureux comme vous estes, et sont encores plus malheureux de vous. Et de ce suis je bien certain. Mais non pourtant ne habandonnent ilz pas leurs vies à paine et tourment comme vous faittes; mais quant la doleur leur griefve trop, ilz mettent paine à la getter dehors avecques esperance, et

1. Au point.

vous devriez faire semblablement. Vous dittes qu'elle vous a promis dedans dix jours : ce n'est pas ung si long terme, que vous ne le doyez bien attendre sans estre si triste et si musart. Comment pourriez vous souffrir la paine que elle se esloignast de vous tant que vous ne la veissiez l'espace d'un an? Boutez hors ses songes et ses pensemens, et pour touz telz qu'ilz sont les laissez aller au vent! Il[1] ne vous vient que de merencolie, lesquelles vous font avoir ses ymaginacions. Dieu seulement scet ce qui doit estre, et ne doit l'en point croire en ces augurions, et sont foulz touz ceux qui y adjoustent foy; mais de tous les songes que on sauroit songer ne donroi ge pas une pomme, car pour eulx ne plus avant ne plus arrière[2]. Doncques, pour Dieu, pardonnez à vous mesmes; laissez ceste douleur si fière et si angoesseuse; faictes moy celle grace et ce plaisir. Levez vous sus, allegez voz pensemens, et divisons, vous et moy, les plaisirs passez; pensez à ceulx à venir; disposez voustre hault courage à croire qu'ilz vous retourneront bien tost, et prenez confort en ayant bonne esperance. Ceste cité est grande et plaine d'esbatemens; et à present est temps de trième ainsi que savez. Allons en quelque gracieux lieu loignet de ycy, et là vous demourez aucuns jours avecques aucun de ses seigneurs, et avecques luy passera voustre ennuy jusques à ce que soit venu le terme que voustre belle vous a donné.

1. Cela. — 2. Tous nos manuscrits sont d'accord pour donner cette phrase, qui laisse pourtant à désirer un verbe. Il faut sans doute sous-entendre : je ne yroie; ou comprendre : cela n'avance ni ne recule rien.

Or faittes, et je vous en prye ; levez vous de ycy, car ce n'est pas courageusement fait que de gesir comme vous faittes et de mener telle douleur ; et si plusieurs gens savoient voz folz manières, vous seriez tenu pour infame, et diroit ung chacun que vous plourez de couardie et de paour que vous avez pour la guerre, et non pas pour amours, et que à celle cause feriez [1] du malade.

— Helas ! ce dist Troïlus, qui beaucoup et trop assez eust plouré, si ne le peust congnoistre nul, s'il ne l'a esprouvé, le bien que j'ay laissé aller ; pour tant on ne me devroit point blasmer si jamais ne faisoie autre chose que plourer ; mais puis que vous, mon amy, me priez que je me reconforte, je le feray au mieulx que je pourray pour vous faire plaisir. Dieu, par sa grace, face venir ce x^e jour bien tost, affin que je retourne bien tost joyeulx comme par avant. Car quant il sera dit et conclu que ceste damme cy doit revenir, ou qu'elle reviengne en quelque manière que ce soit, oncques rousée ne fust si bel au doulx printemps ne si fresche comme je suis deliberé de venir quant je verray son bel et gracieux visage, lequel est occasion de touz mes tourmens. Mais où pourrons nous aller à l'esbat ? »

Lors dist Pandaro : « Allons à Serperdonne [2].

— Et comment y pourraye je demourer, dist Troylus ? Car j'auray tousjours une question à

1. Et que c'est pour cela que vous faites. — 1. Serpedone, qui est ici le seigneur du domaine de Serpedone, comme la Magdelaine, dans les Mystères, est dame du castel de Magdelon. Ce Serpedone nous paroît être, sous le vair et le gris du XIIe siècle, Sarpedon, fils de Jupiter, roi de Lycie, tué par Patrocle.

mon courage [1], que [2] par aventure elle ne retournast plus tost que les jours que elle m'a dit; et pour chose du monde, si celle advient, je ne vouldroie faillir que n'y fusse pour la veoir ou recuillir, si besoin estoit.

— Or, ce dist Pandaro, laissez m'en le pancement; et si elle retourne, je le sauray incontinent, car je laisseray ycy ung homme qui ne servira d'autre chose si non que de le nous faire assavoir, — que plust à Dieu que ce fust desjà, car il n'en y a nul qui en ait plus grant envie que moy, — si que nous ne laisserons jà aller là où nous avons dit, pour ce cy. »

Les deux amis se misdrent à chemin, et ne allèrent point deux lieues qu'ilz ne arrivassent à Sarpedonne. Et quant le seigneur les vit, il alla rencontrer Troylus à une chière [3] joyeuse, et fut trescontent de leur venue; et combien qu'ilz fussent las de souppirer et de plaindre, neantmoins firent ilz bonne chière avecques le gentil seigneur du lieu. Cestui cy, comme celui qui estoit de hault courage autant que nul autre peust estre, en quelque chose que ce fust, festia à merveilles Troylus et Pandaro, aucunesfoiz avecques dames belles et gentes, et les faisant chanter et faire toute la joyeuseté qu'ilz pourroient; et aucunesfoiz les menoit chacer à grosses bestes, puis leur faisoit veoir de belles volleries de oyseaux; et en effect leur faisoit veoir touz les esbatemens et joyeusetés dequoy il se povoit adviser; et les tenoit aises de vin, de

1. Dans mon cœur. — 2. Une question que..., un doute que. — 3. Avec un visage.

viandes et de toutes choses autant ou plus comme s'ilz eussent esté à Troye.

Mais dequoy servent ses festes au piteux Troïlus! Il n'avoit pas son cueur o[1] lui; il estoit là où il avoit son desir et son pensement ferme; et véoit tousjours Brisaïda avecques les yeulx de sa pencée; maintenant une chose, puis une autre ymaginoit d'elle, et en souspirant maintesfoiz d'amour. Toute autre damme, tant fust belle et gente et gracieuse, lui ennuyoit de veoir; tout plaisir, toute doulceur, lui venoit contre cueur quant il ne véoit celle en laquelle mains amours avoit mis les clefz de sa dolente vie, et tant de bien et de plaisir avoit comme en elle[2] pensoit, et non autrement. Il ne passoit ne soir ne matin que avecques souppirs il ne le[3] appellast; puis comme celle qui fust à l'encontre, lui disoit : « O lumière et belle estoile journal, respondez moy. » Puis il la saluoit et lui reparloit de rechief, et ainsi en souspirant finissoient ses paroles, et ne passoit heure de jour que mille foiz il ne la nommast. Tousjours son amour avoit en sa bouche; son bel visage et ses doulces parolles estoient empaintes en son cueur; les lettres que elle lui avoit mandées relisoit bien en son cueur cent foiz le jour, tant fort lui plaisoient. Et ne demourèrent pas longuement que Troylus commança à dire à Pandaro :

« Que faisons nous ycy? Y sommes nous condampnez à y estre tout le temps de noustre vie, ou nous y tenons affin d'estre tousjours à con-

1. Avec. — 2. Lorsque. — 3. La.

vy[1] ? A vous dire vroy, je m'en vouldroie bien aller. Allons nous en, je vous en prie, car nous avons ycy assez demouré avecques Sarpedonne, et nous a tresbien festoyez. »

Pandaro lui respondit : « Quel affaire avez vous ? Le feu nous chace dehors de siens[2] ? Encore n'est venu le xe jour. Ayez ung pou d'attrempance et d'arrest ; car nous en partir à ceste heure seroit moquerie. Où yrez vous maintenant, ne en quel lieu porriez vous estre pour avoir meilleure chière ne plus joyeuse ? Demourez y encores deux jours ; et puis, si vous voulez, nous en retournerons à l'ostel. »

Combien que ce fust contre la voulunté de Troïlus, si demoura il avecques ses pensemens acoustumez, ne n'y povoit remedier Pandaro, pour chose qu'il deist ! Mais puis que le jour fut venu, neantmoins qu'il en desplut fort à Sarpedonne, si prindrent ilz congé et s'en allèrent en leur hostel. Et Troïlus s'en alloit par le chemin : « O Dieu, se pourroit il faire que retrouvasse ma damme retournée ! » Mais Pandaro à lui mesmes disoit bien autrement, car il congnoissoit toute l'entencion de Calcas, disant tout bas : « Il fauldra bien que ceste grant flamme et amour enragée se resfredisse, car je me doubte que le xe jour passera, et le moys et l'an encore avant que jamais vous la revoyez. »

Après qu'ilz furent arrivez à l'ostel, s'en entrèrent en une chambre et se assidrent l'un

1. En banquet chez autrui. Attendrons-nous qu'on nous congédie, dit l'italien. — 2. De céans.

auprès de l'autre, Troïlus sans donner aucun repos à ses soupirs. Mais depuis qu'ilz eurent assez parlé, Troïlus se leva de là et dist à Pandaro :

« Allons au moins veoir son hostel, puis que autre chose ne povons faire. »

Et ce cy dit, il print Pandaro par la main avecques ung ris forcé, et s'en yssirent hors du palaiz ; et trouvèrent façon et manière de eschapper des autres barons et chevaliers qui les attendoient à la court. Mais puis qu'il peut choisir à ses yeulx [1] l'ostel de Brisaïda, et il le vit clos, derechief lui vint une nouvelle angoesse qu'il lui sembloit que le cueur se deust fondre quant il vit les portes serrées et les fenestres closes. Et tant lui tint ceste nouvelle passion qu'il ne savoit où il estoit ; et ne savoit s'il alloit ou s'il bougeoit, et avoit le visage changé tant que qui l'eust regardé, bien tost s'en fust apperceu. Comme avecques Pandaro alloit parlant, il se congnut bien de celle nouvelle angoesse, puis lui dist :

« Quant le beau, doulx et cler visage, quant la grant beauté, ris et plaisans yeulx en quoy je me repposoie estoient à celle fenestre, je estoie tout reconforté. Or suis demouré en tenebres et tribulacions sans elle, et ne sçay quant jamais je la reverray. »

Puis passèrent oultre, et s'en allèrent tousjours chevauchant par la ville de Troye, et chacun lieu où Troïlus l'avoit jamais veue lors lui venoit en memoire, disant à lui mesmes : « En

1. Mais dès qu'il put voir de ses yeux.

ceste place la vy autresfoiz rire; en tel lieu me donna un gent regart de ses yeux. » Ne n'y avoit lieu ne place là où il ne allast en disant toutes les façons et manières qu'il lui avoit veu faire. Ainsi chevauchant par la ville il vit ung autre lieu où il avoit veue Brisaïda premièrement et au commencement de ses amours, en la compaignée des autres dammes de la ville. Lors commança à dire : « Je voy ung lieu là où les beaux yeulx de ma damme me allumèrent une flamme de feu me descendant en mon cueur, plus grande que oncques n'avoit esté. En celle place me fist un regart fier et desdaigneux, en tel autre m'en fist ung doulx, gracieux et tout plain de humilité. » Puis avecques ces pensemens qu'il alloit ainsi faisant en trouvoit ung autre, en disant ainsi : « Amours, quant bien y regarde, vous avez fait de moy ung long ystoire [1], et me doubte fort que voustre grant vertu se vouldra de moy mocquer, et que je en demouray meschant et chestifz tant que les autres amans me monstreront au doy. Bien est voustre haulte puissance à craindre et à doubter; mais puis que mon cueur est du tout en tout donné à vous servir, comme clèrement le povez veoir, ne me vueillez habandonner et ne me laissez point mourir desconforté. Faictes moy recouvrer le plaisir que je avoye, et destraignez Brisaïda comme vous faictes moy, affin que elle retourne pour mettre fin à mes douleurs. »

Puis s'en alloit aucunesfoiz par ceste porte de

1. Une histoire que l'on racontera longtemps. Tout ce passage est plus développé dans l'italien.

là où sa dame estoit yssue, et disoit : « Par cy s'en yssit celle damme qui me conforte ; par cy s'en yssit mon cueur et ma vie ; jusques en tel lieu luy fis compaignie ; et ycy fut la departie de nous deux, et nous entre tochasmes des mains. D'ycy vous en allastes, m'amour, mon bien ; quant sera ce, mon seul desir, que par cy tournerez ? Certes, je ne sçay ; mais ces dix jours me semblent mille ans, tant ay grant envie de veoir voustre gent corps et voz doulces manières pour moy resjouir, ainsi que promis me avez. Que ores fusse maintenant ! »

Il estoit advis à lui mesmes qu'il n'avoit pas si bonne couleur ou visage comme il avoit acoustumé ; et pource faisoit ung pensement que aucunesfoiz on le remonstroit au doy, comme dire : « Qu'a Troïlus qui est ainsi devenu palle et descoulouré ? » combien que de ce ne fust rien ; mais c'estoit le souspeçon qu'il avoit, pour quoy il vouloit demonstrer aucunement estre plus joyeulx qu'il n'avoit esté. Et quant il estoit bien las de faire les lamentacions, il s'en alloit aucunesfoiz chantant à basse voiz, et s'esforçoit à prendre tout plaisir qu'il povoit pour donner recreacion à son pouvre cueur, lequel estoit en cest estat. Puis alloit disant : « Le doulx regard des plus beaulx yeulx qui encores furent, dont j'ai perdu la veue, fait ainsi finir ma vie grefve plaine d'ennuy et de merencolie ; et[1] me conduit en tel point que là où je desiroye joye et plaisir, maintenant je desire la mort, tant mal me fait le partement de la belle. Helas ! pourquoy, amours,

1. Et ce doux regard perdu.

ne me fustes vous au premier pas si fort que je fusse mort! Pourquoy ne me departistes vous d'avecques l'esperit angoesseux qui me porte, puis que je me voy cheoir du hault en bas! Car amours en rien ne me confortent, mais me ont fait perdre la veue de celle qui soustenoit la mienne vie, dont me fault mourir en languissant. Et quant il me souvient des doulçes salutations que ma damme me faisoit o ses plaisans yeulx, toute ma vertu s'en fuit; n'est pas en ma puissance de retenir les larmes qui me saillent des yeulx. Ainsi me gouvernent amours; quant il me souvient de celle à qui je me suis donné, laquelle je doy estre longuement sans la voir, je ne vieulx rien que la mort. Puis que mon avanture est si cruelle que tout ce que mes yeulx voyent me desplaist, je te pry, Amours, que en ta main les vueilles clorre, car aussi bien ont ilz perdu la veue de tout leur bien; laissez de moy la char toute nue, car quant plus tost je morray, plus content je seray, car je sçay bien où mon ame doit aller. Elle s'en ira entre les beaulx braz d'icelle dont fortune l'a desvoyée et m'a gitté ce coup. Ne voys tu pas à mon visage comment angoesse en a toute chacée la couleur et tiré dehors mon esprit, et le porte au beau sang de celle de qui je attens mon confort, car toutes autres choses me desplaisent? »

Et lorsqu'il avoit ainsi dit, amèrement retournoit à souppirer à la manière acoustumée. Et ainsi le jour s'en alloit, puis s'en venoit la nuit, là où ne faisoit que penser au grant plaisir qu'il avoit eu au lit de si belle damme, ne en autre chose ne prenoit plaisir. Et comptoit touz les jours qu'il y avoit que elle estoit partie, ne pensoit pouvoir

joindre jusques au xe jour, qu'elle devoit des Grecs retourner. Les jours et les nuits lui sembloient trop plus grans qu'ilz ne avoient acoustumé; ainsi se tenoit depuis le point du jour jusques à ce que les estoilles estoient ou ciel, et disoit que le souleil erroit et qu'il se tenoit plus longuement en ciel qu'il ne souloit faire; semblablement disoit de la nuit, de la lune et des estoilles[1]. La lune estoit desjà en decours quant Brisaïda partit; il disoit souvent à lui mesmes : « Quant ceste lune deviendra nouvelle, le jour s'approuchera que ma joye devroit estre recouverte. »

Et regardoit les tentes des Grieux qui estoient au siège d'avant Troye, et comme les souloit garder par hayne et par despit, à present prent plaisir à les veoir. Et quant aucun ventellet venoit de celle part, qui lui frappoit ou visage, il disoit que c'estoit des souppirs que Brisaïda lui envoyoit. Et en regardant les pavillons, derechief il disoit : « Là est ma gracieuse dame ». Et en ceste manière et en pluseurs autres il passoit le temps. Et Pandaro estoit tousjours avecques lui, lequel le plus qu'il povoit le reconfortoit, et mettoit, à tout son povoir, en Troylus parolles joyeuses et plaisantes, en lui donnant tousjours bonne esperance de sa gente et gracieuse dame.

1. Et il disoit que l'une de ces nuits en valoit deux (Boccace).

VI

Devers les Grieux ou rivage de la mer estoit Brisaïda avecques peu de femmes et entre tant de gens d'armes, laquelle se consumoit toute en pleurs et en lermes en attendant le gracieux jour que elle devoit retourner, et son beau visage frays et delyé luy estoit devenu tout palle et maigre, pour ce que elle ne véoit sa doulce amour. Elle plouroit en luy souvenant du plaisir que elle avoit prins avecques Troylus; et toutes les petites façons et manières de faire et toutes les gracieuses parolles qui avoient esté entre Troïlus et elle alloit recordant; car à celle heure ne povoit elle mieulx faire, pource que elle en avoit bon loisir. Et puis quant elle se pensoit que elle en avoit perdu la vue de celui que tant elle amoit, elle faisoit de ses yeulx une fontaine amère, tant ploroit habondamment. Il n'est nul si pyteux que, s'il l'eust veue en celle douleur et angoesse, qui s'en fust peu tenir de plourer, tant la faisoit piteux veoir[1]. Car à toute heure que elle povoit avoir temps et lieu, son mestier n'estoit fors de gemir et de plaindre. Et ce qui pis lui faisoit, c'estoit que elle ne savoit à qui dire sa douleur.

Elle regardoit les murs de Troyes, les pallais et les fortelesses, et disoit à elle mesmes: « Helas! quelle joye, quelle doulceur et quelle

1. Tant il faisoit pitié de la voir.

plaisance ay je eu leans! et dès maintenant suis je ycy en tristesse et en merencolie, où se fons et consumme toute ma beaulté. Helas! Troïlus, mon amy, que faittes vous maintenant? Vous souvient il point encores de moy? Las! meschante, or vous eusse je creu, et que nous en fussons allé vous et moy ensemble en quelque part qu'il vous eust pleu! Et ne sentiray je pas maintenant grant douleur, ne n'eusse pas perdu ce bon temps que je pers; et puis en quelque temps fussons retournez; et si aucun de ce nous eust voulu donner charge, on le eust laissé parler, pour tel qu'il en eust esté. Helas! trop tart m'en aperçois: mon sens [1] à l'eure si fut mon ennemy: je fouy le mal et suivy le pis, dont mon cueur vit en mendiante de joye, et pour avoir confort ne sçay fors que appeller la Mort, puis que à present ne vous puis veoir, mon doulx amy; et si ay paour de jamais ne vous reveoir. Que ainsi puissent estre les Grieux desers [2] et mauldiz! Combien que je feray mon povoir de m'en fouyr de ycy, si aucunement ne puis avoir congé d'aller à Troye, et m'en retourneray avecques vous, mon bien et mon amy, comme je vous ay promis, et en aille la renommée où elle vouldra aller, et s'en ensuie ce que s'en porra ensuir, que avant que [3] ainsi mourir de douleur je vueil laisser parler qui vouldra. »

Mais sa grande et loyalle entencion bien tost fut changée pour une aultre nouvelle amour.

Dyomedes employoit touz ces cinq cens na-

1. Mon bon sens, ma sagesse. — 2. Que les Grecs soient bientôt ravagés, chassés. — 3. Car plutôt que.

turelz à faire chose par quoy il peust entrer au cueur de Brisaïda; et ne tarda gaires que il n'en chassast Troïlus, et Troye, et touz les autres pensemens que elle avoit, tant fussent loyaux. Elle ne avoit demouré pas quatre jours après l'angoesseux departement, que Dyomedes trouva occasion honneste de venir vers elle, lequel la trouva à part des autres toute seulle souppirant, et luy sembla toute transmortie et descoulourée depuis le jour que premierement il la alla querir et qu'il l'avoit de Troye amenée, dont il s'esmerveilla fort; et dist en lui mesmes, au commancement, quant ainsi la vit: « Je croy que je travaille en vain et que je pers ma paine pour neant; ceste damme est ainsi piteuse et doloureuse pour autre amy, et fauldroit estre trop souverain maistre[1], qui lui vouldroit chasser la première amour hors du cueur pour se y mettre. Las! me doubte que à malle heure allay à Troye le jour que je la amenay. »

Mais comme celui qui estoit plain de hardement et de hault courage, conclut en lui mesmes que, si bien il devoit mourir, puis qu'il avoit une foiz en son cueur entrepris de la amer, qu'il en suivroit son entreprinse, et qu'il la ameroit et lui monstreroit la mal que amours lui faisoit sentir pour elle. Et premièrement se assist auprès d'elle et lui commança à parler de l'aspre guerre qui entr'eulx estoit et les Troyens, en lui demandant ce qui luy sembloit, et laquelle part elle cuidoit qui gaingnast au derrenier. Puis lui demanda qui lui sembloit des Grecs et si

1. Habile.

leurs manières lui sembloient point estranges, et ne se tint pas à tant qui ne luy demandast pourquoy son père attendoit tant à la marier.

Brisaïda, laquelle avoit son cueur fichiée à Troïlus comme à son doulx amy, ne se prenoit pas garde de son malice, mais tout ainsi qu'il plaisoit à Amours respondoit à Dyomedes. Et aucunesfoiz lui perçoit le cueur de part en part de doleur et d'angoesse, et telles foiz luy disoit de douces parolles qui luy donnoient l'esperance de ce qu'il demandoit. Lequel, comme il se fust ung peu asseuré en parlant, luy commença à dire :

« Gente dame, si j'ay bien regardé voustre doulx visage, lequel est plus plaisant que nul autre que je veisse oncques, il me semble tout transmué de ennuy et de pensement depuis le jour que nous partismes de Troye et que nous venismes ycy, comme vous sçavez. Ne ne sçay l'occasion, ne que se peut estre, si ce n'est d'amours, lesquelles, si vous estes sages, vous chasserez d'avecques vous, pour les raisons que je vous diray. Il se peut dire que les Troyens sont par nous tenuz en prison, comme vous véez, et sommes deliberez de ne partir jamais d'ycy qu'ilz ne soient mors et deffais, mis à feu et à flambe. Ne ne cuidez point que nul qu'il soit dedans la ville trouve jamais pitié ne misericorde à nous. Ne jamais homme ne commist folie ne commettra — et fust le monde pardurable — que la pugnicion que nous donnerons à Paris de l'oultrage qu'il nous a fait ne luy soit exemple ou en ce monde ou en l'autre. Et s'il y avoit bien douze Hettors, ainsy qu'il n'y en y a que

ung, et six foiz autant de frères, si ne les doubtons nous point, ne ne sont en rien accomparagez à nous. Si voustre saige père Calcas ne fait erreur en son entendement, combien qu'ilz soient de hault courage et desirans de honneur, si en aurons nous bien tost le bout, et tous y fineront et mourront, et la demonstration briefve fera congnoistre que nos esperances ne sont point faulces! Et ne croiez point que Calcas vous eust ainsy importunement demandée se il n'eust bien cogneu ce que je vous dy doibve avenir; et j'ay plusieurs foiz debatu avec luy ceste question, et toutes raisons dittes d'un costé et d'aultre, conclud et print conseil de vous faire venir ycy pour vous degitter hors de ce peril, et je le conseillay et le confortay tant comme je peu, oyant les grans vertuz qui sont en vous, et me efforçay de faire le traicté que Anthenor fust baillé pour vous. Et pour ce que voustre père congnoissoit ma foy et ma loyaulté, il me pria que je fusse moyenneur de ceste besongne, et que je prenisse la paine de aller jusques à Troye, devers le roy Priant, laquelle chose je fis voluntiers pour vous povoir veoir et congnoistre et parler avecques vous. Que vieult dont dire ceste douleur? O belle doulce dame, laissez aller ceste amour faulce des Troyans; chacez dehors ceste esperance, damme, qui en vain vous fait souppirer, et rappellez voustre clère beaulté, laquelle me plaist plus que nulle autre chose, assez le congnois bien. Et aujourd'ui est Troye en tel party qu'il ne y a plus homme leans qui ne ait perdue toute esperance; et si bien elle estoit pour tousjours durer, si sont les rois, filz de roy

et tous ceulx qui y habitent de estranges coustumes[1] et sont de peu de valeur au regart des Greux, qui pevent aller d'avant toutes les nations, tant sont plains de haultes coustumes et honnourables et bien condicionnez. Et là vous estiez entre gens ignorans et bestiaulx; et ne croyez pas que l'amitié des Grecs ne soit plus haulte beaucoup et plus parfaitte que celle des Troyans. Voustre grant beauté et voustre visage angelique trouvera assez ycy digne serviteur et amant, si vous y prenez plaisir. Et, s'il vous plaisoit, je seroye vouluntiers celui, plus tost que estre à present roy de Grece. »

Et cecy dit, il devint le visage roge comme feu, en lui tremblant sa parolle, et vers la terre baissa ses sourcilz, en tournant aucunement les yeux vers elle; puis tantost print cueur et suivist son parlement en disant :

« Ma dame, ne vous desplaise, car aussi gentil homme suis comme homme qui soit en Troye; si mon père Thidée eust vescu ainsi qu'il mourut en combattant à Thèbes, il eust esté roy de Caldonia et d'Argos, et ainsi comme j'ay esperance d'estre; ne n'estoit point venu ou royaulme comme estrangier[2], mais comme congneu et honnouré de toute ancienneté; et se peut dire que je suis descendu de la lignée des Dieux, de quoy je n'en suis pas moins prisé entre les Grieux. Je vous pry dont, si ma prière doit valloir, que vous chacez hors ceste melencolie, et s'il vous semble que vaille tant et que je soye

1. Tous ceux qui y habitent... sont de manières barbares, inciviles. — 2. Et il n'étoit pas venu en ce royaume à titre d'étranger, de conquérant.

tel qu'il appartient à voustre seigneurie, qu'il vous plaise me prendre à voustre serviteur. Car je suis celui que voustre grant beaulté, douceur et genteté ont contraint à vous requerir; et je feray tant, au plaisir de Dieu, que encores aurez chier Dyomèdes. »

Brisaïda l'escoutoit, et lui respondit pou de parolles, de loing à loing; mais puis que elle eut ouy ceste derraine requeste et le grand hardement de Dyomèdes, elle le regarda de travers despiteusement, tant que elle le peut, et encore avoit elle Troïlus en son cueur, et lui dist en ceste manière avec une voiz moyenne [1] :

« Dyomède, j'ayme ceste ville en laquelle je suis creue et norrie, et moult me desplaist sa guerre, et vouluntiers l'en verroie delivre; et ceste douleur tant me serre le cueur que c'est l'occasion de mon ennuy et de ma melencolie. Et quant à la paine que vous avez prinse pour moy, je pry à Dieu qu'il vous en vueille rendre bon guerdon. Je sçay bien des Greux qu'ils sont de grant valeur, bien condicionnez et gens raisonnables; mais des Troyens n'est gaires maindre la valeur, la haulte vertu et noble condicion, et l'ont bien monstré par la main de Hettor. Et n'est pas sens à mon advis que, pour guerre que on ait ne pour autre occasion, blasmer autruy pour soy louer [2]. Je ne congnu que fut d'amours oncques puis que mourut celui à qui loyaulment la garday comme à mon seigneur et mary; ne de Grec ne de Troyen ne me chalit [3] oncques,

1. Presque basse. — 2. Que pour la guerre ou pour toute autre cause on se loue aux dépens d'autrui. — 3. Il ne m'importa.



ne en telle façon ne me entrèrent oncques au cueur, ne n'entreront jamais. Et que vous soyez descendu du sang royal, je le voy assez et l'ay bien ouy dire, et cecy me donne une grant admiracion [1] que vous puissiez mettre en voustre courage une pouvre femme comme je suis et de basse condition envers la voustre [2]; à vous appartiendroit la belle Helaine; à moy ne affiert que tribulacion, ne je ne suis deliberée à entendre à telles choses. Non pour tant ne dy que seroie dolente ne desplaisante de estre amée d'un tel homme comme vous estes. Le temps est mauvais et perilleux, et à present estes sur les armes [3]; laissez victoire à qui le attend, et alors sauray je mieulx que j'auray à faire, et par avanture me plairont plus les joyeusetez et plaisirs, et mieulx qu'ilz ne font maintenant, et peut estre que je prendray voz paroles mieulx en gré que je n'ay fait jusques cy; quar quant aucun vieult entreprendre, il doit adviser temps et saison. »

Ceste derrenière parolle que dist Brisaïda pleut fort à Dyomèdes, et lui sembla bien que sans nulle faulte encores trouveroit mercy en elle, si comme il fist tout à son beau plaisir et loisir [4]; et lui respondit : « Ma damme, je vous jure sur ma foy que de ycy en avant je suis tout voustre, ne à autre tant que je vivray ne seray, et tousjours me trouverez prest et apparaillé à faire ce qu'il vous plaira me commander et or-

1. Etonnement. — 2. Comparée à la vôtre. — 3. En armes, en temps de guerre. — 4. Comme il fit en effet après l'avoir cherché agréablement et à loisir.

donner, comme voustre humble et loyal serviteur. »

Et plus ne dist et s'en partit. Il estoit grant et belle personne, jeune, frois et tresplaisant et hardy à merveilles, et aussi beau parleur comme nul porroit estre; et de sa propre nature estoit enclin à amour; lesquelles choses Brisaïda aloit pensant, neantmoins[1] toutes ses douleurs, et ne savoit que faire, de le fouir ou de le approucher[2]. Cecy lui fist refroidir le courage et le pensement que elle avoit de retourner; cecy lui fist passer son hault courage que elle avoit envers Troylus, et la nouvelle esperance fist aucunement fuir et retourner arrière l'angoesse et le tourment que elle sentoit par avant, et de cecy vint l'occasion par quoy elle ne tint pas la promesse que elle avoit faicte.

VII.

Troylus si comme dessus est dit passoit le temps en attendant le jour qui lui avoit esté donné, lequel tant attendit qu'il vint. Et en faisant semblant d'avoir autre chose à faire, s'en allèrent droit à la porte lui et Pandaro, touz seulz, en parlant de ceste chose et en regardant vers le siège pour voir s'ilz verroient venir aucun vers Troye. Et ung chacun qu'ilz veoient venir vers eulx, ou seul ou acompaigné, ilz cuidoient que ce fust Bri-

1. Malgré. — 2. De le laisser approcher.

saïda jusques à ce qu'ilz estoient près d'eulx, et qu'ilz cognoissoient clèrement le contraire. Ainsi demourèrent jusques après medi, souvent estre trompez [1] de ce qu'ils cuidoient si comme après leur monstroit l'experience. Troylus disoit :

« Desoresmais allons nous en disgner, car je croy que pour ceste heure elle ne viendra point et ne sera pas si tost despeschée d'avecques son père comme elle vouldroit bien. Je croy que elle fust venue, si elle deust venir avant disgner; mais elle sera demourée à manger avecques lui, à mon advis. Et vous, que en dites vous, Pandaro ? »

Il dist : « Je croy que vous dictes vroy; et pour ce allons nous en, et puis nous en retournerons. »

Ce conseil plut bien à Troylus, et ainsi le firent, et ne misdrent gaires à disner et à retourner. Mais leur pensement fut vain, car la dame ne venoit point, et si estoit desja nonne [2] passée. Troylus dist : « Par avanture l'aura empeschée son père, et vouldra que elle demeure jusques à vespres [3], et pourtant demoura elle tant [4]; allons nous en dehors attendre afin que elle trouve la porte ouverte ; car les portiers ont de coustume, souventesfoiz, de tenir en parolles [5] ceulx qui entrent sans savoir qui c'est, ne à qui aller parlant [6]. »

Il fut vespres, et puis vint le soir, et plusieurs qui venoient du siege avoient Troylus trompé, cuidant que ce fust elle, car il n'en venoit nul qui [7] ne regardast tousjours qui c'estoit, et à aucun

1. Ainsi ils demeurèrent, ayant été trompés. — 2. Trois heures. — 3. La chute du jour. — 4. Et ainsi demeurera-t-elle jusqu'à ce temps. — 5. D'interroger, de retarder par des interrogations. — 6. Ils vont parlant. — 7. Qu'il.



demandoit s'ilz avoient rien rencontré en chemin; mais c'estoit en façon qu'ilz n'eussent seu penetrer pourquoy [1]. Puis s'en retourna vers Pandaro en disant :

« Cette dame si aura fait bien sagement, selon que je puis comprendre à ses manières; elle voudra venir celéement et sans estre veue, et pour ce attent elle la nuit, et elle fait bien ; car elle ne voudra pas faire esmerveiller les gens ne dire : Ceste cy qui fut l'autre jour rendue pour Anthenor est desjà retournée. Pour tant ne vous vueille point ennuyer l'attendre, et vous en pry, Pandaro, mon amy, nous n'avons à present autre chose à faire, et ne vous grève à moi faire cest plaisir; et si je ne faulx, je croy que je la voy; regardez ung pou là bas : voyez vous ce que je voy?

— Je ne sçay que vous voyez, dist Pandaro; mais ce que vous me monstrez me semble une charrette.

— Helas, ce dist Troylus, vous dictes vroy. Or ainsi va, si fort me transporte ce que je vouldroye [2] que à present elle venist. »

Il estoit jà souleil cousché, et les estoilles commançoient desjà à paroistre au ciel quant Troylus dist :

« Je ne sçay quel doulx pensement si me vient qui me conforte : soiez certain que à ceste heure elle doit venir. »

Pandaro en soy mesme rioit, lobant [3] de ce que Troylus disoit, et congnoissoit bien clere-

1. Il leur faisoit ces questions. — 2. C'est-à-dire que. — 3. Se moquant en lui-même de ce que disoit Troïlus, car il connoissoit.

ment l'occasion qui l'esmouvoit à ce dire; et pour ne le faire plus dolent de ceste chose, qu'il estoit, il faisoit semblant de le croire, et puis disoit entre ses dens : « Ce pouvre homme attend maintenant à venir le vent de mont Gibel[1]. »

L'attendre estoit pour neant, et les portiers faisoient grant rumeur à la porte, en criant que quiconques ne vouldroit demourer dehors entrast dedens. Ce cy disoient ilz à touz citadins et estranges et bonnes gens qui avoient leurs bestes dehors. Mais encores depuis tout ce cy fist tarder Troïlus la porte de fermer plus de deux heures, et en la fin, quant le ciel fut tout estellé, ilz s'en entrèrent dedens, lui et Pandaro.

Et bien que esperance l'eust trompé maintesfoiz celui jour, à une façon puis à une autre, toutesfoiz vouloit Amours que, entre tant de pensées qu'il avoit, qu'il en creust la moins raisonnable; pourquoy derechef il adressa son parler à Pandaro en disant :

« Nous sommes bien sotz de l'avoir attendue ce jour cy. Elle me dit que elle seroit dix jours avecques son père et non plus, et puis que elle retourneroit en ceste ville; et au jourd'ui est le xe jour; doncques demain est le jour que elle doit venir, à bien droittement compter les jours, et nous avons là demouré tout le jour, tant nous avoit desir troublé la memoire. Et demain au matin nous y fauldra demourer. »

Et ainsi le firent. Rien ne leur proffita de regarder ne çà ne là, car desja à autre avoit Bri-

1. *Di Mongibello*, dit l'italien, de l'Etna.

saïda adressé son pensement. Pourquoy ceulx [1], depuis qu'ilz eurent assez musé comme ilz avoient fait le jour d'avant, et comme il fust nuyt, ilz s'en retournèrent dedens; ce que fut à Troïlus une douleur trop amère, et toute l'esperance qu'il avoit eue jusques y cy perdit; car il ne savoit plus où se prendre, de quoy il se dolloit moult en luy mesmes. Et commança fort à se plaindre d'Amours et de sa damme, pour ce qu'il luy sembloit que pour nulle occasion du monde elle ne devoit tant tarder à retourner, veue la promesse que elle luy avoit faicte.

Mais le tiers, le quart et le ve jour passèrent, depuis que les dix jours furent passez; et avoit encores Troïlus en esperance que elle deust retourner, et en soppirant l'attendoit; et encores depuis cecy [2], par plusieurs jours estoit en celle esperance. Mais c'estoit pour neant, car elle ne retournoit point. Dont Troïlus se alloit consumant; et les lermes et souppirs, qui de lui estoient eslongnez par Brisaïda et Pandaro, retournèrent sans estre appellez, en leur donnant voie son desir enflammé [3]. Et celles qui par esperance avoient esté espargnées yssirent doublement par martire, lequel avoit changé toute esperance; et tant en saillirent, que, pour une lerme que avant estoit, il en saillit vingt. Touz les desirs vieilz et passez furent en luy renouvellez, et se appercevoit de la tromperie que on lui faisoit; et l'ennemy esprit de jalousie, plus que nul autre greveux et tourmentable et sans nul repoux,

1. Ceux-ci.— 2. Ce cinquième jour.— 3. Revenant maintenant rappelées par les désirs infructueux de son cœur.

comme scevent ceulx qui l'ont esprouvé, commança à sentir, dont jour et nuyt ploroit sans cesser, tant que ses yeulx ne le povoient endurer. Il ne mengeoit ne beuvoit comme rien [1], tant avoit son triste estoma plain d'angoesse; et oultre ce, ne povoit dormir, tant avoit sa vie sobzmise à souspirs et à plains, de la souspeçon qui jà lui estoit entrée au cueur, de sa damme [2]. Et à son povoir fuyoit toute feste, toute joye, tout esbatement; et estoit son visage devenu en tel estat que mieulx sembloit beste sauvage que homme; que aucun ne l'eust jamais congneu, tant avoit la chière palle et descolorée. Toute la vertu du corps s'en estoit partie, et luy estoit demourée ès membres si pou de force que à pou se pouvoit il soustenir; ne ne vouloit prendre aucun confort que nul lui donnast.

Priant, son père, qui ainsi le véoit deffiguré, aucunesfoiz le appelloit en lui disant :

« Filz, que as tu senty? Quelle chose est ce qui si fort te griève? Il ne semble point que ce soit toy, tant es descoulouré. Qui est le occasion de ta dolente vie? Dy le moy, mon filz, car quant je y regarde, tous les jours vays [3] en empirant. »

Le semblable lui disoient Hettor, Paris et ses autres frères et seurs; et lui demandoient dont lui estoit venue ceste melencolie, et s'il avoit ouyes aucunes nouvelles qui lui eussent ainsi fait changer couleur. Ausquelz à tous il respondit que c'estoit ne sçay quel mal qui lui estoit

1. Presque rien. — 2. *De la souspeçon... de sa damme.* — 3. Tu vas.

venu au cueur; mais plus avant ne dit pour chose que on lui peust demander, ne autre chose ne peut l'en tirer dehors de sa bouche.

Il estoit l'un jour plus melencolieux que l'autre et qu'il n'avoit acoustumé pour la foy faillie de sa damme, et ainsi plain d'ennuy se mist à dormir Troylus, lequel en songeant vit la honteuse et tresdeshonneste faulte de celle qui le faisoit languir. Car il lui sembloit ouïr par un fort bois ung grant bruit desplaisant, pourquoy en levant la teste lui sembloit veoir ung grant sanglier qui estrivoit [1], et puis après luy sembloit à veoir entre ses piez Brisaïda, de laquelle il tenoit le cueur d'un desdiz piez. Et Brisaïda ne tenoit compte de chose qu'il lui feist, mais lui sembloit qu'elle y prenist grant plaisir à tout ce que le sanglier lui faisoit. Laquelle chose vint à Troylus en si grant despit qu'il s'en esveilla et rompit son sommeil.

Comme il fut esveillé il commença à penser à son songe qu'il avoit veu, et lui sembla congnoistre clèrement que vouloit dire ce qu'il lui estoit aparu. Et incontinent si fist appeller Pandaro, et en plorant lui commença à dire : « Pandaro, mon amy, il ne plaist pas à Dieu que je vive. Helas! voustre cousine Brisaïda me trompe, de laquelle je me fyoie plus que de tout le monde. Elle a à autre son amour donnée; ce plus me desplaist que la mort. Les Dieux le me ont anuyt [2] en songe demonstré. »

Et puis lui commança à compter tout son songe et tout ce que c'estoit à dire, et ainsi lui dist:

1. Qui faisoit de grands efforts. — 2. Aujourdhui.



« Ce sanglier que je véoye estoit Dyomèdes, pour ce que son aieul tua le sanglier de Caldonia, et ce cy savons certainement par les anciens; et oncques ne fut que touz les siens ne portassent les sangliers en leurs armes. Helas! maleureux que je suis! aura il tiré le cueur de Brisaïda à luy par son doulx parler! Et ainsi a Dyomèdes son amour; et c'est chose bien vroye semblable. C'est luy qui la tient, dont ma vie est dolente, comme povez veoir tout clèrement; c'est luy seul qui empesche son retour, car s'il ne fust, elle eust bien puissance de retourner, ne son père ne l'eust point empeschée, ne autre chose quelconque. Dont je me trouve trompé de ce que je l'ay attendue et de la grant foy et creance que en elle je avoye. »

Lors commança à dire à luy mesmes: « Helas! Brisaïda, qui vous a menée à faire ceste tromperie! Quel plaisir nouveau ne grant beaulté avez vous en luy trouvée? Quelle cause avez vous de vous corrocer à moy? Quelle faulceté vous ay je faitte, pour me faire ceste estrangeté! Comment vous a peu induire à ce voustre hault corage? Helas! fermeté, foy promise et loyaulté, qui est ce qui vous a mis hors du cueur de ma dame! Helas! pourquoy vous en laissay je oncques aller? Pourquoy creu je à voustre faulx conseil? Pourquoy ne vous amenay je avecques moy, ainsi que je avoye volenté! Pourquoy ne rompy je toutes les promesses que avoient faittes mon père, ainsi que mon cueur le me conseilloit, à l'eure que vous véoye rendre? Vous n'eussez pas esté faulce et desloyalle,

ne moi triste ne dolant. Je cuidoie que voustre promesse fust ferme et estable, et que voustre parolle fust plus certaine que le souleil à vivans; mais voz parolles estoient doublées et couvertes comme maintenant appert à la faulte que avez faitte, que vous n'estes point retournée vers moy, mais avez fait amy nouveau. »

Puis se retourna vers Pandaro et luy dist:

« Que feray je, mon amy? Je me suis ung feu tout nouveau alumé en ma pensée, tel que je n'y vois remède nul, et ayme trop mieulx me tuer moy mesmes que vivre en cest estat. Puis que Fortune m'a à ce conduit, la mort me sera plaisante, là où la vie me seroit ennuyeuse et desplaisant. »

Et ce cy dit, courut prendre une dague laquelle pendoit au chevet de son lit, et se voulut frapper par my le estomac, s'il n'eust esté prins de Pandaro, lequel le tint et arresta quant il le vit ainsi desesperé. Troïlus lui crioit:

« Las! mon amy, je vous prie que ne me tenez point, pour ce que je suis deliberé d'ensuir ma volenté et de moy tuer. Laissez moy faire ce que je desire tant, car si vous ne me laissez aller, vous esprouverez premièrement la mort, et moy après. Or me laissez donc aller, si vous ne voullez que je vous frappe et que vous tue tout plat. Laissez moy oster hors de ce monde le plus dolent corps qui vive, et me laissez mourir pour faire contente ma tristesse de ame, laquelle encore yray suivant en l'autre monde, en tenèbres obscures. Ostez vous, si me tueray, car vivre en paine et en tourment est trop pis que la mort. »

En ce faisant se esforçoit d'estordre [1] sa dague hors des mains de Pandaro, laquelle fort il tenoit. Pandaro de son cousté s'esforçoit à la tenir le plus fort qu'il povoit. Et si ne fust que Troïlus estoit feble pource qu'il avoit perdu sa force et sa vertu, il eust pluseurs fois ostée la dague à Pandaro, et ce fust estors de lui des secousses qu'il lui donnoit. Toutesfois, au darrain Pandaro lui osta des mains et fist tant par ses prières qu'il fist asseoir Troïlus auprès de lui, tous deux en plourant; et depuis qu'ilz eurent une pièce plouré, Pandaro se tourna vers luy et lui dist piteusement ainsi :

« Troïlus, j'ay tousjours eu celle creance ferme de vous envers moy, que si je eusse esté si hardy de vous requerir ou pour moy ou pour aultre de vous mettre en peril de mort, vous le eussez courageusement fait et sans delay, ainsi que je vouldroye faire pour vous en tous cas; et à mes prières vous n'avez pas voulu la mort cruelle fuir; et si maintenant n'eusse esté le plus fort, devant moy vous fussez tué; ce que ne cuidoie pas, et voy que les promesses d'entre vous et moy sont faillies et rompues, combien que encore pourrez tout amender si vous voullez faire ce que diray. Ainsi comme il me semble, vous avez en pensement que Brisaïda ayme Dyomèdes; et si bien me souvient de ce que m'avez dit, vous n'en avez nulle certaineté, si non la souspeçon du songe que vous avez fait; et sans en savoir rien plus avant, vous voulez ainsi meschantement tuer pour donner fin à voz dou-

1. Arracher.

leurs. Je vous ay autresfoiz dit que c'estoit folie de croire trop es songes, car oncques homme ne fut ne ne sera qui peust exposer la signiffiance et la fantasie que ceulx qui dorment vont songeant. Et pluseurs en ont maintesfoiz creuz des choses dont après ilz ont trouvé le contraire. Et ainsi pourroit advenir de cecy, car par avanture où vous pensez que le sanglier soit à vostre amour contraire, peut estre qu'il est proffitable, et qu'il fait pour vous et non pas contre vous. Et vous semble il que ce soit chose honneste à homme du monde, et non pas à vous tant seulement qui estes du sang royal et filz de roy, de estre homicide de soy mesmes et de se tuer de ses propres mains, ou de soy tempester ainsi desordonnéement pour amour? Ceste chose cy se devoit faire tout en aultre façon que vous ne faistes. Et premièrement, vous devez[1] savoir si ce songe ycy eust esté veritable ou non; ou si vous en devez lever tout vostre pensement, et oster voustre creance hors de ces songes, lesquelz sont à voustre dommage; et si vous eussez trouvé que ceste chose ycy fust vroye, et que vous estes de Brisaïda pour aultre habandonné, vous ne devez pas[2], avecques tous voz pensemens, prendre conclusion et deliberacion de vouloir mourir, car de tout le monde en eussez esté perpetuellement blasmé, mais vous devez prendre autre party et confort en vous mesmes; c'est assavoir, de la tromper comme elle a fait vous. Et si en toutes façons et manières vous estes deliberé de vouloir mourir pour mettre à fin toutes voz dou-

1. Vous deviez. — 2. Quand même.

leurs, si ne devez pas prendre le chemin que vous prenez pour adcomplir voustre voulunté, car vous avez ycy ces Grecs aux deux portes de ceste ville, qui vous sont ennemiz mortelz, lesquelz, si vous voullez, vous tueront bien sans avoir de vous mercy ne misericorde. Alons nous doncques en armes et en point contre ces Grecs. Et quant vous vouldrez mourir, mourons ensemble; si finons virtueusement, et comme vaillans hommes doivent faire, en combatant fermement et asprement avecques eulx. Lors nous les tuerons et ilz nous tueront. Au moins morrons nous vengez. Et à celle heure là povez estre certain que je ne vous retiendray pas à force, mais que tant seulement voye l'occasion honneste de voustre mort. »

Troïlus, qui encores trembloit de la grant ardeur de son corrouz, trop plus dolant que nul autre homme qui fust en vie, l'escoutoit. Et quant il l'eut longuement escouté, ainsi dolant et plain de lermes qu'il estoit se tourna vers Pandaro, lequel ne attendoit autre chose que à veoir s'il changeroit point sa folle entreprinse; et telles parolles en plourant disoit, combien que bien souvent les grans souppirs lui rompoient son parler :

« O Pandaro, mon amy, soyez tout seur que je suis tout voustre en tant que on porroit dire et que mon povoir se peut extendre, et mon vivre et mon mourir soient du tout à voustre plaisir. Je congnois que ũng poy d'avant je n'estoie pas en mon bon sens à l'eure que vous venistes au d'avant me retenir pour mon propre

bien et saulvement. Mais toutesvoyes voustre vertu et discrecion ne se doit point esmerveiller, car la creance de mon songe me fist venir ainsi soudainement en telle erreur. Or maintenant congnois je bien et voy clèrement ma grant faulte et ma folle volunté. Mais si vous voyez aucunement en quelle façon ne en quelle manière je puisse sentir et cognoistre la verité de mon songe, je vous prie et requiers pour Dieu que vous le me dictes, car j'ay le cerveau si troublé que je ne le sauroye veoir. »

Auquel Pandaro dist : « Selon mon oppinion, il me semble que ceste chose se devroit essaïer par lettres que vous lui escriprez ; pour ce que, s'il ne lui chault plus de vous, je croy que elle ne vous fera nulle response ; ou si elle la vous fait, vous porrez congnoistre à ses lettres si vous devez avoir encores esperance en elle et en son retour, ou si elle vous change pour autre. Depuis que elle s'est partie, jamais ne lui avez escript ne elle à vous, et pourroit estre que l'occasion de son retardement auroit esté si raisonnable que vous diriez que elle auroit droit, et que la faulte que elle a faicte a esté par negligence ou par paour. Escripvez lui doncques si vous m'en croyez, affin que nous puissions veoir clèrement ce que vous allez serchant. »

Il ennuyoit desjà à Troylus qu'il n'estoit à part pour faire ses lettres ; pourquoy il creut le conseil de Pandaro et lui dist qu'il escriproit vouluntiers, et demanda une escriptoire et du papier, laquelle lui fût tantost apportée. Lors se mist ung pou à pencer comment il escriproit à sa



dame ; et, quant il eut ung peu pencé, incontinant après commança à faire ces lettres en ceste façon :

« La gente [1] et belle damme à qui amour me « donna, à qui loyaulment me suis du tout tenu « et tiendray tant que je seray en vie, pour ce « que à voustre partement vous me laissastes en « plus grant douleur que autre ne pence, mon « pouvre cueur, lequel est en tel estat que à « paine se porroit il croire, se recommande tres-« humblement à voustre grant vertu. Combien « que vous soyez devenue grecque, si ne doit « de vous pas estre retenue ma lettre que je « n'en aye aucune response, pour ce que en si « pou de temps ne se doit point oublier la lon-« gue amour qui a tenu, tient ou doit tenir noz « cueurs emsemble, et laquelle avecques si grant « plaisir avons congnue. Si prie à Dieu que elle « puisse estre eternelle en ce monde ! S'il est « nul serviteur [2] qui pour cas du monde se deust « aucunement plaindre de sa dame, je suis celui « qui a bonne raison de le faire, considerans la « foy de vous à moy donnée, les promesses et « les sermens que vous me feistes que dedens « le x[e] jour vous retourneriez. Or, en sont ilz « passez XL, encore estes vous là [3]. Et pource « qu'il convient et m'est force que ce qui vous « plaist me plaise, je ne me ose plaindre, « mais le plus humblement et obeissamment, « plus embrazé d'amours que oncques fu, vous « somme de voustre foy, en implorant voustre

1. O gente et belle, etc. — 2. S'il est aucun serviteur qui puisse. — 3. Au camp des Grecs.

« gracieux secours; et semblablement fait mon
« pouvre cueur, lequel est tant desirant et vo-
« luntarieux de savoir quelle a esté voustre vie
« depuis que fustes conduite et menée en la
« main des Greux. Et si bien il me souvient du
« conseil que vous me donnastes à l'eure que je
« contraittoie [1] avecques vous, que voustre père
« vous cheriroit et mignoteroit tant qu'il vous
« osteroit la voulunté de retourner; vous me
« asseurastes que non feroit en moy disant qu'il
« n'estoit chose ou monde que on vous sceust
« faire ou dire qui vous gardast de venir. Et
« ceste conclusion derrenière preismes, en bai-
« gnant noz visages de pleurs et de lermes
« amères. Mais voustre entencion à present de-
« monstre le contraire, puisque si longuement
« oultre le terme et la promesse que vous me
« feistes estes demourée. Car si vous eussez eu
« aucun empeschement, vous le me deviez
« faire assavoir le tiers ou le quart jour, affin que
« je me fusse conforté. Vous savez bien, et le
« avez bien assez esprouvé, que ce que avez vou-
« lu j'ay voulu, quelque paine et angoesse que
« je en aye soufferte. Mais par avanture y a une
« autre occasion, laquelle je crains et doubte sur
« toutes; elle me seroit au cueur si aspre et mor-
« telle douleur que elle trespasseroit toutes celles
« que j'ay scentues : c'est que en vostre cueur
« soit entré nouvelle amour. Et de ceste doubte
« je vy en telle paour et en telle paine que nul ne
« le sauroit dire. Vous congnoissez assez et savez
« bien si ma grande loyaulté et ferme amour

1. Débattois, discutois, en assurant que.



« a cecy deservy. Ceste cruelle paour crie et « brait à l'eure que je me cuide repposer; ceste « paour me cuist et art tout mon pensement, « tant que je ne scay plus que faire; ceste paour, « helas! me tue, ne ne puis plus contrarier à « elle; ceste paour m'a mis en tel party que je « ne vaulx plus rien ne pour armes ne pour « amours. Mes dolens yeulx, oncques puis que « vous partistes, ne cessèrent de lermoier, ne ne « mengeay chose qui bien me feist; mais tous- « jours ay enduré peine et travail, et depuis n'a « l'on ouy saillir de ma bouche si non voustre « gracieux nom, tousjours vous nommant et ap- « pellant, ou Amours pour moy reconforter; et « pour cecy tant seulement croyez que je ne suis « point mort. Et bien povez pencer maintenant « que je feroie si j'estoie certain de ce que je « doubte. Certes je croy que je me tueroye, quant « je vous verroye que vous me auriez faitte une « si grant faulte. Et pourquoy vouldroye je plus « vivre, quant je auroie perdue l'esperance de « vous, ma seulle amour, de qui je attens tout « mon confort en gemissant et nuyt et jour? Les « dammes et les honnestes compaignées que je « souloie suivir, les chiens, les oyseaulx et le al- « ler à l'esbat, les temples et les Dieux que je « souloye aller visitant, maintenant tout je fuis, « et m'est au cueur grant douleur que de les « veoir et d'en ouir parler. Et ne faiz rien si non « en allant pensant tout seul en vous, mon « doulx bien et mon souverain plaisir, qui estes « esloingné de moy. Les belles fleurs et les nou- « velles herbes que les prez font à present de « mille couleurs ne pevent en rien esjouir mon

« pouvre cueur, tant le me restraint voustre ardent amour. Et tant seulement prens plaisir à « veoir celle part du ciel sobz laquelle je croy « que vous demourez. Et en la regardant je dy : « Je croy ores est vers tel endroit maintenant « celle de qui je attens tout mon alegement. Je « regarde les montaignes qui sont entour de « vous, lesquelles me gardent de veoir le propre lieu là où vous estes, et en souppirant dy « à moy mesmes : Ces montaignes ont à present « la veue amoureuse de ses doulx et beaulx « yeulx par lesquels souffre tant de paine, et si « ne en sentent nul plaisir. Or fusse je devenu « une d'elles, et que je demourasse sur une des « aultres, affin que tousjours vous peusse veoir. « Je regarde les undes de la mer qui viennent « auprès de là où vous demourez maintenant, « et dy quant je les voy passer : Celles là vont « tout droit là où la doulce lumière de mes yeulx « est allée demourer, et elle les verra. Helas! « malheureux que je suis! pourquoy ne puis je « estre en lieu de elles, affin que je y peusse aller comme elles font. Et si le souleil descend « ou lieu là où vous estes, je le regarde avec « ung despit et envie, pource qu'il me semble « qu'il prend plaisir à veoir mon bien et qu'il se « liève plus matin qu'il n'a acoustumé pour le « desir qu'il a de retourner pour vous veoir; et « après mes grans souppirs, il me vient si fort « en hayne de doubte que j'ay qu'il ne vous « oste à moy, que je prie à la nuit que elle se « haste de venir affin qu'il s'en aille. Quant j'ay « ouy aucunefoiz nommer le lieu là où vous demourez, je me met le visage de celle part,

« affin que de là me viengne l'air qui me ralume « le feu, lequel est extaint et amorty par trop « de douleur et d'angoesse. Et me semble sentir « à mon pouvre estomac aucun pou de recon- « fort. Puis dy en moy mesmes : Or fusse je « celle part dont je sens ce doulx air venir, affin « que de là je puisse veoir mon seul desir. Mais « vous, m'amour, que faictes vous entre ses che- « valiers armés et entre ses hommes de guerre qui « ne sont sinon pour faire rumeurs et batailles, « logée sobz une tente ou milieu des guetz et « des escoutes, et souvent espoventée du crier à « l'arme [1] que on y fait? Et puis vous estes « logée près de celle marine [2] dont les grandes « tempestes vous devroient faire mal à la teste. « Helas! mon bien, ne vous ennuye il pas beau- « coup, vous que vous soulliez vivre si delicieu- « sement en ceste cité de Troye? Sur ma foy! « j'ay de vous compassion et pitié, et trop plus « selon que vous avez de moy. Retournez donc- « ques et acomplissez entièrement voustre pro- « messe avant que la chose viengne à piz. Et, « ma maistresse, ma mye, je vous pardonne de « bon cueur tous les maulx que m'avez fait souf- « frir depuis voustre allée, ne de voustre de- « meure ne vueil autre amende, sinon pouvoir « veoir voustre beau visage, ouquel est mon pa- « radis. Et je vous en pry par celui plus grant « plaisir que jamais nous eumes l'un de l'autre, « et semblablement par celle doulceur que noz « cueurs sentirent quant ilz se joignirent em- « semble d'un accord, et après, ma gente

1. Des cris d'alarme. — 2. Mer, rivage.

« damme, par celle grant beauté de laquelle estes « en possession, par les souppirs et par les pi« teux plains dont tant nous feysmes au depar« tement, par ce doulx baiser et par ce doulx « acoller que autresfoiz avons fait si estroitte« ment emsemble, et par celui esbat et doulx « parler esquelz nous trouvasmes jamais [1] plus « de doulceur, et par la foy qu'il vous pleut de « me donner, quant darreinement partismes de « emsemble, et oncques puis ne nous entre« vismes; doncques, si toutes conjuracions doi« vent valoir, je vous pry que de moy vous sou« viengne et que vous retournez. Et si d'avan« ture vous estes empeschée, vous plaise moy « faire assavoir et escripre l'empeschement que « vous avez et la cause qui vous a retenue et « gardée de retourner depuis que lesdiz dix « jours furent venuz. Pour Dieu! ne ennuye « pas à voustre doulx parler, au moins de me « contenter à me faire savoir la verité de ceste « chose; et me mandez, mon tresdoulx bien, « si jamais plus je doy avoir esperance en vous; « car si vous me donnez esperance, je atten« dray, combien que le attendre me ennuye et « grève oultre mesure. Et si vous me ostez l'es« perance, je me tueray, et donneray fin à ma « dolente vie. Mais quant ce adviendra, la honte « en sera voustre et le dommage mien, quant « on saura que à si villaine mort avez conduit « et mené ung voustre et loyal serviteur, sans « ce que jamais vous feist faulte. Pardonnez

1. Toujours, ou bien, par la conversation dans laquelle nous trouvâmes jamais le plus de douceur.



« moy si, en escripvant cestes lettres, j'ay au-
« cunement failly ou si elles sont aucunement
« brouillées et plaines de taches, car de l'une
« et l'autre chose en est occasion la grant paine
« que je endure, pour ce que je vy en grant
« pleurs et lermes, et ne les puis tenir que à
« toutes heures me saillent hors de mes yeulx;
« et sont celles qui ainsi ont taché mes piteuses
« lettres; et ne sçay à present autre chose que
« vous escripre [1], sinon que je prie au puissant
« dieu d'amours qu'il donne à entendre à vous-
« tre cueur la paine en quoy je suis. »

Puis clouit la lettre et la scella et bailla à Pandaro pour l'envoyer à Brisaïda. Mais pour neant attendirent par pluseurs jours la response, dont la douleur recommançoit de plus belle. Et se rafferma son oppinion du songe qu'il avoit songé, non pourtant qu'il eust encores quelque esperance que Brisaïda lui feroit response; de jour en jour lui croissoient ses douleurs et l'esperance luy amendrissoit; dont il faillit qu'il chist au lit mallade, car plus sur ses piez ne se povoit soustenir, tant estoit abatu de ennuy et de desplaisir. Et ainsi comme il estoit en sa chambre, advint un jour que Déiphebus son frère, lequel moult il amoit, le vint veoir, mais il ne le apperceut pas si tost, pour la grant douleur que alors il sentoit. Si commança lors à dire Troïlus tout doulcement: « Helas! Brisaida, m'amye, ne me faictes mourir de si aspre douleur. »

Lors Déiphebus se apperceust bien de son

1. Et je ne sais que vous écrire maintenant.

mal et de ce que en cest estat le contraignoit à vivre. Il fist semblant de ne le avoir point ouy. Et après lui dist :

« Frère, pourquoy ne vous confortez vous ? Le printemps est venu, et fait dehors si tresbel que les prez et les arbres et toutes autres choses se reverdissent; si vous devroit tout le cueur resjouir quant vous veez cest beau temps. D'autre part le temps est venu que noustre treyve des Greux est faillie, et qu'il nous fault monstrer et faire sentir noustre valleur et prouesse et le grant courage que nous avons contre noz ennemis, ainsi que avons acoustumé. Et comment! ne voullez vous plus venir avecques nous, vous qui souilliez estre le premier aux coups donner et departir, et estiez si craint et si doubtez de voz ennemiz que touz vous faisoient large et s'enfuyoient davant vous ? Ettor noustre frère nous a desja ordonné et commandé que demain soyon touz prestz et appareillez pour saillir dehors avecques lui. »

Tout ainsi que ung lyon se affecte et se repose pour force de paine et de travail qu'il a eu pour querir sa proie, après quant il scet cerf, toreau ou autre beste où il puisse mettre la patte dessus, il se liève sur bout en dressant les crins et aureilles, tout ainsi Troïlus, oyant parler de la guerre perilleuse, commança à revenir en sa force et en sa grant vertu, et vigueur retourna au cueur duquel elle s'en estoit fuye. Si haulsa ung pou sa teste et dist :

« Mon frère, il est vroy que je suis aucunement affebly; mais j'ay si grant desir de la guerre que je me efforceray de me lever tantost d'ycy.

Et vous jure sur ma foy que si oncques je me combaty de bon cueur à l'encontre de ses Grieux, à present me combatray au double, pour la grande hayne que je leur porte. »

Deiphebus entendit tantost où alloient ses parolles, et le confortoit en disant qu'ilz le attendroient pour faire leur entreprinse et saillie; et, pour ce, qu'il s'esforçast et ne demourast plus au lit. Puis s'entrecommandèrent à Dieu. Troïlus demoura avecques sa douleur, et Deiphebus s'en retourna devers ses frères, ausquelz il compta tout le fait, lesquelz le creurent incontinent, par les manières qu'ilz lui [1] avoient veu faire. Mais point ne le vouloient corroucer ne mal contenter, deliberèrent entre eulx mesmes de n'en rien dire et de lui aider à ce qui leur seroit possible. Pourquoy incontinent ilz s'en retournèrent à leur maison, et ordonnèrent à leurs femmes que elles allassent veoir et visiter Troïlus, et menassent avecques elles toutes manières de instrumens pour le povoir resjouir. Et ce faisoient pour l'oster hors de la melencolie en quoy il estoit.

En pou de heures fut la chambre plaine de dames et de damoiselles et de toutes manières et façons de instrumens melodieux. D'un cousté estoit Policène sa sœur, qui ressembloit ung ange tant estoit belle; de l'autre part estoit la tresbelle Helaine; et d'avant lui estoient Cassandra, Ecuba et Andromata et pluseurs autres cousines et parentes qui illecques estoient assemblées. Chacune d'elles le reconfortoit à son povoir, et aucunes luy demandoient quel mal il

1. Troïlus.

sentoit. Mais il ne respondoit riens, et autre chose ne faisoit sinon regarder puis l'un puis l'autre; et en son piteux cueur lui souvenoit de Brisaïda, et ne se povoit tenir que aucunesfoiz il ne gittast des souppirs; mais tousjours sentoit il aucune doulceur de la melodie des sons qui là estoient.

Cassandra, qui par avant avoit ouy ce que son frère Deiphebus avoit dit, laquelle estoit vis à vis de Troïlus, comme en le voulant reprendre de ce que ainsi s'estoit laissé mettre au bas, lui dist :

« Mon frère, comme je puis veoir, mal fut pour vous quant oncques voustre cueur senty que ce fust d'amours. Pour quoy je vous en voy totallement deffait, si vous ne y mettez remède. Et puis que ainsi devoit aler, au moins eussez vous esté amoureux de quelque haulte dame de sang royal ou de haulte lignée. Mais une simple dame, fille de prestre, vous fait ainsi consumer et vous conduit et mène à l'estat à quoy vous estes. Véez ycy le filz d'un hault et puissant roy qui vit en paine et en douleur pour ce que Brisaïda est de lui partie ! »

Troylus, oyant ce que sa seur lui alloit disant, se troubla fort, tant pour ce que elle alloit desprisant Brisaïda, laquelle il amoit plus que tout le monde, que aussi pource qu'il congnoissoit que son secret estoit venu jusques aux aureilles de sa seur; et pensa soy vouloir taire; puis advisa et dist en soy mesmes : « Si je me tais, tout le monde dira que ce que elle a dit est vroy. » Pour quoy luy commança à dire :

« Voustre science, laquelle vous voullez te-

nir secrète à ung chacun, avecques ses ymaginacions que vous avez de cuider congnoistre les choses advenir, vous a maintesfoiz deceue. Et par avanture vous feriez beaucoup mieulx et plus sagement de vous taire que de parler si bestialement. Je ne sçay que c'est que vous m'allez disant de Brisaïda, et pour ce que je vous voy si habondamment et desraisonnablement parler, je vieulx faire ce que je n'ay encores fait, c'est assavoir, vous monstrer voustre bestialité. Vous dictes que par trop amer Brisaïda suis en cest estat, et le me voullez tourner à honte ; mais jusques ycy avez failly à voustre sens, et ne vous a pas bien monstré la verité voustre Apollo, lequel vous dictes à vous trouvé [1]. Oncques en ma vie n'eu entencion de amer Brisaïda pour amour, et ne croy point qu'il soit au monde personne qui ait hardemement de soustenir ceste mençonge. Et s'il estoit ainsi que vous allez disant, je vieulx bien que on sache que jamais ne l'eusse laissée partir, de ycy et m'eust deu faire mourir le roy Priam noustre père. Combien, je cuide qu'il le m'eust aussi bien souffert comme il souffrist que noustre frère Paris ravist Helaine, pour quoy nous sommes maintenant en ceste guerre. Reffrenez doncques voustre langue, qui est trop agüe et poignante. Ores prenons ores que ainsi fust et que pour elle je souffrisse ceste paine, pour quoy n'est Brisaïda en toutes manières et façons digne de estre amée et honnourée de plus homme de bien que moy? Je ne vieulx point parler de sa beaulté, laquelle,

1. Sans doute, vous a inspiré.

au jugement d'un chacun, trespasse celle qui est es cieux, pour ce que fleur cheue en terre est tantost fletrie. Mais venons à sa gentillesse, laquelle vous blasmez tant, et que chacun me accorde la verité se je dy vroy, et, si non, que on le me nye. Je vous prye que vous alleguez la cause pour quoy elle n'est gentille femme et de haut lieu. Car je vieulx que vous sachez que elle est noble et virtueuse. Et de cecy ne diront pas le contraire ceulx qui la congnoissent. Ses œuvres en font assez le tesmoignage. Et ce que je en dy, je ne le dy tant seulement que pour saouller et contenter ceste femme ycy qui va ainsi parlant de tout le monde, sans savoir que elle dit. Et par avanture, si la veue ne me deçoit, je ne congnois pas une plus honneste de Brisaïda, ne n'en fut oncques une plus sobre ne plus attrempée, s'il est vroy ce que en ay ouy dire. Et elle l'a bien demonstré; car oncques nul ne lui ouyst yssir de la bouche parole qui tochast blasme ne deshonneur de homme ne femme. Elle demonstre en ses manières et en ses parolles la discretion qui est en elle; car oncques ne fut veue une plus rassise et plaine de toute raison. Et je le dy pour l'excuse que je luy vy faire pour la traïson com mise et faitte par son père, car, tout en plourant, demonstroit toujours par son beau parler, et par son sens, son hault et royal courage tout plain de desdaing. Ses coustumes sont assez notoires, et pour ce me semble qu'il n'est jà besoing que elles soient de moy ne d'autres deffendues, ne ne croy point qu'il y ait en ceste ville cy chevalier ne escuier qui ne se loue de

son honneur et de sa courtoisie et à qui elle ne feist plaisir à son povoir. Et ce le sçay, car autresfoiz ay esté en lieu où elle a honnouré moy et autres si haultement et si honorablement que la plus grant dame royalle de tout le monde en eust esté assez empeschée. Et tant comme elle a esté en ceste ville cy, elle a vescu si honnoùrablement que sa bonne renommée en est demourée, quelque part que elle soit allée. Or çà, dame Cassandra, que direz vous plus de ceste femme avecques voustre sens royal? Tous ceulx à qui on voit la couronne en la teste et le ceptre en la main ne sont pas roiz; vous avez maintesfoiz ouy dire que celui doit estre appellé roy qui le vault par sa vertuz et non pas par sa puissance. Ne cuidez vous pas que elle se fust aussi bien gouvernée comme vous feriez, et luy séeroit aussi bien ou mieulx qu'il ne fait à vous, je vous dy affin que vous me entendez, la couronne? Ne seroit pas ainsi railleresse comme vous, qui allez mordant de la langue une chacune personne. Et si Dieu me fait si eureux et si digne d'avoir une telle dame comme vous allez disant, je tiendray à bien grant honneur ce que vous allez desprisant. Or vous en allez à la malle heure, puis que vous ne savez plus gracieusement parler. Allez prendre voustre quenoille et allez filler. Corrigez vos deffaulx et laissez ester les vertuz d'autrui. Et ne sommes nous pas bien, quant ceste folle cy par sa bestialité va blasmant ce que bon lui semble, et se escoute à parler sans savoir ce que elle dit ne à quel propos? »

Cassandra se teust et eust voulue estre de-

hors, et sans mot dire elle s'en alla mucer entre les autres femmes. Et incontinent que elle se fut ostée de d'avant lui, elle s'en retourna toute honteuse au palais royal, ne oncques plus ne le vint visiter, ne depuis ne fut si voluntiers veue ne escoutée comme elle estoit par avant. Ecuba, Helaine et les dames qui là estoient furent tres-contentes de ce que Troylus luï avoit dit, et leur sembloit qu'il avoit raison. Et depuis après doulcement et gracieusement le confortèrent avecques plaisantes parolles et avecques joyeuses festes et esbatemens. Puis après toutes ensemble prindrent congé de luí et s'en retournèrentt chacun en son hostel. Et par pluseurs foiz depuis le allèrent veoir et visiter tant qu'il demoura ainsi en son lit feble et failly.

Troïlus, par force de continuacion, se adura de sa douleur, tellement que avecques sa bonne paciance il devint sain et puissant. Et encore la grant ardeur et voulunté qu'il avoit en son courage de monstrer sa vertu et son hardement contre les Greux le fist plus tost revenir en sa force, qu'il avoit perdue par les aigres paour et douleurs qu'il avoit soustenues, que [1] nulle autre chose. Et oultre cecy, Brisaïda lui avoit rescript, et par ses lettres se povoit noter de mal en pis [2], car elle coloroit sa tardance et demeure avecques faulses et mauvaises excuses, en demandant encores à Troïlus aucun aultre terme plus long pour retourner, combien que elle n'eust jamais volunté de le faire. Et la conclusion de la lettre estoit pour lui donner encore esperance que elle

1. Plus que par. — 2. Que l'affaire alloit de mal en pis.

retourneroit, mais elle ne savoit quant. Et après ces choses ainsi avenues, Troylus se demonstra en pluseurs et diverses batailles contre ses adversaires ce qu'il valloit, et si terriblement et si fier qu'il eust mieulx valu aux Greux que Brisaïda n'eust oncques esté née. Car bien chièrement leur vendist touz ses souppirs, plains et lamentacions, non pas encore tant comme il eust bien voulu, car il ne serchoit autre chose que la mort pour povoir mettre son pouvre cueur en paiz.

VIII.

Il estoit, comme j'ay desjà dit, adurcy à souffrir. Encores pis lui faisoit la grant douleur de ce qu'il ne le osoit dire et descouvrir au roy son père ne à ses frères; puis encores luy survint la mort de Hetor son frère, lequel estoit plain de souverain hardement et en qui estoit la force des murs et des portes de Troye. Pour occasion de laquelle mort les frères et le père furent longuement en tribulacions. Et cela ne adoulcit pas la doulleur de Troïlus, ainçois luy agrava fort son deul. Mais neantmoins tousjours serchoit voie et manière, comment ont acoustumé de faire les amoureux, de povoir reavoir et recouvrer celle que tant il ayme, qui est sa doulce et ennemie allegence, en ayant tousjours son excuse agreable de ce [1] que elle n'osoit retourner; combien que autresfois faisoit autre pensement au contraire, et disoit en son cueur qu'il ne povoit penser la cause. Il lui envoya pluseurs lettres par lesquelles tousjours lui signifioit la paine et

1. En agreant toujours l'excuse qu'elle lui donnoit.

la douleur qu'il sentoit nuyt et jour, en lui renouvellant les doulx et gracieux plaisirs qu'ilz avoient emsemble euz ou temps passé, en lui remettant à memoire la foy et la promesse que elle lui avoit faitte; et la reprenoit gracieusement du grant sejour que elle avoit fait avec les Greux.

Et avecques ses lettres lui manda Pandaro en esperance qu'il lui feroit tenir sa promesse quant il aura parlé à elle. Et lui mesmes semblablement eut volunté par pluseurs foiz de y vouloir aller en habit dissimulé, en guise de pelerin ou autrement, par quoy il ne fust point congneu. Mais puis après se reprenoit, disant qu'il ne savoit façon que tant se peust desguiser qu'il ne fust congneu. Et si d'avanture il estoit apperceu en tel estat, il seroit perdu et diffamé. Pandaro, en la fin, ne rapporta d'elle autre chose que belles parolles et grans promesses sans nul effect; dont Troïlus commança à presumer que c'estoit folie d'avoir plus d'esperance et de mettre en doubte ce que estoit vroy, et qu'il n'estoit pas le premier qui en tel cas avoit esté pugny à tort et sans cause. Et à celle heure vit et congneut que à bon droit y avoit souspeçon; il congneut lors clèrement que nouvelle amours estoit cause des mençonges que elle lui donnoit à entendre et de l'entretenement que elle lui faisoit; car il estoit certain que l'amour du père, ne chière, ne festiement que on luy sceust faire, ne avoient autant de puissance de faire rompre à Brisaïda la promesse que elle lui avoit faitte. Et tousjours pensoit comme il pourroit savoir plus clèrement de son malheureux songe. Mais amours ne lui laissoient point encore du tout en tout

perdre le esperance, car comme souvent[1] il advient que celui qui ayme à paine croist chose qui lui soit contraire ou viengne à desplaisir. Et toutesvoies estoit tout vroy de Dyomedes, comme en peu de temps advient ung cas qui lui monstra clèrement la verité, par lequel il perdit toute la creance qu'il avoit eue jusques alors.

Ainsi estoit Troylus en grant tourment de ses amours. Si advint un jour qu'il y eut une fière et dure rencontre entre les Troyens et les Greux, à laquelle fut Dyomedes richement abillé, et avoit sur son harnois une riche cothe, laquelle Deiphebus gaingna ce jour par force de armes. Et après la besoigne faicte, s'en retourna, liez et joyeux, en la ville de Troye, de ce qui lui estoit advenu, et Dyomèdes en fut durement corroucé. Ainsi comme Deiphebus entroit en la ville et que on lui portoit celle cote qu'il avoit ostée à Dyomèdes, Troïlus sourvint, lequel le louoit fort sur tous autres de ce qu'il avoit fait ce jour, et aproucha de celuy qui le portoit pour le veoir mieulx. Et ainsi comme il regardoit d'un costé et d'autre, il vit ung fermail d'or qui estoit ataché, lequel on povoit veoir et oster de la dicte cote. Il le congnut tout incontinent comme celui qu'il avoit donné à Brisaïda à l'eure que avecques grant douleur il print congé d'elle, le matin dont ilz avoient esté la derrenière nuyt ensemble. Et alors dist Troïlus à par soy : « Or voy je maintenant mon songe clèrement, mon souspeçon et mes pensemens vroiz. »

Puis se partit Troïlus moult dolant et corroucé

1. Car ainsi souvent il advient.

pour aller en sa chambre. Et quant il y fut, il envoya querir Pandaro, lequel tantost vint à lui. Et quant il y fut venu, Troylus en lermoyant se commança à plaindre foit de la longue et loyalle amour qu'il avoit eue à Brisaïda, et lui monstra clèrement sa traïson, et en faisant continuellement sa douleur [1] lui commança à dire :

« Or ne voy je plus remede que la mort en mon cas, car faulx et traitre ne lui seray jamais tant que je vive. »

Et de plus belle se recommance à plaindre et à souppirer en disant : « O Brisaïda belle, où est la foy, où est la loyaulté, où est le amour, où est la grant promesse et les sermens que vous me feistes au partement, où est le desir que vous aviez de moy veoir, où est le plaisir que nous prenions ensemble? Tout cecy possède Dyomedes; et moy, qui plus vous aymoie que tout le monde, par voustre faulceté et desloyauté suis demouré en douleur et en plains. Qui croira jamais plus en serment que on face [2]? Qui est ce qui adjoustera plus foy à amours ne à promesse de femme, quant on regardera bien voustre faulx parjurement? Helas! jamais n'eusse penssé que vous eussez eu le cueur si dur ne si mauvais, que pour autre vous me eussez gitté hors. Car je vous amoye plus que moy mesmes; et tout trompé que je estoye, si ne le povoye je croire. Las! n'aviez vous point d'autre joyau pour donner à voustre nouvel amy, et je dy à Dyomedes, si non celui que je vous donnay

1. En faisant voir. — 2. Un serment, quelque solennel qu'on le fasse.

avecques tant de lermes et de souppirs, affin que vous eussez aucune souvenance de moy, maleureureux, tant que vous fussez demeurée avecques Calcas voustre père! Autre chose ne le vous a fait faire que droit despit et pour monstrer clèrement voustre faulce voulunté. Je tiens tousjours voustre grant beauté fichée et empreinte ou mien doloureux cueur, helas! bien le sen. Car ce pensement me tue et despouille de toute esperance de jamais n'avoir joye ne plaisir. A grant tort m'avez chacé hors de voustre pencée, en laquelle je cuidoye demourer, et faulcement vous avez mis Dyomedes en mon lieu. Mais je vous jure par voustre deesse Venus que je vous en feray dolente avecques mon espée en la première meslée et assemblée où je porray trouver Dyomèdes, si par vertu et par force puis avoir povoir sur luy; ou il me tuera ainsi que bien le voldriez. Mais j'ay esperance que la divine justice aura regard à ma doloureuse loyaulté, et au contraire, à voustre grant mauvaistié et felonnie. O souverain juge, qui estes repaire et secours de toute raison et de qui vient le commancement de toute vertu et par lequel tout le monde se gouverne et vit, tournez ung pou en ça voz justes yeulx! Que font voz fouldres et tempestes; se reposent ilz maintenant? ou vous n'avez plus les yeux tournés au fait de la humaine gent? O vroie lumière, o clère serène, pourquoy [1] se esjouissent les pencées terriennes, ostez tout plaisir à celle qui est plaine de mençonge, de tromperie, de faulceté,

1. O clarté sereine, par laquelle.

de traïson, et ne la faictes point digne de nullle pardonnance! O Pandaro, mon amy, qui me blasmiez tant de ce que je créoie en mon songe, or povez veoir clairement ce que véoie dormant, et vostre Brisaïda en monstre la certaineté. Les Dieux ont aucunefoiz pitié de ceulx qu'ilz voyent en paine et travail, et en pluseurs façons et manières leur demonstrent ce qu'il en doit avenir, et cecy est l'une des manières de le demonstrer en dormant; et maintesfoiz m'en suis apperceu quant je y ai prins garde. Or vouldroie je dès maintenant estre mort, puisque jamais plus ne attens à avoir joie, plaisir ne esbatement. Mais par voustre conseil je vueil attendre à mourir jusques à ce que je soye en armes main à main avec mes ennemis. Et Dieu me face la grace que quant je ystray dehors pour aller en la bataille, que le premier que je rencontreray soit Dyomedes. Cestui cy est le plus grant desir que j'aye entre mes doleurs et tribulacions, affin que je le puisse faire mourir ou champs en plains et en douleurs; puis après, ne me chault quiconques me tue, mais que lui et moy mourons ensemble, affin que encores en l'autre monde nous puissions entretrouver. »

Pandaro, tant doloureux et desplaisant que plus ne povoit, l'escoutoit et sçavoit qu'il disoit vroy. Pour quoy il ne savoit que respondre, car d'une part la grant amour qu'il avoit à son amy le contraignoit à demourer; d'autre part la honte qu'il avoit de la faulte que avoit faitte Brisaïda le admonnestoit à s'en partir. Et ainsi ne savoit quel party prendre, car l'un et l'autre lui desplaisoit. A la fin, il dist ainsi en plourant:

« Troïlus, je ne sçay que je doy dire, car je congnois sa grant faulte et si l'en blasme tant que je puis, et n'ay point d'entencion d'en faire d'autre excuse ne de jamais entrer en lieu où elle soit. Et ce que j'en ay fait, c'est pour amour de vous, en metant arrière toute honte qui m'en peust advenir. Si je vous ay fait plaisir, je en suis tresjoyeulx ; et de ce que elle fait à present, je n'en puis mais, et en suis corroucé comme vous. Et si je veisse façon ne manière de y povoir remedier, soyez certain que je le feroye ; mais je pry à Dieu, qui tout peut et scet, qu'il la pugnisse selon la grant faulte que elle a faitte. »

Grandes furent les plaintes et lamentacions. Mais tousjours fesoit fortune son cours : Brisaïda met tretout son cueur en Dyomedes, et Troïlus gemissoit et plouroit. Diomedes louoit Dieu de sa bonne fortune, et Troylus faisoit le contraire ; en se dolant le mauldissoit. Dedens les batailles et estours entroit toujours Troylus le premier, serchant Dyomèdes plus que nul autre, et pluseurs foiz s'entretrouvèrent l'un l'autre en ce faisant de villains reprouches, et s'entredonnèrent de tresgrans et merveilleux coups telle foiz de taille, et s'entrevendoient à merveilles chèrement leur folle amour. Mais Fortune ne avoit pas disposé que l'un fournist le propos de l'autre [1]. Le corrouz de Troylus tant que dura la guerre fist sans nulle faulte beaucoup d'ennuy et de dommage aux Greux. Et pou en rencontroit de ceulx qui le attendoient qu'il ne tuast touz

1. Que ni l'un ni l'autre arrivât au but de son desir.

mors ou gittast par terre. Il ne sembloit point homme en la bataille, mais ung déable, tant donnoit de horribles et grans coups. Mais depuis longue espace de temps après qu'il en eut fait mourir plus de .IIII^{m}. miserablement de sa main, le tua le vaillant capitaine des Greux nommé Achilles. Ceste fin eut Troïlus en l'amour de Brisaïda. Ceste fin eurent toutes ces miserables douleurs, lesquelles jamais à autre ne furent pareilles. Ceste fin eut le filz du roy, qui estoit bel entre les beaulx, avecques son palaiz royal.

Ceste fin eut l'esperance vaine qu'avoit Troïlus en la belle Brisaïda, faulce, traitresse et desloialle.

IX.

O jeunes gens [1] qui selon l'aage allez suivant l'amoureux desir, je vous prie que vous restraignez les pas legiers de voustre appetit voluntaire et vous mirez en l'amour de Troylus, laquelle cy dessus vous ay ditte et demonstrée. Pour quoy, si vous le lisez et entendez bien, vous ne croirez pas legièrement à toutes celles qui vous donneront aureilles. Jeunes femmes sont voluntarieuses et amiables, et se mirent en leur beaulté et se tiennent fières et orgueilleuses entre leurs amans pour la vaine gloire de leur jeunesse; lesquelles,

1. Dans cette dernière partie, ainsi que notre préface l'indique, le traducteur prend la parole.

combien que elles soient gentes et mignotes plus que on ne porroit dire, si n'ont elles ne sens ne fermeté, mais sont muables comme la foille au vent. Et maintes d'icelles encore, pour le hault lieu dont elles sont descendues, cuident que elles doivent avoir l'avantage en amours; et cuident que pour leur grant outrage et autres manières et leurs fiers pas, que on les doit aurer[1]. Si que fuyez telles femmes, et les desprisez; car elles le font plus pour la bestialité que par gentillesse. Femme parfaitte a plus ferme desir et scet prendre plaisir à amer et estre amée et regardée, et voit ce qui est à faire, et fuit ce qui est à fuir et laisser, et eslist sagement quant elle vieult eslire, et aussi tient entièrement promesse. Cestes ycy se doivent suivir. Mais non pourtant on ne se doit pas trop haster de choisir, car toutes ne sont pas sages, combien que elles soient femmes faittes et de grant aage. Doncques soiés advisez et ayez compassion du pouvre Troylus et de vous ensemble, et vous ferez bien. Et à Amours priez piteusement qu'il le mette en paiz et en repos en celui monde ouquel il est à présent, et vous ottroye doulcement sa grace, et que vous soyez si sages en amours que pour la faulceté des femmes à la fin ne soiez à la mort conduit.

Le joyeulx temps passé souloit estre occasion que je faisoie de plaisant diz et gracieuses chançonnetes et balades. Mais je me suis mis à faire cest traittié d'affliction contre ma droite nature, ne ne y sçay raison pourquoy, si non pour reduire à memoire les tresdivers tours et estranges

1. Adorer.

termes que ma dame m'a faiz et le tort que elle m'a tenu et tient encores. Et si sçay et congnois bien que à present elle ne me peut rien faire, si bien non, combien que elle vaille beaucoup. Et cecy a esté l'occasion de me faire prendre la paine de translater cest livre cy. Et suis content de l'avoir prinse, car mes douleurs me semblent en estre allegées. Et ay esperance que cest petit livre sera beaucoup plus eureux que nul autre ne pourroit estre, car il sera encore en la main de telle de qui seulement l'acointance mieulx vault que toute l'avance du monde emsemble. Si luy supply, et aux aultres qui le liront, que en le lisant vueillent avoir aucune compassion du tourment et du martire que amours jusques ycy me ont fait endurer, et je mettray cueur, corps et pensée à les servir loyaulment jusques à la mort et sans departir.

AMEN.

Explicit le romant de Troïlus.
Deo dicamus gratias.

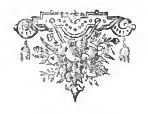




TABLE DES MATIÈRES

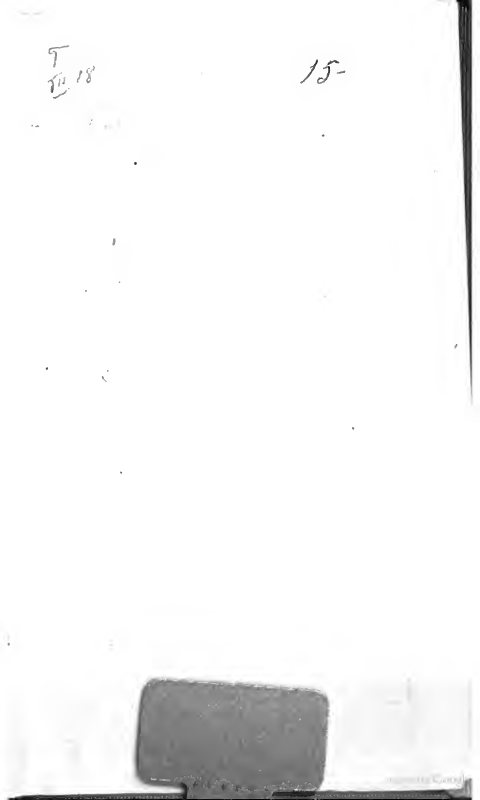
CONTENUES DANS CE VOLUME.










15-

